

**La petite
librairie des
gens heureux**

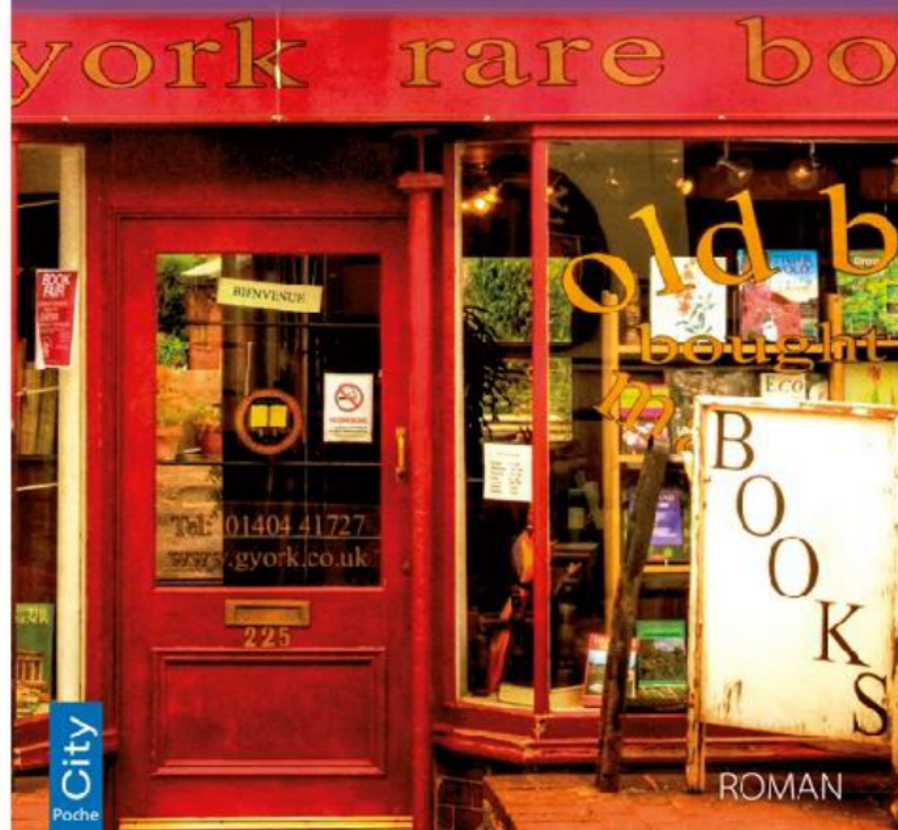
Véronica Henry

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

VERONICA HENRY

La petite librairie des gens heureux



City
Poche

ROMAN

La petite librairie des gens heureux

Veronica Henry

Traduit de l'anglais
par Ariane Maksoutine

City
Poche

© **City Editions 2017** pour la traduction française

© Veronica Henry 2016

Publié en Grande-Bretagne sous le titre *How to find love in a bookshop* par Orion Books, une division de Hachette UK.

Couverture : crazystocker/ Shutterstock

ISBN : 9782824647036

Code Hachette : 27 8836 5

Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud.

Catalogue et manuscrits : city-editions.com

Conformément au Code de la propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : Mai 2018

*Ce livre est dédié à mon très cher père,
William Miles Henry
1935-2016
« Lire, c'est rester en vie. »*

Nora Ephron

Prologue

Février 1983

Vous lui auriez dit un an plus tôt qu'il se tiendrait aujourd'hui dans une boutique vide avec un bébé dans un landau, songeant qui plus est, très sérieusement, à faire une offre, il n'y aurait jamais cru.

Il avait eu une chance folle de dénicher ce landau. Le chineur qui dormait en lui n'avait pu résister bien longtemps, lorsqu'il était tombé sur l'annonce d'un vide-grenier, dans un quartier chic du nord d'Oxford. Le couple en question avait deux enfants en bas âge, mais ils s'apprêtaient à déménager à Paris et n'avaient donc pas d'autre choix que de se séparer de ce petit bijou. Le landau était comme neuf. On aurait pu très facilement imaginer la reine le pousser – enfin, sa gouvernante, pour être exact. La propriétaire n'en avait réclamé que cinq livres. Julius était convaincu qu'il valait beaucoup plus, et qu'elle avait simplement eu pitié de lui. Mais si ces derniers mois lui avaient appris quelque chose, c'était de s'accommoder de la pitié. Et plutôt vite, avant que celui qui la lui accordait ne se décide soudain à changer d'avis. Alors il l'avait acheté et l'avait récuré dès son retour, en dépit de son état impeccable. Puis il avait acheté un matelas, des couvertures, et il disposait aujourd'hui d'un adorable petit nid pour son précieux chargement, jusqu'à ce que sa fille sache marcher.

Quand donc les bébés se mettaient-ils à marcher, d'ailleurs ? Il savait d'ores et déjà qu'il serait inutile de poser la question à Debra, sa mère fantasque, dont les effluves de patchouli de son appartement en sous-sol londonien avaient dû finir par affecter les souvenirs. Selon elle, Julius avait su lire dès l'âge de deux ans, une légende à laquelle il avait du mal à accorder du crédit. Mais au fond, peut-être était-ce la vérité, car il ne se souvenait pas n'avoir jamais lu. Pour lui, lire était vital. Quoi qu'il en soit, il n'était certainement pas prêt à demander un quelconque conseil à sa mère en matière d'éducation parentale. Il lui arrivait souvent de penser que sa propre survie relevait du miracle. Quand il était petit, sa mère le laissait seul dans son berceau, le soir, pour aller siroter quelques verres de vin au bar du coin. « Qu'est-ce qui aurait pu se passer ? » se défendait-elle aujourd'hui. « Je ne partais pas plus d'une heure ! » C'était peut-être ce qui expliquait ce sentiment surprotecteur qu'il éprouvait vis-à-vis de sa fille ; il était incapable de lui tourner le dos une seule seconde.

Il balaya une nouvelle fois des yeux les murs nus de la boutique. Une puissante odeur de moisissure régnait sur les lieux ; il savait que ce serait sa pire ennemie... Le bois de l'escalier qui menait à la mezzanine était quant à lui tellement pourri qu'il était impossible de monter sans risquer de se briser

une jambe. Les deux vitrines en saillie qui flanquaient la porte d'entrée envahissaient la boutique d'une lumière nacrée mettant en valeur le chêne doré du parquet et les jolies moulures du plafond. La poussière omniprésente conférait une atmosphère irréelle aux lieux, comme s'il s'agissait d'une boutique fantôme attendant désespérément que quelque chose se passe. Une transformation, une rénovation, une renaissance.

– C'était une pharmacie, à l'origine, expliqua l'agent immobilier. Avant de devenir un magasin d'antiquités. Enfin, entre vous et moi, ce n'était rien de plus qu'un vaste bazar...

Il savait qu'il aurait dû d'abord faire faire des devis, s'assurer que la bâtisse ne présentait pas de vices, que ce problème d'humidité serait remédiable... Mais Julius avait des papillons dans le ventre, et son cœur palpitait d'excitation. Il avait trouvé ce qu'il cherchait, il en était persuadé. Les deux étages supérieurs feraient un nid parfait, pour sa fille et lui. Juste au-dessus de sa boutique.

De sa librairie...

Sa quête avait débuté trois semaines plus tôt, quand il avait pris la décision d'aller de l'avant et d'agir de manière positive, s'il voulait avoir la chance d'offrir une vie un tant soit peu normale à sa fille. Il avait passé en revue son expérience, son potentiel, ses atouts, le côté pratique d'être un père célibataire, et en avait conclu qu'une seule solution s'offrait à lui.

Il s'était donc rendu à la bibliothèque, avait posé un exemplaire des Pages Jaunes sur la table, puis une carte détaillée du comté à côté. Il avait tracé un cercle autour d'Oxford sur un rayon d'une trentaine de kilomètres, se demandant ce que cela ferait de vivre à Christmas Common, Ducklington ou encore Goosey. Puis il avait cherché toutes les librairies existantes et avait marqué d'une croix les villes correspondantes.

Étaient enfin restées les villes qui ne bénéficiaient d'aucune librairie. Il y en avait cinq en tout. Il avait noté leurs noms sur un papier et les avait visitées tour à tour les jours suivants, empruntant plus de bus qu'il n'en avait jamais pris jusqu'ici. Les trois premières villes s'étaient révélées terriblement désertes et sinistres, si bien qu'il avait été à deux doigts de capituler. Mais la prochaine, Peasebrook, sonnait agréablement à son oreille, et il avait décidé d'aller y jeter un œil avant d'abandonner définitivement son projet.

Peasebrook se tenait en plein cœur de la région des Cotswolds, tout juste à l'extérieur du périmètre qu'il avait tracé. Un kilomètre supplémentaire et son existence lui aurait été ignorée à jamais... Il sortit du bus et observa la longue artère principale. Elle était large et parsemée d'arbres de chaque côté, ses trottoirs flanqués de bâtisses dorées massées les unes contre les autres. Il vit plusieurs antiquaires, un boucher traditionnel – dont la vitrine exhibait des lapins et des faisans pendus la tête en bas, ainsi que de grosses saucisses appétissantes –, une imposante auberge, quelques jolis petits cafés et un fromager. Le Women's Institute de la ville organisait une braderie, si bien que les tables de fortune qu'il avait disposées devant la mairie croulaient sous

d'énormes gâteaux débordant de confiture, de gros paniers remplis de légumes encore terreux et toutes sortes de plantes aux lourdes fleurs prune et jaunes.

Peasebrook bourdonnait tranquillement mais sûrement, ses habitants s'activant un peu à la manière d'abeilles par un bel après-midi d'été. Les gens s'arrêtaient sur leur route pour saluer une connaissance. Les cafés paraissaient tourner à plein régime. Les tiroirs-caisses semblaient tinter sans interruption : les gens faisaient leurs commissions avec un enthousiasme surprenant. Un restaurant plutôt chic, avec un splendide laurier à l'entrée et un impressionnant menu disposé sous une vitrine, proposait une cuisine moderne et raffinée. Il y avait même un minuscule théâtre où l'on jouait actuellement *L'Importance d'être constant*. Voilà qui augurait plutôt bien de la suite : Julius adorait Wilde. Il lui avait même consacré son mémoire, à l'université : « *L'influence d'Oscar Wilde sur W.B. Yeats* ».

Même si cette pièce était pour lui un présage, il poursuivit sa visite de la ville, au cas où ses recherches n'auraient pas été suffisamment approfondies. Il craignait plus que tout de tourner au coin d'une rue et de découvrir ce qu'il espérait ne pas voir. Maintenant qu'il se trouvait dans cette charmante ville de Peasebrook, il voulait que sa fille et lui en fassent partie. Il se sentait comme chez lui, ici. Qu'un endroit pareil ne bénéficie pas d'une librairie était pour lui un vrai mystère.

Après tout, une ville sans librairie, c'est une ville sans cœur.

L'ouverture de sa boutique ne pourrait que rendre la vie de tous ces gens meilleure. Julius voyait chaque personne qu'il croisait comme un client potentiel. Il les imaginait aller et venir entre les rayonnages, lui demandant ses dernières recommandations... Il se voyait glisser leurs achats dans un joli sac, apprenant les goûts de chacun, mettant un livre de côté pour untel ou unetelle, attendant avec hâte le regard émerveillé de tous ces gens à la découverte d'une nouvelle plume, d'un nouvel univers...

– Vous pensez que je peux tenter une offre plutôt basse ? demanda-t-il à l'agent, qui répondit par un haussement d'épaules.

– Ça ne coûte rien d'essayer.

– Il y a pas mal de travaux à réaliser...

– Ça a été pris en compte dans l'estimation.

Julius donna alors son prix.

– Je n'irai pas au-delà, déclara-t-il. Tout simplement parce que je ne le peux pas.

Quand il signa les papiers quatre semaines plus tard, Julius n'en croyait toujours pas ses yeux. Voilà qu'il se retrouvait seul au monde (en dehors de sa mère, évidemment, mais l'on ne pouvait pas dire que celle-ci soit d'une grande utilité), avec un bébé et une librairie ! Et quand son bébé tendit justement vers lui sa petite main grande ouverte, il posa le doigt dans son poing minuscule et songea qu'il avait beaucoup de chance. Le destin était décidément joueur...

Et s'il n'avait jamais levé les yeux, à cet instant précis, presque deux ans plus tôt ? Et s'il avait gardé le dos tourné à la porte pour continuer à ranger la section voyages, laissant son collègue se charger d'aider la jolie cliente aux cheveux roux ?

Six mois plus tard, après des semaines de balayage, de récurage, de peinture, et plusieurs factures quelque peu douloureuses – sans parler des nombreux épisodes de panique et des livraisons sans fin –, l'enseigne put être accrochée devant la boutique, Nightingale Books joliment peint en bleu marine et or. Il n'y avait pas la place d'ajouter « pourvoyeur de belles choses à lire pour les gens de bon goût », mais c'était exactement ce qu'il était. Un vendeur de livres.

Et de l'espèce la plus noble.

I

Trente-deux ans plus tard...

Que faire, en attendant que quelqu'un meure ?

Eh bien, la réponse est simple : rester assis à son chevet, dans une chaise en plastique qui ne convient au derrière de *personne*, à attendre qu'il rende son dernier souffle car il n'y a plus aucun espoir.

Rien ne paraissait approprié, en vérité. Il y avait une pièce avec une télé au bout du couloir, mais cela semblait une chose assez insensible à faire dans un moment pareil, et de toute façon, Emilia n'était pas très télé.

Elle ne donnait ni dans le tricot ni dans le sudoku.

Elle ne voulait pas écouter de la musique, de peur de le déranger. Même le meilleur des casques laisse s'échapper les notes les plus agressives.

Déjà que c'était agaçant dans un train, alors au chevet d'un mort... Hors de question de surfer sur Internet avec son téléphone – c'était à ses yeux l'incivisme ultime du vingt et unième siècle.

Et pas un seul livre sur cette planète n'aurait pu capter son attention à cet instant précis.

Elle resta donc assise à son chevet, piquant de temps à autre du nez avant de se réveiller en sursaut, terrorisée à l'idée de ne pas l'avoir vu partir. Elle lui tenait alors la main quelques minutes. Sa main sèche, gelée et inerte. Lorsque celle-ci se faisait trop lourde, elle la reposait délicatement sur le drap, une expression triste au visage.

Puis elle se rendormait.

De temps à autre, les infirmières lui apportaient une tasse de chocolat chaud – même s'il n'en avait que le nom. En effet, le breuvage n'était pas chaud, mais tiède, et Emilia doutait fortement qu'une quelconque fève de cacao ait été maltraitée durant sa confection. On aurait plutôt dit un gobelet d'eau beige légèrement sucrée...

Les néons que l'on avait allumés pour la nuit diffusaient une lueur pâle aux sinistres nuances jaunâtres. Les radiateurs étaient poussés au maximum, ce qui rendait la petite chambre suffocante. Emilia posa les yeux sur le mince dessus-de-lit, avec ses fleurs orange et jaunes, puis sur la frêle silhouette de son père, dessous, immobile. Ici et là, quelques mèches blanches coiffaient son crâne presque chauve. Son épaisse chevelure avait toujours été l'un de ses traits les plus distinctifs. Elle le revoyait passer sa main dedans lorsqu'il cherchait à conseiller un client, quand il se tenait devant l'une de ses tables de suggestions encore vide, ou quand il était au téléphone. Sa crinière faisait autant partie de lui que cette fameuse écharpe de cachemire bleu qu'il tenait constamment à porter, nouée deux fois autour de son cou, même si les mites y

avaient de toute évidence fait une halte. Emilia s'était empressée de la traiter dès l'instant où elle s'en était aperçu. Elle soupçonnait l'épais manteau de velours qu'elle avait acheté l'hiver dernier à la friperie d'être responsable de cette invasion, et elle ne pouvait s'empêcher de s'en vouloir que ces satanées bestioles aient décidé de s'attaquer à l'unique accessoire vestimentaire auquel son père semblait être attaché.

C'était à cette période qu'il avait commencé à se plaindre. Enfin, non, pas vraiment. Son père n'était pas du genre à geindre. Emilia lui avait fait part de son inquiétude, qu'il avait balayée avec son stoïcisme habituel. Alors elle avait abandonné le sujet et était montée dans son avion en partance pour Hong Kong. Jusqu'à ce qu'elle reçoive ce fameux coup de fil, la semaine précédente.

« Vous devriez revenir », lui avait dit l'infirmière. « Votre père serait furieux s'il savait que je vous ai appelée... Il ne veut pas vous alarmer, mais... »

Ce « mais » voulait tout dire. Emilia avait pris le premier avion. Et à son arrivée, Julius avait fait mine d'être fâché, mais la façon dont il avait serré sa main dans la sienne, plus fort que jamais, suffisait à lui faire comprendre qu'elle avait eu raison de venir.

– Il est en plein déni, lui avait alors confié l'infirmière. C'est un battant jusqu'au bout... Je suis vraiment navrée. Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour qu'il souffre le moins possible.

Emilia avait hoché piteusement la tête, saisissant enfin le poids de la réalité.

Son père semblait en effet ne plus souffrir. Il avait mangé un peu de gelée de citron vert la veille, dont il semblait s'être régalé. La texture devait adoucir ses lèvres craquelées et sa langue sèche. Elle aurait pu tout aussi bien être en train de nourrir un oisillon, à la façon dont il tendait le cou, la bouche grande ouverte, pour atteindre la cuillère. Ensuite, il s'était couché, épuisé par ce simple effort. Il n'avait rien avalé de solide depuis des jours, ne tenant que grâce à un cocktail complexe d'antidouleurs et de sédatifs qu'on lui administrait en alternance afin de lui procurer les meilleurs soins palliatifs possibles. Emilia en était venue à détester le mot « palliatif ». C'était un mot sinistre, et qui par ailleurs ne tenait pas toujours ses promesses : il était arrivé à son père de témoigner d'atroces montées d'angoisse. Qu'il s'agisse de pure douleur physique, ou de la conscience de ce qui était sur le point d'arriver, Emilia savait dans ces moments-là que le traitement ne faisait pas effet. Et les infirmières avaient beau rajuster le dosage dans la minute, le changement n'était pas immédiat, ce qui avait pour fâcheuse conséquence de l'angoisser à son tour... C'était une véritable boucle sans fin.

Même si l'expression était mal choisie, car il y aurait une fin. L'ultime virage avait été pris, et il était vain d'espérer une quelconque guérison à ce stade. Même les plus fervents optimistes n'auraient pu se permettre de croire à un miracle. Il ne restait donc plus qu'à prier pour qu'il parte vite et le plus paisiblement possible.

L'infirmière souleva le dessus-de-lit et considéra les pieds de Julius avant de les caresser doucement du bout des doigts. Le regard dont elle gratifia Emilia laissait entendre qu'il n'y en aurait plus pour longtemps. Sa peau était d'un gris pâle, comme une statue de marbre.

La femme rabattit le dessus-de-lit et frotta doucement l'épaule d'Emilia. Puis elle partit, car il n'y avait malheureusement rien à dire. Ce n'était plus qu'une question d'heures ; ils avaient fait tout ce qu'ils pouvaient. Au moins ne semblait-il pas souffrir... Un profond calme régnait sur les lieux ; la mort imminente était traitée avec une révérence silencieuse. Mais qui aurait pu deviner si c'était réellement ce que le mourant désirait ? Peut-être aurait-il voulu écouter son cher Elgar à plein volume ? La météo marine tournant en boucle ? Les infirmières commérer, raconter leur soirée de la veille ou encore ce qu'elles comptaient préparer pour le dîner ? Après tout, quoi de plus normal que de vouloir se détourner de sa mort prochaine en se noyant dans les futilités ?

Emilia l'observait, se demandant comment lui faire passer un maximum d'amour tandis qu'il s'éloignait peu à peu. Si elle avait pu s'arracher le cœur et le lui donner, elle l'aurait fait. À cet homme merveilleux qui lui avait donné la vie, qui avait *été* sa vie, et qui s'appêtait à la laisser seule au monde.

Elle lui avait chuchoté tout un tas de souvenirs, d'anecdotes. Elle lui avait raconté des histoires. Récité ses poèmes préférés.

Lui avait parlé de la librairie.

– Je m'en occuperai, ne t'inquiète pas. Je m'assurerai qu'elle ne ferme jamais ses portes. Pas tant que je serai en vie, papa. Et je ne vendrai jamais à cet escroc d'Ian Mendip, quelle que soit la somme qu'il me propose. Il n'y a que ta boutique qui compte. Tous les diamants du monde ne valent rien en comparaison. Les livres sont plus précieux que les bijoux.

Et elle était sincère. Que vous apportait un diamant, au juste ? Un éclat momentané, rien de plus. Un diamant scintillait l'espace de quelques secondes seulement ; un livre, lui, pouvait scintiller à tout jamais.

Elle doutait sincèrement qu'Ian Mendip ait lu un seul livre de sa vie. Elle lui en voulait tellement d'avoir mis toute cette pression à son père alors qu'il était si vulnérable... Julius avait beau chercher à minimiser la situation, elle voyait bien qu'il avait peur pour l'avenir de sa boutique, et par conséquent pour son équipe et ses clients. Ses employés lui avaient confié le désarroi dont Julius avait été victime ces derniers temps, et Emilia s'en voulait terriblement d'avoir été à l'autre bout de la planète dans un moment pareil. Aujourd'hui, elle tenait plus que tout à le rassurer afin qu'il puisse partir serein, en sachant que Nightingale Books resterait entre de bonnes mains.

Elle remua sur sa chaise afin de trouver une position un tant soit peu confortable. Elle finit la tête nichée entre ses bras, au pied du lit. Elle n'avait jamais été autant épuisée de sa vie.

Il était 2 h 49 lorsque l'infirmière lui toucha doucement l'épaule. Il n'y avait pas besoin d'en dire plus ; Emilia savait ce que cela signifiait. Elle ignorait si

elle avait été éveillée ; elle ignorait même si elle l'était à cet instant précis, car tout lui paraissait se dérouler au ralenti autour d'elle.

Quand toutes les formalités furent effectuées et les pompes funèbres prévenues, elle quitta l'hôpital pour se plonger dans l'air glacial et la lueur sinistre de l'aube naissante. Elle eut l'impression que toutes les couleurs avaient soudain disparu, jusqu'à ce qu'elle voie le feu, au niveau de la sortie, passer du rouge au vert. Les bruits lui paraissaient tout aussi voilés, comme si elle avait les oreilles pleines d'eau.

Le monde serait-il différent sans la présence de Julius ? Elle ne le savait pas encore. Elle inspira cet air qu'il ne respirerait plus jamais et songea à ses épaules carrées, celles sur lesquelles elle s'était tant de fois assise, petite. Elle se revoyait taper son torse du talon pour le faire courir plus vite, emmêler ses doigts dans sa crinière qui tombait alors sur ses épaules, cette crinière qu'il avait eue poivre et sel dès ses trente ans. Elle dressa devant elle la montre en argent avec son bracelet en peau d'alligator qu'il avait portée tous les jours de sa vie. Elle la lui avait toutefois retirée à la fin, pour éviter qu'elle n'abîme sa peau déjà fragile, et la lui avait laissée sur sa table de chevet au cas où il aurait besoin de savoir l'heure. Contrairement à l'horloge fixée au-dessus du bureau des infirmières, cette montre offrait au moins un temps plein de promesses... Mais la magie de l'objet sacré n'avait malheureusement pu empêcher l'inévitable de se produire.

Emilia monta dans sa voiture. Sur le siège passager, un paquet de bonbons à la menthe qu'elle avait prévu de lui donner. Elle en déballa un et le glissa dans sa bouche. Elle n'avait rien avalé depuis le petit-déjeuner de la veille. Elle le suçota jusqu'à ce que le bonbon se mette à lui râper le palais, la sensation désagréable la tirant l'espace de quelques secondes de ses pensées.

Elle avait mangé la moitié du paquet quand elle tourna enfin dans l'artère principale de Peasebrook, la bouche prise d'assaut par une déferlante de sucre. La petite ville était enveloppée du gris perle du jour naissant, ce qui conférait une ambiance sinistre aux lieux – la pierre dorée avait définitivement besoin du soleil pour briller. Dans le demi-jour, Peasebrook était terriblement fade, mais dans quelques heures à peine, elle scintillerait de tout son charme, conquérant le cœur de tous ceux qui viendraient y poser les yeux. C'était une ville typiquement anglaise et délicieusement pittoresque, avec ses portes de chêne, ses fenêtres à meneaux et à croisillons, ses trottoirs pavés, ses boîtes aux lettres rouges et ses rangées de tilleuls étêtés... Ici, on ne trouvait aucune atrocité contemporaine ; rien qui ne vînt troubler le charme des lieux.

Nightingale Books se situait à côté du pont de pierre enjambant le ruisseau qui donnait son nom à la ville¹. C'était un bâtiment de trois étages à double exposition dont la façade avant exhibait deux jolies fenêtres en saillie et une porte bleu marine. Emilia sortit de sa voiture sous la brise matinale, seul signe de vie dans la ville encore endormie, et observa la bâtisse qui avait été l'unique maison qu'elle ait jamais connue. Où qu'elle soit sur cette terre et quoi qu'elle fasse, sa chambre au-dessus de la boutique l'avait toujours

attendue, recelant la plupart de ses affaires. Trente-deux ans de souvenirs et d'objets en tout genre...

Elle se glissa par la porte d'entrée et s'immobilisa un instant sur le sol carrelé. Devant elle : la porte qui menait à l'appartement. Elle revoyait son père lui tenir la main, petite, et l'aider à descendre les marches qui lui paraissaient alors immenses. Cela avait pris un temps interminable, mais elle avait fait preuve d'une détermination sans faille, et lui d'une extrême patience. Plus tard, elle avait quotidiennement dévalé ces mêmes marches, son sac sur le dos et une pomme à la main, courant en direction de l'école avant qu'elle ne ferme. Des années après, elle s'y était faufilée sur la pointe des pieds lorsqu'elle rentrait un peu tard d'une soirée. Non pas que Julius ait été quelqu'un de particulièrement strict : c'était tout simplement ce que vous faisiez quand vous aviez seize ans, que vous aviez bu un petit peu trop de cidre et qu'il était deux heures du matin...

À sa gauche : la porte qui donnait à l'arrière du comptoir de la librairie. Elle la poussa et pénétra dans la boutique. La lueur de l'aube s'infiltrait faiblement à travers la vitrine. Emilia prit une bouffée de l'air ambiant et frissonna. Elle avait le ventre noué par l'excitation, comme chaque fois qu'elle entra ici ; le sentiment d'avoir remonté le temps, mis les pieds dans un endroit inédit. Elle pouvait choisir le lieu, l'époque, tout. Sauf que cette fois, elle ne le pouvait pas. Elle aurait donné n'importe quoi pour revenir en arrière, quand tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Elle avait comme le sentiment que les livres attendaient les nouvelles. *Il est parti*, aurait-elle voulu leur dire, mais elle s'en abstint, car elle savait que cela suffirait à la faire craquer. Et parce que c'était ridicule. Les livres vous racontaient tout ce que vous aviez besoin de savoir, mais c'était unilatéral.

Immobile au cœur de la boutique, une agréable sensation de réconfort l'enveloppa peu à peu, une douce quiétude qui avait le pouvoir d'apaiser son âme. Julius habitait encore les lieux, elle le sentait, parmi les couvertures et les tranches de ses livres. Il se targuait de tous les connaître, sans exception. Il ne les avait peut-être pas tous lus exhaustivement, mais il comprenait leur raison d'être, le message que l'auteur avait cherché à faire passer, et devinait à qui ils pourraient plaire. Cela partait du plus simple album cartonné au tome le plus volumineux qui soit.

Une épaisse moquette au rouge passé, usée par les années, tapissait le sol. Des rangées entières d'étagères en bois longeaient chaque mur, s'étirant jusqu'au plafond – les plus hautes, qui regroupaient les volumes un peu plus singuliers, étaient accessibles par le biais d'une échelle. La fiction se trouvait à l'entrée de la boutique, les ouvrages de référence à l'arrière, le tout séparé par plusieurs tables sur lesquelles étaient disposés des livres de cuisine, d'art et de voyages. Là-haut, la mezzanine exhibait toute une collection d'éditions originales et de raretés d'occasion, le tout bien à l'abri derrière des vitrines. Et Julius avait régné en maître sur ce territoire, de derrière son comptoir. Dans son dos étaient empilées les commandes des clients, toutes précieusement

ficelées dans du papier kraft. Il y avait également un vieux tiroir-caisse qui tintait quand on l'ouvrait, et même s'il ne l'utilisait plus depuis longtemps, Julius l'avait gardé en guise de décoration – c'était devenu sa boîte à bonbons, pour les enfants qui avaient su rester sages durant leur visite.

Sur ce même comptoir, vous pouviez être sûr de toujours trouver une tasse de café à moitié vide, qu'il avait fini par laisser refroidir après s'être engagé dans une énième conversation. Oui, parce que les gens venaient constamment discuter avec Julius. C'était un homme qui débordait de conseils, de connaissances, de sagesse et, par-dessus tout, de bonté.

Par conséquent, la boutique était devenue la Mecque de toute la ville et de ses environs. Les habitants de Peasebrook étaient fiers de leur librairie. C'était un endroit où l'on se sentait bien, où il faisait bon vivre. Et ils respectaient profondément son propriétaire. Non, ils le *vénéraient*. Pendant plus de trente ans, il avait nourri leurs esprits et leurs cœurs, aidé et soutenu depuis quelques années maintenant par ses assistants : la pétillante Mel, qui tâchait de tenir les lieux en ordre, ainsi que Dave le Goth, un grand dégingandé dont les connaissances littéraires étaient immenses mais qui ne parlait que très rarement – ceci étant dit, une fois lancé, il était impossible de l'arrêter.

Oui, son père était bien là, songea Emilia. Dans ces milliers de pages. Dans ces millions et ces millions de mots. Tous ces mots, et le plaisir qu'ils avaient procuré aux gens durant toutes ces années : aventure, distraction, apprentissage... Il avait influencé des façons de penser. Il avait changé des vies. Et maintenant, c'était à elle que revenait le devoir de poursuivre son travail afin que son nom survive, se promet-elle.

Julius Nightingale vivrait à tout jamais.

Emilia quitta la boutique et monta à l'appartement. Elle était trop épuisée pour se préparer ne serait-ce qu'un thé. Il fallait à tout prix qu'elle s'allonge et réfléchisse. Elle ne ressentait rien, pour le moment : ni choc ni douleur, seulement un vague à l'âme sourd qui la tirait vers le bas. La pire des choses qu'elle aurait pu imaginer venait de se passer, et pourtant, le monde semblait continuer de tourner. Elle le voyait au jour naissant, dehors, et au chant des oiseaux dont elle ne saisissait pas l'enthousiasme : le soleil se lèverait-il vraiment ? Le monde ne serait-il donc pas gris à jamais ?

Toutes les pièces de la maison paraissaient vidées de leur chaleur. La cuisine, avec sa vieille table en pin et ses meubles usés, dégageait une atmosphère glaciale et austère. Le salon, lui, boudait derrière ses rideaux tirés. Emilia refusait de poser les yeux sur le canapé, de peur d'y voir l'empreinte de Julius. Elle aurait été incapable de dire le nombre de soirées qu'ils y avaient passées pelotonnés l'un contre l'autre, une tasse de thé ou de chocolat à la main, ou encore un verre de vin, à bouquiner tandis que la platine jouait les airs de Brahms, Billie Holiday, Joni Mitchell... Julius n'avait jamais cédé aux nouvelles technologies : il adorait ses vinyles et vénérât ses enceintes Grundig Audiorama. Malheureusement, celles-ci étaient restées silencieuses un trop long moment, dernièrement.

Emilia gagna sa chambre, au deuxième étage, tira sa couverture et grimpa dans son joli lit en laiton qu'elle avait, lui semblait-il, toujours connu. Puis elle s'empara d'un coussin et le serra contre elle, autant pour son réconfort que pour sa chaleur. Elle monta les genoux à sa poitrine et attendit alors que les larmes viennent. Mais elles ne vinrent pas. Elle attendit, encore et encore, mais ses yeux étaient irrémédiablement secs. Quel monstre faisait-elle, à ne même pas être capable de verser une larme...

Elle se réveilla un peu plus tard lorsqu'on cogna doucement à la porte de l'appartement. Elle se redressa d'un bond, se demandant soudain ce qu'elle faisait au lit tout habillée. La réalité la frappa alors de toute sa force, et Emilia aurait tout donné, à cet instant précis, pour replonger dans ce doux état d'inconscience qui l'avait bercée ces quelques heures. Mais il y avait des gens à voir, des choses à faire, des décisions à prendre. Et une porte à aller ouvrir. Elle dévala l'escalier en chaussettes et ouvrit avec précaution.

– Ma chérie...

June. La fidèle et merveilleuse June, de loin la meilleure cliente de Nightingale Books depuis qu'elle avait choisi Peasebrook pour sa retraite, trois années plus tôt. Elle avait d'emblée endossé le rôle de Julius lors de son ultime départ pour l'hôpital. Ayant géré sa propre entreprise pendant plus de quarante ans, elle avait tout naturellement accepté de reprendre les rênes aux côtés de Mel et Dave. Avec ses pommettes saillantes, son épaisse chevelure brune et sa collection de bracelets, elle faisait bien dix années de moins que ses soixante-dix ans. Elle avait l'énergie d'une jeunette, un esprit vif et un cœur de lion. Emilia avait d'abord soupçonné qu'une amourette se tramait entre June et Julius – June était divorcée par deux fois ; il s'était toutefois révélé que leur amitié avait été profonde mais purement platonique.

Emilia réalisa qu'elle aurait dû appeler June tout de suite. Mais elle n'en avait eu ni la force, ni les mots, ni le cœur. Et elle ne les avait pas plus maintenant. Elle se contenta alors de la regarder, impuissante, et June la gratifia d'une étreinte aussi douce et aussi chaude que les pulls de cachemire dont elle s'enveloppait.

– Ma pauvre petite, souffla-t-elle.

Ce n'est qu'à cet instant qu'Emilia découvrit qu'elle était capable de pleurer.

– Nous ne sommes pas obligés d'ouvrir la boutique aujourd'hui, lui confia June un peu plus tard, lorsqu'elle eut tari ses larmes et fini par accepter de manger quelque chose.

Mais Emilia n'était pas de cet avis.

– Non, c'est jour de marché... Tout le monde passe à la librairie le jeudi !

Et elle ne regretta pas sa décision. Mel, en général plutôt volubile, fut rendue muette par le choc. Et Dave, en général monosyllabique, parla sans interruption pendant cinq bonnes minutes de tout ce que Julius lui avait appris. Mel alluma la radio afin que personne ne se sente obligé de combler le silence. Dave, qui avait des talents quelque peu insolites, dont la calligraphie,

écrivit une pancarte qu'il afficha dans la vitrine.

*C'est avec une immense tristesse que nous vous informons
du décès de Julius Nightingale.*

*Il nous a quittés paisiblement, des suites
d'une maladie fulgurante.*

Il restera un père, un ami et un libraire aimé de tous.

Ils ouvrirent un peu plus tard que d'habitude, mais ouvrirent tout de même. Et un flot continu de clients défila à la boutique, afin de rendre hommage à Julius et de présenter leurs condoléances à Emilia. Certains apportèrent des cartes, d'autres des plats cuisinés ou des muffins faits maison. Quelqu'un laissa même une bouteille de chassagne-montrachet, le péché mignon de son père, sur le comptoir.

Emilia savait déjà que son père était quelqu'un d'exceptionnel, mais à la fin de la journée, elle s'était rendu compte que tout le monde partageait cet avis. Mel remplissait les tasses de thé les unes après les autres dans l'arrière-boutique, avant de les faire défiler parmi les clients sur son plateau.

– Viens donc manger chez moi, lui proposa June lorsqu'ils mirent enfin le panonceau Fermé sur la porte, bien plus tard qu'à l'habitude.

– Je n'ai pas très faim, répondit Emilia, à qui la simple idée de manger donnait des haut-le-cœur.

Mais June était résolue à ne pas la laisser seule. Elle l'obligea donc à l'accompagner dans son immense cottage situé à la sortie de Peasebrook. June était le genre de femme à toujours avoir un bon petit plat prêt à être glissé dans le four. Et Emilia dut admettre qu'elle se sentait beaucoup mieux après deux grosses assiettes de gratin, ce qui lui donna le courage de discuter de choses dont elle n'avait pas envie de parler.

– Je n'ai pas la force de gérer un gros enterrement, avoua-t-elle après un long silence.

– Qui a parlé de gros enterrement ? rétorqua June en déposant des boules de glace à la vanille sur leurs parts de gâteau. Tu peux très bien organiser une petite cérémonie privée et faire une commémoration dans quelques semaines, quand tu te sentiras d'attaque. C'est ce que font beaucoup de gens, tu sais, et ça te permettrait en plus d'avoir le temps de bien tout préparer...

Une larme tomba sur la glace d'Emilia, qui balaya la prochaine d'un revers de main.

– Qu'est-ce qu'on va devenir sans lui ?

June lui tendit un petit pichet de sauce au caramel.

– Aucune idée. Il y a des gens qui laissent un vide plus grand que d'autres, et ton père en fait malheureusement partie...

June lui proposa de passer la nuit chez elle, mais Emilia préférait rentrer. Mieux valait pleurer dans son lit que dans celui d'une autre...

Elle alluma les lumières du salon. Ses murs rouge sang et ses épais rideaux étaient envahis par tant de livres qu'il semblait y en avoir davantage ici que dans la boutique. Deux des murs étaient flanqués de bibliothèques, et chaque

surface plane était surmontée d'une pile branlante de livres : les rebords des fenêtres, le manteau de la cheminée, le piano... Juste à côté de celui-ci, le précieux violoncelle de Julius attendait sur son support. Emilia caressa le bois lisse du bout des doigts et se rendit compte qu'il était couvert de poussière. Elle en jouerait dès le lendemain. Elle était loin d'avoir le talent de son père, mais elle détestait l'idée que son instrument reste là à prendre la poussière, et elle savait qu'il ne le supporterait pas non plus.

Emilia gagna la bibliothèque désignée comme étant la sienne – même si cela faisait des années qu'elle n'avait pu y rajouter un seul livre, tellement elle en était pleine. Elle fit courir son doigt le long des tranches. Il lui fallait une lecture rassurante, quelque chose qui sache la ramener en enfance. Elle passa les romans de Laura Ingalls Wilder – elle n'était pas sûre de supporter le personnage du père si aimant pour le moment. Elle bouda également ceux de Frances Hodgson Burnett – toutes ses héroïnes semblaient être des orphelines, ce qu'Emilia était aussi, désormais, réalisait-elle seulement maintenant. Elle sortit alors son livre préféré, avec sa couverture rouge usée par les années, ses lettres dorées et ses pages jaunies. *Les Quatre filles du docteur March*. Elle alla s'installer dans le gros fauteuil près de la cheminée, les jambes posées sur l'accoudoir et la joue appuyée contre un douillet coussin en velours. Quelques minutes plus tard, elle se trouvait dans la petite maison de Boston, devant le feu qui crépitait, aux côtés de Jo March, de ses sœurs et de leur mère, des décennies plus tôt et à des milliers de kilomètres de là...

À la fin de la semaine suivante, Emilia se sentait vidée. Tout le monde s'était montré d'une extrême gentillesse vis-à-vis de Julius, et les gens avaient dit des choses merveilleuses à son sujet, mais c'était épuisant, émotionnellement parlant.

Elle avait organisé une petite cérémonie privée au crématorium, seulement pour Debra, la mère de Julius venue spécialement de Londres, Andrea, sa meilleure amie, et June.

Avant de partir pour ce dernier adieu, Emilia s'était observée dans le miroir. Elle portait un long blouson militaire noir et des bottes cavalières vernies, ses cheveux cuivrés tombant librement sur ses épaules. Ses grands yeux rougis par la fatigue étaient surmontés d'épais sourcils et ourlés de longs cils. Elle savait de la photo qui trônait sur le piano qu'elle tenait son teint de sa mère. En revanche, ses pommettes saillantes et sa bouche pulpeuse étaient celles de son père. Elle enfila les boucles d'oreilles qu'il lui avait offertes à Noël dernier avec des doigts tremblants et ouvrit la bouteille de chassagne-montrachet. Elle en avala un verre d'un trait puis passa une fausse fourrure de renard qui se fondait parfaitement à sa chevelure. Elle se demanda l'espace d'un instant si elle n'avait pas trop l'air d'une figurante de film d'époque, puis elle haussa les épaules et prit la direction du crématorium tête baissée.

Le lendemain, lorsqu'elles eurent déposé la mère de Julius au train en partance pour Paddington – Debra n'aimait pas quitter Londres trop longtemps –, Andrea et Emilia traversèrent la rue en direction du Peasebrook

Arms, une auberge de relais traditionnelle, avec son sol dallé, ses murs de lambris et sa grande salle dans laquelle on servait du poulet à la Kiev, du steak sauce chasseur, et tout un assortiment de desserts sur un vieux chariot vintage. Il y avait quelque chose de réconfortant dans cette absence de modernisme. Cet endroit ne cherchait pas à être ce qu'il n'était pas. C'était un lieu chaleureux et accueillant, même si le café que l'on y servait était infect.

Les deux amies se nichèrent sur une banquette dans la partie bar et commandèrent un chocolat chaud.

– Alors, dis-moi, lança Andrea, le pragmatisme incarné. C'est quoi ton plan, maintenant ?

– J'ai dû quitter mon job... Ils ne pouvaient pas me garder mon poste indéfiniment, et je n'ai aucune idée de quand je pourrai revenir.

Emilia enseignait l'anglais dans une école internationale de Hong Kong.

– Je ne peux pas jouer à la globe-trotter toute ma vie de toute façon...

– Et pourquoi ça ?

– Il est temps que je mette ma vie à plat, répondit Emilia en secouant faiblement la tête. Regarde-nous : toute mon existence tient dans un sac à dos ; toi, tu n'arrêtes pas de monter en puissance...

Après son bac, Andrea avait d'abord été la secrétaire d'un conseiller financier, puis elle avait très vite suivi des cours du soir afin de décrocher un diplôme qui lui avait permis de démarrer sa propre entreprise en tant que comptable. Aujourd'hui, c'était elle qui gérait les comptes de la plupart des petites affaires qui avaient vu le jour à Peasebrook ces dernières années. Elle savait à quel point les gens détestaient s'occuper de leurs propres finances, et elle s'efforçait de leur rendre la tâche la moins pénible possible. Elle avait un succès fou.

– On est différentes, c'est tout. Mais qu'est-ce que tu comptes faire de la boutique au juste ? rétorqua Andrea, qui n'était définitivement pas du genre à tourner autour du pot.

– Je n'ai pas le choix, répondit Emilia avec un petit haussement d'épaules. J'ai promis à papa que je ne la fermerais pas. Il se retournerait dans sa tombe s'il me voyait faire le contraire.

Andrea se tut quelques instants. Quand elle reprit la parole, ce fut d'une voix douce et compatissante.

– Emilia, les promesses que l'on fait sur un lit de mort ne doivent pas nécessairement être tenues... Pas si elles ne sont pas viables, en tout cas. Je sais bien que tu pensais ce que tu disais, mais cette boutique représentait la vie de ton père. Ça n'a pas forcément à être la tienne. Il comprendrait ta décision, j'en suis certaine.

– Je ne supporte pas l'idée de m'en séparer. Je me suis toujours vue reprendre la boutique, tu sais... Je pensais simplement que ça arriverait bien plus tard, pas maintenant. Je l'imaginais vivre encore vingt ans au moins...

Elle sentait les larmes poindre dans ses yeux.

– Je ne sais même pas si je pourrai en vivre... J'ai commencé à jeter un œil

dans les livres de comptes, mais c'est pire que du chinois pour moi.

– Si je peux être d'une quelconque utilité, tu sais que tu peux compter sur moi.

– Papa disait toujours : « Les chiffres et moi, ça fait deux ! » Et je t'avoue que c'est pareil pour moi. J'ai l'impression qu'il a un peu tout laissé de côté sur la fin... Je suis tombée sur deux grosses caisses pleines de factures et une horrible pile d'enveloppes encore scellées que je n'ai pas eu la force d'ouvrir...

– Rien que je n'aie déjà affronté, la rassura Andrea en soupirant. Si seulement les gens ne tombaient pas dans le déni, dès lors qu'il s'agit d'argent... Au final, ça ne fait que complexifier les choses, et cela leur coûte beaucoup plus cher que s'ils s'en étaient occupés tout de suite !

– Ce serait vraiment sympa si tu pouvais y jeter un œil pour moi. Mais je te préviens : hors de question de me faire un prix, déclara Emilia en pointant un doigt sur son amie.

– Si je peux faire quoi que ce soit pour t'aider, alors c'est avec plaisir. Ton père a toujours été adorable avec moi.

Emilia lâcha un petit rire.

– Tu te souviens de la fois où on a essayé de le caser avec ta mère ?

Andrea renifla dans son verre.

– Ça aurait été un vrai désastre, cette histoire...

La mère d'Andrea, avec ses longues robes volantes et le nuage d'encens perpétuel dans lequel elle vivait, n'avait pas vraiment quitté les années hippies. Andrea s'était fondamentalement rebellée contre elle, si bien qu'elle était la personne la plus conventionnelle, la plus ambitieuse et la plus responsable qu'Emilia ait jamais connue. Elle avait même décidé de changer de prénom dès l'instant où elle avait lancé sa propre entreprise, convaincue que personne ne pourrait prendre au sérieux une comptable affublée du prénom Autumn. « Ils n'auraient jamais cru en moi », s'était-elle défendue.

Julius était lui aussi quelqu'un d'assez facile à vivre. L'idée de leurs parents respectifs ensemble avait beau leur sembler risible aujourd'hui, cela leur avait paru être une évidence, du haut de leurs douze ans.

Emilia conclut son fou rire d'un soupir nostalgique.

– Papa n'a jamais trouvé personne au final...

– Arrête un peu ton char ! Toutes les nanas de Peasebrook étaient folles de lui. Elles lui couraient toutes après.

– Oui, je sais... Il ne manquait pas de compagnie féminine, c'est vrai, mais j'aurais bien aimé qu'il rencontre quelqu'un de spécial.

– C'était un homme heureux, Emilia. Ça se voyait.

– J'ai toujours culpabilisé qu'il soit resté célibataire à cause de moi...

– Je ne pense pas que ça ait été le cas. Ton père n'était pas du genre à chercher à se faire plaindre. Je pense simplement qu'il savait se contenter de sa propre compagnie. Ou bien il *avait* quelqu'un de spécial dans sa vie, mais n'en a jamais parlé à personne...

– C’est tout ce que j’espère..., murmura Emilia en hochant la tête.

Même si cela, elle ne le saurait jamais. Toute son existence n’avait tourné qu’autour d’eux, et désormais son père était parti, avec ses histoires et ses secrets.

1 « Brook » signifie « ruisseau ». (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

1982

La librairie oxfordienne se situait sur Little Clarendon Street. À l'abri de la frénésie du centre-ville et à deux pas de St Giles, elle était nichée au milieu d'un assortiment d'élégants magasins de mode et de petits cafés. Outre les dernières sorties littéraires et une jolie collection de beaux livres, la boutique proposait fournitures et matériel artistique, et dégageait un air de frivolité qui la démarquait des librairies plus austères du centre-ville. C'était le genre d'endroit qui vous faisait oublier le temps, si bien qu'il n'était pas rare qu'un de ses clients rate son train ou son rendez-vous, perdu au milieu des rayonnages.

Julius Nightingale avait commencé à travailler ici afin de compléter sa bourse d'étudiant, lorsqu'il était arrivé à Oxford quatre ans plus tôt. Aujourd'hui, avec sa maîtrise en poche, il n'avait pas plus envie de quitter la ville que la boutique. Il ne voulait pas davantage arrêter les études, mais il n'avait pas d'autre choix s'il voulait subvenir à ses besoins. Il ignorait simplement encore ce qu'il allait faire de sa vie.

Il avait donc décidé de passer l'été à travailler à plein temps dans la librairie afin de commencer à mettre de l'argent de côté. Peut-être envisagerait-il ensuite de voyager un peu, avant de se lancer dans la pénible tâche qui attendait tous les jeunes diplômés : rédiger son CV, éplucher les petites annonces et enchaîner les entretiens d'embauche... En dehors de sa mention très bien, rien ne semblait le démarquer des autres. Il avait dirigé quelques pièces de théâtre, mais qui n'était pas passé par là, ici ? Il avait publié un magazine de poésie, mais là encore, rien de bien exceptionnel. Il aimait les concerts, le vin, les jolies filles. En gros, il n'avait rien d'extraordinaire, sinon que la plupart des gens semblaient l'apprécier. Dans son West London natal, sa mère, qui n'avait de bourgeois que l'attitude, n'avait eu d'autre choix que de l'envoyer dans un de ces collèges publics surchargés. C'était un jeune garçon débrouillard mais plein de bonnes manières, si bien qu'il n'avait jamais eu de mal à se mêler aux gosses de riches autant qu'à ceux de la rue.

C'était le dernier week-end d'août, et Julius envisageait d'aller voir sa mère, après la fermeture, ce qui lui permettrait d'assister par la même occasion au Carnaval de Notting Hill. Il y allait depuis tout petit et adorait cette atmosphère de fête, les basses lourdes, l'odeur d'herbe omniprésente, ce sentiment étrange que tout pouvait arriver... Il s'apprêtait à fermer la boutique quand la porte s'ouvrit brusquement sur une fille qui entra à la hâte. Elle avait une crinière hirsute d'un rouge bien trop vif pour être naturel – on aurait dit la couleur d'une boîte aux lettres – et une peau aussi blanche que la porcelaine,

et que sa robe en dentelle noire faisait considérablement ressortir. Elle lui fit aussitôt penser à l'une de ces chanteuses à succès qui avaient constamment l'air d'avoir enfilé un costume de carnaval.

– Il me faut un livre, déclara-t-elle avec un accent qui le surprit.

Elle était américaine. D'habitude, les Américains entraient dans sa boutique avec leurs guides et leurs appareils photo à la main, pas comme s'ils sortaient tout droit d'une boîte de nuit.

– On peut dire que vous avez fait un choix pertinent dans ce cas, répondit-il en espérant qu'elle saisisse le trait d'humour.

Elle l'observa un instant puis dressa son index et son pouce, qu'elle sépara de cinq bons centimètres.

– Il faudrait qu'il fasse au moins cette taille. Il doit tenir pour tout le trajet de retour. Dix heures de vol. Et je vous préviens : je lis très vite.

– O.K., opina Julius, sensible à sa concision. Ma première suggestion serait *Anna Karénine*...

Elle esquaissa un sourire, exhibant une rangée de dents parfaitement blanches.

– « Toutes les familles heureuses se ressemblent, mais chaque famille malheureuse l'est à sa façon. »

Il opina une fois de plus du chef.

– Bon, très bien... Et *Ulysse* ? James Joyce ? Voilà qui devrait pouvoir vous tenir occupée un bon moment.

– « Oui j'ai dit oui je veux bien oui ! » répondit-elle en prenant une pose théâtrale.

Elle venait de citer Molly Bloom, la célèbre femme aux mœurs légères du héros, et l'espace d'un instant, Julius s'imagina que cette inconnue devait beaucoup ressembler à Molly, avant de se rappeler qu'il s'agissait là d'un personnage de fiction. Il était en tout cas impressionné ; rares étaient ceux qu'il connaissait capables de citer Joyce. Mais il refusait de se laisser intimider par ses connaissances littéraires visiblement universelles. Il lui proposerait donc quelque chose de beaucoup plus populiste, bien qu'étant un ouvrage qu'il n'avait jamais cessé d'admirer.

– *Le Monde selon Garp* ?

Son sourire se fit plus grand encore. Elle avait une fossette incroyable sur la joue droite.

– Bonne réponse. J'adore John Irving. Mais je préfère *L'Hôtel New Hampshire* à *Garp*.

Julius ne put réprimer un sourire. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas rencontré quelqu'un d'aussi cultivé. Il connaissait évidemment beaucoup de gens instruits – la ville d'Oxford en regorgeait –, mais il s'agissait en général de snobs intellectuels complètement coincés. Cette fille, en revanche... c'était quelque chose.

– Et *Middlemarch* ?

Elle ouvrit la bouche pour répondre, et il vit aussitôt à son expression qu'il

avait mis le doigt sur une œuvre qu'elle n'avait pas encore lue. Elle eut toutefois la grâce d'en rire.

– Parfait, déclara-t-elle. Vous en avez un exemplaire ?

– Bien sûr.

Il la guida vers le rayonnage en question et en sortit un petit livre Penguin Classics. Ils restèrent ainsi quelques instants, Julius tendant l'exemplaire à l'inconnue, qui le dévisageait.

– C'est quoi, votre livre préféré ? lui demanda-t-elle alors.

Julius se retrouva désarçonné. À la fois par la question et par le fait qu'elle la lui ait posée. Il réfléchit une minute, mais alors qu'il s'apprêtait à lui répondre, elle dressa un doigt pour le faire taire.

– Vous n'avez droit qu'à une seule réponse.

– Mais ce serait comme devoir choisir son enfant préféré !

– Il vous faut pourtant répondre...

Il voyait bien qu'elle n'en démordrait pas. Il avait évidemment sa réponse – *1984*, une intrigue courte mais parfaitement menée qui le captivait chaque fois toujours autant –, mais il se refusait de lui céder si facilement.

– Je vous le dirai, déclara-t-il, ignorant d'où lui venait cette soudaine audace, si vous acceptez de venir boire un verre avec moi.

Elle croisa les bras et inclina légèrement la tête pour mieux le considérer.

– Qui vous dit que j'ai tant envie que ça de le savoir ? rétorqua-t-elle avec un sourire qui contredisait toutefois sa réticence.

– Vous le devriez, pourtant.

Puis il tourna sur ses talons et prit la direction de la caisse, espérant qu'elle suivrait. Cette fille savait ce qu'elle voulait : elle cherchait le conflit tout en faisant en sorte qu'il lui tienne tête, ce qu'il était déterminé à faire.

Elle finit par abdiquer et gagna la caisse à son tour. Il enregistra le roman, et elle lui tendit un billet d'une livre.

– Il y a un concert ce soir, lança-t-il. Le cidre sera très probablement aussi ignoble que le langage des punks prévus en tête d'affiche, mais je ne vois pas de meilleure manière pour une Américaine de passer sa dernière soirée en Angleterre.

Il glissa le livre dans un sac et le lui tendit. Elle l'observait avec un air qui frôlait l'incrédulité, teinté d'une pointe de fascination.

Julius avait toujours fait preuve d'une assurance tranquille, avec les filles. Il les respectait et les aimait plus pour leur esprit que pour leur physique, ce qui avait le pouvoir de toutes les attirer. C'était quelqu'un de prévenant, quoiqu'un peu énigmatique. Rien à voir avec tous ces prétentieux dont les écoles oxfordiennes regorgeaient. Il avait également une manière différente de s'habiller ; ses vestes et ses écharpes en velours ainsi que ses cheveux décolorés lui donnaient un air résolument bohème. Et, ce qui ne gâchait rien, il était plutôt joli, avec ses pommettes saillantes et ses grands yeux, qu'il s'amusait de temps à autre à souligner d'eye-liner. Le fait de grandir à Londres lui avait permis d'oser ce genre d'excentricités sans craindre la

dérision de ceux qui ne comprenaient rien à la mode.

– Allez, pourquoi pas..., finit-elle par céder.

– J’y serai dès vingt heures, répondit-il.

Il était vingt heures vingt quand il pénétra enfin dans le bar. Elle n’était nulle part en vue. Il ignorait si elle était en retard elle aussi, ou déjà repartie. Ou simplement si elle avait décidé de ne pas venir du tout. Mais il refusait de s’en faire toute une histoire. Il avait confiance en son destin.

Il commanda une pinte de cidre au bar, trempa ses lèvres dans le jus trouble et malodorant, puis sortit se dénicher une place sur un banc afin de profiter des derniers rayons de soleil de la journée. C’était un bar plutôt populaire qui ne payait pourtant pas de mine ; c’était justement pour cela qu’il l’appréciait. Et il y avait toujours de bons groupes qui venaient y jouer. Une atmosphère de fête planait sur les lieux, comme si tout le monde était venu saluer le soleil pour cette dernière semaine d’été. Julius avait le pressentiment que sa vie s’apprêtait à changer. Il ignorait si la fille aux cheveux rouges jouerait un rôle ou non dans ce changement, mais quelque chose lui disait que ce n’était pas impossible.

À vingt et une heures, une main s’abattit brusquement sur son épaule. Il fit volte-face et se trouva nez à nez avec elle.

– J’avais décidé de ne pas venir finalement, lui dit-elle. Parce que je n’avais pas envie de tomber amoureuse pour ensuite prendre l’avion.

– Tomber amoureuse reste quelque chose d’optionnel.

– Pas toujours.

Et elle avait l’air tout à fait sérieuse.

– Dans ce cas, à nous de voir ce que nous pouvons faire pour éviter ça...

Il se leva et saisit son verre vide.

– Tu as déjà goûté du cidre brut ?

– Non..., murmura-t-elle avec une moue sceptique.

Il lui offrit un demi – il était reconnu que même les gaillards les plus costauds pouvaient se transformer en chiffes molles après deux pintes de ce fameux breuvage – et ils allèrent écouter le groupe, une espèce d’entité gipsy-punk qui chantait des odes aux cœurs brisés et aux pleines lunes. Il lui offrit un autre demi et observa son sourire se faire plus facile et ses paupières se plisser sous l’effet de l’alcool. Il n’avait qu’une seule envie : enrouler ses doigts dans ses boucles préraphaélites...

– Tu passes la nuit où ? lui demanda-t-il tandis que le groupe remballait son matériel et que les fêtards désertaient le pub les uns après les autres, certains en zigzaguant.

Elle glissa les bras autour de son cou et vint plaquer son corps au sien.

– Chez toi, susurra-t-elle, et sa bouche sur la sienne y déposa le goût des dernières pommes de l’été.

Plus tard, tandis qu’ils profitaient, enlacés dans son lit, de la douce chaleur de la nuit, elle murmura :

– Tu ne m’as jamais dit.

- Dit quoi ?
- Ton livre préféré.
- 1984.

Elle considéra sa réponse quelques secondes, approuva d'un coup de tête, ferma les yeux puis s'endormit.

*

Il se réveilla le lendemain matin, immobilisé par son bras de porcelaine. Toutes sortes de questions s'imposèrent alors à lui : à quelle heure était son vol ? Comment comptait-elle se rendre à l'aéroport ? Ses valises étaient-elles prêtes ? Il faut dire qu'ils n'avaient pas vraiment parlé de tout ça, la veille au soir... Il n'avait pas envie de la réveiller, parce qu'il se sentait en sécurité à ses côtés. Il n'avait jamais ressenti cela, avant. Ce sentiment d'entière plénitude. Beaucoup des livres qu'il avait lus prenaient soudain tout leur sens. Il avait toujours cru les avoir compris, sur un plan intellectuel, mais ils prenaient une toute nouvelle dimension aujourd'hui. Il en avait littéralement le souffle coupé.

S'il faisait en sorte de ne pas bouger, peut-être ne se réveillerait-elle pas. Peut-être raterait-elle son avion. Peut-être obtiendrait-il vingt-quatre heures de rêve supplémentaires avec elle...

Mais Julius n'était pas comme ça. C'était quelqu'un de prudent et de réfléchi. Alors il saisit une boucle de ses cheveux et lui chatouilla la joue avec jusqu'à ce qu'elle remue enfin.

– Rebecca, chuchota-t-il. Tu rentres chez toi, aujourd'hui.

– J'ai pas envie..., marmonna-t-elle dans son épaule.

Il fit courir sa main sur sa peau nue et chaude.

– Tu peux revenir, tu sais.

Il se mit alors à toucher chacune de ses taches de rousseur. Il y en avait des centaines. Des milliers. Il n'aurait jamais le temps de toutes les parcourir avant son départ...

– À quelle heure est ton vol ? Comment as-tu prévu d'aller à l'aéroport ?

Elle ne répondit pas, attrapa son bras et regarda la montre qui ceignait son poignet.

– Mon avion part à treize heures.

Julius se redressa d'un bond. Il était dix heures passées.

– Treize heures ?? Il faut qu'on s'active, si tu veux avoir une chance de l'avoir ! Je peux te conduire jusqu'à l'aéroport, mais je doute que tu y arrives à temps...

Il parlait tout en ramassant ses affaires de la veille, qu'il s'empressa d'enfiler. Quant à elle, elle n'avait toujours pas bougé.

– Je ne pars plus.

Il leva les yeux du bouton de son jean pour la dévisager.

– Quoi ?

– J'ai pris ma décision hier soir.

Elle s'assit dans le lit, ses boucles folles cascading sur ses épaules.

– Je veux rester ici. Avec toi.

Julius éclata d'un rire hilare teinté toutefois d'une pointe de panique.

– Arrête un peu... Tu ne peux pas !

Elle le dévisagea de ses grands yeux, plantée au milieu du lit.

– Tu ne ressens pas la même chose que moi ? Que tu viens tout juste de rencontrer l'amour de ta vie ?

– Si, mais...

Cette nuit avait été incroyable, il ne pouvait le nier. Et cette fille lui plaisait follement. Mais Julius était un garçon suffisamment raisonnable pour ne pas se lancer dans ce genre de résolution après avoir passé une seule nuit avec quelqu'un.

Rebecca, elle, semblait de toute évidence d'un autre avis.

– Tout est clair, pourtant. Je veux étudier l'anglais, et cela dans la meilleure université du monde. C'est bien à Oxford qu'elle se trouve, non ?

– Euh, oui, oui, bien sûr. Ou à Cambridge...

– Je sais que j'ai le niveau. Si je peux aller à Brown, je ne vois pas pourquoi je ne serais pas prise à Oxford.

Julius ne put retenir un nouvel éclat de rire, amusé par sa confiance débordante. Les filles qu'il côtoyait habituellement ne parlaient jamais d'elles ainsi. On leur apprenait à faire preuve de modestie, d'humilité. Rebecca, elle, était brillante et plutôt fière de l'être.

– Je t'interdis de te moquer, bouda-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine.

– Je ne me moque pas. Je te trouve juste un peu... téméraire, répondit-il en prenant soin de peser ses mots.

– Je ne monterai pas dans cet avion.

Julius déglutit péniblement. Elle était donc sérieuse. De toute façon, elle n'avait plus aucune chance d'arriver à l'heure, désormais. Et à sa connaissance, elle n'avait nulle part d'autre où aller.

– Que vont dire tes parents ?

– Pourquoi me diraient-ils quoi que ce soit ?

– Eh bien... Peut-être parce qu'ils t'ont inscrite dans une université américaine, déjà ?

– Oui, mais tu sais quoi ? J'ai toujours eu un mauvais pressentiment vis-à-vis de cette école. J'ai accepté de m'y inscrire simplement parce que c'est ce qu'on attendait de moi. Mais ici, je sens que c'est pour moi. Je le sens !

Elle conclut sa tirade d'un poing pressé sur le cœur. Julius la considérait d'un air inquiet, doutant encore qu'elle soit totalement sérieuse. Les filles capricieuses ne manquaient pas dans son entourage, mais leur folie se heurtait en général à certaines limites. Cette fois, il sentait l'angoisse poindre : une fille intelligente, obstinée et riche n'augurait rien de bon, et il était convaincu que Rebecca était tout cela à la fois. Elle lui avait suffisamment parlé de sa vie pour qu'il sache qu'elle était privilégiée.

Ce qui expliquait sûrement sa résolution à jouir de cet ultime privilège.

– C’est exactement ce que je mérite, déclara-t-elle en sortant du lit. Je vais me trouver un boulot, m’inscrire aux examens d’entrée et décrocher ma place pour pouvoir étudier l’année prochaine.

Elle semblait tellement persuadée de ce qu’elle avançait que Julius en était décontenancé. Sentant qu’un discours raisonnable n’aurait aucun effet sur elle, il décida de faire celui qui n’y croyait pas.

– Je t’avais prévenue que le brut faisait de drôles d’effets la première fois qu’on en boit..., lança-t-il.

– Tu penses que je plaisante, pas vrai ?

Julius se gratta la tête, quelque peu perplexe.

– Je pense seulement que tu n’y as pas suffisamment réfléchi.

– Bien sûr que si ! Où est le problème, au juste ? Hein ? Vas-y, je t’écoute... Ce n’est pas comme si je jouais à la groupie qui décide de suivre son idole à l’autre bout de la planète ! Je veux simplement aller dans la meilleure université du monde. Quel mal y a-t-il à ça ?

Elle faisait partie de ces gens exaspérants qui parvenaient à rendre plausible l’idée la plus improbable qui soit.

– Tu sais ce qu’on va faire ? Je t’accompagne à l’aéroport, d’accord ? Tu échanges ton billet, tu rentres chez toi et tu en parles à tes parents. S’ils acceptent, alors tu pourras revenir.

– Je te fais peur ou quoi ?

– Pour tout te dire, un peu, oui.

Elle le rejoignit et glissa ses bras derrière sa nuque. Il inspira son odeur, le cœur tambourinant contre sa poitrine. Il se sentait complètement groggy, entre le manque de sommeil et la folle nuit qu’ils avaient passée. Il était comme électrisé, mais il savait qu’il devait faire preuve de responsabilité à cet instant : sa réaction dicterait fatalement ce qu’il se passerait ensuite, à savoir leur avenir. Il devait reprendre le contrôle de la situation, faire en sorte de ne pas précipiter les choses.

– Il ne m’est jamais rien arrivé de plus beau, Julius ! Nous deux ! Tu ne le sens pas ?

– Si, si, hum... C’est... merveilleux, oui...

Julius ne pouvait pas se permettre de la laisser s’emporter ainsi. Viendrait-il un moment où, dans un soudain éclair de sagesse, elle redescendrait sur terre ? Où elle réaliserait que son fantasme était truffé de complications ?

– Mais je pense tout de même que tu devrais parler à tes parents.

Il avait conscience de passer pour le dernier des rabat-joie. Mais il refusait d’être celui qui l’inciterait à gâcher sa vie, sans parler de provoquer la colère de sa famille entière.

– Très bien, je vais le faire de ce pas.

Au vu de sa réaction, elle ne semblait pas un seul instant envisager qu’ils puissent lui reprocher sa décision.

– Ils vont être fous de joie, tu vas voir ! Mon père adore l’Angleterre ; il a fait un échange, quand il avait à peu près mon âge, et a passé six mois ici.

C'est pour ça qu'il m'a envoyée passer l'été dans cette ville. Où est-ce que je peux trouver un téléphone ?

– Il y en a un dans l'entrée de l'immeuble, en bas, mais il faudra que tu appelles en PCV. Et... tu es sûre qu'ils apprécieront que tu les réveilles en pleine nuit ? Tu devrais peut-être attendre cet après-midi, non ?

– Oui, tu as raison. Il est trois heures du matin, là-bas. On va manger quelque chose en attendant ? Je meurs de faim !

Il l'emmena dévorer un petit-déjeuner anglais traditionnel – le remède à toutes les gueules de bois – et pria qu'une fois rassasiée, les effets combinés du cidre et de leur nuit torride s'atténuent quelque peu. Mais ses espoirs furent vains. À trois heures de l'après-midi, elle était toujours aussi résolue à mettre son plan en pratique et prit la direction du téléphone d'une démarche assurée. Julius imagina ses pauvres parents, dans leur rutilante cuisine de Nouvelle-Angleterre, choqués d'apprendre qu'ils n'auraient finalement pas à aller la chercher à l'aéroport cet après-midi. Étaient-ils habitués à ce genre de caprices ? Ou remonterait-elle au contraire découragée, prête à reprendre l'avion pour les États-Unis ?

Il entendait sa voix planer dans la cage d'escalier.

– Oxford est faite pour moi, papa. Je l'ai su dès que j'y ai posé les pieds ! C'est là que je veux être. Là que je veux étudier. Je le sens dans ma chair, papa. Dans mon sang, mon cœur, mon âme...

Julius dressa un sourcil. Elle était décidément très convaincante.

– Tu sais comme cette ville est merveilleuse... Combien de fois tu me l'as dit, pas vrai ? Tu n'as qu'à venir voir par toi-même ! Et si tu n'es pas d'accord avec moi, je rentre avec toi, papa. Qu'est-ce que tu en dis ?

Et bah... On ne pouvait pas le nier : Rebecca savait y faire en négociations.

Quelques secondes plus tard, elle remonta l'escalier et vint se jeter au milieu du lit.

– Papa va venir. Il pense que c'est une idée géniale, mais il préfère voir tout ça par lui-même.

– Je ne suis pas sûr qu'il apprécie particulièrement cet endroit..., rétorqua Julius en balayant la pièce des yeux.

Il adorait sa chambre, mais il doutait qu'il en soit de même pour le père de sa petite amie. Il avait peint les murs en violet sombre et les avait recouverts de cartes postales représentant ses idoles, de Hemingway à Marilyn Monroe. Un tourne-disque trônait dans un coin de la pièce – son plus gros investissement jusqu'ici –, aux côtés d'une véritable tour de vinyles. Le matelas posé directement au sol servait à la fois de canapé et de lit. Ses vêtements pendaient à un rail de fortune et se composaient en grande partie de costumes de seconde main et d'une collection de chapeaux. Julius était du genre dandy. Dans un autre coin de la pièce, une bouilloire était posée sur un réchaud à gaz. Malgré toute sa bonne volonté, la poubelle débordait de pots de nouilles vides – il avait bien d'autres choses à faire que d'aller risquer sa santé dans le dépotoir qui faisait office de cuisine, en bas. Julius aimait tout autant

manger que cuisiner, mais il n'avait tout simplement pas envie d'attraper le tétanos.

– Ne t'inquiète pas, je ne suis pas obligée de l'emmener ici. Je lui ferai croire que je crèche dans une auberge réservée aux filles en attendant de trouver quelque chose. Et il faudra s'assurer qu'il ne te voie pas, aussi.

– Ah, hoqueta Julius, légèrement vexé.

Elle s'empressa alors de le serrer dans ses bras.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire... C'est juste que si papa apprend qu'il y a un garçon derrière tout ça, il m'obligera à rentrer avec lui, quitte à me tirer par la peau des fesses. Laissons passer quelques semaines, et je pourrai lui annoncer dans la conversation que j'ai rencontré quelqu'un. Tu pourrais même venir passer Noël en Nouvelle-Angleterre !

Julius se contenta d'opiner du chef, ne sachant pas vraiment que penser de tout cela. Il était clair que les choses allaient un peu trop vite pour lui. Il ne connaissait cette fille que de la veille, et elle avait chamboulé sa vie en se basant sur une *unique* nuit passée ensemble. La puissante attirance qu'ils ressentait l'un pour l'autre était toutefois incontestable. Il était sous son charme ; elle était folle de lui. C'était un magnétisme irrésistible et impétueux, à la fois physique, mental et spirituel. Au fond, il était émerveillé par sa force de caractère. Il n'aurait sûrement jamais eu le même cran qu'elle. Après tout, il n'avait rien à perdre en décidant de la suivre...

Lorsque le jeudi suivant le père de Rebecca s'installa dans sa luxueuse suite du Randolph Hotel, la jeune fille avait convaincu le patron de Julius de l'embaucher à mi-temps. Durant sa première journée de travail, elle entreprit de trier tous les cartons de vieux livres stockés dans la réserve, se chargeant de les renvoyer ou de les mettre en rayon, selon leur état, une tâche que tout le monde avait bien pris soin d'éviter jusqu'ici.

Elle avait également fait le tour des différents collèges² et s'était rigoureusement renseignée sur ses chances d'admission dans chacun d'eux. Elle revint de son investigation avec une pile d'anciens examens sur lesquels se baser : elle avait moins de deux mois pour se préparer aux concours d'entrée.

Julius était impressionné. Quand cette fille désirait quelque chose, on pouvait dire qu'elle s'en donnait les moyens.

– J'ai su que ma vie allait changer dès la première seconde où je t'ai vu, lui confia-t-elle. C'est la chose la plus excitante qui me soit jamais arrivée ! Quand je pense qu'à cette heure, je serais en train de faire mes valises pour intégrer l'université la plus chiant de la planète !

Lorsque Julius vint lui ouvrir après qu'elle eut retrouvé son père, il peina à la reconnaître, avec son pantalon gris, son chemisier blanc, ses cheveux tirés en une queue-de-cheval et impeccablement séparés par une raie. Quand elle vit son expression, elle ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Elle lâcha alors ses cheveux et lui passa devant tout en commençant à déboutonner son chemisier dans les marches.

– Mon père est un homme heureux ! déclara-t-elle, radieuse. On a fait le tour de tous ses anciens lieux de prédilection, et il est complètement retombé amoureux de la ville ! Et il est tellement fier... Aucun de ses amis n'aura une fille qui étudie à Oxford, tu imagines ! Il me paie mon loyer, ainsi que mes frais de scolarité si je suis prise. En contrepartie, je dois rentrer pour Thanksgiving, Noël et Pâques. Ça pourrait être franchement pire...

Les deux tourtereaux s'écroulèrent sur les draps froissés, riant à la fois de bonheur et d'excitation. L'enthousiasme de Rebecca avait une fois de plus raison de Julius, à l'image de son cran et de son corps. Une toute petite voix avait beau lui dire de faire attention, il lui était tellement facile de l'ignorer, en passant ses doigts dans ses boucles folles, ou sa bouche sur ses petits seins ronds... Il était plus âgé et plus sage qu'elle. Il saurait la tempérer en temps voulu.

C'était en tout cas ce dont il s'efforçait de se convaincre. Julius savait qu'il n'avait jamais ressenti quelque chose de similaire avant. Serait-ce une simple passion passagère, ou cela deviendrait-il une véritable histoire d'amour ? Et dans ce cas, de quel genre d'amour s'agirait-il ? Il savait des nombreux livres qu'il avait lus que l'amour n'était pas toujours salubre, mais il ferait de son mieux pour que leur histoire ne suive pas ce cours...

Il avait toutefois la désagréable impression que Rebecca, elle, ne serait pas capable de maîtriser ses sentiments. Elle était beaucoup trop passionnée pour cela. Il n'avait pas eu besoin de beaucoup de temps pour déceler son caractère folâtre, et la dernière chose à faire avec une personne de ce type était d'essayer de la tempérer. Il lui donnerait son cœur, et sa tête.

En attendant, il s'attela à mieux lui faire connaître son nouvel univers. Redécouvrir Oxford à travers les yeux de quelqu'un d'autre était quelque chose de fantastique. Cela faisait plus de quatre ans qu'il y vivait, et il avait cessé d'être émerveillé par la beauté de la ville, prenant comme acquis le fait de vivre dans une douce bulle de pavés, de cloîtres, de parcs et de vélos. Mais il était profondément fier de son lieu de vie, et le fait de le faire découvrir à Rebecca lui fit enfin comprendre pourquoi il n'avait pas été capable de faire un choix quant à son avenir ces dernières semaines. Il avait eu trop peur que ce choix implique de quitter Oxford, et il réalisait aujourd'hui qu'il n'y était plus obligé.

Il lui montra sa chambre dans son ancien collège, dont les vieux meubles et les équipements rudimentaires lui clouèrent le bec. On l'aurait crue tout droit sortie du roman d'Evelyn Waugh, *Retour à Brideshead*.

– Où caches-tu ton nounours ? le taquina-t-elle.

– Crois-moi, je ne pourrai jamais être plus éloigné de Sebastian Flyte. Aucune maison de maître ne m'attend où que ce soit...

– Mince... Je me voyais pourtant bien dans le rôle de la maîtresse de manoir, dit-elle en feignant d'être déçue.

– On aura notre petit manoir un jour, c'est promis, souffla-t-il en la serrant contre lui. Ce ne sera peut-être pas Brideshead, mais ce sera à nous.

Il l'emmena assister à l'un de ses concerts. Il jouait du violoncelle, et son orchestre avait malheureusement un piètre niveau, comparé aux nombreux ensembles de qualité dont la ville regorgeait, mais Rebecca le trouva tout bonnement incroyable. Assise au premier rang, dans l'église qui les accueillait, elle ne le quitta pas des yeux une seule seconde durant tout le *Requiem* de Fauré.

– Y a-t-il seulement un talent que tu n'as pas ? lui demanda-t-elle ensuite, admirative. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui sache faire autant de choses !

– Quoi ? Jouer trois notes de violoncelle et cuire des pâtes ? rétorqua-t-il en riant, incapable de se prendre au sérieux.

Rebecca était en effet même impressionnée par ses talents culinaires, qu'il tenait de ses années d'expérience auprès de sa mère, que tout ce qui touchait à la nourriture désintéressait au plus haut point.

Ils avaient pris la décision de rester ensemble à Oxford pour les quatre années à venir, le temps qu'elle termine ses études. Julius chercherait un travail qui paierait mieux afin qu'ils puissent se permettre de louer une petite maison.

– Ne te tracasse pas pour ça, lui dit Rebecca. Je n'ai qu'un coup de fil à passer, et mon père peut nous renflouer.

Julius la dévisagea, profondément choqué.

– Il est hors de question que tu fasses une chose pareille, tu m'entends ?

Il ne supportait pas le principe de vivre aux crochets de ses parents, et ce fut l'une des premières choses qu'il lui enseigna : s'ils décidaient de vivre seuls, alors ils devaient se débrouiller. Rebecca avait très bien saisi l'idée, mais il savait qu'elle recevait encore de l'argent de la part de son père. C'était ainsi qu'elle avait grandi, et il serait difficile de faire disparaître d'un claquement de doigts cette vilaine habitude.

L'été se mua en automne, et se fit encore plus idyllique. Ils se promenaient de longues heures le long du fleuve, mangeaient des frites et des saucisses dans les pubs, allaient régulièrement jeter un œil aux étrangetés du Pitt Rivers Museum – le dodo empaillé restait le favori de Rebecca – et enchaînaient les concerts. Ses connaissances musicales étant quelque peu limitées, Julius l'emmena écouter toutes sortes de choses : quatuors à cordes, groupes de garage rock, chorales qui l'émurent à lui tirer des larmes, et le jazz tranquille du dimanche après-midi.

À côté de cela, il l'entraînait sans relâche à la préparation de ses examens, l'encourageant à lire un maximum de textes, à mémoriser des citations et à rédiger essai après essai. Même si, au fond, Rebecca n'avait pas besoin d'encouragements. Il n'avait jamais connu d'étudiant aussi motivé qu'elle, et sa mémoire semblait véritablement infaillible. Elle était capable de citer des pavés après seulement une lecture.

– Je ne suis pas normale, lui confia-t-elle un jour. À sept ans, je connaissais par cœur *What Katy Did*. Je te jure, j'en récitais des passages sans me

tromper !

– Je confirme : tu n’es pas normale, la taquina-t-il.

Mais en vérité, il était impressionné par ses capacités. Cette fille dominerait un jour le monde, il en était sûr. Rebecca ne jurait toutefois pas *que* par les études. Elle avait autant envie de s’amuser que de réussir, et Julius l’aida à se remettre de sa première gueule de bois, lui fit fumer son premier joint, et lui fit même essayer sa vieille Mini marron, sur un terrain d’aviation désaffecté – elle avait son permis américain, mais les vitesses demeuraient un véritable mystère pour elle, et il ne put s’empêcher d’être secrètement soulagé en la voyant lutter avec le levier tant redouté.

« Tu n’es donc pas parfaite ! » lui fit-il remarquer, ce qui eut pour effet de provoquer sa colère.

Elle passa les examens d’entrée, persuadée de les avoir réussis haut la main (Julius était une fois de plus estomaqué par cette confiance débordante, et il expliqua à Rebecca qu’en Angleterre, on sortait en général d’un examen en étant convaincu d’avoir échoué). Elle annonça à ses parents qu’elle avait quitté l’auberge pour une colocation, sans toutefois rentrer dans les détails quant à l’identité de son colocataire.

– Ils me font confiance, déclara-t-elle à Julius.

– Et c’est bien là leur pire erreur, répondit-il, ce qui lui valut un petit coup dans les côtes.

Socialement parlant, ils auraient pu se prendre pour un couple royal, tellement on s’arrachait leur présence. Les soirées auxquelles on les conviait étaient toutes plus rabelaisiennes les unes que les autres. Ils dormaient peu et vivotaient, mais ils étaient jeunes et s’en fichaient. Le vin et la musique étaient tout ce qui comptait à leurs yeux, ainsi que les longues conversations, et les livres, bien sûr. Ils parlaient littérature jour et nuit. Ils avaient le droit d’emprunter des livres à la librairie s’ils les rendaient en parfait état. Ils en lisaient un par jour chacun, parfois deux. C’était le pur bonheur. Elle découvrit Muriel Spark et Iris Murdoch et fut littéralement transportée par le roman de Daphné du Maurier qui portait son nom, si bien qu’elle eut très vite englouti toute la bibliographie de l’auteur. Sur les conseils de Rebecca, Julius découvrit quant à lui John Updike, Philip Roth et Norman Mailer. Il lui rédigea la liste de ses dix romans cultes, et elle lui fit lire *Middlemarch* quand il finit par avouer ne l’avoir jamais fait.

Julius songea plus d’une fois à la demander en mariage, mais quelque chose l’en empêchait. Il voulait qu’ils soient financièrement stables avant cela, et qu’ils puissent s’offrir une maison. Même s’il rêvait d’une cérémonie en catimini dans un bureau de la mairie, suivie par une fête endiablée sur les rives de la Cherwell, le mariage était réservé aux adultes, et pour l’instant, ni l’un ni l’autre ne semblaient suffisamment sages. Il commença alors à mettre chaque semaine un peu de son salaire de côté, et si cela signifiait qu’il n’y aurait qu’une bouteille de vin rouge pour accompagner les spaghettis du vendredi soir, Rebecca ne fit aucun commentaire.

– Tu es ma princesse, lui dit-il un soir.
– De là où je viens, c'est plutôt péjoratif d'être une princesse. On dit ça des filles pourries gâtées qui n'en font qu'à leur tête, tu vois le genre...
– Comme je te disais, donc, tu es ma princesse, répondit Julius, ce qui la fit éclater de rire.

Il savait que Debra, sa mère, ne ferait aucun cas de leur situation. C'était quelqu'un d'ouvert d'esprit, et il n'avait pas le souvenir de s'être une seule fois fait réprimander par elle.

Ils montèrent donc à Londres, et Debra leur offrit le déjeuner dans un bar à vins de Kensington. Les murs de l'établissement étaient recouverts de vigne peinte à la main, et ils mangèrent un poulet à la cacciatore suivi d'un riche gâteau au chocolat.

Rebecca était fascinée par Debra, ses longs colliers d'ambre, ses très chères cigarettes et sa voix enrouée. Debra dégageait une espèce de lassitude qui donnait le sentiment qu'elle avait tout vu et tout fait, même si elle menait à ce jour une existence bien morne. De son côté, la femme ne fut pas le moins du monde impressionnée par le QI prodigieux de Rebecca, sa force de caractère ou encore son style vestimentaire quelque peu provocateur. Au final, ces deux-là se ressemblaient beaucoup, dans leur excentricité.

Lorsqu'ils eurent terminé de déjeuner, Rebecca s'absenta pour aller aux toilettes et Debra s'alluma une énième cigarette.

– Prends garde, mon chéri. Votre petite bulle finira un jour ou l'autre par éclater...

Julius se dit que sa mère se montrait simplement protectrice. Ce qui lui parut toutefois très étrange, étant donné qu'elle n'avait jamais été comme cela auparavant. Elle avait plutôt été du genre à le laisser s'endurcir, plus jeune. Il se demandait ce qui avait bien pu changer.

– « Mieux vaut cent fois l'amour suivi d'un deuil austère que la paix de celui qui n'a jamais aimé... »⁴, soupira-t-il d'un air dramatique.

– Je n'ai simplement pas envie de te voir abattu le jour où ça tournera mal.

– Pourquoi ça tournerait mal ?

Debra laissa échapper un nuage de fumée avant de répondre.

– Pour tout un tas de raisons.

Julius était toutefois déterminé à ne pas se laisser miner par l'avertissement de sa mère. Et lorsque Rebecca revint des toilettes, passa un bras autour de lui et l'appela « son ange gardien », il esquissa un sourire confiant à l'intention de sa mère, comme pour dire : « Tu vois ? »

– Ta mère est super cool ! s'emballa Rebecca tandis qu'ils regagnaient, pare-chocs contre pare-chocs, l'A40 en direction d'Oxford.

Julius ne put s'empêcher de lever les yeux au ciel.

– Ma mère ne s'est jamais souciée que de sa personne, répondit-il en s'efforçant de se débarrasser du désagréable sentiment que lui avaient laissé les paroles de Debra.

Quelque part, il lui en voulait de lui avoir parlé ainsi. Qu'elle soit blasée

était une chose, mais était-elle obligée de gâcher son bonheur naissant ?

– Elle se fiche de ce que peuvent penser les autres, ajouta-t-il.

– En fait, c'est le total opposé de la mienne, commenta Rebecca. Ma mère se fie énormément à l'opinion des gens. Ça va même jusqu'au facteur !

Debra avait pourtant eu raison.

Julius s'imaginait qu'il aurait dû le voir venir... mais comment ?

En vérité, toutes les filles qu'il avait fréquentées prenaient la pilule. C'était en général la première chose qu'elles faisaient quand elles rentraient à la fac, si elles ne la prenaient pas déjà avant. Un simple rendez-vous chez le docteur, et le tour était joué. Il n'aurait jamais imaginé que les Américaines étaient différentes. Que Rebecca avait débarqué sur le sol anglais sans s'être au préalable munie d'un moyen de contraception. Évidemment, les étudiants d'Oxford n'étaient pas différents d'ailleurs, et les rendez-vous d'une nuit ne manquaient pas. Julius en avait bien profité lui aussi. Mais quand il avait rencontré l'amour de sa vie, il avait bêtement oublié de poser la question fondamentale.

Alors quand elle se redressa un matin, pliée en deux et toute pâle, avant de foncer en direction des toilettes, il en resta muet de stupeur lorsqu'elle lui dit savoir pourquoi.

– Je crois que je suis enceinte.

– Quoi ? Tu ne prends pas la pilule ?

Elle secoua la tête.

– Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?! s'écria-t-il, révolté par leur négligence respective. Je pensais que... Tu te doutais bien qu'un truc pareil t'arriverait, non ?

Elle enfonça son visage entre ses mains, penaude.

– J'espérais que non...

– Tu espérais ?

– Oui...

– Et depuis quand l'espoir est un moyen de contraception efficace, hein ?

Elle avait l'air aussi perdue que lui, seule au milieu du lit, la main plaquée sur le ventre.

– J'imagine qu'il ne nous reste plus qu'à aller au planning familial...

– Qu'est-ce que c'est ?

– C'est là qu'on va quand on veut un moyen de contraception. Ou, hum...

Elle leva aussitôt une main.

– Non, je refuse d'entendre ce mot.

Julius n'avait pas plus envie de le prononcer.

– Ils peuvent... s'occuper de toi.

Elle le dévisagea, incrédule.

– C'est hors de question.

Il cligna des yeux d'un air perplexe. Il n'aurait jamais imaginé qu'elle décide de partir dans cette direction-là.

– Ah. D'accord. Bon, euh... O.K. Et donc, qu'est-ce qu'on fait, au juste ?

lança-t-il en se grattant la tête.

– Comment ça ?

– Tu veux aller à l'université. On vit dans une pièce. Et on ne peut pas dire qu'on croule sous l'argent...

Elle s'allongea sur le lit, les yeux fixés au plafond.

– On n'a pas le choix, Julius. Je refuse de me débarrasser de lui. Je ne me débarrasserai pas de notre bébé.

Julius ne savait pas vraiment quoi penser de tout ça. Il n'aurait jamais cru se retrouver dans une situation pareille un jour, et il n'avait personne dans son entourage sur qui s'appuyer. Il connaissait bien deux ou trois filles qui s'étaient fait avoir, mais elles avaient résolu le problème rapidement et discrètement, et avaient retenu la leçon. Personne, autour de lui, n'avait de bébé. Mais il était hors de question de pousser Rebecca à faire quelque chose qu'elle ne voulait pas.

– Qu'est-ce que tu vas dire à tes parents ?

Elle poussa un lourd soupir et prit un moment avant de répondre.

– Je le leur dirai quand je rentrerai pour Thanksgiving. À la fin du mois.

Elle se redressa alors. À sa grande surprise, elle souriait.

– Un bébé, Julius. Dès que je t'ai vu, j'ai su que tu serais le père de mes enfants.

– Oui, c'est chouette, se contenta-t-il de répondre, même s'il aurait préféré attendre un peu plus pour cela – ce qu'il se retint évidemment de dire. Il va nous falloir trouver un endroit plus grand. Et moi, un boulot mieux payé.

Crétin ! ne put-il s'empêcher de s'invectiver. C'était sa faute tout ça. Il était aussi responsable qu'elle – il n'aurait jamais dû prendre les choses autant à la légère. Rebecca repartit aux toilettes en courant. Julius balaya des yeux la chambre qui leur servait de foyer depuis plusieurs mois maintenant et songea, l'air grave : *Je vais être papa.*

Rebecca ne révéla rien à sa famille lorsqu'elle partit pour la Nouvelle-Angleterre fêter Thanksgiving. Cela ne se voyait pas encore, d'une part parce qu'elle n'avait pas dépassé les trois mois de grossesse, d'autre part parce qu'elle vomissait inmanquablement matin et soir, malgré les nombreuses pâtisseries dont Julius la gavait.

« Ce n'était pas le bon moment », expliqua-t-elle. « Je ne suis pas restée assez longtemps, et il y avait toujours du monde à la maison. Je le leur annoncerai à Noël. »

À Noël, elle avait commencé à prendre du poids, mais il faisait tellement froid qu'elle réussit à dissimuler ses rondeurs sous plusieurs couches de vêtements et garda son secret pour elle.

– Je ne leur ai pas dit. Je ne voulais pas gâcher la fête...

– Il serait peut-être temps, non ?

Julius commençait à angoisser. Il l'avait annoncé à sa mère, qui n'avait exprimé aucune forme de surprise. Mais rien ne pouvait surprendre ou encore choquer Debra, qui avait évidemment tout vu.

« Ne t'attends pas à ce que je joue la nounou », s'était-elle contentée de lui dire, ce à quoi il avait éclaté de rire, se gardant de répondre qu'elle serait bien la dernière personne à laquelle il ferait appel pour s'occuper de son bébé.

À quatre mois de grossesse, Rebecca apprit qu'elle avait obtenu une place à Oxford et annonça enfin la nouvelle à sa famille. Julius comprit alors que si elle n'avait rien dit jusqu'ici, c'était par peur qu'on ne la force à faire quelque chose qu'elle ne voulait pas. Elle avait une volonté de fer, mais la grossesse l'avait rendue vulnérable et malléable, et l'idée d'être manipulée, une fois là-bas, l'avait terrorisée.

– Toi ? Manipulée ? À d'autres...

– Je ne suis pas si forte que j'en ai l'air. Et tu ne connais pas ma famille.

Elle fit une moue contrariée.

– Papa a dit qu'il prendrait le premier avion.

– Je croyais que ton père était à ta botte ?

– Il y a une différence entre vouloir étudier dans la meilleure université du monde et avoir un bébé à dix-neuf ans...

– Ça va aller, la rassura Julius. Je serai là pour te soutenir, d'accord ?

Il se rendait compte à quel point elle était terrorisée, malgré son assurance de façade. Elle semblait craindre de céder à la facilité et de capituler sous la manipulation. Cela le peinait grandement qu'une famille puisse chercher à manipuler l'un de ses membres. Debra était peut-être sur sa planète, mais jamais elle n'aurait songé à interférer avec sa vie ou, pire encore, à la contrôler. Julius se promit de ne jamais essayer de contrôler son enfant à venir. Il le soutiendrait sans faille, mais ne chercherait pas à le manipuler. Thomas Quinn débarquerait-il avec un fusil braqué sur lui ? Si c'était le cas, il était prêt à en découdre. Ce que cet homme pensait lui importait peu. Tout ce qui comptait, c'était la santé de Rebecca et celle de son bébé. Dans certains cas, il était prêt à accepter de ne pas plaire à tout le monde.

Thomas Quinn accepta la situation avec un calme désarmant. Rebecca revint abattue de leur rendez-vous mais soulagée qu'il ne lui ait pas fait de scène.

– Ça ne se serait jamais passé comme ça si ma mère avait été là. Papa m'a dit qu'elle n'arrivait même pas à en parler... Je la connais par cœur. Elle va centrer cette histoire sur elle, et ça deviendra son petit drame personnel...

– Dit comme ça, elle fait un peu peur, commenta Julius.

– Elle ne supporte simplement pas ce qui ne colle pas à sa vision des choses.

– J'imagine qu'elle n'est pas la seule à penser ainsi...

– Certes, mais bon courage si tu es dans sa ligne de mire.

– Encore heureux qu'elle ne soit pas venue, dans ce cas.

– Je te confirme. En revanche, papa aimerait te rencontrer.

– Pas de souci. C'est justement ce que je voulais te proposer, répondit Julius, désireux de rassurer au mieux Thomas Quinn.

Rebecca se mit alors à l'observer avec intérêt.

– Tu es très courageux.

- Bah, je n’ai rien fait de mal, après tout.
- Mais tu sais très bien que la plupart des types, dans ta situation, auraient totalement pétié un plomb.
- Il n’y a aucune raison de péter un plomb. Ni de faire comme s’il ne s’était rien passé. Il faut aller de l’avant, c’est tout.

Rebecca le serra dans ses bras.

- Tu sais quoi ? Avec toi, je me sens en sécurité. Je n’aurais jamais imaginé que c’était ce que je recherchais, et pourtant...

Julius rencontra le père de Rebecca le lendemain, dans le salon de la suite qu’il avait réservée en centre-ville. Rebecca avait décidé de les laisser en tête à tête.

- Je n’ai pas envie de me mettre à pleurer devant lui s’il dit quelque chose que je n’ai pas envie d’entendre... Ne te laisse pas intimider, d’accord ?

– Ne t’inquiète pas.

Il n’était pas particulièrement nerveux ; il ressentait simplement un peu d’appréhension. Après tout, le but de cette rencontre n’était pas d’envenimer les choses.

Thomas Quinn le pria d’entrer avec une politesse parfaite et commanda aussitôt du café. Assis dans un gros fauteuil face à lui, dans ce décor froid et formel, Julius avait l’impression d’être un chef d’État sur le point de parler politique étrangère.

- Je souhaiterais que cette situation entrave le moins possible la vie de Rebecca, lui confia Thomas. Vous avez évidemment constaté que ma fille était quelqu’un de brillant. Un avenir plus que prometteur l’attend.

– Oui, répondit Julius. Elle est très intelligente. Bien plus que je ne le suis.

- En ma qualité de père, il serait fâcheux de ma part de ne pas l’encourager à tirer le maximum de son potentiel, n’est-ce pas ?

– C’est ce que nous souhaitons tous pour nos enfants.

Julius soutint son regard.

Thomas Quinn s’éclaircit alors la gorge.

- Je vous suis reconnaissant d’être resté à ses côtés et de l’avoir soutenue sans faille. Rebecca m’a dit que vous étiez un roc pour elle. Et je vous en remercie.

Julius ne s’était certainement pas attendu à ce que la discussion prenne cette tournure. Il avait craint la critique, la désapprobation, mais pas cela.

- Merci, répondit-il, redoutant ce qui viendrait ensuite.

– Je pense toutefois que vous faites tous deux preuve de bien trop d’idéalisme. Je doute que vous ayez conscience de l’impact qu’élever un enfant aurait sur vos carrières, votre train de vie, vos finances... Vous n’avez pas encore de carrière, n’est-ce pas ? Si je ne m’abuse, vous travaillez... dans une librairie, c’est cela ?

Julius le dévisagea, une colère sourde se mettant soudainement à bouillir en lui. C’était donc trop beau pour être vrai... Il fit toutefois en sorte de demeurer calme et poli.

– Oui, mais je suis également diplômé. Je suis sûr que...

– Votre assurance est tout à fait charmante, sachez-le. Mais vous faites preuve de naïveté, jeune homme. Vous pouvez me croire : j'ai moi-même eu trois enfants. Avoir les meilleures intentions du monde a beau être admirable, la réalité est malheureusement bien différente de ce qu'on s'était imaginé.

– Monsieur Quinn, des gens deviennent parents chaque jour et élèvent parfaitement bien leurs enfants...

– Je refuse de voir le potentiel de ma fille gâché, le coupa Thomas. Je veux qu'elle soit la meilleure personne qu'elle puisse être. Et malgré tout le soutien que vous puissiez lui apporter, je doute que le fait d'avoir un bébé à dix-neuf ans soit compatible avec cela.

– Rien ne l'empêche de poursuivre ses études. On trouvera un moyen.

Thomas lâcha un petit reniflement méprisant.

– Écoutez, je ne peux pas rester là à faire comme s'il s'agissait de la meilleure idée du monde. Rebecca est une forteresse à première vue, mais c'est une jeune fille en vérité très vulnérable. Et beaucoup moins forte que ce qu'elle veut bien laisser paraître. Croyez-moi, je suis son père. Je la connais. Et c'est précisément la raison de mon inquiétude. Vous devez penser qu'il s'agit de sa mère et moi, mais vous vous trompez. Je suis sincèrement inquiet. J'ai cru comprendre qu'elle ne voyait que par vous, désormais, alors je me suis dit que vous pourriez lui parler...

Julius saisit la portée de son sous-entendu avec un haut-le-cœur soudain.

– Il est trop tard pour avorter. Si c'est ce à quoi vous faites allusion.

L'homme grimaça, ce qui arracha un sourire de contentement à Julius. Pourquoi mâcherait-il ses mots pour lui, après tout ?

– Je sais cela, répondit Thomas d'une voix posée. Mais il n'est pas trop tard pour songer à l'adoption.

– Quoi ? répliqua Julius, incapable de dissimuler le choc que cette suggestion avait soulevé en lui – avait-il seulement bien entendu ?

Il croisa les bras et dévisagea une fois de plus l'homme qui, en théorie, si les choses s'étaient faites de manière plus logique et plus heureuse, aurait pu être son beau-père.

Thomas gagna la fenêtre à croisillons de la chambre, et Julius observa son dos musculeux tout en se demandant ce qu'il pouvait bien penser. Souhaitait-il vraiment ce qu'il y avait de mieux pour sa fille, ou y avait-il autre chose derrière ? Cherchait-il à préserver sa réputation ? À protéger son nom ?

– Laissez-moi vous proposer un marché, déclara alors Thomas en revenant brusquement s'asseoir devant lui. Si vous parvenez à convaincre Rebecca de confier son bébé à quelqu'un d'autre, je vous fais un chèque de cinquante mille livres. Et je m'assure de vous trouver la meilleure famille possible.

Il dressa la main pour ne pas être coupé.

– Je vous en prie, réfléchissez-y au moins une minute. Je veux que vous sachiez que tout cela vient du désir de faire ce qu'il y a de mieux pour ma fille.

Ce fut au tour de Julius de gagner la fenêtre. Il considéra les bâtiments qui les entouraient, les collèges... Ces murs renfermaient les espoirs et les rêves de tant de jeunes, lui et Rebecca inclus. Il inspira un bon coup et se tourna vers Thomas.

– J’imagine que pour vous, tout peut se régler avec un chèque...

Thomas esquissa un sourire.

– Je suis sûr qu’un jour vous comprendrez mon besoin de protéger mon enfant, répliqua-t-il. Surtout si c’est une fille.

– Je laisserai ma fille faire ses propres choix. Tout en lui offrant mes conseils.

– Si vous refusez mon offre, vous n’obtiendrez pas un sou de moi. Vous l’avez bien saisi ?

– Pour tout vous dire, cela ne m’avait même pas traversé l’esprit que vous puissiez nous aider. Je ne comptais pas là-dessus.

Julius lui tendit alors sa main.

– Soyez assuré que je veillerai sur votre fille et votre petit-enfant du mieux possible.

– Si vous changez d’avis, mon offre tient jusqu’à la fin de la semaine. Ensuite, je repars.

– Je ne parlerai pas à Rebecca de notre conversation, répondit Julius. Je n’ai pas envie de la contrarier. Je me contenterai de lui dire que vous m’avez fait part de vos meilleurs vœux.

Thomas Quinn lui serra alors la main d’un air digne, pas le moins du monde embarrassé par la situation.

Rebecca insista tellement pour savoir de quoi ils avaient parlé qu’il finit tout de même par le lui dire.

– Il t’a proposé de l’argent ? Je suis sûre que oui !

– Il voulait que je te persuade de confier le bébé à une autre famille.

– Mon Dieu ! Quel manipulateur ! ragea Rebecca.

– Je pense qu’il ne veut que ton bien, tu sais. J’ai essayé de me mettre à sa place.

Julius ne savait pas vraiment pourquoi il cherchait à défendre Thomas Quinn, mais il voulait surtout que Rebecca se calme. L’élan protecteur qu’il ressentait vis-à-vis d’elle grandissait de jour en jour, d’autant maintenant que son ventre s’arrondissait. Il lui suggéra donc qu’ils se marient.

Après avoir eu à remplir un certain nombre de documents sans intérêt à leurs yeux, ils quittèrent la mairie par un après-midi ensoleillé de printemps.

– Tu sais ce qu’on devrait faire ? Ouvrir notre propre librairie, commenta Rebecca tandis qu’ils rentraient chez eux, main dans la main.

Julius s’immobilisa sur le trottoir et se tourna vers elle, radieux.

– Voilà la meilleure idée que j’aie jamais entendue ! s’enthousiasma-t-il.

– Et tu sais comment on devrait l’appeler ? Nightingale Books !

Laissant libre cours à son euphorie, Julius les voyait déjà, lui et sa femme, gérer leur petite boutique.

Entre-temps, il obtint un poste de direction à la librairie, ce qui eut pour effet d'augmenter un peu son salaire. Ils purent donc enfin louer une maison, même s'il s'agissait probablement de la plus petite du quartier de Jericho. Elle disposait toutefois de deux chambres. La seconde n'était qu'un cagibi, mais ils avaient au moins leur petit coin à eux. Julius passa tout son temps libre à la peindre jusqu'à ce qu'elle paraisse flambant neuve. Puis il disposa des étagères et des patères un peu partout afin qu'ils aient de quoi ranger toutes leurs affaires. Enfin, il emmena Rebecca chez Habitat pour la laisser choisir un canapé.

– Tu es sûr qu'on peut se le permettre ? s'inquiéta-t-elle.

– C'est une chose qu'on risque d'utiliser chaque jour des dix prochaines années au moins, ma chérie. Autant en prendre un de qualité.

Il ne lui révéla pas que Debra lui avait donné cinq cents livres pour les aider. Il ne voulait pas qu'ils se mettent à comparer leurs parents. Et il ne considérait pas cela comme une dépendance financière : Debra avait donné cet argent de bon cœur. C'était une femme certes exaspérante mais généreuse, et elle s'était abstenue de tout commentaire du genre : « Je te l'avais bien dit... » Le simple fait de savoir que sa mère était là lui procurait un doux sentiment de sécurité, et il comprenait comme cela devait être difficile pour Rebecca de ne pas avoir le soutien de ses parents. Il se demandait quelle serait leur réaction, une fois le bébé arrivé. Il imaginait qu'ils jouaient juste contre la montre, en espérant qu'elle craque avant le jour J. Ou encore qu'il décide de l'abandonner quand la situation deviendrait délicate.

Ce qui ne tarda pas à arriver.

Lorsqu'elle entama le troisième trimestre de sa grossesse, Rebecca se mit à gonfler de manière prodigieuse. Pas seulement son ventre, mais aussi ses doigts, ses chevilles, son visage... La jeune fille vécut cette métamorphose extrêmement mal. Incapable de trouver une position confortable, elle ne dormait plus. Elle dut également arrêter de travailler, et décida de passer ses journées alitée, sans plus rien faire.

– Il faut que tu bouges un peu, lui conseillait Julius, mort d'inquiétude.

Rebecca ne semblait plus du tout emballée par l'idée d'avoir un bébé. Elle paraissait au contraire terrifiée par tout cela.

– Je suis désolée, mais je n'ai plus l'impression d'être moi-même, en ce moment... J'imagine que ça ira mieux quand le bébé sera là, lui confia-t-elle un soir, et il lui frotta doucement le dos jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Trois semaines avant le terme, elle se réveilla brusquement en pleine nuit, tordue de douleur. Les draps étaient trempés.

– J'ai perdu les eaux ! sanglotait-elle.

Julius appela une ambulance, se persuadant que des femmes accouchaient plus tôt tous les jours et que tout irait bien. Donner naissance était la chose la plus naturelle du monde, après tout. À l'hôpital, l'équipe le rassura de la même manière. Rebecca fut transportée dans une salle de travail et examinée.

– Il y en a un qui est impatient de sortir, commenta la sage-femme en

souriant, pas le moins du monde perturbée. Ce sera un préma léger, mais ne vous inquiétez pas, nous avons l'habitude.

– Un préma ?

– Un prématuré, expliqua-t-elle en posant une main rassurante sur son bras. Vous êtes entre de bonnes mains.

Dix-huit heures agonisantes suivirent pour Rebecca. Julius était horrifié qu'un être humain, quel qu'il soit, ait à endurer une épreuve pareille, mais s'il devait se fier aux hurlements qui provenaient des salles adjacentes, alors sa femme n'avait rien d'anormal. L'équipe observait placidement Rebecca vociférer sa douleur à chaque contraction ; Julius, lui, faisait de son mieux pour la rassurer.

– Elle est vraiment obligée de souffrir comme ça ? demanda-t-il à un moment à la sage-femme.

Il eut pour toute réponse un regard compatissant, comme s'il n'y connaissait décidément rien. Ce qui n'était pas faux en soi : jusqu'ici, il n'avait jamais côtoyé de femme enceinte, et encore moins sur le point d'accoucher.

Puis soudain, comme si la situation n'était pas assez critique comme cela, la suffisance du personnel se mua en gravité. Saisi d'une panique glaciale, Julius vit les infirmières se mettre à comparer leurs notes avant d'appeler un médecin en urgence. Tous les trois discutèrent devant Rebecca et lui, comme s'ils n'existaient pas, avant de parvenir à une décision.

– Le bébé souffre. Nous devons l'emmener en salle d'opération, lui dit la sage-femme avec un regard qui n'admettait clairement aucune question.

Tout s'accéléra alors. Quelques minutes plus tard, une armée d'infirmières poussait le lit de Rebecca le long du couloir qui menait aux doubles portes de la salle d'opération, Julius trottant derrière elles pour tenir la cadence.

– Je peux venir ? s'enquit-il tandis qu'elles s'apprêtaient à pénétrer dans la pièce.

– Nous n'avons pas le temps de vous faire passer la tenue, répondit quelqu'un avant de l'abandonner à son sort, seul dans le couloir.

– Faites qu'il ne meure pas, faites qu'il ne meure pas..., ne cessait-il de répéter, incapable de se faire une idée de ce qu'il se passait à l'intérieur.

Dans sa tête, une image terrible se formait, pleine de sang et de scalpels. Au moins les cris de sa femme avaient-ils pris fin...

Enfin, une sage-femme émergea de la salle et lui tendit le minuscule paquet qu'elle tenait entre ses bras.

– C'est une petite fille, murmura-t-elle.

Il la cala dans le creux de son bras et observa le visage de son bébé, sa petite bouche toute rose... On aurait dit qu'elle était faite pour être nichée ici, tout contre lui.

Il avait la délicieuse impression de déjà la connaître. Alors il rit, de soulagement. Il avait vraiment craint pour sa vie l'espace d'un instant...

– Coucou, toi, susurra-t-il. Comment ça va ?

Puis il leva les yeux et découvrit le chirurgien sur le pas de la porte, un air

grave au visage. Alors il comprit qu'il avait malheureusement prié pour la mauvaise personne.

Ils gardèrent le bébé en soins intensifs, d'une part parce qu'il s'agissait d'un prématuré, d'autre part pour ce qui était arrivé.

Ils quittèrent l'hôpital deux semaines plus tard. Julius avait l'impression de former la plus petite famille du monde, seul avec sa fille. La petite portait pour l'occasion une jolie grenouillère de velours blanc bien chaude et était emmitouflée dans une épaisse couverture jaune pâle. Les sages-femmes étaient aux petits soins avec eux, comme chaque fois qu'elles s'apprêtaient à faire leurs adieux à une nouvelle famille.

Un bracelet de plastique ceignait toujours le poignet du bébé. *Bébé Nightingale*, y lisait-on.

Quand Julius franchit les portes de l'hôpital, devant désormais affronter le monde pour deux, il espéra de tout son cœur que sa vie ne deviendrait pas plus complexe qu'à cet instant.

La petite renifla et se cramponna à son torse. Ils l'avaient nourrie avant de partir, mais peut-être n'avait-elle pas assez mangé ? Ferait-il mieux de lui donner un autre biberon avant de prendre un taxi ? Ne risquait-elle pas d'avoir mal au ventre ? Voilà les questions, parmi tant d'autres, qui rempliraient sa vie dorénavant.

Il posa le bout de son doigt sur sa bouche. Les lèvres minuscules de sa fille se contractèrent au contact de ce nouvel objet à téter, et cela sembla l'apaiser sur-le-champ.

Elle n'avait toujours pas de prénom. Et à cette heure, c'était davantage d'un prénom que de lait dont elle avait besoin. Julius hésitait entre ses deux préférés : Emily et Amelia. Mais il était incapable de choisir, alors il finit par décider de mélanger les deux.

Emilia.

Emilia Rebecca.

Emilia Rebecca Nightingale.

– Bonjour, Emilia, souffla-t-il.

Au son de sa voix, sa petite tête se tourna et ses yeux s'écarquillèrent de surprise, à la recherche de celui qui avait parlé.

– C'est moi, ma chérie. C'est papa. Coucou... Allez, on rentre à la maison, d'accord ?

– Bah alors, elle est où, votre dame ? voulut savoir le chauffeur de taxi. Elle n'est pas encore remise ? Ils la gardent encore un peu ?

– Non, il n'y a que moi, répondit Julius.

Il ne se sentait pas de lui raconter toute l'histoire. Et il n'avait aucune envie de le gêner, ni de susciter sa pitié.

– Quoi ? Elle vous a laissé seul avec votre bébé ?

Le chauffeur le dévisagea dans le rétroviseur, sidéré. Julius aurait nettement préféré qu'il garde les yeux sur la route.

– Oui, murmura-t-il tout en réalisant qu'il y avait une part de vérité dans ce

qu'il disait.

– Bon sang, c'est bien la première fois que j'entends une histoire pareille ! Je ne compte plus le nombre de mamans qui sont montées dans cette voiture et dont les hommes avaient préféré se faire la malle, mais le contraire...

– Oui, je me doute que c'est plutôt rare comme situation. Mais il n'y a pas de raison que je ne m'en sorte pas.

– Vous ne m'avez pas l'air bien vieux, mon pauvre...

– J'ai vingt-trois ans.

– Bon sang, répéta le chauffeur.

Julius se mit à observer la périphérie oxfordienne qui défilait derrière la vitre, sidéré par la sérénité dont il faisait preuve. Il aurait cru être terrifié. Mais il ne l'était pas. Loin de là.

Il avait brièvement revu Thomas Quinn, quelques jours après la mort de Rebecca. Les Quinn avaient décidé de faire rapatrier le corps, ce sur quoi Julius n'avait rien trouvé à redire. Après tout, il s'agissait de leur fille, et il trouvait cela naturel qu'elle soit enterrée dans son pays.

Les deux hommes n'avaient que très peu échangé, tous les deux encore sous le choc de la tragédie. Julius avait été surpris que Thomas ne lui reproche pas la mort de sa fille. Il avait finalement assez d'humanité en lui pour comprendre que toute la colère du monde ne ferait pas revenir Rebecca.

À la place, il lui donna un chèque.

– Avant de me le jeter à la figure, sachez que c'est pour le bébé. J'ai extrêmement mal géré la situation. J'aurais dû vous soutenir, tous les deux. Je vous en prie, promettez-moi d'en faire bon usage...

Julius glissa le chèque dans sa poche. Sa résistance se révélerait aussi inutile que la colère du pauvre homme.

– Vous voulez que je vous donne des nouvelles ? Que je vous envoie une photo à chaque anniversaire, par exemple ?

Thomas Quinn secoua tristement la tête.

– Non, la mère de Rebecca ne le supporterait pas. Nous n'avons d'autre choix que d'aller de l'avant, désormais.

Julius ne protesta pas. Même s'il ne comprenait pas comment on pouvait prendre une telle décision, il savait que les choses seraient bien plus simples pour lui, ainsi.

– Si vous changez d'avis, n'hésitez pas.

Thomas Quinn secoua la tête d'un air qui signifiait qu'ils ne le feraient probablement pas mais qu'il appréciait toutefois le geste.

Lorsqu'il partit, Julius sut qu'il venait définitivement d'entrer dans l'âge adulte.

Ils rentrèrent enfin chez eux. C'était le plein après-midi, le moment le plus calme de la journée. Julius prépara une tasse de thé et un biberon de lait pour la petite, qu'il laissa refroidir en allant mettre Nina Simone sur sa platine.

Puis il s'allongea sur son lit, releva les genoux, posa Emilia en appui sur ses cuisses et lui sourit. Il saisit alors son appareil photo et fit le premier cliché de

sa fille.

Sa fille, âgée seulement de deux semaines.

Il reposa l'appareil.

Par-dessus les airs de piano qui s'échappaient du salon, il se mit à chanter en remuant les petits bras d'Emilia pour la faire danser.

Il réalisa alors qu'il n'avait jamais été aussi proche d'un bébé auparavant, qu'il n'en avait jamais pris dans ses bras. Avec un sourire, il songea comme cela était étrange que ce premier bébé soit le sien.

JULIUS NIGHTINGALE

Mes dix romans cultes

1984, George Orwell

L'Orange mécanique, Anthony Burgess

Sur la route, Jack Kerouac

L'Étranger, Albert Camus

La Métamorphose, Franz Kafka

Vol au-dessus d'un nid de coucou, Ken Kesey

Le Maître et Marguerite, Mikhaïl Boulgakov

Las Vegas Parano, Hunter S. Thompson

Catch 22, Joseph Heller

L'Attrape-cœurs, J.D. Salinger

2 L'université d'Oxford dispose de trente-huit collèges différents dans lesquels vivent les étudiants. Chacun est autonome et a le droit de choisir ses résidents.

3 Livre pour enfants publié en 1872 et écrit par Susan Coolidge.

4 Vers tiré du poème de Lord Alfred Tennyson, *In Memoriam A.H.H.*

Il n'était pas si évident que cela de maintenir l'équilibre fragile entre l'hommage et le sanctuaire, réalisa Emilia, qui refusait de tomber dans le mélodrame mais qui n'avait pas trouvé de plus jolie façon de rendre hommage à son père qu'en remplissant la vitrine de ses livres favoris. En revanche, à ce train-là, chaque ouvrage de la boutique risquait d'y passer...

Amis (père et fils), Bellow, Boulgakov, Christie, Dickens, Fitzgerald, Hardy, Hemingway – elle manquerait à coup sûr de place bien avant d'arriver à Wodehouse...

Elle avait résisté à la tentation de les disposer sur un drap noir et avait opté à la place pour un somptueux tissu bordeaux. Elle n'avait pas mis de photo de lui non plus, ni son nom ou une quelconque note. Tout ce qu'Emilia désirait, c'était capturer l'essence de sa mémoire. Et cela lui permettait de penser à autre chose qu'au vide immense qu'il avait laissé dans sa vie.

La librairie n'avait jamais accueilli autant de monde que la semaine passée. Et chaque fois que la clochette retentissait, elle levait la tête, persuadée de découvrir son père sur le pas de la porte, un café ou son journal à la main. Mais ce n'était jamais lui.

Une impressionnante voiture attira son regard. Le véhicule se gara sur la ligne jaune juste devant le magasin. Emilia haussa un sourcil surpris : ce chauffeur ne savait visiblement pas à quoi il s'engageait. La contractuelle de Peasebrook était connue pour son inflexibilité, et personne n'osait bafouer les règles, en général. Mais quand elle découvrit de qui il s'agissait, elle ne fut plus du tout surprise. Ce chauffeur-ci se fichait bien des règles. Il conduisait une Aston Martin, qui disposait d'une plaque d'immatriculation personnalisée, rien de moins.

Ian Mendip. Son estomac se noua légèrement lorsqu'elle le vit sortir de sa voiture. C'était un homme grand, au crâne rasé et au teint hâlé. Il portait un jean et une veste de cuir. Elle pouvait presque sentir son après-rasage de derrière la vitrine. Il considéra un moment la boutique, les yeux plissés par le soleil, estimant très probablement combien il pourrait en tirer au mètre carré...

Il était assez amusant de voir qu'il n'avait pas pris la peine de se garer sur le parking de la librairie, sachant que c'était après cela qu'il courait. Nightingale Books donnait sur la rue principale de Peasebrook, juste à côté du pont qui enjambait le ruisseau. Derrière, un grand parking disposant d'une dizaine de places était la propriété de la librairie. L'ancienne usine de gants de la ville, contiguë à la boutique, donnait quant à elle sur le ruisseau et faisait partie du portefeuille d'Ian Mendip depuis quelques années déjà. Son but était de la

réhabiliter en appartements haut de gamme. Disposer du parking lui permettrait d'augmenter le nombre d'appartements, ce que l'urbanisme lui interdisait de faire sans places supplémentaires – le problème de parking était suffisamment épineux comme cela, à Peasebrook.

Emilia savait qu'Ian avait déjà approché Julius, qui l'avait poliment mis à la porte. Elle n'était donc pas particulièrement surprise de le voir revenir à la charge, bien qu'elle trouve l'initiative un peu prématurée, même pour un requin comme Ian. Elle le connaissait depuis le lycée, où il l'avait précédée de quelques années seulement. Pas une fois n'avait-il daigné poser les yeux sur elle, à l'époque. C'était un joueur, un opportuniste adulé par la plupart des filles mais qui avait toujours laissé Emilia de marbre, car elle savait comment il les traitait. Mal. Aujourd'hui, il avait une jolie femme qui lui servait de faire-valoir, mais les rumeurs ne manquaient pas quant à son infidélité. Son estomac se noua un peu plus.

Elle quitta sa vitrine pour se préparer à l'accueillir. La clochette tinta, et il entra dans la boutique.

– Bonjour. Je peux t'aider ? lança-t-elle avec son plus beau sourire.

– Emilia, commença-t-il en lui tendant la main, qu'elle n'eut d'autre choix que de serrer. Je suis venu te présenter mes plus sincères condoléances. Je suis vraiment navré pour ton père...

– Merci, répondit-elle, sur ses gardes.

– J'ai conscience que ça peut paraître un peu précipité, poursuivit-il, mais ma devise est de battre le fer tant qu'il est chaud. Tu dois sûrement savoir que ton père et moi avons pas mal discuté, ces derniers temps... J'ai préféré venir t'en parler en personne ; je ne suis pas fan des non-dits. J'espère que tu ne m'en veux pas.

Il la gratifia alors d'un sourire qui se voulait probablement charmeur, mais qui la laissa de marbre.

– Hmm, se contenta de marmonner Emilia, toujours sur la réserve.

– Je tenais juste à te signifier que l'offre faite à ton père tient toujours pour toi. Au cas où tu ne saurais pas quoi faire.

– Mais je sais précisément quoi faire, répondit Emilia. Je vais reprendre la boutique, et tu peux me croire : tout l'argent du monde ne me fera pas changer d'avis.

– Tu n'auras pas de meilleure offre. Ce bâtiment ne vaudra jamais autant aux yeux d'un autre...

Emilia le fixa d'un air agacé.

– Je ne comprends pas ce que tu ne comprends pas, en fait : je ne vends pas, un point c'est tout.

Ian esquissa un haussement d'épaules dédaigneux, comme s'il savait qu'elle finirait par céder.

– Je voulais juste que tu saches que l'offre tient toujours. Tu verras peut-être les choses différemment quand la situation se sera un peu tassée. Je trouve ça très bien que tu veuilles reprendre le flambeau, mais tu trouveras peut-être ça

plus compliqué que ce que tu t'étais imaginé, qui sait ? commenta-t-il en écartant les mains et en feignant l'innocence.

– Merci, mais je serais toi, je ne compterais pas là-dessus.

Elle était fière de lui tenir tête. Fière que son père lui ait appris que l'argent ne devait pas être un moteur. L'air ambiant empestait la fortune de Mendip et son après-rasage hors de prix. Pas le moins du monde troublé par sa réponse, il lui tendit sa carte, imperturbable.

– Tu sais où me trouver. Tu peux m'appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

Elle le regarda quitter la boutique et regrimper dans sa voiture, puis leva les yeux au ciel quand il eut enfin disparu au bout de la rue. Dave apparut aussitôt à grandes enjambées.

– Il en a encore après le magasin ?

– Eh oui...

– J'espère que tu lui as dit où il pouvait se le carrer.

– Tout à fait.

Dave hocha gravement la tête.

– Ton père trouvait que c'était le roi des cons.

Avec ses cheveux noir corbeau relevés en queue-de-cheval, sa peau pâle et ses innombrables tatouages, Dave n'était pas vraiment le genre d'employé que l'on s'attendait à trouver dans une librairie. Tout ce qu'elle savait de lui, c'est qu'il vivait encore chez ses parents et qu'il avait un pogona prénommé Bilbon. Mais il avait un bagage littéraire digne d'une encyclopédie, et les clients l'adoraient. Quant à Emilia, elle ressentait beaucoup d'affection pour lui, autant pour sa loyauté que pour sa gentillesse.

– Dave... Il faut que tu saches... Je ne sais pas vraiment ce que je vais faire de la boutique... C'est un peu le bazar dans ma tête pour l'instant. Mais je n'ai pas envie que tu t'inquiètes pour rien. Tu nous es très précieux. Papa te tenait en très haute estime...

– C'était une véritable légende, répondit Dave. Ne te tracasse pas, je comprends. Je sais que c'est dur pour toi.

Il posa alors une main lourde de bagues à tête de mort sur son épaule.

– Arrête, tu vas me refaire pleurer, le taquina Emilia en lui donnant un petit coup dans les côtes.

Elle gagna les rayonnages afin de sélectionner une nouvelle pile de livres. Elle aurait tellement voulu que rien ne change, que tout reste exactement comme avant... Elle se sentait perdue, au milieu de toute cette paperasse administrative. Elle avait confié le cœur serré tout ce qui concernait les finances à Andrea. Elle aurait aimé discuter sérieusement de tout cela avec lui, mais parler bilan à un mourant n'était pas vraiment du meilleur goût. Toujours était-il que l'état des comptes n'augurait rien de bon.

Il fallait à tout prix qu'elle voie les choses autrement. Elle avait la boutique, une équipe fidèle, des centaines de livres et des clients adorables. Elle trouverait un moyen de sortir la tête de l'eau. Peut-être aurait-elle dû revenir

plus tôt, au lieu de faire le tour du monde comme une idiote pour « trouver sa voie ». Au final, cela n'avait été qu'une perte de temps : Nightingale Books *était* sa voie. Mais Julius avait insisté. On pouvait même dire qu'il l'avait poussée hors du nid, après cette liaison désastreuse qu'elle avait eue avec un Oxfordien dont l'ex-épouse s'était avérée beaucoup moins ex quand l'homme en question s'était rendu compte de ce qu'un divorce lui coûterait. Emilia n'avait été en aucun cas responsable de l'échec de leur mariage, et était d'ailleurs convaincue qu'il était passé à autre chose, mais de toute évidence, elle avait pesé moins lourd que l'argent dans cette histoire. À cette époque, elle avait été persuadée d'avoir le cœur brisé. Alors Julius, déterminé à ce qu'elle relève la tête, lui avait offert un billet d'avion pour son anniversaire afin qu'elle fasse le tour du monde.

« Tu m'as acheté un aller simple ? » avait-elle plaisanté.

Et il avait eu raison de la pousser à aller de l'avant, à découvrir de nouveaux horizons, car elle avait très vite réalisé que son cœur n'était pas brisé du tout. Cela lui avait fait simplement du bien de mettre un peu de distance entre elle et son ancien amant. Et elle avait vu des choses merveilleuses, regardé le soleil se lever et se coucher à des centaines d'endroits différents. Elle n'oublierait jamais cette impression de se tenir au milieu des nuages, au dix-huitième étage de son immeuble qui donnait en plein sur le port de Hong Kong... Et pourtant, malgré toutes ces aventures et tous les amis qu'elle s'y était faits, elle avait tout du long su qu'elle n'appartenait à aucun de ces endroits. Peasebrook serait son foyer pour toujours.

Une fois par mois, Thomasina Matthews se rendait chez Nightingale Books le mardi après-midi – le seul qu'elle ait de libre dans la semaine – et s'achetait un nouveau livre de cuisine. C'était son petit plaisir mensuel. Les étagères de son cottage avaient beau en être pleines, il n'y avait à ses yeux pas de limite au nombre de livres de cuisine que vous pouviez posséder. Lorsqu'elle en ouvrait un, elle se déconnectait du monde extérieur. Elle se pelotonnait dans son lit et le lisait scrupuleusement, découvrant la culture culinaire d'un nouveau pays, salivant devant les recettes alléchantes de grands chefs ou tout simplement d'amoureux de la cuisine...

Jusque récemment, elle avait passé ces après-midi à discuter avec Julius Nightingale, qui l'avait amenée à découvrir tout un tas d'auteurs sur lesquels elle n'aurait jamais songé à se pencher. Comme il partageait son amour de la bonne chère, elle lui apportait parfois un mets de sa confection, qu'il s'agisse d'une tranche de terrine de foie accompagnée de son chutney de groseilles ou encore d'une part de tarte abricots-amandes. Il avait toujours su faire preuve de reconnaissance et ne manquait en aucun cas de lui donner son avis, qu'elle respectait profondément. Elle appréciait le fait qu'il n'ait pas peur de critiquer, ni de faire une suggestion. Sans Julius, elle n'aurait jamais découvert Alice Waters ou Claudia Roden – pas aussi rapidement, tout du moins ; elle ne doutait pas qu'elle aurait fini par tomber sur ces pépites.

« Les photos importent peu, au final », lui avait un jour dit Julius, l'air

grave. « Les mots sont tout ce qui compte. Un bon rédacteur de recettes doit être capable de vous faire voir, sentir et goûter le plat sans avoir besoin de vous le montrer. »

Mais Julius n'était plus là. Elle avait appris sa mort en lisant le *Peasebrook Advertiser*, dans la salle des professeurs. Elle avait alors dissimulé ses larmes derrière le journal, parce qu'elle n'avait pas voulu qu'on la voie pleurer. Les autres avaient suffisamment de quoi se moquer d'elle. Car Thomasina était timide. Jamais elle ne se joignait aux discussions joyeuses qui animaient la salle des profs, ou aux sorties qu'ils organisaient régulièrement. Elle était maladivement introvertie. Elle aurait aimé qu'il en soit autrement, mais elle ne pouvait rien y faire, elle avait essayé. Julius était l'une des rares personnes sur terre à être parvenues à lui faire oublier sa gêne. Avec lui, elle pouvait être elle-même, sans se poser de questions. Et la librairie ne serait plus jamais pareille sans lui. Elle n'y était pas retournée depuis qu'elle avait appris la nouvelle, et voilà qu'elle hésitait, sur le seuil de la boutique, à regarder la fille de Julius, Emilia, apporter la touche finale à sa vitrine. Elle s'arma de courage pour aller lui parler. Elle voulait lui dire à quel point son père avait compté pour elle.

Les deux jeunes filles avaient fréquenté la même école à trois ans d'intervalle, et Thomasina ressentait encore, vis-à-vis de son aînée, l'admiration que les petits nouveaux vouent aux « anciens ». Emilia avait toujours été quelqu'un de populaire à l'école. Elle était parvenue à décrocher le statut quelque peu complexe de la fille à la fois sérieuse et cool. Thomasina, elle, n'avait jamais été cool. Il y a des fois où elle n'avait même pas l'impression d'exister. De plus, personne ne semblait la remarquer. Elle avait très peu d'amis, sans vraiment avoir compris pourquoi. Elle n'avait pourtant rien de bien horrible. Malheureusement, lorsque vous étiez timide, en surpoids, pas vraiment brillante et plutôt nulle en sport, personne ne s'intéressait à vous, même si vous étiez la personne la plus gentille du monde.

La nourriture était l'échappatoire de Thomasina. C'était le seul sujet qu'elle avait jamais maîtrisé. Elle avait suivi des études de cuisine et enseignait aujourd'hui la technologie alimentaire dans cette même école qui l'avait accueillie quelques années plus tôt. Et le week-end, elle avait « À Deux ». Il s'agissait probablement là du plus petit restaurant à domicile du pays : une table pour deux dressée dans son petit cottage, où elle préparait des repas de fête pour ceux qui souhaitaient réserver. Le succès de sa petite entreprise l'avait pour le moins surprise. Les gens adoraient l'intimité créée par le fait que l'on ne cuisine que pour eux. Et sa cuisine était succulente. Elle n'en tirait pratiquement aucun bénéfice, étant donné qu'elle sélectionnait toujours les meilleurs ingrédients, mais elle faisait cela tout simplement parce qu'elle aimait voir les gens quitter sa maison un sourire épanoui au visage, enivrés par ce moment d'hédonisme pur.

Et sans À Deux, elle passerait ses week-ends seule. Cela lui donnait un but, et lorsqu'elle avait terminé de tout nettoyer le dimanche matin, il lui restait

encore toute la journée pour s'occuper de son linge et de ses cours.

Elle était habituée à vivre seule, et plutôt résignée à cette idée d'ailleurs, car elle était convaincue de ne pas avoir grand-chose à offrir à un homme. Elle avait un visage tout rond avec des joues très roses qui n'avaient pas besoin de beaucoup d'encouragements pour rosir davantage, et ses cheveux formaient un véritable agglomérat de frisettes indomptables. Elle s'était rendue une fois chez le coiffeur, qui s'était contenté d'une moue méprisante avant de déclarer : « À part vous débarrasser de vos fourches, je ne vais rien pouvoir faire. » Thomasina était sortie de là avec la même tête, tirant un trait sur les rêves de crinière somptueuse avec lesquels elle était entrée. À partir de ce jour, elle s'occupa de ses fourches elle-même.

À sa grande surprise, ses étudiants l'adoraient, et son cours était l'un des plus fréquentés, autant par les filles que par les garçons. Elle savait ouvrir leur cœur aux joies de la cuisine, et même les plus mordus de malbouffe étaient conquis, lorsqu'ils quittaient son cours avec un délicieux mets qu'ils avaient préparé avec elle. Quand elle parlait cuisine, Thomasina débordait de confiance, ses yeux pétillaient et son enthousiasme ne pouvait qu'être contagieux. Le reste du temps, qu'elle soit chez elle ou à l'école, elle était muette. Ce qui expliqua pourquoi elle attendit que la librairie soit vide avant d'approcher le comptoir et de présenter ses condoléances à Emilia.

– Thomasina ! s'exclama la jeune femme, reconnaissance qui fit rougir de plaisir son interlocutrice. Papa n'a pas arrêté de me parler de toi. À l'hôpital, il m'a dit qu'il m'emmènerait dîner dans ton restaurant quand il irait mieux...

Les yeux de Thomasina se gonflèrent de larmes.

– Oh... Ça aurait été un tel honneur de cuisiner pour lui ! Même si ce n'est pas vraiment un restaurant... Je ne fais que cuisiner pour les gens, chez moi.

– Je peux te dire qu'il t'aimait beaucoup. Il m'a même confié que tu faisais partie de ses clients préférés.

– Vous allez rester ouverts, n'est-ce pas ? demanda Thomasina, la gorge serrée. Le fait de venir ici est l'une des rares choses qui me fassent avancer, tu sais.

– Je l'espère, répondit Emilia.

– En tout cas, je voulais te dire... Je voulais juste te dire qu'il va beaucoup me manquer, voilà.

– On organise une commémoration en son honneur jeudi prochain, à St Nick. Tu peux venir, si tu veux. Et si tu souhaites dire quelques mots, c'est ouvert à tous. Il faudra juste me dire ce que tu aimerais faire, une lecture, un poème...

Thomasina se mordit la lèvre. Elle aurait plus que tout voulu dire oui, rendre un dernier hommage à Julius. Mais l'idée de parler devant tout un tas d'inconnus la pétrifiait. Peut-être Emilia finirait-elle par oublier sa proposition ? Elle savait d'expérience que les gens avaient tendance à insister, face à un refus, alors qu'une réponse approximative avait très souvent le pouvoir de les faire passer à autre chose.

– C’est une excellente idée. Je peux y réfléchir et revenir vers toi ?

– Bien sûr.

Emilia lui sourit, et Thomasina fut frappée par la ressemblance saisissante entre elle et son père. Elle débordait de la même chaleur et avait cette faculté à donner l’impression que vous étiez unique.

Thomasina gagna la section cuisine et y passa une bonne demi-heure à tout feuilleter. Elle avait réduit son choix à deux ouvrages et hésitait encore, un livre dans chaque main, quand une voix derrière elle la fit sursauter.

– Je serais vous, je choisirais l’Anthony Bourdain sans aucune hésitation.

Elle fit volte-face et sentit ses joues virer au cramoisi. Elle connaissait cet homme mais était incapable de se souvenir d’où. Était-il venu dîner chez À Deux ? Il était aussi grand et aussi maigre qu’elle était petite et ronde. L’idée de ne pas se souvenir de son visage la torturait, car elle était convaincue d’être en faute.

– C’est le meilleur livre de cuisine qu’il m’ait été donné de lire, poursuivit son interlocuteur anonyme.

C’est alors que ça lui revint. Il travaillait chez le fromager. Elle ne l’avait pas reconnu tout de suite, sans son chapeau blanc et son tablier rayé. Il portait un pull au-dessus d’un jean, et elle se rendit également compte qu’elle n’avait jamais vraiment vu ses cheveux, qui étaient blonds et bouclés et qui, ajoutés à son visage de poupon, lui donnaient un petit air de chérubin. Elle passait très souvent dans sa boutique, ayant pour principe de toujours inclure un plateau de fromages dans son menu, accompagné de biscuits, de gelée de coings et de chutney faits maison, bien sûr. Il l’avait déjà servie deux ou trois fois, lui faisant goûter de petits morceaux de comté, de taleggio ou de Gubbeen, selon le thème du repas qu’elle cuisinait ce soir-là.

– Pardonnez-moi, poursuivit-il, et elle vit ses joues rougir autant que les siennes. Je ne voulais pas vous déranger... C’est juste que c’est un de mes livres préférés...

– Alors je le prends, déclara-t-elle avec un sourire avant de reposer l’autre. Je ne vous ai pas reconnu tout de suite.

Il écarta les boucles de son visage et forma un chapeau avec ses mains, ce qui la fit éclater de rire. Pour une étrange raison, elle ne se sentait pas gênée. Et pourtant, elle n’était pas capable de trouver quoi que ce soit à lui dire.

– Alors comme ça... vous aimez les livres ? parvint-elle seulement à articuler, percevant aussitôt la platitude de sa question.

– Oui, répondit-il, mais je serais incapable d’en manger un entier.

Elle plissa le front, perdue.

– C’est une blague. Une mauvaise blague. C’est censé être « Vous aimez les enfants » ?

Elle le dévisagea, perplexe.

– J’adore les livres, tenta-t-il de clarifier. Mais je n’ai malheureusement pas beaucoup de temps pour lire. Vous n’imaginez pas comme le monde du fromage peut être prenant.

– En effet, confirma-t-elle. Mais je suis certaine qu’il est fascinant. Vous avez toujours été dans le fromage ?

– Vous vous payez ma tête, c’est ça ?

– Non ! s’écria-t-elle, horrifiée à l’idée qu’il puisse penser une chose pareille. Pas du tout !

– Tant mieux. Les gens trouvent en général hilarant le fait que je bosse dans le fromage. J’ai constamment droit à des blagues là-dessus.

– Des blagues ? Il en existe vraiment ?

– Quel est le comble pour un morceau d’emmental ?

Thomasina haussa les épaules.

– Je ne sais pas.

– D’avoir un trou de mémoire. Pourquoi dit-on que le fromage est bon pour la vue ?

– Euh... Je ne sais toujours pas.

– Vous avez déjà vu des souris avec des lunettes ?

Thomasina ne put se retenir de rire.

– C’est terrible...

– Je sais. Mais je n’ai pas d’autre choix que de faire les blagues avant que qui que ce soit me les balance. Je ne le supporte plus, je vous jure.

– Il y en a forcément une avec le camembert..., commenta-t-elle en l’observant.

– En effet, confirma-t-il d’un air grave. Mais je vous en prie, pas aujourd’hui...

Il balaya alors les rayonnages des yeux.

– Je suis venu chercher un cadeau pour ma mère. Elle adore les livres de cuisine, mais je crois bien lui avoir offert tous ceux qui se trouvent ici. Je suis en panne d’inspiration pour tout vous dire.

– Est-ce qu’elle aime les romans ?

– Je crois, oui..., répondit-il en plissant le nez pour mieux y réfléchir. Elle est toujours en train de lire. Ça, c’est une certitude.

– Dans ce cas, vous pourriez lui prendre un roman sur le thème de la cuisine. *Heartburn*, par exemple, de Nora Ephron. C’est drôle et triste à la fois, et plein de recettes. Ou peut-être *Chocolat* ? Vous pourriez l’accompagner d’une grosse boîte de chocolats..., commença à s’emporter Thomasina. Moi, j’adorerais ça, en tout cas !

Il la considéra d’un air impressionné.

– C’est une idée géniale ! lança-t-il. Où est-ce que je les trouve ?

Thomasina le guida en direction des romans et dénicha les livres en question.

– Ça, ce sont deux livres à conserver précieusement, lui confia-t-elle.

Il l’observait d’un air penaud.

– Vous savez, il y en a que vous prêtez, que vous perdez ou que vous donnez, mais ces deux-là sont à garder pour toute la vie. J’ai dû lire *Heartburn* à peu près dix-sept fois, je crois bien.

Elle se mit à rougir, ce qui était toujours le cas quand elle parlait d'elle.

– Il faudrait peut-être que je sorte un peu plus...

Plus ? Comme l'aurait si bien dit Alice, dans son pays des merveilles, comment pouvait-elle sortir *plus*, étant donné qu'elle ne sortait jamais ?

Il posa une main sur son épaule, et une étrange sensation lui noua le ventre.

– En tout cas, je peux vous dire que vous m'avez sauvé la vie ! On se voit à la boutique ?

Elle lui sourit, brûlant de lui parler encore mais ignorant quoi lui dire. Alors elle se contenta d'un petit signe de tête et le regarda gagner le comptoir à grandes enjambées. Elle se rendit compte qu'elle ne connaissait même pas son nom.

Elle l'observa payer tout en discutant avec Emilia. Il était tellement à l'aise, tellement sociable... Elle réalisa soudain qu'elle n'avait pas été intimidée avec lui. Elle avait presque eu la sensation d'être normale. Parler avec lui avait été facile. Certes, elle avait rougi, mais elle rougissait tout le temps.

L'unique autre personne qui l'avait fait se sentir ainsi avait été Julius. Peut-être était-ce lié à la librairie ? Peut-être l'atmosphère des lieux avait-elle le pouvoir de faire d'elle ce qu'elle avait toujours souhaité être ? Quelqu'un qui serait tout simplement capable de tenir une conversation...

Elle gagna la caisse pour régler ses achats et s'arracha ce qu'il lui restait de courage pour interroger Emilia.

– Tu ne saurais pas comment ce garçon s'appelle, par hasard ? Celui avec qui j'ai discuté ? Je sais qu'il travaille chez le fromager...

– Jem ? répondit Emilia. Jem Gosling. Oh, ce garçon est un amour. Quand le brie coulait tellement qu'il en était invendable, il l'apportait toujours à mon père, qui en raffolait.

Thomasina baissa les yeux sur le comptoir. Non, elle ne pourrait jamais demander s'il avait une petite amie... Elle savait que d'autres filles, plus dégourdies qu'elle, n'hésiteraient pas. Mais ça n'était tout simplement pas son genre.

Emilia l'observait, un petit sourire au coin des lèvres. Mais Thomasina savait qu'elle n'était pas en train de se moquer.

– À ce que je sais, lança-t-elle d'un air détaché, il n'a personne dans sa vie. Il a eu une petite amie, à un moment, mais elle est partie en Australie. Il venait parfois en discuter avec mon père, après son départ, mais il a dû s'en remettre depuis.

Thomasina ne savait plus où se mettre et surtout pas quoi dire. Elle ne se voyait pas rétorquer que ça lui était égal, car cela serait rudement impoli, mais elle était terrorisée à l'idée qu'Emilia s'imaginerait que Jem lui plaisait. Elle espérait qu'elle ne lui en parlerait pas si elle venait à le croiser, même en plaisantant. Cette simple idée la rendait malade de peur. Elle changea donc de sujet dès qu'elle le put, en espérant qu'Emilia finirait par oublier sa question.

– Au fait, j'aimerais beaucoup lire quelque chose, se retrouva-t-elle à dire. Durant le service religieux.

– Mais c’est merveilleux ! sourit Emilia. Si tu peux me tenir au courant de ce que tu liras, je le noterai sur l’ordre de cérémonie.

Thomasina opina du chef ; le sang lui battait aux tempes. Pourquoi donc avait-elle dit une chose pareille ? Elle ne parviendrait jamais à parler devant une église pleine à craquer ! Mais il était malheureusement trop tard. Emilia était déjà en train d’inscrire son nom sur une liste. Elle ne pouvait plus faire marche arrière, cela serait faire preuve d’un trop grand manque de respect vis-à-vis de Julius.

L’estomac noué par l’appréhension, elle s’empressa donc de payer son livre et prit la poudre d’escampette.

– Il va malheureusement falloir se débarrasser de ce pauvre « Desprez à Fleurs Jaunes ». Ça fait tellement d'années qu'il est là... mais il ne veut plus fleurir. Ça va faire un tel vide... Mais je ne pense pas qu'il y ait un quelconque espoir.

Sarah Basildon parlait de son rosier comme s'il s'agissait d'un de ses plus fidèles animaux de compagnie qu'elle s'apprêtait à faire euthanasier. Ses doigts balayaient tendrement la terre de la fleur malade, comme si ce simple geste avait le pouvoir de la guérir.

– Je vais m'en occuper, proposa Dillon. Vous ne serez pas obligée de regarder, comme ça. Et vous savez quoi ? Peut-être que vous ne vous rendrez même pas compte de son absence !

– Ça, ça m'étonnerait, sourit Sarah, touchée par l'attention. Mais c'est très gentil de ta part. Je suis une vraie mauviette quand il s'agit de mes fleurs !

En réalité, Sarah était tout sauf une mauviette. C'était une femme impressionnante, de ses grosses bottes en caoutchouc à ses grands yeux couleur indigo. Dillon Greene ne jurait que par elle.

Et la réciprocité était vraie. Malgré leurs trente ans d'écart, l'aristocrate et l'ouvrier aux mains calleuses étaient extrêmement proches. Ils n'aimaient rien de mieux que de paresser dans la fraîcheur du jardin d'hiver, à tremper biscuit après biscuit dans un thé délicieusement corsé tout en refaisant le monde – ils pouvaient sans problème terminer le paquet en une matinée, d'ailleurs.

Les plans que Sarah avait préparés pour l'année à venir étaient étalés sur une table de fortune, au milieu de la pièce, le nom latin de chaque plante rédigé en italique de sa petite écriture serrée. Désormais, Dillon connaissait tous ces noms par cœur, lui aussi ; il travaillait avec elle au manoir de Peasebrook depuis qu'il avait quitté l'école.

La demeure historique était petite et intime. C'était un véritable bijou d'architecture palladienne, avec sa symétrie parfaite, sa pierre dorée et sa coupole, le tout cerné de cent hectares de terres arables. Lorsque Dillon fut embauché afin d'assister le jardinier à la tonte des pelouses, il devint très vite le protégé de Sarah. Il ne savait pas vraiment ce qu'elle avait vu en lui, alors. Le timide garçon de dix-sept ans qui avait refusé d'écouter ses professeurs et d'aller à l'université, parce que personne dans sa famille n'avait jamais fait d'études ? Chez lui, tout le monde travaillait à l'extérieur : leurs vies étaient façonnées et dirigées par le temps. Et Dillon se sentait parfaitement à son aise, dans cet environnement. Quand il se réveillait, il regardait le ciel, pas son ordinateur. Il ne savait pas ce qu'était une grasse matinée. Il était au travail à sept heures et demie tous les jours, qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il neige.

Un de ses professeurs avait tout de même tenté de l'aiguiller vers une filière horticole, mais Dillon ne voyait pas l'intérêt de perdre son temps à rester assis dans une classe quand il pouvait apprendre la même chose en pratique. Et Sarah était la meilleure des enseignantes. Elle l'interrogeait, le testait, lui montrait tout un tas de choses avant de lui demander de l'imiter. Elle n'était pas avare de compliments, et ses critiques étaient toujours constructives. C'était une femme exigeante qui savait exactement ce qu'elle voulait, ce qui convenait tout à fait à Dillon.

« Tu as vraiment la main verte ! » ne cessait-elle de lui répéter, admirative. Il était vrai qu'il savait d'instinct quelles plantes associer pour la meilleure des floraisons. Et afin de nourrir son don, il avait pris pour habitude de piocher dans la bibliothèque de sa patronne. Gertrude Jekyll, Vita Sackville-West, Capability Brown, Bunny Williams, Christopher Lloyd... Il pouvait emporter tous les ouvrages qu'il désirait chez lui, et il ne faisait pas que regarder les photos ! Il buvait chacun des mots qui décrivaient leurs inspirations, leurs visions, les problèmes rencontrés, les solutions trouvées...

Sarah avait un jour réalisé que Dillon en connaissait désormais bien plus qu'elle. Il n'était pas rare qu'il apporte des modifications à ses plans, lui suggérant par exemple une autre combinaison de fleurs lorsqu'elle redessinaient un parterre, ou proposant même parfois quelque chose de totalement différent. Un arc de cercle plutôt qu'un rectangle, une bande monochrome plutôt qu'une palette de couleurs, un massif conçu davantage pour son odeur que pour son apparence... Il aimait également se servir d'éléments de décoration qu'il trouvait ici et là dans le domaine : un vieux cadran solaire, des outils d'époque, ou encore un banc qu'il avait passé des heures à restaurer. Il était vraiment doué pour cela.

La plus grande peur de Sarah était de le perdre. Elle ne doutait pas qu'il finirait par être courtoisé par un autre propriétaire terrien, car les jardins du manoir de Peasebrook étaient devenus extrêmement populaires ces dernières années. Ils comportaient trois roseraies différentes, un jardin botanique, un potager muré, un labyrinthe ainsi qu'un lac miniature avec en son centre une île et un temple en ruine dans lequel les visiteurs pouvaient flâner. Les articles louant les splendeurs du manoir ne manquaient pas, et ils étaient très souvent agrémentés de photos de Dillon en plein travail. Il faut dire que le garçon avait de quoi plaire. Plus d'une fois, son propre cœur s'était arrêté lorsqu'elle était tombée sur lui au détour d'une allée, avec son treillis et ses grosses bottes, ses muscles saillant sous son tee-shirt à chaque coup de pelle. La télé-réalité se le serait arraché...

Elle était prête à tout pour le garder. Elle était incapable d'imaginer la vie sans lui, désormais. Malheureusement, il y avait une limite à ce qu'elle pouvait lui donner comme salaire. Les temps étaient durs, et en dépit de ses meilleurs efforts, il lui était difficile de garder la tête hors de l'eau ces derniers temps.

Mais aujourd'hui, le stress lui permettait-il au moins d'oublier un peu sa

peine. Sa peine secrète. Elle avait enfermé son cœur sous une camisole et fait de son mieux pour cacher au monde son chagrin d'amour. Personne ne pouvait deviner ce qu'elle ressentait, ou ce qu'elle avait vécu.

Cela faisait six mois qu'elle souffrait. Six mois terribles où la maladie l'avait rongé à une vitesse prodigieuse, et où elle n'avait rien pu faire pour l'aider. Ils s'étaient efforcés de vivre ensemble chaque moment intensément, mais...

Elle pressa les paupières pour couper net ce flot de pensées. Se souvenir était trop douloureux. Heureusement qu'elle avait ses jardins... Elle n'avait pas d'autre choix que de s'en préoccuper quotidiennement ; ils nécessitaient une attention constante. Impossible de prendre une journée de repos avec un travail pareil. Sans le but qu'ils lui procuraient, elle aurait été incapable de tenir ces dernières semaines.

– Et la folie ? lança Dillon.

– Comment ça ? répliqua-t-elle en reposant les yeux sur lui.

– Il va falloir songer à faire quelque chose. Soit la restaurer, soit la démolir. Bien retapée, elle pourrait faire sensation, mais...

– N'y touchons pas pour l'instant, le coupa Sarah de son ton péremptoire. C'est un projet à trop long terme, tu le sais, et nous n'avons pas le budget.

Il se mit à l'observer, et elle s'efforça de soutenir son regard, priant de toutes ses forces pour qu'il n'insiste pas. Avait-il deviné ? Était-ce pour cela qu'il en avait parlé ? Elle devait faire preuve de prudence, car ce garçon était perspicace. Plus que perspicace, même. Il avait presque un sixième sens. C'était justement l'une des choses qu'elle aimait chez lui. Ce n'était pas vraiment de la sensibilité, mais... de l'intuition, plutôt. Il lui avait un jour confié que sa grand-mère avait un don similaire. Ce genre de choses pouvait se révéler héréditaire – à condition d'y croire, bien sûr. Sarah ne savait pas vraiment si c'était son cas, mais quoi qu'il en soit, elle n'avait aucune envie de trahir son secret.

Dillon avait toutefois raison. Il allait falloir s'occuper de la folie. La tour octogonale était plantée sur une colline, à la périphérie du domaine, derrière une parcelle de forêt. Avec sa pierre brune qui s'effritait, ses murs mangés par le lierre et les toiles d'araignée, on aurait pu la croire tout droit sortie d'un conte de fées. Cela faisait des années qu'elle était laissée à l'abandon. À l'intérieur, le plâtre s'effritait lui aussi, le parquet était pourri et les portes de verre ne tenaient plus que par magie. Seul restait un vieux canapé, rongé par la moisissure. Sarah pouvait encore sentir son odeur rassurante, ces effluves aigres qui venaient se mêler au doux parfum de sa peau. L'état insalubre des lieux lui importait peu, alors. Elle aurait tout aussi bien pu être dans le plus luxueux des hôtels.

Et elle refusait que qui que ce soit d'autre y mette les pieds.

– En attendant, nous n'avons qu'à barrer le chemin qui y mène, déclara-t-elle.

Elle songea à toutes ces fois où elle avait emprunté le sentier qui serpentait

à travers le bois, fiévreuse à l'idée de le retrouver. Il gara sa voiture sur la petite route qui donnait à l'arrière de la tour, tout près d'une cabane abandonnée. La route n'étant que très rarement fréquentée, en dehors de quelques agriculteurs, ils étaient certains que personne n'avait jamais remarqué leur petit manège. Même si parfois des chauffards ivres décidaient de passer par là pour éviter les contrôles routiers à la sortie du pub... Il aurait suffi d'une seule personne pour que leur secret soit découvert.

Mais s'en inquiéter était désormais inutile, et de toute façon, personne n'aurait pu prouver quoi que ce soit. Sarah s'efforça une fois de plus de se sortir ces idées de la tête et de se concentrer sur le mariage. En tant que mère de la mariée, cela devait être sa priorité. Tout semblait toutefois très bien tourner sans elle. L'hystérie qui accompagnait en général ce genre de cérémonie n'était nullement perceptible, ici. Il faut dire que le personnel du manoir avait de l'expérience en matière de mariage. C'était en effet l'une des choses qui remplissaient leurs coffres depuis plusieurs années maintenant, alors ils étaient plus que parés à marier l'une des leurs s'il le fallait. Et Alice n'avait rien de la mariée exigeante et insupportable. Du moment que tous ceux qu'elle aimait étaient présents, et qu'il y avait assez de champagne et de gâteaux, alors la journée serait parfaite.

« Je ne veux rien d'extravagant, maman. Tu sais que je déteste ça, n'est-ce pas ? Je ne souhaite rien de plus que de me marier à la maison, entourée de tous mes proches. Qu'est-ce qui pourrait mal tourner, hein ? On pourrait même le faire les yeux fermés ! »

Alice. La prunelle de ses yeux. Alice, qui voyait la vie comme une perpétuelle fête arrosée de cocktails. Alice, dont le charme pétillant attirait irrémédiablement les autres et dont le sourire semblait immuable. Sarah n'aurait pas pu être plus fière de sa fille, et son besoin de la protéger en était viscéral. Même si Alice était tout à fait apte à prendre soin d'elle-même. Cette fille était l'épanouissement incarné. Elle croquait la vie à pleines dents, moulant ses formes pulpeuses dans des polos trop étroits, un jean et des bottes, ses cheveux blonds flottant au vent et son visage dénué de tout maquillage, les joues toujours un peu rosies par son empressement de passer d'une chose à une autre.

Il y avait eu deux longues années de doute (qui n'avaient fait qu'ajouter à son stress), lorsque Alice s'était mis en tête de partir étudier la gestion de patrimoine dans une école supérieure d'agriculture – elle était après tout l'héritière du manoir, alors Sarah n'avait pas pu lui en vouloir, mais son initiative avait abouti à un échec cuisant. Alice n'avait jamais été portée sur les études, et elle semblait avoir été assez vite dépassée par l'ampleur de la tâche. On ne pouvait évidemment pas omettre les trop nombreuses fêtes auxquelles elle avait dû participer durant ces deux années, mais cela n'avait pas empêché les autres de briller.

Alors Alice était rentrée et s'était mise à travailler aux côtés de ses parents, réalisant soudain qu'elle avait au final toujours été faite pour gérer le manoir.

Elle débordait d'idées et d'énergie et semblait savoir d'instinct ce que le public voulait. Les gens du coin se sentaient inclus dans la vie du manoir, un peu comme s'il leur appartenait. C'était elle qui avait dirigé la reconversion de la remise à calèches en boutique de souvenirs qui vendait toutes sortes de splendides choses dont les gens n'avaient pas besoin mais qu'ils s'arrachaient tout de même. Ou encore la création du salon de thé, qui proposait des scones aux fruits de la taille d'un poing et dont on parlait à des kilomètres à la ronde. Et elle était douée pour organiser des événements plus populaires les uns que les autres. L'année écoulée, elle avait proposé un opéra en plein air, une chasse aux œufs de Pâques ainsi qu'un vide-grenier. Pour l'année à venir, elle songeait à des camps de vacances pour les plus jeunes.

Mais l'événement le plus marquant de l'année serait évidemment son propre mariage, qui aurait lieu à la toute fin du mois de novembre. Elle n'avait pas pu caler de date en été, le manoir croulant déjà sous les festivités à cette période de l'année.

« Je crois que je préfère encore plus me marier en hiver ! » avait déclaré Alice, avec son optimisme habituel. « La neige brille, les bougies brûlent... Oh, et tout ce lierre, aussi... c'est magique ! »

Elle s'apprêtait à épouser Hugh Pettifer, un charmant gestionnaire de fonds spéculatif qui ne manquait jamais de faire battre les cœurs lorsqu'il déboulait dans son splendide bolide blanc à chaque événement équestre qui avait lieu dans les parages.

Si Sarah avait ses doutes quant au choix du futur gendre, elle n'en fit jamais part à sa fille. Sur le papier, cet homme était parfait. Et incroyablement séduisant. Elle imaginait que c'était son instinct maternel qui la poussait à la méfiance. Rien ne pouvait laisser douter de la fidélité de Hugh, après tout. Il était d'une politesse irréprochable, savait toujours se rendre utile, faisait preuve de beaucoup d'attentions, et s'il était porté sur la fête, c'était le cas de tous ceux qui côtoyaient Alice. Ils étaient jeunes, beaux et riches – pourquoi ne pas en profiter ? Et Hugh travaillait dur. Il gagnait sa vie de manière honnête et n'avait rien d'un profiteur. De toute façon, il n'aurait rien pu obtenir de bien intéressant de la part des Basildon. Ils illustraient la condition classique de ces familles riches de par leur patrimoine mais sans le sou. Au final, ils avaient bien plus besoin de lui que l'inverse.

Sarah gardait donc ses doutes pour elle. Il fallait qu'elle apprenne à lâcher prise, car l'heure était venue de laisser Alice voler de ses propres ailes. Elle ferait évidemment toujours partie intégrante du manoir – sans elle, il ne survivrait pas –, mais elle allait entamer sa vie de femme. Et quelque part, Sarah était rassurée que sa fille ait un mari pour la soutenir financièrement quand ils décideraient de fonder une famille. Elle ne doutait aucunement des capacités d'Alice, mais l'on ne pouvait pas toujours tout contrôler. Et personne ne pouvait nier que l'argent ne facilitait pas les choses, lorsqu'on élevait un enfant.

– Je mets une barrière, donc ?

La voix de Dillon la sortit brusquement de sa rêverie.

– Oui, et mets aussi un cadenas sur la porte. Je doute que les lieux soient sûrs. Mieux vaut éviter un accident.

Dillon opina du chef, sans pour autant la lâcher du regard. Sarah se mit à griffonner sur le bord de l'un de ses plans, incapable de le regarder dans les yeux, cette fois. *Il sait tout*, se dit-elle. Oh, comme elle aurait aimé parler de tout cela avec quelqu'un ! Mais elle ne le pouvait malheureusement pas. Si elle n'était elle-même pas capable de garder son propre secret, comment pourrait-elle avoir l'assurance qu'un autre le soit ?

– Très bien, je m'y mets de ce pas dans ce cas, déclara Dillon en se levant. La nuit tombe tôt, maintenant. Les journées raccourcissent.

– Oui.

Sarah ignorait ce qui était le pire : les jours ou les nuits. Elle pouvait occuper ses journées de mille manières, mais elle devait également faire croire à tout le monde que tout allait bien, qu'il s'agisse de Ralph, d'Alice ou même du facteur. Et c'était épuisant. La nuit, elle n'avait plus à faire semblant et elle pouvait enfin dormir. Mais son sommeil était constamment agité, et elle était incapable de contrôler ses rêves. Il lui apparaissait et elle se réveillait brusquement, les joues maculées de larmes, se mordant la langue pour ne pas éclater en sanglots. Pour ne pas réveiller Ralph, car que dirait-elle ? Comment pourrait-elle lui expliquer sa détresse ?

Elle soupira et prit un nouveau biscuit. Son tourment ne connaissait aucun répit. Tout se bousculait sous son crâne, de jour comme de nuit, à la manière d'une machine à laver remplie de pensées, de peurs et d'inquiétudes qui ne semblaient détenir aucune réponse.

Et il lui manquait. Dieu qu'il lui manquait !

Elle ramassa les deux tasses et les rapporta à la cuisine. Un exemplaire du *Peasebrook Advertiser* était posé sur la table, probablement oublié par Ralph ou l'un de leurs employés. Sarah gardait sa cuisine ouverte à tous ceux qui travaillaient pour elle, car il était important, à ses yeux, qu'ils aient l'impression de faire partie de la famille. La cuisine était gigantesque, et une porte à l'arrière donnait directement sur la cour, si bien qu'ils n'étaient pas obligés de traverser toute la maison pour y venir. Entre le manoir, le salon de thé, la boutique et les jardins, ils avaient une douzaine de personnes qui travaillaient là à plein temps. À dix-sept heures, tout le monde était en général parti, ce qui leur allait aussi bien qu'à elle.

Elle posa les yeux sur le journal. Sa photo apparaissait sur la page de gauche. Son tendre visage, son doux sourire, cette fameuse crinière poivre et sel...

Commémoration organisée afin de célébrer la vie de Julius Nightingale...

Elle s'assit et relut l'intégralité de l'article. Sa tête commençait à tourner. Elle avait entendu parler de l'enterrement, bien sûr – Peasebrook restait une petite ville. Il avait été tenu en comité restreint ; en revanche, cette commémoration était ouverte à tous ceux qui désiraient venir lui rendre un

dernier hommage. Quiconque souhaitait lire un texte ou prononcer un éloge funèbre devait au préalable en faire part à Emilia, à la librairie.

Un éloge ? Elle aurait été incapable de commencer. Ou de s'arrêter. Comment aurait-elle pu traduire par des mots ce que cet homme merveilleux lui avait apporté ? Elle sentait cette impitoyable vague de chagrin approcher. Elle leva les yeux au plafond et inspira profondément, luttant contre le raz-de-marée qui menaçait de la submerger. Elle était si fatiguée de devoir être forte, de devoir continuellement museler ses émotions... Mais elle ne pouvait pas se permettre de craquer. N'importe qui pouvait rentrer à tout moment dans la cuisine.

Elle s'efforça donc de reprendre ses esprits et reposa les yeux sur le journal. Devait-elle y aller ? Le pouvait-elle seulement ? Il n'y avait aucune raison que cela paraisse étrange. Tout le monde connaissait Julius, à Peasebrook. Dans une petite ville comme celle-ci, chacun était lié d'une manière ou d'une autre. Et en tant que « dame du manoir », Sarah assistait à de nombreux services funèbres sans pour autant être proche du défunt. Personne ne se poserait de questions si elle décidait d'y aller.

En revanche, les choses seraient bien différentes si elle se mettait à craquer soudainement, en plein milieu de l'église. Ce qu'elle aurait tant voulu faire...

Elle aurait aimé qu'il soit là afin d'avoir son avis. Il semblait toujours savoir quelle était la meilleure chose à faire, quelle que soit la situation. Elle les imagina, pelotonnés l'un contre l'autre, sur le canapé de la folie. Elle le taquinerait à coups de jeux de mains, sa façon favorite de le titiller, à la fois douce et sensuellement affectueuse.

– Tu penses que je devrais aller à ta commémoration ?

Dans son imagination, il se tourna vers elle avec l'un de ces sourires espiègles dont il avait le secret.

– Non, mais j'espère bien ! S'il y a une personne que j'attends là-bas, c'est bien toi...

Jackson avait tellement appréhendé ce rendez-vous avec Ian Mendip... Enfin, parler de rendez-vous était peut-être un peu formel. Il s'agissait davantage d'une « discussion amicale ». Dans sa cuisine. Très informel, donc. Ian avait une proposition à lui soumettre.

Jackson soupçonnait malheureusement que cela le pousse à faire quelque chose qu'il n'avait pas envie de refaire. À briser toutes les promesses qu'il s'était faites, quant au fait de clairement signifier à Ian qu'il n'était pas son larbin. Mais il n'avait pas d'autre choix. Il n'avait pas de diplômes, pas de références, pas de papa plein aux as pour le renflouer, contrairement à tous ces gosses de riches qu'il avait fréquentés à l'école.

C'était ça, le souci, dans cette région, songea Jackson en s'asseyant derrière le bar d'Ian : soit vous crouliez sous l'argent, soit vous dormiez sous les ponts. Et même s'il avait un jour été gonflé d'ambition et d'optimisme, il était désormais résigné à mener une vie de débrouille, même si cela signifiait être à la botte d'Ian Mendip. Il ignorait à quel moment précisément, mais il avait fini par perdre son ambition et son énergie. Ce qui l'agaçait le plus, c'est qu'il savait qu'il en était l'unique responsable. Il avait eu les mêmes opportunités que Mendip, dans la vie, à savoir aucune. Il n'avait seulement pas su gérer la situation de la même façon.

Il balaya la cuisine des yeux : des rangements ultramodernes partout, une cave à vins réfrigérée remplie des meilleurs champagnes, de la musique qui semblait venir de nulle part... Une imposante bougie à trois mèches répandait une odeur luxueuse dans toute la maison – et Jackson savait qu'elle était luxueuse : Mia avait voulu la même, sauf qu'il n'avait toujours pas compris comment dépenser plusieurs centaines de livres pour une bougie pouvait paraître, à un quelconque moment, être une bonne idée.

Ian n'avait pas obtenu tout cela, sans parler de l'Aston Martin qui trônait devant chez lui, en étant gentil. Jackson avait garé sa vieille Jeep Suzuki juste à côté. Il ne pouvait malheureusement pas se payer mieux, pas avec le loyer et ce que lui coûtait Mia, à savoir pratiquement tout son salaire. Ses amis lui disaient qu'il se faisait mener par le bout du nez. Et ils n'étaient même pas mariés, en plus ! Il n'avait pas à lui donner un sou, en vérité. Sauf que ce n'était pas si simple. Si Jackson faisait cela, c'était pour Finn. Il avait des responsabilités vis-à-vis de son fils, ce qui incluait prendre soin de sa mère. Et pour être honnête, Mia n'avait rien demandé. Il voyait simplement cela comme son devoir.

Ce qui expliquait pourquoi il trafiquait encore avec Ian, plutôt que de lancer sa propre affaire, ce qui avait pourtant été son intention. Mais il fallait de

l'argent pour démarrer une entreprise, même pour un type qui faisait de la simple maçonnerie. C'est comme ça qu'Ian avait débuté. Aujourd'hui, il était dans l'immobilier haut de gamme, et il avait les poches bien remplies. Il était l'exemple vivant de la réussite, même en partant de zéro.

Jackson était en quelque sorte son bras droit. Il gardait un œil sur tous ses projets et cherchait les meilleures opportunités du moment. C'était lui qui avait déniché l'usine de gants, ce qui avait permis à Ian de la rafler à un prix dérisoire avant même qu'elle ne soit mise sur le marché.

Il se savait tout à fait capable de suivre la route d'Ian. Il savait d'instinct repérer le potentiel d'un bâtiment. Il avait tout : les connaissances, l'expérience, l'énergie, le bon carnet d'adresses... Une seule chose lui manquait : le côté requin. Et, bien entendu, l'argent pour lancer son affaire. Il avait raté le train en marche, tout simplement. Il aurait dû s'y atteler des années plus tôt, quand il était encore jeune et n'avait pas toutes ces responsabilités. Il était coincé, désormais. Même pas trente ans et piégé comme un rat.

Il se recroquevilla sur son tabouret de bar tout de cuir et de chrome. En face de lui, Ian faisait tourner le sien de droite à gauche, un air suffisant au visage, tapotant le comptoir de granit noir du bout de son stylo. Entre eux : son projet de développement concernant l'ancienne usine de gants. On y voyait aussi bien les plans du bâtiment que ceux de l'extérieur.

– Bon, lança Ian avec cet accent profond que les millions n'étaient pas parvenus à lui faire perdre. Je *veux* cette librairie. Avec un prestige pareil, j'en ferai mon siège social. Ce lieu est la classe incarnée. Avoir mon bureau dans un endroit comme celui-ci vaudra toutes les publicités du monde, mon vieux. C'est moi qui te le dis !

Ian était obsédé par le regard des autres. Il était prêt à tout pour que les gens l'envient. Et il n'avait pas tort : cette librairie était l'un des bâtiments les plus jolis de Peasebrook, et idéalement située qui plus est. Jackson imaginait déjà l'enseigne, vue du pont : *Peasebrook Developments*, illustrée de sa fameuse feuille de chêne.

– J'ai retravaillé les plans de l'usine. Si j'arrive à obtenir le parking de la librairie, ça me fait des places pour quatre appartements supplémentaires. Sans ce parking, je ne peux pas aller au-delà de huit, ce qui n'est pas intéressant, financièrement parlant. Avec douze appartements, je peux dégager un joli petit profit. Mais tu connais l'obstination de l'urbanisme... Ils veulent le bon nombre de places. Tu sais comme il est difficile de se garer, dans cette ville...

– Julius Nightingale n'a rien voulu savoir, poursuivit-il en tapant le plan du parking de la pointe de son stylo. Encore un de ces rabat-joie qui se permettent de penser que l'argent n'a pas d'importance... Je lui ai proposé une somme plus qu'honorable, mais il m'a claqué la porte au nez. Sauf que... il n'est plus là. Sa fille tient le même discours que lui, pour l'instant, mais maintenant que papa n'est plus là pour faire tourner la boutique, elle risque de

très vite perdre pied. Et à ce moment-là, ce sera beaucoup plus simple de lui faire entendre raison. Sauf qu'elle ne veut rien avoir à faire avec moi. C'est donc là que tu entres en jeu, beau gosse.

Il conclut son petit discours d'un sourire triomphant. Jackson était en effet plutôt beau garçon : fin mais musclé, des yeux noisette éclatants, le tout lui conférant un léger air tsigane. Ses yeux et sa bouche étaient cernés de rides du rire, même s'il n'avait pas vraiment eu de quoi rire ces dernières années. Avec ses cheveux légèrement trop longs et ses lunettes d'aviateur, il était loin d'inspirer confiance au premier regard, mais il était doté d'un caractère affable, d'un charme certain et d'un esprit vif. C'était quelqu'un d'imprévisible, même s'il n'avait pas une once de méchanceté en lui. Il était simplement incapable de dire non, autant aux ennuis qu'aux jolies filles. Quoiqu'il en ait terminé, avec les jolies filles. Il n'avait tout bonnement plus le cœur à ça. Ces derniers temps, il en était même venu à se demander s'il avait un cœur.

Jackson écouta patiemment Ian avant de prendre la parole, quelque peu perdu.

– Mais comment veux-tu que je fasse sa connaissance ? Je n'ai jamais lu un seul livre de ma vie !

– Même pas *Da Vinci Code* ? Je pensais que tout le monde avait lu ce bouquin...

Ian n'était lui-même pas un grand fan de littérature, mais il lui arrivait d'ouvrir un livre ou deux durant les vacances, pour s'occuper.

Jackson secoua la tête. Il savait lire, évidemment, mais il ne le faisait jamais. Les livres ne l'intéressaient pas. Ils sentaient mauvais et lui rappelaient l'école. Il avait détesté l'école, et elle le lui avait bien rendu. Il s'y était senti emprisonné et ridiculisé, et lui autant que ses détracteurs avaient été ravis de son départ.

Ian haussa les épaules d'un air détaché.

– Je te laisse te débrouiller, mon grand. Mais n'oublie pas ton charme, Jackson... Le meilleur moyen de gagner le cœur d'une fille est de passer par sa petite culotte, pas vrai ?

Même Jackson parut affligé par sa remarque. Ian se pencha vers lui, un sourire rusé sur les lèvres.

– Tu m'obtiens cette librairie, et je te laisse gérer le projet de l'usine.

Jackson haussa les sourcils d'étonnement. Diriger un projet dans son intégralité était une sacrée promotion, mais il savait que l'offre d'Ian était une arme à double tranchant. Il était flatté qu'il le considère à la hauteur de la tâche, ce dont lui-même ne doutait pas, évidemment.

Mais le but de Jackson était de faire cela pour son propre compte. Et il avait à tout prix besoin d'argent pour se lancer. Pour le moment, il n'avait même pas de quoi payer la caution de la plus crasseuse des porcheries.

Ian était malin. Il savait qu'il le tenait à sa merci. Il profitait de lui, en vérité. Enfin... D'un autre côté, il le payait bien. Après tout, ce n'était pas sa faute si

Jackson avait fait foirer sa relation avec Mia, ou que celle-ci le saignait à blanc. Il était l'unique responsable de cette situation. Si seulement il n'avait pas été aussi bête...

Ian ouvrit un tiroir et en sortit un petit tas de billets, dont il retira cinq cents livres.

– Pour couvrir tes frais.

Jackson empocha l'argent en songeant à ce qu'il pourrait se payer d'autre avec une telle somme.

Il aurait adoré pouvoir emmener Finn en vacances. Il imaginait un hôtel merveilleux directement sur la plage, avec quatre piscines différentes, des palmiers à perte de vue et des cocktails à volonté. Il rêvait de sentir la chaleur du soleil sur sa peau, et de pouvoir rire avec son fils.

Ou alors, il pouvait s'acheter une camionnette. Un seul contrat suffirait à le lancer, après tout. Il fallait compter sur le bouche-à-oreille dans ce genre de boulot. Il enchaînerait les chantiers, commencerait à mettre de côté, repèrerait les maisons nécessitant un peu de rafraîchissement... Il pouvait le faire, il en était convaincu.

En attendant, il devait à tout prix rester en bons termes avec Ian. C'était lui qui le nourrissait, aujourd'hui, et il ne laisserait pas Jackson partir si facilement. Il allait falloir la jouer rusé.

Se mettre Emilia Nightingale dans la poche ne devrait pas lui prendre trop de temps. Une fois qu'il avait une nana dans sa ligne de mire, c'était une cible facile. Il n'avait qu'à user de ce charme qui les avait toutes fait tomber, à une époque. *Allez, mon grand, un dernier boulot et c'est bon, s'encouragea-t-il.*

Jackson tendit sa main et serra celle d'Ian avec un clin d'œil et un sourire qui n'auraient jamais pu trahir le fond de sa pensée.

– Fais-moi confiance, mon pote. Nightingale Books t'appartiendra d'ici à la fin du mois.

Lorsqu'il eut quitté Ian, Jackson retourna à Paradise Pines, où il vivait avec sa mère, Cilla. Il était évidemment hors de question de lui parler de sa mission ; il savait qu'elle ne cautionnerait pas.

Il détestait ce parc. Ce n'était rien qu'un bon gros mensonge qu'on leur avait vendu comme un havre de paix pour les seniors. « Un petit coin de paradis rien que pour vous : paix et tranquillité en plein cœur des Cotswolds. »

La vérité, c'était une décharge. Et cela sans même parler de la benne à ordures rouillée qui trônait au milieu de tout un tas d'épaves, sur le parking, ni du bull-terrier décharné attaché dans un coin et qui était censé symboliser la « sécurité » promise dans la brochure (*Sérénité assurée vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ici, vous pourrez dormir sur vos deux oreilles...*).

Il longea le préfabriqué dans lequel Garvie, le gardien des lieux, passait ses journées à avaler des pots de nouilles en regardant du porno sur son ordinateur. Il était censé vérifier l'identité des visiteurs, mais le fantôme de Ted Bundy aurait tout aussi bien pu débarquer bras dessus bras dessous avec

l'éventreur du Yorkshire que Garvie n'aurait pas cillé. Il était également censé récupérer les colis des résidents, gérer la maintenance des logements et, accessoirement, être le rayon de soleil dont chacun dépendait. Au lieu de cela, c'était un individu malveillant qui leur rappelait chaque jour qu'il était tout ce qu'ils avaient mérité.

Garvie était obèse, incapable de respirer sans siffler et sentait un peu comme le petit garçon à côté duquel personne ne veut s'asseoir en classe. En clair, il lui donnait des haut-le-cœur. Cilla disait qu'elle l'aimait bien, mais Cilla aimait tout le monde. Jamais de sa vie elle n'avait émis un jugement sur qui que ce soit.

Jackson se demandait encore comment il pouvait être aussi différent de sa mère. Lui n'aimait personne. En tout cas, pas en ce moment.

À l'exception de Finn, bien sûr. Et de Wolfie.

Il emprunta le sentier « paysagé » qui menait à la caravane de sa mère : rien de plus qu'un chemin envahi par les mauvaises herbes et recouvert d'une épaisse couche d'écorces. Sans parler des rats que Jackson avait plus d'une fois repérés en train de fureter dans les environs. Ce n'était pas l'envie de lâcher Wolfie qui lui manquait, même si les résidents étaient censés tenir leurs chiens en laisse sur le site... Il l'imaginait déjà traquer la vermine en aboyant de joie, bondissant comme un fou. Mais à quoi bon s'embêter ? Étant donné qu'il était de coutume de laisser pourrir ses ordures dehors, les rats réapparaîtraient dans la seconde...

La clôture qui délimitait le carré d'herbe attenant à chaque caravane s'effritait sous les doigts, et l'herbe en question était rare et jaunie. Des réverbères bordaient chaque sentier, mais rares étaient ceux qui fonctionnaient, et les pots de fleurs que l'on y avait accrochés étaient depuis longtemps dénués de toute végétation digne de ce nom.

Peut-être la brochure n'avait-elle pas toujours été mensongère... Peut-être l'herbe avait-elle un jour été luxuriante et coupée au cordeau, les sentiers et le parking entretenus... Peut-être les résidents avaient-ils un jour été fiers de leurs logements.

Jackson avait cru voir le monde s'effondrer quand sa mère lui avait appris ce qu'elle avait fait. Elle s'était fait entuber par un jeune requin en costume bas de gamme et chaussettes blanches qui avait fini par la convaincre, à grand renfort de verres de mousseux premier prix, qu'il n'y avait pas meilleur endroit où placer ses économies. Il faut dire que Cilla disposait d'un sacré pécule à l'époque... Elle avait toujours été du genre économe. Jackson n'aurait toutefois jamais cru sa mère aussi naïve. N'avait-elle pas vu que chacune des caravanes perdrait de sa valeur à peine l'encre séchée sur le contrat ? Que les charges étaient ridiculement élevées ? Que les propriétaires n'avaient aucune intention de tenir leurs belles promesses une fois tous les logements attribués ? C'était l'arnaque du siècle, il ne pouvait le nier. Mais l'idée que sa mère n'ait pas d'autre choix que de passer le restant de ses jours dans cette poubelle le rendait malade. Personne ne voulait acheter, à Paradise Pines.

Signer ici revenait à accepter de mourir ici. Votre prochain logement, c'était le cercueil.

Et voilà qu'il vivait avec elle, dans cet endroit qu'il avait fini par haïr viscéralement. Ça n'était censé qu'être temporaire, à la base. Il avait débarqué quand Mia l'avait mis dehors deux ans plus tôt, alors que Finn n'avait que trois ans. Il avait été convaincu qu'elle ne tarderait pas à le rappeler. Il savait aujourd'hui qu'il avait été d'une incompétence parfaite en matière de paternité, mais il n'était tout simplement pas prêt à être père à cette époque. L'idée d'avoir un bébé à gérer dès l'instant où il mettait les pieds chez eux lui avait fait un véritable choc. Alors il avait choisi la facilité et s'était déchargé peu à peu de ses responsabilités, rentrant tard du travail, s'arrêtant au pub sur le chemin du retour, enchaînant les bières jusqu'à plus soif...

Pour sa défense, la maternité avait transformé Mia. Elle était devenue nerveuse à l'extrême. Elle couvait beaucoup trop Finn, et Jackson ne cessait de lui répéter de prendre un peu de recul. Ce qui avait été la cause de nombreuses disputes entre eux. Il passait de plus en plus de temps à l'extérieur, angoissant à l'idée de rentrer pour subir de nouveaux conflits, de nouvelles attaques, de nouveaux pleurs (ceux de Finn en général, même si Mia n'était pas en reste). Il s'efforçait de faire de son mieux, mais au final, il semblait toujours y avoir quelque chose qui n'allait pas. Alors il avait décidé de se tenir en dehors de son chemin.

Puis elle l'avait mis à la porte. Cette nuit-là, Jackson était rentré complètement saoul à une heure du matin. Quant à Mia, cela faisait quatre heures qu'elle gérait leur enfant malade qui avait vomi déjà deux fois dans leurs draps, quand elle avait décidé de le prendre avec elle afin d'avoir un moment de répit. Jackson avait évidemment protesté : comment aurait-il pu deviner que le petit était malade ? Mais au fond, il savait qu'il était en tort et considérait qu'il n'avait eu que ce qu'il méritait.

Il avait cru que ce serait temporaire, que Mia cherchait uniquement à lui donner une leçon, mais elle n'avait pas revoulu de lui.

« Les choses sont plus simples sans toi », lui avait-elle expliqué. « Je préfère gérer toute seule, sans rien attendre de qui que ce soit. Je suis désolée, Jackson. »

Il ne prit pas la peine de frapper à ce qui faisait office de porte et qui ressemblait plus à du papier à cigarette. Il la poussa et découvrit sa mère, tapie sur sa chaise, dans l'obscurité de la caravane. Wolfie se reposait à ses pieds, mais il se mit à bondir dès qu'il le vit. Au moins y avait-il quelqu'un qui était content de le voir... Il avait pris Wolfie lorsque Mia lui avait clairement déclaré qu'elle ne voulait plus de lui. Il s'était rendu au refuge du coin et avait scrupuleusement étudié chacun des chiens. Tout au fond de la pièce, il était tombé sur un lurcher en piteux état et bien trop grand pour tenir dans une caravane déjà occupée par deux personnes. Mais il lui avait fait aussitôt penser à lui. Au fond, c'était un bon chien, sauf qu'il ne pouvait pas s'empêcher de déraiper... Jackson n'avait pas pu résister.

Sa mère était aussi ravie de le voir que Wolfie. Son visage s'illumina et ses yeux se mirent à briller. La vue de sa silhouette frêle lui tordit une fois de plus le ventre. Il était incapable d'accepter que sa mère vieillisse... Il allait lui préparer un bon petit repas. Il n'avait rien d'un grand cuisinier, mais il avait acheté des cuisses de poulet et des légumes, avec l'argent qu'Ian lui avait donné.

Sa mère avait toujours tenu à leur préparer de vrais repas, quand ils étaient jeunes, mais cet intérêt avait subitement disparu entre le mari numéro trois et le mari numéro quatre.

Il ne supportait pas de regarder cette femme autrefois si belle aujourd'hui assise devant lui, son corps amaigri voûté sur sa chaise. Il ne supportait pas de regarder sa longue crinière noire qui lui avait donné tant de charme lui tomber aujourd'hui en touffes éparées sur les épaules. La teinture dont elle se servait pour recréer son ancienne gloire était passée, et l'on découvrait dessous une triste chevelure grisâtre.

Il savait qu'elle ne le supportait pas, elle non plus. Elle avait tout perdu en même temps : sa beauté et son mari. Aurait-ce été plus facile si elle n'avait pas été si splendide en premier lieu ? Il avait conscience que sa belle gueule et son charme l'avaient lui-même plus d'une fois sorti du pétrin.

– Tu veux qu'on aille quelque part ? proposa-t-il en connaissant d'avance la réponse.

Il voulait qu'elle le surprenne en acceptant... autant qu'il ne le voulait pas. Il n'avait pas envie de la voir ailleurs qu'ici, dans la vraie vie, car il savait que cela n'aurait rendu sa situation que plus déprimante.

– Non, mon chéri, répondit-elle, comme prévu. T'avoir ici avec moi me suffit.

Avec un soupir, Jackson s'attela à la cuisine, s'efforçant de faire de son mieux avec les maigres accessoires dont il disposait. Il glissa le tout dans un plat, qu'il recouvrit d'une épaisse couche de sauce toute prête.

Ils mangèrent ensemble autour de la minuscule table. Jackson n'avait aucun appétit, mais il voulait montrer l'exemple. Il la força à reprendre des carottes et lui donna le reste de sauce. Au moins, il savait qu'elle avait ingéré un tant soit peu de vitamines et de calories...

Il avait acheté une tarte aux pommes et un pot de crème anglaise, mais sa mère se déclara repue.

– Je te la ferai réchauffer plus tard.

– Tu es un brave garçon.

Il avait l'impression d'avoir toujours entendu cette phrase. Il la revoyait, agile et rayonnante, danser dans la cuisine en le faisant tourner dans ses bras. « Tu es un brave garçon. Le meilleur. » Il touchait alors ses boucles d'oreilles avec ses tout petits doigts, fasciné par leur éclat. Il s'enivrait de son odeur, qui lui faisait penser aux pêches bien mûres...

Où était donc passée sa mère ? Qui la lui avait volée ?

Il fit la vaisselle dans l'évier, qui était trop étroit pour même y poser une

assiette à plat. Il s'efforça de ne pas râler, pour la millionième fois. Il lava les verres et les tasses qui traînaient un peu partout et passa un coup d'éponge sur la table.

« Tu n'as jamais fait ça pour moi », pouvait-il entendre Mia lui reprocher.

Si, il l'avait fait. Mais rien n'était jamais assez bien pour elle. Cette fille était une furie. Il n'avait même pas le droit de respirer tranquillement.

– Je vais voir Finn, maman, dit-il en se penchant pour l'embrasser tout en prenant soin de ne pas s'appuyer sur elle. Je n'en ai pas pour longtemps.

– Bah, prends ton temps, mon garçon. Je vais faire une petite sieste.

Puis elle se rassit dans sa chaise avec un sourire. Jackson siffla Wolfie, qui bondit aussitôt sur ses pattes. Ce chien avait une sacrée bouille, avec ses yeux vifs noir charbon, ses pattes et sa queue trop longues, et sa fourrure ébouriffée qui lui donnait un air de vieux nounours. Il se mit à trotter aux côtés de son maître, excité comme une puce.

Jackson traîna le sac-poubelle jusqu'au parking puis le jeta en direction de la benne. L'atmosphère sinistre de la caravane lui collait à la peau comme de la glu.

– Hé ! aboya Garvie de sa tanière, mais Jackson savait qu'il ne risquait rien : Garvie n'était pas près de lui courir après ou d'aller récupérer le sac.

Il quitta le parc et se mit à courir, prenant de longues goulées d'air frais afin d'évacuer au mieux cette odeur de moisi qui semblait s'être accrochée à lui ces deux dernières heures. Wolfie trotta à ses côtés, gai comme un pinson, ses longues oreilles claquant au vent.

Il y a forcément quelque chose de mieux pour nous, quelque part, se prit-il à espérer.

Il regagna la ville avec Wolfie puis longea la route principale qui menait à Oxford. Quelques minutes plus tard, il atteignait la petite impasse où Mia et Finn vivaient. Et où il avait un jour vécu, lui aussi. Ça avait été l'un des projets les plus lucratifs d'Ian : une combinaison de cinq-pièces standing et d'habitations à loyer modéré que la ville lui avait imposé d'intégrer. Le genre de logements uniquement destinés aux habitants de Peasebrook. C'était l'une des raisons qui expliquaient la loyauté de Jackson : Ian lui avait permis d'obtenir un logement pour une somme modique. Son collègue avait en effet parfois des élans de générosité, même s'il avait en général une idée derrière la tête en agissant ainsi. En tout cas, cela avait eu tout l'air d'un geste désintéressé, même si Jackson s'attendait encore à ce qu'Ian le lui rappelle en temps voulu. Il était convaincu d'avoir un jour à se débarrasser d'un corps.

Évidemment, l'idée première avait été de se trouver un logement à retaper, histoire de le revendre ensuite pour s'acheter quelque chose de plus grand, et ainsi de suite jusqu'à ce que le couple dispose d'un véritable palace. Mais alors, Mia était tombée enceinte et la priorité avait été de trouver un logement décent au plus vite. Il était impossible d'élever un bébé dans un chantier.

Ils avaient donc dû faire un compromis. Jackson était toutefois plutôt fier d'avoir accédé à la propriété. Il revoyait l'expression de Mia quand il lui avait

ouvert la porte pour la première fois. Construites sur le modèle des célèbres mews anglaises, les maisons rappelaient les cottages des anciens tisserands que l'on trouvait en centre-ville. Il avait tout choisi sur plan : la cuisine Shaker bleu pâle, le papier peint couleur argent du salon, l'évier en verre dans les toilettes du rez-de-chaussée... Mia en était restée bouche bée.

« C'est à nous ? » avait-elle murmuré. « Vraiment à nous ? »

Aujourd'hui, il n'y avait plus de « nous ».

Il cogna à la porte crème. Comme il avait été fier lorsqu'il avait trouvé cette teinte... Mia lui ouvrit. Elle avait tiré ses boucles brunes en arrière, portait un sweat-shirt rose pâle, un pantalon de yoga gris et mangeait un yaourt zéro pour cent.

– Finn peut venir se balader avec moi ?

– Tu n'écoutes donc jamais ? soupira-t-elle, blasée. Il a taekwondo, le mardi, Jackson.

– Oh... Je vais aller le chercher dans ce cas !

– C'est inutile. J'ai demandé à son professeur de le ramener.

– Je peux tout à fait lui dire que je m'en occupe...

– Non. Il doit m'apporter de la protéine en poudre pour mon entraînement.

– Quel entraînement ?

– Pour le triathlon. J'étais censée aller nager un peu, mais...

Mia était devenue accro au fitness, depuis leur séparation. C'était une véritable obsession. Jackson, lui, trouvait qu'elle avait perdu beaucoup trop de poids : ses jolies formes avaient fondu comme neige au soleil, et son visage maigre avait perdu sa douceur.

Il l'observa alors attentivement et se rendit compte qu'elle avait l'air sur les rotules.

– Est-ce que ça va ?

Sa question la prit par surprise. La relation qu'ils partageaient aujourd'hui ne laissait pas de place à la sollicitude. En général, ils évitaient de parler d'eux.

– Oui, oui, s'empressa-t-elle de répondre. C'est juste la mauvaise période du mois, si tu vois ce que je veux dire...

Elle avait toujours beaucoup souffert dans ces moments-là. Il se revoyait lui préparer du thé et des bouteilles d'eau chaude, à l'époque, puis lui frotter le dos jusqu'à ce que la douleur s'atténue. Avant de passer dans le camp des enfoirés. Il ouvrit la bouche pour la consoler mais ignorait quoi dire, en vérité. Tout semblait bien trop intime, face à cette femme qui était devenue une étrangère.

Elle avala une nouvelle cuillerée de son yaourt sans bouger de la porte, n'ayant de toute évidence aucune intention de le laisser entrer.

– Tu n'es pas venu à la réunion parents-professeurs.

Sa voix avait cet insupportable ton accusateur. Jackson était bien content de ne pas avoir cédé à la compassion, finalement.

– Quoi ? C'était quand ? Tu ne m'as rien dit !

– C’était jeudi dernier. Je ne suis pas censée te dire ce genre de choses.
– Et comment je peux deviner ?
– En t’intéressant un tant soit peu à la vie de ton fils ? rétorqua-t-elle en le fusillant du regard. Tu ne sais rien de ce qu’il fait, Jackson.
– Si.
– Ah oui ? Dans ce cas, tu peux me dire sur quel thème il travaille ce trimestre ?
Jackson n’en avait pas la moindre idée.
– Les Vikings, Jackson. Les Vikings.
– Je suis un loser, Mia, d’accord ? soupira-t-il. On le sait tous les deux. Tu n’as pas à me le prouver, tu sais.
– C’est juste dommage pour Finn, voilà tout.
– On se marre bien, lui et moi. On passe vraiment du bon temps quand on est ensemble.

– Mais être un père ne signifie pas seulement s’amuser.
Il la dévisagea. Quand était-elle devenue si amère ? Et pourquoi ?
– Est-ce que tu es heureuse ? lui demanda-t-il brusquement.
Elle fut prise d’un léger sursaut, comme s’il venait de la surprendre la main dans le sac.

– Bien sûr.
– C’est vrai ? Parce que les gens heureux ne cherchent en général pas à rendre les autres malheureux.

Elle détourna le regard un instant. Jackson était incapable de deviner les pensées qui la traversaient en ce moment même. Il ne l’avait jamais pu, d’ailleurs. Depuis le jour où Finn était arrivé dans leur vie, il avait eu le sentiment de voir disparaître la vraie Mia.

Elle reprit alors la parole, mais d’une voix si basse qu’il dut tendre l’oreille pour l’entendre.

– Je suis fatiguée, c’est tout.
C’était la même excuse qu’elle lui avait sortie chaque fois qu’il lui avait posé cette question, à l’époque. Elle était toujours fatiguée.

– Avec un entraînement pareil, je ne suis pas surpris. Fais une pause, Mi, si tu en ressens le besoin.

Puis il avança vers elle. Il aurait voulu la prendre dans ses bras, lui dire que tout finirait par s’arranger. Mais elle s’écarta aussitôt.

– Ça va, lança-t-elle en esquissant un sourire gêné. C’est justement l’entraînement qui me fait tenir.

– Je ne comprends pas, Mi. Tu as cette maison. Tu as un petit garçon génial. Tu t’es débarrassée de moi. Qu’est-ce qu’il te faut de plus, hein ?

Elle leva les yeux au ciel et déclara :

– Tu n’as qu’à aller le chercher demain à l’école. Et ne sois pas en retard.

Puis, tout en enfournant une nouvelle cuillerée de yaourt, elle referma la porte du pied. Jackson fixa la porte un moment, ne parvenant pas à comprendre comment cette fille pouvait le faire se sentir toujours plus mal

chaque fois qu'ils se croisaient. Le mépris qu'elle ressentait vis-à-vis de lui se voyait comme le nez au milieu de la figure. Elle le prenait pour un minable. Mais ce n'était pas un minable, avec Finn. Il ne lui avait pas menti : ils s'amusaient vraiment bien, ensemble. Il l'emmenait à la pêche, au skatepark... Il le nourrissait correctement, contrairement à ces conneries de lentilles et de quinoa dont elle n'arrêtait pas de le gaver. Et Finn était fou de Wolfie.

Que fallait-il faire pour qu'elle le voie ?

Il tourna les talons et regagna la route principale, Wolfie levant de temps à autre la truffe pour observer son maître d'un air curieux. La nuit commençait à tomber, et Jackson ressassait, bougon, les événements de la journée. Alors, une idée se mit à germer dans son esprit. Il pouvait tout à fait accomplir la mission d'Ian *et* prouver que c'était un bon père. Et si tout se passait comme prévu, il serait très bientôt tiré de cette existence de misère.

– C’est un vrai casse-tête, Em, lui confia Andrea. Il vaudrait mieux que tu passes me voir au bureau. Mais ne panique pas, d’accord ? On va trouver une solution. Je suis là pour ça, ne l’oublie pas.

Emilia sentit son cœur se serrer. Heureusement qu’elle avait Andrea. Elle n’aurait jamais pu rêver d’une amie plus chère, malgré leurs nombreuses différences. Andrea l’appelait quotidiennement pour prendre de ses nouvelles, et elle débordait de petites attentions à son égard. La semaine précédente, elle lui avait offert une magnifique bougie aux puissants effluves de rose du Maroc.

« Allonge-toi et laisse-toi envahir par son parfum », lui avait conseillé Andrea. « Tu verras, tu te sentiras mieux en un instant. »

Et à sa grande surprise, ça avait fonctionné. L’odeur de la bougie était si rassérénante qu’elle l’avait enveloppée comme un voile et l’avait apaisée.

Emilia quitta sa boutique et prit la direction du bureau ultramoderne où travaillait Andrea, tout de verre et de matériaux de récupération. On la fit s’asseoir dans une pièce meublée à la scandinave. Un Mac et une vieille machine à café parachevaient la décoration. Il n’y avait pas une seule feuille de papier en vue.

Andrea apparut dans sa jolie robe moulante bleu marine et ses lunettes de designer grâce auxquelles rien ne lui échappait. Emilia regretta aussitôt de ne pas s’être habillée plus élégamment. Elle portait un jean, des Converse et son vieux col roulé gris préféré. Rien de bien classe, en somme.

Mais dès l’instant où Andrea l’enlaça, elle sentit toute sa force. Elles s’attelèrent à la tâche sans tarder : Andrea n’y allait jamais par quatre chemins. Son amie s’installa derrière son bureau et fit apparaître le dossier « Nightingale Books » sur un écran qui faisait largement la taille d’une table de cuisine.

– Il m’a fallu un peu de temps pour tout remettre au clair, déclara-t-elle. Je ne vais pas te mentir, Em : la situation financière de la librairie est chaotique, et ce depuis pas mal de temps, visiblement. Je suis vraiment désolée... Je sais que ce n’est pas le genre de nouvelles dont tu as besoin en ce moment, mais il fallait que tu le saches au plus vite, pour décider quoi faire ensuite.

Elle tendit alors à Emilia une pile de papiers reliés par un élastique.

– Voici les comptes de ces deux dernières années. Comme tu le verras, il y a beaucoup plus de sorties que d’entrées, malheureusement, commenta-t-elle avec un sourire contrit. À moins que ton père n’ait trempé dans le marché noir, bien sûr...

– Papa ne savait peut-être pas gérer son argent, mais c’était quelqu’un

d'honnête.

– Je sais, Em. C'était une blague. Tu sais quoi ? C'est à peine s'il s'est octroyé un salaire ces dernières années. Il payait ses salariés, mais lui, rien. S'il s'était seulement rémunéré convenablement, la situation serait encore plus alarmante.

Emilia n'avait pas besoin du bagage de son amie pour se rendre compte que les nouvelles n'étaient pas bonnes.

– Et s'il n'avait pas fini de payer le crédit de l'immeuble, je peux te dire que les choses auraient été pires encore. Il n'aurait jamais pu se permettre de sortir un loyer.

– Pourquoi est-ce qu'il n'a rien dit ?

Andrea poussa un soupir blasé.

– Ça devait sûrement lui passer par-dessus la tête. Certaines personnes se fichent éperdument de l'argent. J'ai l'impression que sa boutique était davantage un mode de vie pour lui. Tant qu'elle tournait, alors il était heureux. C'est dommage, parce qu'avec un peu d'aide, il aurait pu beaucoup mieux s'en sortir sans avoir à changer grand-chose dans sa façon de faire.

Elle cliqua sur sa souris et fit apparaître de nouvelles pages envahies de chiffres plus démoralisants les uns que les autres.

– Il a fait pas mal d'erreurs classiques et est passé à côté de beaucoup d'astuces...

– Tu connaissais papa, soupira Emilia. Il faisait toujours les choses à sa façon.

Elle baissa alors les yeux, piteuse.

– Il m'envoyait régulièrement de l'argent. J'ignorais qu'il ne pouvait pas se le permettre. Je ne l'aurais jamais accepté sinon...

Elle n'avait aucune envie de craquer ici, dans ce bureau. Mais les larmes eurent raison d'elle.

– Je suis désolée...

Elle leva la tête et, à sa grande surprise, elle découvrit que son amie pleurait aussi. Du moins ses yeux brillaient-ils fort...

– Moi aussi, je suis désolée, murmura Andrea. J'aurais dû m'en rendre compte. Mais j'aimais vraiment ton père. Tu sais, quand on était petites... je faisais comme si c'était le mien. Il était... là, tout simplement. Contrairement au mien.

Le père d'Andrea était un modèle d'inconstance qui débarquait tous les trente-six du mois, en général pour soutirer de l'argent à sa mère quand il était à sec.

Elle ouvrit un tiroir et en sortit des mouchoirs.

– La boîte spéciale « procédures de faillite ». Même les grands gaillards peuvent pleurer..., commenta-t-elle avec un sourire.

– Bon, soupira Emilia lorsqu'elle eut séché ses larmes et retrouvé un peu de force. Ça veut dire qu'il va falloir fermer la boutique ?

Andrea avait elle aussi repris ses esprits.

– Non, pas forcément. Tout dépend de toi, et de ce que tu souhaites faire. Mais je te préviens : retourner la situation risque de demander énormément de travail.

Emilia opina du chef.

– Tu disposes d’un sacré bien immobilier, Em. Ton père l’a acheté à ton nom, ce qui est une bonne chose, car il n’y a pas à se soucier des gains en capital. Et il t’a nommée à la tête de l’entreprise dès tes dix-huit ans, ce qui facilitera grandement les choses, lorsque sa succession sera homologuée. Tu es libre de faire ce que tu veux.

Elle marqua une courte pause, puis reprit en l’observant en coin.

– En vendant maintenant, tu empocherais toutefois une somme plutôt coquette, et tu t’éviterais tout un tas d’ennuis.

– Ian Mendip m’a déjà fait une proposition.

Emilia n’en avait jusqu’ici pas parlé à Andrea, car elle avait eu le pressentiment que son amie verrait cela comme une opportunité à saisir.

– Ah, commenta Andrea en s’éclaircissant la gorge, l’air soudain gênée. Il risque d’y avoir un léger conflit d’intérêts, là... C’est moi qui gère la comptabilité d’Ian. Je préfère que tu le saches avant que nous poursuivions cette conversation.

Emilia avait oublié comme tout était intimement lié, dans cette petite ville. Cette information eut pour effet de la déstabiliser au point de se sentir légèrement paranoïaque.

– Il t’a parlé de sa proposition ?

– Non, mais je ne suis pas du tout surprise. Je sais qu’il possède l’usine de gants, et je voulais justement te suggérer d’aller lui parler, histoire de savoir ce qu’il pouvait te proposer. On dirait qu’il a été plus rapide que moi..., soupira-t-elle. J’aurais tout de même cru qu’il attendrait un peu. C’est vraiment déplacé, comme attitude, même pour un type comme lui.

– Je pense qu’il voulait simplement s’assurer que j’étais au courant, commenta Emilia avec un petit haussement d’épaules. Après tout, j’aurais très bien pu envisager de vendre tout de suite. Il en avait déjà parlé à papa, mais il n’était pas intéressé.

– C’est l’une des choses que je préférerais chez ton père : son indifférence totale à l’argent. Contrairement à Ian. Il en est obsédé, je te jure ! s’exclama-t-elle en riant avant de se reprendre, penaude. Je ne devrais pas parler comme ça de mes clients, je suis désolée... Et ne t’inquiète pas : je n’ai aucunement l’intention de t’influencer. Je veux simplement t’aider à prendre du recul et à considérer toutes les options qui s’offrent à toi. En mettant de côté tout ce qui a trait à l’affectif, bien sûr.

Emilia feuilleta les comptes qu’Andrea lui avait donnés. Son cœur se serra un peu plus dans sa poitrine. Elle n’avait pas l’impression d’avoir toutes les cartes en main pour prendre la décision la plus juste. Elle avait bien compris que la situation était grave, mais ne savait pas encore comment y remédier.

– Donc... Tu penses qu’il y a une chance de relancer les affaires ?

– C'est-à-dire qu'il faudrait changer beaucoup de choses, à ce stade. Et donc investir considérablement. Le souci, c'est qu'il n'y a pas grand-chose dans quoi piocher pour le moment... Tu peux toujours faire un emprunt, bien sûr. Tu as suffisamment de fonds propres pour ça.

Emilia prit le temps d'y réfléchir tout en se mordillant l'ongle du pouce.

– Je ne comprends pas comment il a pu en arriver là. On ne peut pas dire que les clients manquent ; la librairie est toujours pleine !

– Parce que c'est un endroit génial pour flâner ou discuter, mais tous ces clients n'achètent pas toujours quelque chose. Et lorsqu'ils achètent, ça ne va pas bien loin... Je sais d'ailleurs que ton père avait tendance à faire des remises, car il me l'a plus d'une fois proposé. J'ai toujours refusé, bien sûr.

Andrea s'enfonça dans son fauteuil et lâcha un lourd soupir.

– Nightingale Books était un endroit merveilleux où les gens se sentaient tellement bien qu'ils ne voulaient plus en partir. Mais en termes d'affaire, c'était une véritable catastrophe. Ton père servait des cafés à la queue leu leu, discutait avec ses clients pendant des heures, et au final, la plupart repartaient sans rien. Tout ça pour aller dépenser à quelques pas de là vingt livres dans des côtelettes d'agneau ou du fromage. Il y en a forcément qui en profitaient.

– Je sais..., soupira Emilia en songeant à l'homme si généreux, si bon qu'avait été son père.

Andrea se mit alors à tapoter la table de verre de ses ongles manucurés.

– Mais il n'y a rien qui m'horripile davantage que de voir une affaire périlcliter alors qu'elle a tout ce qu'il faut pour réussir. Je suis vraiment ravie de pouvoir te conseiller, mais il ne va pas falloir seulement m'écouter, Em. Il va falloir agir, et vite.

– Je t'assure que tes conseils sont précieux. Et je veux que tu sois cent pour cent honnête avec moi, Andrea. Tu penses sincèrement que c'est rattrapable ?

– Écoute, voilà ce que je pense : je connais bien cette ville, et je sais comment elle fonctionne. Actuellement, ta librairie ne marche qu'avec les gens du coin et les clients de longue date qui ont fini par forger une relation d'amitié avec Julius. Ces gens sont évidemment très importants, mais il faut que tu élargisses ton réseau, ma belle. Il faut que ta boutique soit une destination incontournable pour les touristes, les gens de passage ou encore ceux qui habitent un peu plus loin. Diversifie-toi. Varie tes sources de revenus. Monétise tout ça !

Emilia sentait déjà la panique monter. Mais il fallait qu'elle écoute son amie ; sans elle, elle était perdue.

– Pour commencer, tu devrais ouvrir le dimanche. Il y a tout un tas de gens qui viennent passer le week-end à Peasebrook pour se reposer un peu de la frénésie de la capitale. Ou qui viennent juste pour déjeuner le dimanche. À part dépenser son argent, il n'y a pas grand-chose à faire, ici... Il faut que tu trouves un moyen de les attirer. La boutique est un peu à l'écart ; en restant dans le centre, il est assez facile de passer à côté. Il faudrait qu'elle accroche l'œil, déjà. Ensuite, il faut penser marketing, publicité... Fais-toi faire un site

Internet avec toutes tes références, envoie une newsletter régulière à tes clients, propose des événements, des...

Emilia plaqua les mains sur ses oreilles. Voilà, elle était officiellement perdue.

– Mais tout ça coûte de l'argent ! protesta-t-elle. De l'argent que je n'ai pas !

– J'ai ma petite idée pour ça : et si tu louais l'appartement ? Ça te procurerait un revenu régulier : au moins mille livres par mois si tu te débrouilles bien. Il y a peu de locations pour les vacances, dans le coin, finalement, et la demande n'arrête pas d'augmenter. Je pourrais te présenter à l'agence avec laquelle je travaille, histoire de faire une estimation ? Quoi qu'il en soit, ça ne se fera pas sans travaux. Les gens sont exigeants, tu sais.

– Il faudrait que je me trouve quelque chose, dans ce cas...

– Évidemment.

Emilia sentait sa tête tourner, sous l'effet de toutes ces possibilités.

– Je n'arrive pas à aligner deux pensées cohérentes pour le moment.

– Tu peux compter sur moi pour t'aider au maximum, d'accord ? Il n'y a rien que je souhaite davantage que de voir la librairie fonctionner. Mais il faut être réaliste et te faire un business plan en béton.

– Je ne saurais même pas par où commencer ! Je n'ai jamais fait de feuille de calcul de ma vie...

– C'est exactement pour ça que je suis là. *J'adore* les feuilles de calcul..., répondit Andrea, un grand sourire aux lèvres. Mais je te préviens : ça n'aura rien de facile. La question est la suivante : es-tu prête à vivre, respirer, dormir et manger bouquins pour les mois à venir ?

– C'est comme ça que j'ai grandi.

– Certes, mais tu peux d'ores et déjà oublier ces moments de détente où tu te nichais dans ton fauteuil à bouquiner, rit son amie. Chaque fois que je passais à la librairie, ton père avait le nez fourré dans un livre, perdu dans son petit univers... Ce n'est pas comme ça que ça marche, Em. Tu gères ta propre affaire. Il faut que tu sois dedans à trois cents pour cent.

– Oui, très bien, opina Emilia. Mais je préférerais laisser passer le service commémoratif avant de lancer quoi que ce soit. J'ai le sentiment que je ne pourrai avancer qu'une fois la page officiellement tournée.

– Bien sûr, rien ne presse. La boutique peut tenir encore quelques mois comme ça, ne t'inquiète pas. Et en attendant, si tu as la moindre question, tu m'appelles. Je veux t'aider à prendre la bonne décision. Mais une décision raisonnable, non pas basée sur l'affectif ou un quelconque sens du devoir, d'accord ?

Les deux femmes s'enlacèrent tendrement. Emilia quitta le bureau d'Andrea, une fois de plus reconnaissante de la bonté de ceux qui l'entouraient, et rassurée par l'esprit sage et perspicace de son amie. Quelle que soit la décision qu'elle prendrait, elle savait qu'elle était entre de bonnes mains.

Un peu plus tard, Emilia s'installa dans la douceur de la cuisine qu'elle avait toujours connue.

Sur une étagère, toute une rangée de pots en verre affichait l'écriture ronde de Julius sur chaque étiquette : riz basmati, lentilles corail, sucre brun, penne... Dessous, des pots plus petits renfermaient les épices sacrées de son père, dans leurs nuances jaune vif, rouge brique et orange sanguine. Julius adorait cuisiner, et dès qu'il avait le temps, il préparait de délicieux currys, des soupes parfumées ou des ragoûts qu'il mettait ensuite à congeler en petites portions afin de pouvoir manger correctement même s'il rentrait tard. Juste à côté s'étalait sa collection de livres de cuisine : Elizabeth David, Rose Elliot, Madhur Jaffrey, tous tachés et usés jusqu'à la corde. De grosses planches à découper, des woks, des couteaux, des louches...

Elle le voyait encore, dans son tablier bleu et blanc, derrière la cuisinière, un verre de vin rouge dans une main et sa cuillère dans l'autre...

Jamais une pièce ne lui avait paru aussi vide.

Une feuille A4 était disposée devant elle. Elle prit un stylo et commença à rédiger une liste d'idées.

- *Établir un roulement*
- *Ouvrir le dimanche (embaucher un extra ?)*
- *Faire un site Internet – Dave* (elle était persuadée que son collègue saurait quoi faire)
- *Redécorer*
- *Nouvelle ouverture : événement ? publicité ?*

Tout cela avait malheureusement l'air bien nébuleux. Le souci, c'est que la librairie était ce qu'elle était depuis tellement longtemps qu'Emilia n'arrivait pas à l'imaginer sous un nouveau jour. Elle comprenait totalement les arguments d'Andrea, et que les choses devaient à tout prix changer. Mais disposait-elle des ressources nécessaires pour cela ?

Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle devait faire. Elle avait beau essayer de se vider la tête afin d'identifier précisément ce dont elle avait envie, c'était impossible, car ce dont elle avait réellement envie, c'était que tout redevienne comme avant, que son père soit encore là, qu'elle puisse aller le voir dès qu'elle le désirait, pour prendre un café, manger un morceau, discuter avec lui, tout simplement.

Un soupir las s'échappa de ses lèvres. Il n'était que deux heures et demie de l'après-midi, mais elle aurait tout aussi bien pu aller se coucher dans la seconde en sachant qu'elle ne se réveillerait pas avant le lendemain.

Elle ne le pouvait toutefois pas. Marlowe, un ami de Julius, n'allait pas tarder à arriver pour lui donner un cours sur le violoncelle de son père. Elle voulait à tout prix jouer *Le Cygne*, de Saint-Saëns, lors de la commémoration, mais cela faisait trop longtemps qu'elle n'avait pas touché d'instrument, ayant vendu le sien lorsqu'elle était partie à l'étranger.

Julius avait été l'un des membres fondateurs du Peasebrook Quartet, aux côtés de la merveilleuse Felicity Manners, qui avait malheureusement dû quitter le quatuor quelques années plus tôt, condamnée par son arthrite. Marlowe était alors passé de second à premier violon et s'attelait aujourd'hui, avec brio, à choisir et à arranger des œuvres qui plaisaient tout autant au commun des mortels qu'aux snobs dont Peasebrook ne manquait pas.

Le quatuor travaillait en partenariat avec le manoir de Peasebrook, où il jouait chaque été toute une variété de concerts, dans les jardins. Il participait également à une petite dizaine de mariages dans l'année, que les musiciens triaient sur le volet, ainsi qu'à la messe de Noël organisée dans la chapelle du domaine. Cet emploi du temps volontairement allégé leur permettait de s'adonner à d'autres choses. C'étaient des gens respectés et appréciés, et même s'ils savaient qu'elle ne leur apporterait pas la fortune, ils étaient passionnés par la musique qu'ils faisaient.

Et Marlowe savait entretenir cette passion. Cet homme était un véritable génie. Il gagnait fort bien sa vie en composant pour la publicité, même s'il n'en parlait jamais, et était un violoniste hors pair. Il était de ces gens discrets qui parvenaient à vous faire croire à l'impossible. Il avait beau avoir constamment mille choses sur le feu, il avait toujours du temps pour les autres.

Même si Marlowe était de la génération d'Emilia – elle lui donnait dans les trente-cinq ans –, Julius et lui avaient été comme les deux doigts de la main. Ils avaient passé des heures entières derrière la table de la cuisine, à vider bouteille après bouteille de cabernet tout en décidant des futurs programmes du quatuor. Ils avaient enchaîné les saisons de *Breaking Bad* à coups de tequila et de tacos et avaient chaque année préparé un quiz pour le Nouvel An du Peasebrook Arms, ne manquant évidemment pas de corser le jeu avec des questions ultrapointues.

Emilia s'était toujours sentie attirée par lui, et il lui était arrivé de fantasmer une éventuelle romance, mais au final, l'un ou l'autre avait toujours été en couple, et rien ne s'était jamais passé. Marlowe collectionnait les petites amies somptueuses, en général des musiciennes, qu'il n'arrivait malheureusement pas à garder, tant il était toujours absorbé par un nouveau projet.

Quand Emilia l'avait appelé et lui avait fait part de son envie, Marlowe n'avait pas hésité une seule seconde à l'aider.

« C'est une merveilleuse idée », avait-il commenté. « Ton père serait ravi. Tu ne peux pas savoir le vide qu'il a laissé ici... On a demandé à Felicity de revenir en attendant de trouver quelqu'un d'autre, mais ses soucis d'arthrite limitent beaucoup notre répertoire. Petra garde son alto, bien sûr. C'est Delphine qui va prendre la place de Julius, même si le violoncelle n'est pas son instrument de prédilection et qu'elle n'arrive pas à la cheville de ton père... Ne lui répète surtout pas ce que je viens de te dire ; elle me tuerait ! »

Delphine était l'institutrice française de l'école primaire privée de

Peasebrook, et Emilia était convaincue que Marlowe et elle étaient en couple. C'était son père qui l'avait d'abord sous-entendu, non sans une pointe de reproche, d'ailleurs, ce qui avait surpris Emilia. Julius n'était pas du genre à critiquer, mais il trouvait Delphine tout bonnement terrifiante.

– Elle se tient toujours trop près de moi. Et on ne sait jamais ce qu'elle pense !

– Elle est très jolie, avait fait remarquer Emilia.

Elle l'avait brièvement rencontrée à diverses occasions, mais elle avait su au premier coup d'œil qu'elles ne seraient jamais amies. Delphine était une gravure de mode maquillée à l'extrême, le genre de fille impénétrable qui exsudait un tempérament de dominatrice qu'Emilia aurait bien été incapable ne serait-ce que de simuler.

Julius avait secoué la tête d'un air sceptique.

– Elle me fait peur. Et elle ne mange rien. Je ne vois vraiment pas ce que Marlowe lui trouve.

Emilia, elle, voyait tout à fait. Delphine était l'incarnation du fantasme masculin.

– Et elle est très exigeante, par-dessus le marché. Je suis sûr que Marlowe finira par se lasser.

– Ne t'avise pas de la critiquer devant lui, avait ri Emilia. Tu ne feras que la rendre plus désirable à ses yeux, à tous les coups.

Marlowe ne tarda pas à arriver. Il enlaça Emilia, ce qui eut pour effet de lui transmettre toute la chaleur renfermée dans son grand manteau de cachemire et son bonnet à pompon.

– Comment tu vas ? s'enquit-il.

– Bof, répondit Emilia avec un petit haussement d'épaules. J'oscille entre le chagrin et le désespoir pour le moment.

– C'est terrible, ce qui vient de t'arriver.

– Oui.

– Bon Dieu, qu'est-ce qu'il me manque ! Le nombre de fois où je me surprends à penser « Tiens, et si j'allais boire un verre avec ce bon vieux Julius... », avant de me souvenir... Je n'imagine même pas ce que c'est pour toi.

Marlowe retira son manteau et le jeta sur le canapé. Il portait un jean moulant noir, un pull gris à torsades et des bottines couleur sang-de-bœuf. Lorsqu'il enleva son bonnet, ses boucles brunes tombèrent en cascade sur ses épaules.

Il avisa le violoncelle de Julius, en attente dans un coin de la pièce.

– Je peux ? souffla-t-il, conscient de ce que l'instrument représentait.

– Bien sûr, je t'en prie...

Il traversa la pièce et souleva le violoncelle de son pied. Puis il fit courir ses longs doigts gracieux sur les cordes, vérifiant d'une oreille experte leur accordage, tournant les clefs jusqu'à ce qu'elles jouent les notes qu'il désirait entendre. Le cœur serré, Emilia se demanda quand son père avait joué la

dernière fois, et l'œuvre qu'il avait choisie. Il jouait tous les jours, sans exception. C'était sa façon à lui de se déconnecter un peu de la réalité. Jamais il ne s'était forcé à se mettre derrière son instrument.

Elle observait Marlowe avec fascination, depuis toujours captivée par la manière dont les vrais musiciens tenaient leur instrument : avec une confiance et une maîtrise absolues. La peur de se faire dominer par le sien l'avait toujours empêchée d'atteindre le niveau de son père.

Marlowe s'empara de l'archet, qu'il passa sur un petit bloc de résine jusqu'à ce que les mèches deviennent soyeuses à souhait. Puis il s'assit et fit glisser l'archet sur chacune des cordes, leurs notes profondes venant combler le silence oppressant de la pièce. Il entama alors un air tout en notes staccato qui arracha un sourire à Emilia lorsqu'elle le reconnut. *Smooth Criminal*. Pas vraiment ce que l'on s'attendait à entendre d'un violoncelle.

Il enchaîna avec une mélodie plus douce qu'elle ne reconnut pas et termina par une fioriture avant de se lever et de lui désigner le siège.

– Voyons où tu en es.

– Ça fait des années que je n'ai pas joué. Je voulais m'entraîner un peu avant que tu arrives...

– Oh, que c'est moche ! « Je voulais m'entraîner. » Je ne veux plus jamais t'entendre prononcer ces mots, d'accord ?

Emilia sentit ses joues rougir, saisissant trop tard le ridicule de sa remarque. Les excellents musiciens brillaient parce qu'ils s'entraînaient, pas seulement parce qu'ils avaient du talent.

Elle échauffa ses doigts en jouant quelques gammes, surprise par la facilité avec laquelle ça lui revenait. Elle faisait glisser ses mains de manière presque instinctive, les étirant ou les recroquevillant pour capturer la note désirée. Puis elle passa aux arpèges afin de voir jusqu'où ses souvenirs allaient.

– Tu vois ? s'enthousiasma Marlowe. C'est comme le vélo : ça ne disparaît pas comme ça. Reprends le temps de pratiquer, c'est tout.

Elle récupéra la partition de Saint-Saëns sur le piano et se lança. Elle avait joué cette œuvre des années plus tôt, pour l'un de ses examens – en sixième année, lui semblait-il. Elle n'avait pas raté une seule note alors, et avait même obtenu une mention spéciale pour son interprétation. Mais aujourd'hui, elle jouait affreusement mal. Elle revisitait l'œuvre d'une main laborieuse, déterminée à ne pas s'arrêter avant d'en avoir fini.

– Non, c'est trop horrible. Je ne peux pas. Je lirai un poème à la place, ce sera bien mieux.

– Non, rétorqua Marlowe. Cette œuvre est l'hommage parfait à ton père. Et, oui, je te confirme que c'était horrible. Mais tu peux le faire, je le sais. Je t'aiderai, d'accord ? Si tu t'entraînes deux heures par jour d'ici au service, je peux t'assurer que ce sera top.

Il commença alors à décomposer chaque ligne, lui faisant travailler le moindre passage épineux, annotant la partition dès qu'il sentait que cela l'aiderait. Au bout d'une heure et demie de douloureuse analyse, il lui

demanda de rejouer l'œuvre du début.

C'était beaucoup mieux, cette fois. C'était encore loin d'être parfait, mais au moins parvenait-on à reconnaître de quelle œuvre il s'agissait. Emilia laissa exploser sa joie, sous les yeux d'un Marlowe hilare.

– Bravo, la félicita-t-il.

– Je suis sur les rotules !

– Tu as travaillé dur. On ferait mieux d'arrêter. Ça ne sert à rien de pousser trop loin.

– Ça te dit un petit verre de vin avant de partir ? lui proposa-t-elle, en espérant sincèrement qu'il accepte. Je ne parviendrai jamais à vider la cave de papa si je dois tout boire toute seule...

Marlowe hésita un instant, avant de capituler.

– Juste un verre, alors. On m'attend.

Emilia ne put s'empêcher de se demander si c'était cette fameuse Delphine qui l'attendait, mais évidemment, elle n'allait pas lui poser la question.

Elle alluma la chaîne dans la cuisine. Aussitôt, un duo saxo-piano jazzy à la touche parisienne envahit la pièce. Emilia s'immobilisa, transie par l'émotion. Ce devait être la dernière chose que Julius avait écoutée...

Marlowe entra dans la cuisine à son tour, sélectionna un vin dans le casier à bouteilles et ouvrit un tiroir dont il sortit le tire-bouchon « Bilame » tant chéri par Julius et par les sommeliers français. Il ouvrit alors la bouteille d'un geste expert et leur servit chacun un verre.

Lorsqu'il leva les yeux vers elle, il découvrit qu'elle pleurait.

– Excuse-moi, rit-elle. Ça ne prévient pas quand ça vient, en général. Il suffit d'un peu de musique et c'est parti...

– Ne t'inquiète pas, je comprends, murmura tristement Marlowe en lui tendant son verre. Mais tu sais, il n'y a rien de mal à pleurer.

Emilia s'efforça de reprendre ses esprits ; elle n'avait pas envie de pleurer, aujourd'hui. Elle but alors son verre et, pour la première fois depuis son retour, parvint à se détendre pleinement. La cuisine lui semblait vivre de nouveau, entre la musique et la compagnie, et elle se surprit même à rire quand Marlowe lui parla du désastreux projet d'école de poker que Julius et lui avaient tenté de mettre sur pied deux hivers plus tôt.

– Plus nuls que nous, ça n'existait pas... Heureusement que nous n'avions pas le droit de miser plus de cinq livres, sinon tu n'aurais même plus de toit au-dessus de la tête, ma pauvre !

Emilia se garda de commenter qu'elle doutait d'en avoir un encore longtemps.

Lorsqu'il fut parti, après non pas un mais deux verres de vin, l'appartement lui parut légèrement moins sinistre. Il lui avait ébouriffé les cheveux, ce à quoi elle avait répondu par un grand sourire avant de fermer la porte sur lui. Les gens étaient bons avec elle. Du moins, ceux que son père avait eus dans sa vie.

Quand elle alla se coucher ce soir-là, ce fut sous un raz-de-marée de notes chromatiques, de partitions, de pizzicati mais aussi d'emprunts bancaires,

d'heures d'ouverture et de crescendo. Sans parler de l'ordre de cérémonie pour la commémoration de Julius – toute la ville semblait vouloir faire quelque chose. Mais malgré ce tourbillon de pensées, elle se dit qu'elle était chanceuse d'avoir le soutien de personnes si merveilleuses. June, Mel et Dave, Andrea, Marlowe... Quoi qu'elle décide, elle savait que tout irait bien.

EMILIA NIGHTINGALE

Héroïnes littéraires éponymes

Paméla, Samuel Richardson

Jane Eyre, Charlotte Brontë

Lolita, Vladimir Nabokov

Zuleika Dobson, Max Beerbohm

Emma, Jane Austen

Anna Karénine, Léon Tolstoï

Madame Bovary, Gustave Flaubert

Mrs Dalloway, Virginia Woolf

Heurs et malheurs de la fameuse Moll Flanders,

Daniel Defoe

Matilda, Roald Dahl

Le matin de la commémoration, toute l'équipe de Nightingale Books se regroupa au milieu de la boutique avant de prendre le chemin de l'église. Emilia était particulièrement fière de sa petite troupe. June, qui venait encore quotidiennement leur donner un coup de main, portait une robe en laine rose bonbon avec écharpe assortie. Dave le Goth avait beau toujours porter du noir, il avait pour l'occasion enfilé une splendide redingote en velours et noué ses cheveux d'un ruban noir. Mel, qui s'était changée trois fois, avait finalement opté pour une jupe ample de satin violet et un haut plongeant qui mettait en valeur son impressionnant décolleté. Emilia avait quant à elle choisi une robe noire à col montant, aux manches à dentelle et à la jupe évasée qui lui tombait presque jusqu'aux chevilles tout en lui permettant de jouer sans être gênée. Ses cheveux cuivrés étaient tirés en un joli chignon.

– On se croirait tout droit sortis d'un roman de Dickens, commenta June en souriant. Il serait très fier.

Ils avaient décidé de fermer la boutique, par simple respect pour Julius, mais Mel et Dave reviendraient l'ouvrir dès la fin du service. Emilia n'avait rien prévu après la commémoration. Elle avait l'impression d'avoir déjà servi le thé à tout Peasebrook ces dernières semaines, et elle n'avait eu ni l'énergie ni le cœur à organiser une réception. Elle comptait sur un service fort en émotions, et ce serait bien suffisant. Elle pourrait ensuite commencer à regarder vers l'avenir et prendre des décisions bien concrètes.

– Avant de partir, je tenais sincèrement à vous remercier, tous les trois. Vous avez été de véritables trésors. Je n'aurais jamais tenu sans vous, je vous assure...

– Ttt, répliqua June en la prenant par l'épaule. Tu es une dure à cuire, ma jolie. Et tu sais à quel point nous estimions tous ton père.

– Oui. Alors allons lui faire nos derniers adieux, conclut Emilia. Offrons-lui le service qu'il mérite.

Derrière le masque de bravoure qu'elle s'arrachait, elle se sentait si minuscule... Elle aurait tellement voulu que son père soit là pour la rassurer, pour lui dire que tout irait bien, mais c'était une chose qu'il ne referait plus jamais. C'était à elle, désormais, de faire en sorte que tout aille bien. Et pas seulement pour elle-même, commençait-elle tout juste à comprendre. Pour tout le monde. Julius avait tant laissé derrière lui : tellement d'amitiés, tellement de loyauté...

Elle ferma la porte de la boutique avec un geste solennel et emprunta le long boulevard en direction de l'église, entourée de son petit groupe. Marlowe était déjà sur place. Il avait pris le violoncelle de Julius avec lui afin qu'il soit prêt

pour son arrivée. Le quatuor jouerait également une œuvre d'Elgar, l'un des grands amours de Julius. Marlowe avait arrangé la *Chanson de Nuit* spécialement pour l'occasion. St Nick se trouvait à l'autre bout de la rue, accolé à un vieux cimetière. C'était une belle journée d'automne, avec un ciel bleu froid et un vent frais qui charriait le parfum des feuilles mortes. Emilia passa la porte de l'église et se figea. Le service ne débiterait pas avant une demi-heure, et les bancs étaient déjà pleins à craquer.

– Mon Dieu, souffla-t-elle en plaquant une main sur sa bouche. Vous avez vu ce monde ?

June lui tapota tendrement l'épaule avant de lui murmurer à l'oreille :

– Évidemment, ma chérie. Évidemment...

Sarah adorait sa cuisine, le matin. Le manoir disposait bien entendu d'un bureau, mais c'était autour de cette table qu'elle aimait se regrouper avec son équipe pour parler des éventuels soucis rencontrés avec les visiteurs, des événements à venir, ou encore partager les idées de chacun. La bouilloire était toujours pleine sur la cuisinière, et il y avait constamment une assiette de petits gâteaux en provenance directe du salon de thé. Cette période de l'année était la plus calme pour eux. Ils prenaient toujours un peu de temps, en automne, pour souffler entre la frénésie de l'été et le séisme de Noël.

Elle avait passé sa semaine à auditionner le futur père Noël du manoir, et cela s'était révélé bien plus complexe que ce qu'elle s'était imaginé. Leur ancien père Noël avait enfin décidé de raccrocher ses bottes, mais dénicher quelqu'un d'à la fois affable, jovial et barbu (elle se méfiait des fausses barbes comme de la peste : au manoir de Peasebrook, tout était une question d'authenticité) était un véritable défi. Cela lui avait toutefois permis de ne pas s'appesantir sur le service commémoratif à venir.

Mais le jour J était arrivé. Le service aurait lieu à midi. Personne n'avait jamais demandé de comptes à Sarah, au manoir – elle était devenue experte en escapade amoureuse –, mais aujourd'hui, elle se sentait désagréablement vulnérable, exposée aux yeux de tous, comme si ses émotions s'apprêtaient enfin à la trahir, elle qui avait si bien caché son jeu jusqu'ici.

Évidemment, le plus sûr restait de ne pas s'y rendre. De se recueillir seule, dans son coin, à l'abri. Mais elle voulait être là pour lui. Elle savait qu'il l'aurait voulu. Elle aurait aimé avoir quelqu'un sur qui s'appuyer, quelqu'un pour l'accompagner dans cette épreuve, mais elle ne s'était jamais confiée à qui que ce soit. Cela avait été l'unique moyen de s'assurer de son secret. Si elle parvenait à ne pas craquer aujourd'hui, elle était saine et sauve.

Le risque encouru lui faisait tourner la tête. Peut-être était-ce plus sain de se concentrer sur cela que sur la peine qu'elle endurait, ce petit paquet noir qu'elle n'ouvrait que lorsqu'elle se savait seule...

Elle savait également que le naturel était sa meilleure arme. Elle n'avait jamais fait mine de ne pas connaître Julius. S'il lui était arrivé de tomber sur lui alors qu'elle se promenait avec Ralph en plein Peasebrook, elle avait toujours mis un point d'honneur à le saluer. Qu'elle aille lui rendre hommage

ne paraîtrait donc pas le moins du monde déplacé.

Ralph lisait son journal, et les deux filles qui travaillaient dans le bureau comparaient des messages sur leurs téléphones respectifs.

– Je descends en ville, Ralph. Je vais à la commémoration de Julius Nightingale, annonça Sarah d'un ton tout à fait détaché, même si jamais une phrase n'avait autant glacé son cœur.

– Très bien, à tout à l'heure, répondit Ralph sans même prendre la peine de lever les yeux de son journal.

Elle s'était déjà demandé s'il se doutait de quelque chose, voire s'il était au courant, mais au vu de sa réaction aujourd'hui, son mari ne savait rien. Et il ne le saurait jamais, désormais.

Sarah n'avait pas cherché à être une femme adultère. Mais comme celles qui l'étaient, elle avait fini par trouver un moyen de justifier son infidélité. Le fait que Julius ne soit pas marié était la seule chose dont elle s'était réjouie – au moins ne risquait-elle de causer du tort qu'à son propre couple. Elle était la seule à s'être jamais accablée de remords vis-à-vis de son attitude, car personne d'autre n'était au courant. Et durant ces terribles moments de culpabilité, son côté sombre déclarait que Ralph était chanceux qu'elle ne l'ait pas quitté. Il devait s'estimer heureux que la seule conséquence de son comportement ait été cette liaison.

Cela avait eu lieu quinze ans plus tôt, mais le choc était aujourd'hui aussi vivace dans son esprit.

Avec du recul, Sarah avait conscience que sans la force de leur union, Ralph aurait été dans l'incapacité de lui confesser l'immensité de la dette qu'il avait contractée. Un homme plus lâche que lui aurait mené sa famille entière à la ruine. Ralph s'en était empêché. Pour cela, Sarah lui devait, si ce n'était de la gratitude, au moins un peu de reconnaissance. Elle ne lui aurait jamais pardonné, s'ils avaient dû vendre le manoir par sa faute. Jamais.

Il était assez rare qu'une demeure comme celle-ci soit l'héritage d'une femme, mais les parents de Sarah la lui avaient confiée à ses trente ans avant de prendre la poudre d'escampette pour les îles Scilly. Sarah avait dès le début endossé cette responsabilité avec un enthousiasme sans faille. Ralph travaillait à la City en tant qu'analyste financier et gagnait suffisamment pour entretenir le manoir et faire vivre sa famille. Mais lorsque la pression s'était faite trop forte, il avait décidé de prendre sa retraite anticipée. Il avait tout calculé : les coffres étaient largement assez remplis pour les faire vivre plus que correctement. Il touchait en sus le loyer de son ancienne chambre de Kensington et jouait encore en Bourse.

« On ne croulera pas sous les millions, c'est tout », avait-il dit à Sarah tout en sachant que sa femme n'avait jamais eu cette ambition. Par ailleurs, la vie serait bien plus simple s'il n'avait pas à passer la semaine à Londres, et il serait là pour Alice, le trésor de leur vie. Ils se lancèrent donc, chacun menant son propre rythme tout en confirmant que l'existence était bien plus douce ainsi, lorsqu'ils se retrouvaient pour boire un café en plein milieu de la

matinée, se rendaient aux spectacles scolaires d'Alice ensemble ou décidaient d'aller déjeuner au White Horse sur un coup de tête. Quand Ralph travaillait, ils se voyaient très peu, et chacun avait conscience que ce n'était pas ainsi que l'on faisait tenir un mariage.

Ralph s'était pris d'une passion pour les courses de chevaux. Il était habitué à jongler avec l'argent, et l'adrénaline lui manquait. Sarah savait qu'il lui arrivait de parier, mais elle n'y voyait pas d'inconvénient. Il était important que son mari ait un centre d'intérêt, et si cela signifiait de le voir étudier le *Racing Post* au petit-déjeuner avant de partir aux courses avec ses amis, cela lui était bien égal. Elle-même appréciait de se rendre à Cheltenham ou à Newbury à l'occasion, lorsque l'événement en valait la peine ou qu'un cheval qu'ils connaissaient courait.

Jusqu'à ce qu'un jour, elle découvre Ralph assis à la table de leur cuisine, une bouteille de whisky et un trousseau de clefs posés devant lui. Sarah se figea lorsqu'elle reconnut les clefs du cabinet d'armes.

– Enlève ça de mes yeux, lança Ralph, la voix rendue râpeuse par l'alcool.

– Qu'est-ce qui se passe ? hoqueta Sarah en s'emparant des clefs, le cœur lui martelant la poitrine. Tu es saoul.

Ralph n'était pas du genre à se mettre dans un état pareil à onze heures du matin. Onze heures du soir, peut-être.

Il se frotta longuement le visage et leva la tête vers elle. Ses yeux étaient injectés de sang.

– Je suis désolé.

– Il va falloir cracher le morceau, répliqua Sarah d'un ton sans appel. Qu'est-ce qui se passe, Ralph ?

– J'aurais dû me retirer tant que j'étais en tête. Je n'étais qu'à un point... Mais je n'ai pas pu résister, évidemment... Pourtant, qui est mieux placé que moi pour savoir qu'il n'y a qu'un seul gagnant dans ces cas-là : le bookmaker...

Sarah s'assit face à lui, de l'autre côté de la table.

– Tu as perdu de l'argent ?

Il hocha la tête.

– Au moins as-tu le cran de me le dire. Il n'y a pas mort d'homme, Ralph. On va s'en sortir.

– Je ne pense pas que tu aies saisi.

Il empoigna le goulot de la bouteille pour noyer son chagrin, mais Sarah l'en empêcha d'un geste.

– Ça n'aidera pas. Je t'écoute, Ralph. Dis-moi.

– J'ai tout perdu.

– Comment ça ? souffla Sarah, une angoisse sourde s'emparant peu à peu d'elle.

– Tout mon argent. Tout ce que j'avais.

Sarah déglutit. Tout son argent ? Elle n'avait aucune idée de ce que cela représentait, à vrai dire. Non pas que Ralph ait cherché à lui cacher quoi que

ce soit, mais ses capitaux fluctuaient quotidiennement. Sarah disposait de son propre compte en banque, avec l'argent familial, et ils avaient un compte commun pour les factures, mais ni l'un ni l'autre ne s'étaient jamais intéressés aux finances de sa moitié.

– Je ne comprends pas.

– Mes comptes sont ouverts sur mon ordinateur si tu veux y jeter un œil, dit-il d'un regard sombre que Sarah avait du mal à soutenir. J'ai brisé toutes mes règles... J'ai laissé l'émotif prendre le dessus, et voilà...

– Combien ?

Il tourna l'écran de son ordinateur vers elle. Son cœur se souleva aussitôt.

– Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Ralph ne parvint qu'à s'arracher un haussement d'épaules désabusé. Sarah s'efforçait d'y voir clair, mais son cerveau refusait d'admettre tout autant l'existence de cette somme affolante que le fait qu'elle n'ait rien vu venir. Elle avait été trop absorbée par Alice et le manoir pour se rendre compte de quoi que ce soit.

– Je ne pensais pas que ça se passerait comme ça, murmura-t-il d'une voix enrouée. Je me serais arrêté.

– Ralph, tu sais mieux que quiconque...

– C'est pour ça que je ne pensais pas risquer quoi que ce soit.

Cherchant à tout prix une solution, Sarah proposa celle qui lui paraissait la plus sensée.

– Il va falloir vendre ton appartement.

Cette chambre était leur filet de sécurité.

Ralph leva de nouveau les yeux vers elle. Son regard lui suffit.

– Non, ce n'est pas vrai !

Elle était restée à ses côtés, évidemment. Elle l'aimait encore, et elle n'avait aucune envie de détruire leur petite famille et ce qu'ils avaient construit ensemble. Elle l'avait soutenu sans faille et avait pris le taureau par les cornes. Elle lui avait d'abord fait reconnaître son addiction, puis lui avait retiré ses cartes de crédit, son ordinateur, et avait demandé l'accès à ses comptes en banque – tout cela avec son accord, bien sûr, l'idée n'ayant jamais été de l'émasculer. Ils devaient à tout prix trouver un moyen de le préserver de la tentation, et Sarah était tout à fait prête à jouer le gendarme si c'était le prix à payer.

Ce fut à cette période qu'elle décida d'utiliser le manoir pour faire entrer de l'argent dans les caisses, et donc de l'ouvrir au public. C'était là la solution la plus raisonnable s'ils voulaient avoir un salaire régulier. Cela allait demander beaucoup de travail, mais ce n'était certainement pas ce qui allait effrayer Sarah. Après tout, ce manoir faisait partie de sa vie depuis toujours ; pourquoi ne pas l'y intégrer davantage ?

Mais la confiance qu'elle avait jadis placée en Ralph s'était dissipée, et elle ignorait si elle la retrouverait un jour. Il avait tout risqué par pure folie, et elle était convaincue que le manoir n'avait été sauvé que d'un cheveu. Cela lui

glaçait le sang d'imaginer ce qu'ils seraient devenus... Son respect pour lui avait également disparu. C'était un homme faible. Il avait beau se trouver toutes les excuses du monde, il n'était tout simplement pas celui qu'elle avait imaginé. En aucun cas elle ne se reprochait ce qui était arrivé. Elle était une bonne épouse, et elle avait suffisamment confiance en elle pour ne pas commencer à se chercher une part de responsabilité dans cette affaire. Elle avait été à la hauteur, tout du long. C'était Ralph le fautif.

Elle ne partagea ce qu'il s'était passé avec personne. Elle détestait les ragots, et elle n'avait aucune envie que Ralph devienne la risée de la ville, ne serait-ce que pour le bien d'Alice. Sarah était quelqu'un d'extrêmement pudique. Et ce fardeau était très lourd à porter seule. Il lui arrivait de regretter de ne pas avoir d'amie avec qui le partager, mais elle ne se fiait à personne. Quelques verres de vin et les histoires les plus intimes faisaient partie du domaine public. Elle avait entendu assez de secrets révélés lors de soirées bien arrosées pour le savoir. Alors elle resta murée dans son silence.

Le premier Noël fut affreux. N'ayant d'autre choix que de réduire le moindre de leurs frais, ils décidèrent d'annuler leur grande fête de Noël, et Sarah dut prétexter une malheureuse opération des varices afin de rassurer ceux qui se croyaient rayés de leur liste d'invités, l'événement étant devenu une véritable tradition à Peasebrook. Faire semblant lui était insupportable et extrêmement fatigant, si bien que l'euphorie de Noël lui fut quelque peu gâchée, cet hiver-là. Gâchée par cette dette stupide, terrible et ridicule. Elle ne parvenait toujours pas à comprendre ce qui avait poussé Ralph à agir ainsi... Ils ne manquaient pourtant de rien – enfin, c'était ce qu'elle croyait. Quand il s'efforça de lui expliquer que les jeux d'argent ne suivaient aucune logique particulière, elle dut prendre sur elle pour ne pas déchaîner ses foudres sur lui.

Mais lorsqu'elle découvrit qu'ils n'avaient même pas de quoi acheter les cadeaux de Noël, le fonds de développement du manoir leur soustrayant jusqu'au dernier penny, c'en fut trop. À quoi bon jouir d'hectares de terrain si c'était pour ne pas avoir un seul sou dans les coffres ? Sarah était déterminée à ce qu'Alice ait ce qu'elle désirait et ne subisse pas les répercussions de leur crise financière. Alors elle acheta tout ce qu'il y avait sur sa liste – beaucoup plus qu'elle n'en aurait acheté habituellement, d'ailleurs –, et décida que les autres auraient des livres.

Après tout, c'étaient les livres qui lui permettaient d'échapper momentanément à l'horreur qu'elle vivait. Le soir, elle se pelotonnait dans son lit avec Ruth Rendell ou Nancy Mitford, et l'espace de quelques heures, elle était ailleurs. La lecture la rassérénait.

Elle se rendit donc chez Nightingale Books. Jusqu'ici, elle s'était contentée de dévaliser la bibliothèque du manoir pour satisfaire ses désirs d'évasion, mais elle voulait choisir des ouvrages spécifiques pour chaque membre de la famille.

Julius Nightingale se tenait derrière son comptoir, une élégante paire de lunettes demi-lune chaussée sur son nez, qu'il avait plongé dans un catalogue.

Il leva les yeux lorsqu'elle entra, et elle lui sourit.

– Bonjour, je peux vous aider ?

– Je suis venue faire mes achats de Noël. Je vais faire un petit tour, merci.

– Entendu. Criez si vous avez besoin de moi !

Elle aperçut une pile de romans de Dick Francis posée sur une table, et songea qu'elle n'aurait pas hésité à en prendre un à Ralph, il y a encore quelques mois de cela. Mais plus maintenant.

Elle s'enfonça dans les rayonnages et se perdit dans la délectation du choix qui s'offrait à elle, oubliant momentanément la douleur qui ne la lâchait plus. Elle dénicha une épaisse biographie historique pour son père, un somptueux livre de cuisine illustrée pour sa mère, *Le Monde de Narnia* pour Alice, des romans d'aventures pour ses sœurs cadettes, des recueils humoristiques qu'elle glisserait dans les toilettes du rez-de-chaussée à l'intention de ses beaux-frères... C'était incroyable comme cela pouvait apaiser son âme.

La pile était énorme. Elle tendit sa carte de crédit à Julius en priant pour qu'il y ait suffisamment sur leur compte. Elle réalisait seulement maintenant qu'elle en avait trop fait pour Alice, à force de vouloir compenser leur misère. Elle fit mine d'étudier une rangée de Penguin Classics en le laissant gérer le paiement, le cœur battant secrètement la chamade.

– Je suis vraiment navré, dit Julius. Le paiement est refusé. Ça arrive souvent en période de Noël, ajouta-t-il d'une voix rassurante.

Sarah sentit aussitôt ses joues se mettre à la brûler. Elle aurait voulu disparaître sous terre, à cet instant. Elle réalisa alors avec horreur qu'elle allait pleurer. Dieu merci, il n'y avait pas d'autre client dans la boutique... Elle se rendit soudain compte que durant tous ces mois de désarroi, de chaos, de peur et d'angoisse, elle n'avait pas une seule fois pleuré. Ralph en avait versé, des larmes, lui. Elle l'avait entendu maintes fois geindre, ce qui lui donnait envie de hurler, car tout cela aurait pu être évité si seulement il n'avait pas été aussi bête. C'était sa stupidité qui les avait mis dans cette situation. Sarah n'était toutefois pas du genre à s'emporter. C'était une personne digne et fière, qui préférerait trouver des solutions plutôt que de s'apitoyer inutilement sur son sort.

Mais à cet instant précis, elle avait le sentiment d'être une fillette de six ans dont le monde vient de s'écrouler, sa tirelire brisée en mille morceaux à ses pieds, sur le sol de la cuisine. Elle ravala ses larmes, la gorge nouée.

– Pardonnez-moi, bredouilla-t-elle.

– Prenez-les, vous pourrez me payer plus tard, répondit Julius en la gratifiant d'un sourire chaleureux. Je sais où vous habitez, comme dirait la Mafia !

– Non, je ne peux pas..., murmura-t-elle, et cette fois, elle fut incapable de retenir ses larmes.

Julius se conduisit en parfait gentleman. Il lui prépara une tasse de thé qui aurait réveillé les morts et la fit s'asseoir. Il fit preuve d'une telle compréhension et d'une telle placidité qu'elle se retrouva à tout lui raconter.

– Ma pauvre, vous n’avez pas eu une année facile, compatit-il.

Sarah plongeait le visage entre ses mains, honteuse.

– Je vous en prie, ne le répétez à personne. Je n’aurais jamais dû vous parler de ça...

– Je serai muet comme une tombe, lui promit-il solennellement. Pour tout vous dire, j’ai parfois l’impression d’être un prêtre, ici. Les gens me racontent toutes sortes de choses extraordinaires... Je pourrais écrire un livre si je n’étais pas trop occupé à les vendre !

Au final, il la fit tellement rire qu’elle retrouva goût à la vie.

– Tenez, prenez ces livres et payez-moi quand vous le pourrez, d’accord ? Je vous assure que ça ne me dérange pas.

Il insista tant qu’elle trouva plus aisé de repartir avec les livres que de refuser. Et cela lui donna une bonne excuse pour retourner le voir quelques jours plus tard, lorsqu’elle eut récolté de quoi le rembourser. Elle resta là-bas pendant presque une heure, à discuter avec lui. Quel bonheur de pouvoir parler littérature pendant des heures sans que qui que ce soit trouve cela étrange...

Les livres qu’elle avait choisis illuminèrent le Noël de Sarah. Même celui qu’elle avait offert à Dillon, le jeune jardinier qu’elle avait embauché, eut un succès auquel elle ne s’était pas attendue. Elle lui avait donné un exemplaire du *Jardin secret*. C’était une histoire qu’elle aimait encore à relire de temps en temps ; une histoire pleine d’espoir, à son sens.

Elle l’avait enveloppé de soie blanche et noué le tout d’un joli ruban émeraude.

– Tu vas probablement penser que c’est un cadeau étrange et inapproprié, lui confia-t-elle en le lui donnant, mais ce livre est l’un de mes préférés. Et je voulais que tu saches à quel point j’apprécie tout ce que tu fais ici. Grâce à toi, j’ai l’impression que mes ambitions sont toutes réalisables.

Dillon fit preuve d’une extrême politesse en le déballant. Il la remercia mille fois et lui assura que cela n’avait rien d’un cadeau ridicule. C’était d’ailleurs le seul cadeau emballé qu’il avait reçu. Ses parents lui avaient offert des lunettes de protection et une bouteille de Jägermeister.

– Pour tout vous dire, je ne pensais pas que vous me feriez un cadeau, lui révéla-t-il timidement.

Elle s’était attendue à ce qu’il range le livre une fois chez lui et ne l’ouvre jamais, mais à sa grande surprise, il vint la voir quelques jours après le Nouvel An et lui confia qu’il l’avait adoré.

Il avait peut-être simplement voulu faire preuve de politesse, mais dès que Sarah eut l’occasion de passer devant Nightingale Books, elle entra dans la boutique et en parla à Julius, qui était ravi.

– Ça doit vous arriver tout le temps que les gens viennent vous remercier de leur avoir fait découvrir quelque chose, non ?

– Oh oui ! répondit Julius. C’est pour ça que je fais ce métier. Je pars du principe qu’il y a un livre pour tout le monde, même si certains sont persuadés

du contraire. Un livre qui peut saisir votre âme et profondément vous changer...

Puis il plongea les yeux dans les siens, et Sarah sentit un pincement étrange en elle. *Cet homme est mon âme*, songea-t-elle alors.

Elle détourna le regard, gênée, mais quand elle revint vers lui, il l'observait toujours.

Elle se souvenait encore de chaque détail de cet instant, tandis qu'elle enfilait son manteau bleu marine, qu'elle rehaussa d'une écharpe en soie. La dernière qu'il lui avait offerte. Ils s'offraient toujours des écharpes à Noël. C'était un accessoire qui ne semait jamais aucun doute, contrairement aux trop évidents bijoux. Et pourtant, ces étoffes étaient le symbole de leur intimité. Sarah ne se lassait pas du contact soyeux du tissu sur sa peau, ce contact qui lui rappelait tant la douceur des mains de son amant.

Elle boutonna son manteau et s'empressa de rejoindre sa voiture.

Pour une fois, Thomasina était bien contente d'avoir une classe dissipée. Jouer au gendarme lui permettait au moins d'oublier le stress qui la rongait. Il faut dire qu'ils étaient particulièrement agités, aujourd'hui. De toute évidence, l'attention que nécessitait la confection d'une béchamel n'était pas du goût de tout le monde. Ses étudiants aimaient préparer des choses qu'ils pouvaient ensuite emporter chez eux : pizzas, muffins, feuilletés... Une sauce béchamel demandait une concentration et une maîtrise sans faille. Il était tout aussi difficile de ne pas la brûler que de se débarrasser des grumeaux. Cela nécessitait de l'entraînement et de la patience, deux vertus qui n'avaient rien d'inné chez ses adolescents.

Lauren, de loin sa meilleure élève, brandit sa casserole pour lui révéler une sauce parfaitement lisse.

– Génial, commenta Thomasina avec un sourire.

Elle était particulièrement fière, car Lauren faisait partie des « élèves à problèmes » de l'école. Son caractère perturbateur lui avait fait plus d'une fois frôler l'exclusion. Lauren n'était pas bavarde : elle était *incapable* de se taire et de se concentrer plus de cinq secondes d'affilée. Thomasina ne comptait plus les réunions durant lesquelles le comportement de Lauren avait été condamné par ses collègues.

« Cette fille finira soit en prison, soit sur la liste des personnes les plus riches du pays... », soupirait la directrice.

Pour une raison qu'elle ignorait, Lauren se tenait parfaitement bien dans son cours. Thomasina semblait être l'unique professeur à avoir un tant soit peu d'influence sur la jeune fille. Ce qui était étrange, car en général, les gens paraissaient plutôt ne pas faire attention à elle.

Deux mois auparavant, elle avait décidé de prendre un gros risque et, avec la permission de la directrice, elle avait proposé à Lauren de venir l'aider dans sa petite entreprise le samedi.

« Bonne idée », avait répondu sa responsable. « Cela lui évitera de passer sa journée à voler dans les magasins ou à boire comme un trou. »

Et elle n'exagérerait pas. Lauren avait déjà côtoyé le poste de police pour les deux infractions. Thomasina fut toutefois très surprise par l'enthousiasme de la jeune fille, lorsqu'elle accepta sa proposition.

– Vous voulez que je fasse quoi, au juste ?

– Que tu m'aides à préparer, à mettre la table, à vérifier que tout est impeccable – verres, assiettes, couverts. Que tu coures à l'épicerie s'il me manque quelque chose... Et que tu serves pendant que je fais la cuisine.

– En gros, que je fasse votre larbin, quoi, avait souri Lauren.

– Si tu veux.

Elle savait qu'elle prenait un risque énorme, mais Thomasina était convaincue d'avoir décelé quelque chose, chez Lauren, qu'aucun de ses collègues n'avait su percevoir. Elle l'avait vue se concentrer sur chacune de ses préparations, chose inédite jusqu'ici. Lauren se fichait bien de la partie théorique, mais la pratique avait réussi à capter son intérêt, et elle s'y adonnait avec une ferveur qui frisait la passion. Par ailleurs, la jeune fille voulait faire plaisir à Thomasina – encore une chose que les autres professeurs n'avaient pas réussi à éveiller en elle. Thomasina désirait capturer cette passion et en faire quelque chose de grand. Lui proposer un emploi en dehors de l'école, où elle n'avait pas un public devant lequel faire le pitre, en était la première étape. Elle s'appêtait à quitter la salle de classe quand Lauren l'appela.

– Vous avez besoin de moi ce week-end, mademoiselle ?

– Oui, s'il te plaît. J'ai un anniversaire de mariage de prévu.

Elle la considéra alors de la tête aux pieds.

– Mais tu connais le topo : ongles coupés, pas de parfum, et cheveux attachés.

Lauren était en effet arrivée ce matin-là avec des faux ongles recouverts de strass et une crinière blonde totalement crêpée. Quant à son parfum, il aurait pu faire tomber les mouches.

– Je sais..., rumina-t-elle en levant les yeux au ciel avant de les poser sur ses ongles couleur argent zébrés de noir. Vous savez le temps que ça prend de faire ça ?

– Ce n'est pas négociable, déclara Thomasina tout en enfilant son manteau.

Son ventre était de plus en plus noué. Pourquoi avait-elle dit oui ? Elle commençait à espérer une catastrophe naturelle – un ouragan, peut-être ? Il était beaucoup trop tôt pour une tempête de neige... Ou peut-être sa voiture ne démarrerait-elle pas ? Ce ne serait pas sa faute si elle ne venait pas, dans ce cas.

– Mademoiselle, ça va ? lança Lauren, qui la dévisageait avec des yeux ronds.

– Oui... Je dois faire quelque chose et ça m'angoisse, c'est tout.

– Qu'est-ce que c'est ?

– J'ai promis de faire une lecture durant la commémoration d'un ami.

Thomasina préférait ne même pas y penser. Si elle y pensait, elle savait qu'elle ne le ferait pas. Le livre était bien calé dans son sac – *À la recherche*

du temps perdu, de Proust. Cela lui avait paru évident de citer le passage culinaire le plus connu de la littérature. Elle l'avait lu à haute voix des dizaines de fois, chez elle. Mais s'entraîner à la maison ne servait strictement à rien, car il n'y avait jamais personne d'autre qu'elle, là-bas.

Lauren l'observait toujours du même air perplexe.

– Vous avez peur de quoi, au juste ? Vous allez tous les tuer, ma parole ! lança-t-elle avant de se rendre compte de sa bourde. Enfin, vous voyez ce que je veux dire, quoi...

Thomasina ne put s'empêcher d'en rire. Et elle se sentait reboostée par la confiance que son élève mettait en elle.

– Merci, Lauren.

– Normal. Vous n'arrêtez pas de me dire que je peux faire toutes ces choses dont je me sens incapable. « Peu importe ce que pensent les autres. Ce qui compte, c'est d'essayer », pas vrai ?

Thomasina était touchée par la sagesse de Lauren. Elle n'aurait jamais imaginé que la jeune fille prendrait ses paroles d'encouragement tant à cœur. Cela suffit à lui insuffler la bravoure dont elle avait si urgemment besoin.

Sarah se glissa dans l'église juste avant que le service ne débute et hoqueta de surprise face à la foule rassemblée. Elle chercha discrètement une place libre, croisant les doigts pour que personne ne se retourne sur elle. Elle dut se rappeler qu'il n'y avait aucune raison de se cacher, mais elle n'avait pas envie de se sentir observée. Elle dénicha un siège juste à côté d'un pilier. Elle n'aurait pas la meilleure des vues, mais au moins le pilier la protégerait-il un tant soit peu. Elle s'assit à l'instant où le pasteur entamait son discours.

Oh, Julius..., se lamenta-t-elle en plaquant les mains sur ses cuisses pour les empêcher de trembler.

Thomasina passerait parmi les premiers. Horrifiée, elle lut son nom dans l'ordre de cérémonie et réalisa qu'elle ne pouvait plus revenir en arrière. D'un autre côté, elle serait d'autant plus vite débarrassée... Elle se trouvait au premier rang, aux côtés de ceux qui avaient accepté de faire une lecture, ou de jouer un morceau. Son cœur battait la chamade et ses paumes étaient moites. Elle aurait voulu prendre ses jambes à son cou, mais l'idée de se donner ainsi en spectacle avait de quoi refroidir. Elle n'avait plus le choix, désormais.

Puis, soudain, l'hymne précédant son intervention, *Fight the Good Fight*, prit fin. Elle quitta le banc et gagna la chaire d'un pas lourd, comme si elle marchait vers sa propre mort. Elle grimpa l'escalier en colimaçon et, une fois là-haut, eut l'étrange impression de se retrouver parmi les nuages. Elle posa le livre sur le lutrin, ouvert à la page qu'elle s'apprêtait à lire. Les mots, qu'elle avait surlignés en rouge, tourbillonnaient devant ses yeux. Elle était incapable de regarder l'assemblée. L'idée que chaque personne ici présente était en train de l'observer, attendant qu'elle débute, lui donnait des sueurs froides. Elle en tremblait. *Lance-toi, s'encouragea-t-elle. Le reste viendra tout seul. Tu verras, ça sera terminé plus vite que tu ne le crois.*

Elle se mit à lire, mais sa voix était à peine audible. Elle s'interrompit,

s'éclaircit la gorge, s'efforça d'ignorer le petit démon qui lui chuchotait de prendre la poudre d'escampette, et reprit sa lecture. Plus elle avançait et plus sa voix était posée.

Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ?

Elle prononça les trois dernières phrases d'un ton mesuré tout en levant les yeux sur l'assemblée. Les gens buvaient chacun de ses mots, et elle fut soudain submergée par la joie d'avoir accompli, pour Julius, ce qui lui avait pourtant paru impossible. Elle conclut sa lecture d'un sourire et ferma le livre d'un geste calme. Et assuré. Oui, de l'assurance : c'était exactement ce qu'elle ressentait.

Heureusement pour Sarah, personne dans l'église ne put retenir ses larmes lorsque Emilia joua son œuvre sur le violoncelle de Julius.

Elle avait prononcé quelques mots avant de commencer, debout devant l'assemblée.

– Mon père m'a évidemment transmis l'amour des livres, mais il m'a également transmis une profonde passion pour la musique. J'avais cinq ans lorsqu'il a commencé à me laisser toucher son violoncelle. Depuis ce fameux dimanche après-midi où il m'a appris à jouer *Twinkle, Twinkle, Little Star*, je n'ai plus décroché. J'ai étudié la musique et réussi tous mes examens, même si je n'ai jamais prétendu atteindre son niveau. Nous jouions souvent ensemble, et l'œuvre que je vais vous interpréter maintenant était l'une de ses préférées. Il s'agit du *Cygne*, de Saint-Saëns.

Elle inclina légèrement la tête, s'assit, prit son archet et se mit à jouer. La mélodie était douloureusement triste, ses notes poussivement mélancoliques résonnant à travers toute l'église. Sarah les sentait lui pénétrer le cœur pour mieux le briser. Elle tomba alors à genoux sur le banc de prière devant elle et enfouit son visage entre ses bras, s'intimant de ne pas craquer, prenant de longues goulées d'air jusqu'à ce que la dernière note cesse de résonner. Un long silence suivit, seulement brisé par des reniflements tristes et des bruits de mouchoirs froissés. Alors, quelqu'un se mit à applaudir, et bientôt, toute

l'assemblée l'imita. Sarah souffla un bon coup, se rassit et se joignit à l'ovation. Elle savait comme Julius aurait été fier, à cet instant. Elle savait à quel point il adorait sa fille, et elle aurait tant aimé confier à Emilia la façon dont ses yeux s'illuminaient chaque fois qu'il lui avait parlé d'elle...

Emilia était sur un petit nuage. Elle avait passé ces deux dernières semaines à répéter tous les soirs jusqu'à ce que le résultat soit parfait, mais elle avait terriblement angoissé à l'idée que sa mémoire ou ses émotions ne la trahissent le moment venu. Ça n'avait pas été le cas. Elle alla se rasseoir et écouta le quatuor jouer la *Chanson de Nuit* d'Elgar. Étrangement, la direction de Marlowe avait le pouvoir de rendre l'œuvre exaltante, plutôt que triste. Emilia avait pourtant été convaincue que son pauvre petit cœur ne tiendrait pas le morceau entier, mais lorsque les dernières notes se turent, elle respirait toujours. Elle était encore en vie.

Thomasina devait retourner à l'école donner son dernier cours de la journée. Elle traversait le cimetière, slalomant entre les tombes délabrées, quand elle sentit une main se poser sur son bras. Elle se retourna et découvrit Jem, tout sourire.

– C'était très émouvant, comme passage, la félicita-t-il. J'aurais bien aimé avoir votre cran. Mais il n'y a pas beaucoup d'œuvres littéraires liées au fromage, et c'est tout ce que nous avons en commun, malheureusement...

Il esquissa une moue morose, mais elle savait bien qu'il plaisantait.

– Merci, répondit-elle en riant. Ça n'a pas été facile, pourtant. J'étais morte d'angoisse.

– Ça ne se voyait pas !

– C'est vrai ?

Thomasina était pour le moins surprise. Elle avait été convaincue que sa peur la trahirait.

– Mais oui, je vous assure. Au fait, ma mère a adoré les bouquins. Merci encore...

– Alors ça, ça me fait plaisir !

Un silence gênant s'installa alors, les feuilles mortes voletant tout autour d'eux.

– Bon, je dois y aller, déclara Thomasina. J'ai un cours à donner.

– Et moi, on m'attend à la boutique. À la prochaine ! lança-t-il en levant une main.

Puis il s'éloigna en direction du centre-ville, et Thomasina le regarda partir avec la désagréable sensation qu'elle aurait dû davantage lui parler – mais qu'aurait-elle pu lui dire de plus ?

Après le service, Emilia partit ranger son violoncelle dans la sacristie, soulagée d'avoir quelque chose pour la tenir occupée. L'hommage n'aurait pas pu être plus parfait, et elle ne pouvait s'empêcher de songer comme son père aurait apprécié les contributions de chacun. Il allait falloir qu'elle envoie un mot de remerciement à tous ceux qui avaient participé.

– C'était magnifique, ce que tu as fait.

Elle sursauta et fit volte-face. Marlowe se tenait derrière elle, un grand sourire lui barrant le visage.

– Je te l’avais bien dit : c’est en pratiquant qu’on atteint la perfection.

– Je n’irai pas jusqu’à parler de perfection, tout de même.

– C’était du moins très honorable...

Elle fit mine de faire la moue.

– Je te signale que j’ai eu une mention lorsque je l’ai joué pour mes examens !

– Ça tombe bien. Je voulais justement te demander quelque chose.

Il avait l’air un peu gêné. Emilia sentit aussitôt ses joues rosir. Allait-il lui proposer de sortir avec lui ? Non, pas dans un moment pareil, tout de même ? Mais au fond, une petite part d’elle aurait aimé que ce soit le cas. Elle n’aurait pas refusé d’aller boire un verre, elle aimait beaucoup Marlowe, et son père ne voyait que par lui. C’était un homme intéressant, drôle...

– Je me demandais si tu accepterais de prendre la place de ton père dans le quatuor ?

– *Quoi ?*

Ce n’était pas du tout ce à quoi elle s’était attendue...

– La pauvre Felicity est beaucoup trop limitée maintenant, et je n’ai pas envie de lui mettre la pression. Si tu te joins à nous, Delphine pourra reprendre le poste de second violon, ce dont elle se réjouira... Ce qui aura pour conséquence de rendre ma vie bien plus facile, ajouta-t-il avec un sourire triste.

Delphine. Évidemment. Elle avait joué à la cérémonie, aujourd’hui, la sobriété incarnée, dans sa robe droite noire. Comment Emilia avait-elle pu, ne serait-ce qu’une seconde, imaginer que Marlowe s’intéressait à elle ?

Elle secoua alors résolument la tête.

– Je n’ai pas le niveau. Tu as vu le temps que ça m’a pris pour jouer correctement rien qu’une œuvre ?

– Je ne te le demanderais pas si je considérais que tu n’avais pas le niveau. Ma réputation est en jeu, Emilia. Je ne me permettrais pas de la risquer.

– Écoute, ma vie est dans le flou total, d’accord ? Je ne sais pas si je vais rester ici, si je reprends la boutique..., balbutia-t-elle, à court d’excuses.

– Tu n’as qu’à te fixer jusqu’à la fin de l’année pour l’instant. C’est une période assez calme, pour nous, en dehors de quelques concerts de Noël. Et du mariage d’Alice Basildon, bien sûr.

Il ne la quittait pas du regard, ses yeux bleus l’implorant derrière ses lunettes.

– Je peux te donner des cours, si tu veux, histoire que tu ne te sentes pas à la traîne.

Emilia se sentait faiblir de minute en minute. Évidemment qu’elle aurait adoré cela. Mais elle avait peur.

– Je n’ai pas envie de vous mettre des bâtons dans les roues.

– Tu sais, on se contentera de jouer quelques morceaux de Noël et le

répertoire habituel des mariages. Je ne te parle pas de Prokofiev...

Elle le dévisagea. Comment pouvait-elle résister à un sourire pareil ? Rejoindre le quatuor constituerait la distraction parfaite à tout ce stress et à toutes ces questions qu'elle avait à gérer au quotidien. Et même si elle devait fermer Nightingale Books demain, elle aurait encore des mois de détails à régler avant d'en être définitivement débarrassée. Mais la raison principale qui la poussait à accepter, c'était la fierté que son père ressentirait, s'il savait qu'elle prenait sa place. Elle se rappelait sa patience, lorsqu'il lui avait fait lire ses premières partitions, ou appris à tenir son archet... Ils avaient joué beaucoup de duos ensemble, et Emilia s'était chaque fois sentie transportée par la musique, par la joie d'être en osmose avec quelqu'un d'autre. Et cette sensation lui manquait. Elle savait qu'elle la retrouverait, avec le quatuor.

– Tu me promets de me le dire, si je suis un boulet, d'accord ?

– Je te le promets, répondit Marlowe. Mais je suis sûr que ça n'arrivera pas. C'est un oui, alors ?

Emilia prit un dernier instant de réflexion avant de hocher la tête.

– C'est un oui.

Marlowe paraissait aux anges.

– Ton père serait hyper fier, ma belle.

Puis il la serra dans ses bras, et Emilia se sentit envahie d'une douce chaleur.

Elle se persuada qu'il s'agissait seulement du plaisir de faire quelque chose que son père aurait souhaité qu'elle fasse...

Sarah retourna au manoir les yeux et le cœur à sec, totalement engourdie par la bride qu'elle mettait depuis si longtemps à ses émotions. Elle les avait réfrénées avec une telle force qu'elle était convaincue de ne plus jamais rien pouvoir ressentir de sa vie. La morosité la frappa de plus belle lorsqu'elle tourna dans l'allée. *Oh non...* Nous étions vendredi soir. Le vendredi, c'était tourte au poisson et faux sourires. Se voyait-elle réellement passer le restant de sa vie ainsi ?

Ce soir-là, Dillon fit un détour par le White Horse. Tous les vendredis soir, ses amis et lui se retrouvaient autour d'une pinte de bière et d'un paquet de chips et discutaient de leur semaine avant de rentrer chez eux prendre une bonne douche et dîner. Certains rejoignaient leur femme ou leur petite amie ; d'autres revenaient plus tard dans la soirée pour quelques bières supplémentaires et peut-être même une partie de fléchettes ou de billard.

Le White Horse était le pub de campagne par excellence. Perché sur le ruisseau aux portes de la ville, sur la route de Maybury, c'était une bâtisse tout aussi rustique que charmante. Un petit restaurant meublé de tables et de bancs branlants proposait une cuisine qui savait vous tenir au corps : terrine de sanglier avec ses oignons vinaigrés, scotch eggs⁶ « maison », pain de campagne et pots de beurre parsemé de sel de mer. Le bar disposait d'un sol en pierre, d'une immense cheminée et de toute une collection de peintures d'un jeune artiste local ayant choisi comme thème la chasse. Il était fréquenté autant par les gens du coin que par les touristes, et vous pouviez tout aussi bien débarquer en jean qu'en manteau de fourrure.

Dillon venait ici depuis tellement longtemps qu'il aurait pu faire partie des meubles. Le dimanche matin, son père les y emmenait, ses frères et lui, pendant que sa mère préparait le déjeuner, et le pub était tout naturellement devenu un lieu clef de sa vie. Il y avait toujours une tête familière, au bar. Et si par malchance vous ne connaissiez personne, l'ambiance était si conviviale que vous deveniez très vite ami avec tout le monde. Le White Horse était un lieu de rencontres.

Ce soir-là, Alice et Hugh étaient présents eux aussi, accompagnés d'un groupe d'amis. Dillon sentit aussitôt la nervosité monter lorsqu'il les aperçut.

Dillon haïssait Hugh Pettifer avec passion. Il savait comme cela coûtait à ce type de le traiter avec politesse. Si ça ne tenait qu'à lui, Dillon n'aurait même pas le droit d'adresser la parole aux Basildon et passerait sa journée à faire des courbettes. Mais ce n'était pas ainsi que les Basildon fonctionnaient, et chaque fois qu'Alice croisait Dillon, elle se jetait sur lui et pouvait lui parler pendant des heures, le taquinant même d'une manière que certains auraient pu penser ambiguë mais que Dillon savait innocente. Alice était ainsi.

Dans ces moments-là, Hugh le gratifiait d'un sourire à peine perceptible et le toisait avec mépris, attendant la première occasion d'arracher Alice de leur conversation. Dillon devait faire un effort surhumain pour ne pas dresser ses deux majeurs lorsque Hugh s'éloignait de sa démarche pédante...

Une fois, Sarah lui avait demandé ce qu'il pensait de son futur gendre. Il aurait aimé lui dire le fond de sa pensée, mais jamais il n'aurait osé se montrer

vulgaire devant Sarah.

Évidemment que cet escroc voulait épouser Alice... Elle disposait d'un prestige social qu'il n'avait pas, et hériterait de l'un des plus beaux manoirs du pays ! Elle serait une épouse merveilleuse, et une mère merveilleuse. Dillon imaginait déjà une colonie de petits blonds en train de courir dans leurs bottes après tout un tas de chiens et de poneys...

C'était plus fort que lui : il ne comprenait pas ce qu'Alice lui trouvait. Son physique ? Hugh n'était pas vilain garçon, si vous aimiez le style collet monté, cheveux gominés et bronzage à l'année. Son argent ? Il n'en manquait clairement pas, mais Dillon était convaincu qu'Alice n'était pas du genre superficiel. Peut-être était-il un dieu au lit ? Peut-être était-ce une combinaison des trois ?

Le simple fait de le voir avait le pouvoir de mettre Dillon hors de lui. Il se dit qu'il était simplement jaloux ; il n'aurait jamais ce que ce type avait. Après tout, lui n'était qu'un vulgaire sous-fifre qui gagnait chichement sa vie, sans une once de pouvoir ou d'influence...

Alice et lui s'entendaient comme larrons en foire quand ils étaient seuls au manoir, mais Dillon se sentait extrêmement mal à l'aise dès l'instant où elle était entourée de ses amis. C'était une bande de gosses de riches bruyants et assoiffés qui ne savaient pas conduire une voiture sans se croire sur un circuit.

– Non, ils sont adorables ! avait protesté Alice quand il lui avait fait part de son ressenti.

– Je veux bien te croire. Mais dès qu'ils ont du public, ils ne se sentent plus pisser, c'est tout.

Alice avait paru blessée. Dillon savait qu'il devait faire attention : à trop critiquer ses amis, elle finirait par le prendre pour elle.

Il tenta de gagner le bar et de se commander une pinte sans se faire repérer, mais Alice le vit aussitôt, se leva de sa chaise et vint le gratifier d'une chaleureuse accolade.

– Hé, Dillon ! On est dans un état, je ne te raconte pas... On est allés aux courses, aujourd'hui.

Avec un sourire rayonnant, elle désignait son groupe d'amis installés autour de la grande table près de la fenêtre.

– Tu te joins à nous ?

Dillon déclina sa proposition de la manière la plus polie qu'il lui était possible.

– J'ai rendez-vous avec quelqu'un, pour mes furets.

Et ce n'était pas un mensonge. Il avait un couple de furets chez lui dont la femelle venait d'avoir une portée. Il fallait qu'il s'en débarrasse au plus vite, et l'un de ses amis était justement intéressé.

Mais Alice ne voulait rien savoir.

– Allez, viens. Ils ne vont pas te manger... Je suis sûre qu'ils adoreraient avoir un furet chez eux, d'ailleurs ! Combien tu en as, en tout ?

Dillon lâcha un soupir. Alice était tellement ingénue qu'elle ne saisissait

pas : ses amis ne portaient pas plus d'intérêt à Dillon qu'il ne leur en portait, lui. Leur seul point commun était Alice. Et il doutait fortement que l'un d'eux ait envie d'un furet...

Alice était un rayon de soleil permanent qui aimait et traitait tout le monde de la même manière et ne voyait le mal en personne. À ses yeux, la vie était une fête sans fin. C'était une fille pétillante et bienveillante, et c'était d'ailleurs pour cela qu'elle était aussi douée dans ce qu'elle faisait. Elle comprenait les désirs de ses clients et se donnait corps et âme pour y répondre. Cela ne l'empêchait pas d'être maligne : elle se débrouillait toujours pour avoir les meilleurs prix et obtenir l'effet que ses clients voulaient sans pour autant dépenser des sommes astronomiques.

C'était comme cela que Dillon avait vraiment appris à la connaître. Chaque mariage était toujours suivi du même manège, à l'époque : Alice examinait les compositions florales d'un air dépité. Elle en avait assez de payer un fleuriste hors de prix, alors elle avait demandé à Dillon de lui créer un jardin botanique.

« Désormais, c'est moi qui m'occuperai des compositions », avait-elle déclaré. « Tout devra avoir poussé au manoir : ce sera notre argument de vente. Si ça ne plaît pas aux gens, ils pourront aller voir ailleurs. »

Dillon et elle avaient passé des heures entières à éplucher les sites Internet de fleuristes et les catalogues de jardinage. Il lui avait proposé toutes sortes de variétés : tulipes, narcisses, pivoines, dahlias, roses, œillets, pois de senteur, alchémilles... Elle avait envoyé deux de ses employées en formation d'art floral, et l'été suivant, ils s'étaient occupés eux-mêmes de tout : bouquets, boutonniers, centres de table...

« J'ai envie que mes bouquets aient l'air tout droit sortis du jardin », s'était-elle emballée. « Il n'y a rien que je déteste plus que ces compositions tellement mornes qu'on les croirait faites de fleurs artificielles. Je veux de la vie, Dillon. Des feuilles, des plumes... »

Au final, Dillon avait suggéré qu'ils installent des serres afin d'avoir la plus grande diversité possible, et Alice l'avait qualifié de génie.

Ils étaient devenus assez proches, et de temps à autre, il leur était arrivé d'aller boire un verre ensemble au White Horse, la belle Alice ne manquant évidemment jamais de papillonner à travers le pub chaque fois qu'elle voyait quelqu'un qu'elle connaissait. Puis elle avait rencontré Hugh lors d'une fête à Londres, et Dillon s'était retiré du jeu. Il avait tout de suite compris qu'il valait mieux couper court à leur amitié : un type comme Hugh ne tolérerait jamais qu'un simple ouvrier colle d'un peu trop près sa petite amie. Il faisait de son mieux pour qu'Alice ne se doute pas qu'il cherchait à l'éviter, car il savait que dès l'instant où elle le comprendrait, elle tiendrait à lui prouver qu'il avait tort. Et Dillon ne se sentait d'attaque ni pour l'humiliation ni pour le combat de coqs...

C'était la première fois qu'il se retrouvait dans une situation aussi inconfortable, ce soir-là, et il savait que son excuse ne tenait pas la route. Il

sentait que la panique n'était pas loin.

– Il faut absolument que tu rencontres mes amis, insista Alice. Ils seront tous présents au mariage. Allez, viens...

Elle était en train de lui tirer le bras. À cet instant, Dillon vit Brian Melksham entrer dans le bar pour leur traditionnelle pinte. Une vague de soulagement le traversa, d'autant que Hugh venait d'apparaître pour poser un bras dominateur sur les épaules d'Alice. Le message était plus que clair.

– Je ne peux pas, dit Dillon. Brian est là. C'est lui qui va récupérer mes furets.

L'expression d'Alice s'affaissa.

De son côté, Hugh lâcha un petit raclement de gorge méprisant.

– Ouais, c'est ça. Bonne soirée, les bouseux ! lança-t-il d'un ton haineux.

Dillon s'empara du bras de Brian et l'entraîna vers le bar.

– Ne te retourne pas, s'il te plaît. Fais comme si on était en pleine discussion, d'accord ?

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Alice veut que j'aille m'asseoir avec sa clique.

– Elle est avec son abruti de mec ?

– Ouais.

Personne, au White Horse, n'appréciait vraiment Hugh. Ils considéraient tous qu'Alice méritait mieux.

– Je me disais bien que c'était son piège à pouffiasses, sur le parking..., commenta Brian. Je te déverserais une benne de lisier dessus, si je pouvais...

Puis il sortit un billet de cinq de sa poche. C'était précisément ce que Dillon aimait, ici : les gens ne supportaient pas les abrutis.

À la fin de la soirée, le propriétaire annonça la fermeture imminente. Dillon, qui était resté faire une partie de billard dans la salle de derrière, décida cette fois de ne pas prendre de traditionnel dernier verre. Il n'était pas d'humeur, et il voulait avoir les idées claires pour le week-end.

Il regagna la partie avant du pub et vit Alice et ses amis se lever pour partir eux aussi. La plupart tenaient à peine debout, avachis les uns sur les autres, à beugler comme des bœufs. Il regarda Hugh, son trousseau de clefs à la main. Son visage était rougi et il avait les yeux vitreux. Il ne comptait tout de même pas conduire dans cet état ? Dillon vit les bouteilles de champagne vides qui jonchaient la table. Ils avaient bu des shots, aussi. Quelqu'un avait disposé plusieurs verres à la suite pour former un domino de Jägerbomb – des shots de Jägermeister qu'on laissait tomber dans du Red Bull. On n'avait entendu qu'eux, dans le bar, quand ils avaient poussé le premier verre...

Mais Dillon savait que les types comme Hugh étaient rarement doués de raison quand ils avaient trop bu. Ça n'allait de toute évidence pas l'empêcher de prendre le volant. Dillon n'avait bu que deux pintes, ce soir. Il n'était pas du genre à risquer bêtement son permis. Et puis, ce n'était pas pour rien que la conduite en état d'ivresse était interdite, après tout.

Il rejoignit Alice, qui sortait des toilettes. Vu son regard, elle aussi avait

beaucoup trop bu pour faire un tant soit peu preuve de raison.

– Tu ne devrais pas monter avec Hugh. Tu ne devrais pas le laisser conduire.

Alice balaya sa remarque d'un revers de main.

– Ne t'inquiète pas, il n'y a pas beaucoup de chemin.

– S'il te plaît, Alice. Je peux te déposer, si tu veux.

La silhouette de Hugh surgit alors derrière elle.

– Qu'est-ce qui se passe, monsieur furet ? lança-t-il en agitant ses clefs de voiture.

– Tu ne devrais pas conduire dans cet état, répondit Dillon sans ciller.

Hugh le dévisageait avec tout le mépris qu'il lui inspirait.

– Occupe-toi de ton cul, tu veux ?

– Allez, s'il te plaît. Je peux vous déposer tous les deux.

– Dégage, minus, riposta Hugh en le poussant brutalement. Je peux tout à fait conduire, O.K. ?

Dillon serra les poings et commença à avancer vers lui, prêt à en découdre. Dans le groupe d'Alice, quelqu'un se mit à crier : « Une bagarre ! Une bagarre ! »

Alice, elle, semblait plutôt inquiète du tour que prenait la situation.

– Dills, sérieusement... Je te dis que ça va aller, d'accord ?

Dillon n'en revenait pas d'un tel entêtement. Il était convaincu qu'il ne devait pas la laisser monter dans cette voiture.

– Casse-toi, Ducon, lâcha Hugh. Allez viens, Alice.

Dillon la vit hésiter l'espace d'une seconde, puis Hugh l'attira vers la sortie, et elle se retourna vers lui avec un petit haussement d'épaules désolé.

Il les regarda sortir, la mâchoire serrée et le cœur lui tambourinant les côtes. Il pouvait encore rattraper ce minable et lui prendre ses clefs. Mais il avait vu le regard de Hugh : il était prêt à lui passer sur le corps s'il le fallait. Sauf que Dillon ne se laisserait pas faire, et s'ils en venaient aux mains, il savait qui serait le plus amoché. Dillon travaillait à l'extérieur toute la journée ; Hugh, lui, restait assis derrière son ordinateur et mangeait comme un porc. Il ne pouvait pas se permettre de mettre une dérouillée au fiancé d'Alice. Sarah ne le supporterait pas.

Il sortit ses clefs de sa poche. Il allait les suivre et s'assurer qu'Alice ne risquait rien. C'était son devoir. Comment pourrait-il jamais regarder Sarah dans les yeux, s'il devait lui arriver quoi que ce soit ? Il gagna le parking dans l'air glacial de la nuit. Le givre commençait à recouvrir les branches des arbres.

La voiture de Hugh attendait à la sortie du parking, le moteur tournant au ralenti.

Dillon grimpa dans sa vieille Fiesta, puis rejoignit l'Audi et patienta tranquillement. Il était hors de question de montrer une quelconque forme d'agacement : Hugh n'attendait que ça. Il le provoquait. Chaque seconde lui paraissait durer une minute. Dillon tapotait son volant du bout des doigts tout

en s'intimant de garder son calme. Il se demandait ce qu'Alice pouvait bien penser de ce petit manège, mais à tous les coups, elle ne se rendait compte de rien. Dillon était convaincu qu'elle ne connaissait pas le vrai visage de son fiancé...

Enfin, l'Audi quitta le parking sur les chapeaux de roue et s'élança sur la route à une vitesse terrifiante. Il imaginait Hugh derrière le volant, se gaussant comme le crétin qu'il était. Il savait très bien que sa boîte à chaussures ne tiendrait jamais la cadence. Les lèvres serrées, Dillon s'engagea à son tour et suivit la même direction.

La route qui menait au manoir, bordée tout du long d'arbres immenses, était plongée dans l'obscurité, à cette heure. Dillon baissa d'une vitesse et emprunta chaque lacet avec prudence. Malheureusement, lorsqu'il s'engagea dans le dernier virage, à quelques mètres seulement de l'entrée du manoir, sa pire peur prit forme sous ses yeux. Le chêne colossal qui marquait le virage était transpercé par la voiture de Hugh.

La porte côté conducteur était ouverte. Dillon vit aussitôt Hugh, les mains sur la tête, en plein milieu de la route. C'était le côté passager qui avait tout pris.

Il y eut un instant de silence horrible.

Dillon sortit son téléphone. Par chance, il avait du réseau. Il s'arrêta sur le bord du chemin, alluma ses feux de détresse, composa le numéro des urgences et ouvrit sa portière en un geste fluide avant de bondir du véhicule.

Hugh courut vers lui, le visage déformé par la peur.

– Tu as ton téléphone ? Je ne trouve pas le mien !

Dillon le poussa pour passer, son téléphone à l'oreille.

– Il nous faut une ambulance, s'il vous plaît. Et la police, aussi.

À ces mots, Hugh lui saisit brusquement le bras.

– Non, pas la police...

Dillon dégagea son bras.

– Il y a eu un accident au virage de Withyoak. La voiture a foncé tout droit dans un arbre. Je ne sais pas combien il y a de victimes en tout, mais il y en a au moins une !

Puis il raccrocha et courut vers l'Audi avant de grimper sur le siège conducteur.

Alice était avachie sur l'airbag, inconsciente. De son côté, la voiture était complètement défoncée. Il y avait du verre partout. Et du sang aussi : sur son visage, ses mains, ses cheveux... Ses jambes étaient coincées. Mieux valait ne pas essayer de la sortir de là : tout ce qu'il risquait, c'était d'aggraver les choses. Il se rendit alors compte qu'il pleurait. Il aurait dû l'empêcher de monter.

Hugh choisit ce moment pour glisser la tête à travers la portière.

– Merde... Est-ce qu'elle va bien ?

– Bien sûr que non, Ducon ! Il y a du sang partout !

– Putain. Putain de merde de putain de merde...

– Alice ! Tu m’entends ? tenta Dillon en posant une main sur son épaule. Ça va aller, d’accord ? L’ambulance ne va pas tarder. Alice ?

Il eut un haut-le-cœur en voyant qu’elle ne réagissait pas. Il prit son poignet et chercha son pouls. Son cœur battait encore. Et maintenant qu’il la savait en vie, il la voyait en effet respirer.

Que pouvait-il faire ? Tous les gestes de premiers secours qu’il avait appris lui passèrent par la tête, mais aucun ne semblait adéquat. Ses jambes étaient coincées. Il ne pouvait pas la sortir. Il ne voulait pas risquer d’empirer son cas. La seule chose qu’il pouvait faire, c’était la rassurer. Il tremblait comme une feuille. À la fois de panique, de peur et de colère.

– C’est ta putain de faute, lâcha Hugh. Tu nous suivais. Je t’ai vu partir juste derrière nous. Tu nous pourchassais !

– Arrête tes conneries, tu veux ?

– Je te ferai enfermer pour conduite dangereuse, connard !

– Tu peux toujours, si tu as envie de passer pour un abruti. Ma voiture ne dépasse pas les soixante à l’heure..., le rembarra Dillon en désignant du pouce sa Fiesta. Et ils verront les traces de pneus.

Hugh observa la route, sous le clair de lune. Dillon avait raison. Deux traces noires marquaient l’asphalte jusqu’à l’arbre. Ils en déduiraient forcément qu’il roulait vite.

– Putain de merde... Je vais perdre mon permis, mon boulot... Je ne pourrai plus la faire vivre..., commença-t-il à geindre en attrapant l’épaule de Dillon. Tu es au courant que c’est tout ce qui les intéresse, chez moi ? Mon argent. Ils sont convaincus que je peux sauver leur manoir. Ils ont besoin de moi, tu comprends ?

Dillon le dévisagea, à la limite de la pitié. Mais maintenant qu’il y réfléchissait, cela expliquait beaucoup de choses. Hugh était plein aux as. Laisser Alice l’épouser permettrait aux Basildon de souffler un peu.

C’était ainsi que fonctionnaient les familles de ce genre, après tout. Au final, on aurait presque pu parler de mariage arrangé. Cette simple idée lui tordit le ventre. Alice simulait-elle ses sentiments pour Hugh juste pour pouvoir sauver la maison familiale ?

– Si elle meurt, cracha-t-il, je te tue.

– Elle ne va pas mourir, rétorqua Hugh, qui parut pourtant aussi blanc que le clair de lune lorsque des phares apparurent au coin de la route, sur fond de sirènes hurlantes.

À côté de lui, Alice se mit à remuer en gémissant, puis elle tendit une main. Dillon la prit.

– Ça va aller, souffla-t-il en serrant sa main aussi fort qu’il le pouvait. Ça va aller, Alice. L’ambulance est là. Tu vas t’en sortir.

En quelques secondes à peine, une armée d’hommes s’était déployée, criant leurs instructions, chacun gagnant son poste à la manière d’une chorégraphie bien huilée.

On écarta Dillon et Hugh de la scène de l’accident afin de les interroger.

– J’ai perdu le contrôle à l’entrée du virage, expliquait Hugh au gendarme qui l’avait pris à part. Je ne suis pas habitué à cette voiture, et il y avait du verglas... Je ramenaï Alice chez elle, au manoir. Nous sommes censés nous marier dans trois mois...

Le pauvre faisait de son mieux pour se donner un tant soit peu de respectabilité, mais ce n’était pas gagné.

– Veuillez me suivre dans le fourgon, monsieur, lança l’agent.

– Pas de problème, répondit Hugh, qui ne manqua toutefois pas de foudroyer Dillon du regard en chemin.

Dillon le suivit des yeux, partagé. D’un côté, il n’avait pas envie de causer de soucis à Alice, mais ce type était un abruti de première. Et l’on pouvait dire qu’il l’avait bien cherché. Si seulement ils avaient pu les débarrasser de lui, ça n’aurait pas été de refus.

Les ambulanciers mirent un temps considérable à sortir Alice de la voiture. Les minutes s’étiraient au rythme de son angoisse qui grandissait. Enfin, ils la posèrent délicatement sur une civière et l’emmenèrent dans l’ambulance. Sa petite silhouette immobile lui noua un peu plus le cœur.

– Est-ce que quelqu’un veut l’accompagner ? demanda l’un des urgentistes.

– Oui, moi, s’empressa de répondre Dillon avant de grimper à l’arrière.

L’idée qu’Alice se réveille seule à l’hôpital lui était intolérable.

– Vous êtes son mari ? Son petit ami ?

– Non... Je suis un employé de la famille. Est-ce qu’elle va s’en sortir ?

Personne ne répondit. Un homme prenait sa tension tandis qu’un autre nettoyait le sang qui lui maculait le visage.

Puis soudain, Hugh cogna à la portière. Quelqu’un lui ouvrit afin de le laisser entrer.

– Est-ce qu’elle va bien ? Je l’accompagne.

– Il n’y a de la place que pour une personne.

Hugh posa les yeux sur Dillon.

– Dehors, cracha-t-il.

Dillon ne comprenait pas. Pourquoi cet abruti ne s’était-il pas fait coffrer ? Il l’avait vu, avec son petit groupe de soiffards. Ils étaient tous aussi ronds les uns que les autres. Comment s’était-il sorti de ce pétrin ? En soudoyant le gendarme ? Ou était-il vraiment en dessous de la limite ? Dillon avait franchement du mal à y croire.

– Il va falloir prendre une décision, messieurs, déclara l’un des urgentistes. Nous devons absolument y aller, là.

Hugh planta son regard sur lui. Il était clair que cette histoire ne s’arrêterait pas là. Mais cela lui était bien égal : ce minable ne pouvait pas le toucher. Et tout ce qui comptait, pour le moment, c’était Alice.

Sans un mot, Dillon descendit de l’ambulance. Alors qu’il marchait en direction de sa voiture, il croisa un gendarme qui s’apprêtait à partir.

– Il faudrait envoyer quelqu’un au manoir de Peasebrook, disait-il dans sa radio. Mieux vaut que la famille nous rejoigne à l’hôpital.

Son estomac se retourna en songeant à Sarah. La pauvre femme serait dévastée. Apprendre que son enfant venait d'avoir un accident de voiture était la pire des choses qui pouvait arriver en tant que parent. Il aurait aimé être à ses côtés pour la rassurer et la consoler, mais ce n'était pas sa place. Même si Dillon passait des heures avec elle quotidiennement, c'était à Ralph de la soutenir. Il ne se sentait même pas en droit d'aller à l'hôpital. C'était une situation familiale. Lui n'était qu'un employé. Tout ce qu'il lui restait à faire, c'était s'effacer et attendre que l'on ait besoin de lui.

Les portes de l'ambulance claquèrent et le conducteur actionna la sirène. Dillon se demanda si Hugh tenait la main d'Alice et s'efforçait de la rassurer. Quelque part, il en doutait sincèrement. Tout ce que ce pauvre type voulait, c'était sauver sa peau, voilà tout. Comment expliquerait-il cet accident aux Basildon ?

Il leva les yeux vers le ciel nocturne. Il n'arrivait pas à croire que les étoiles brillent si vivement. Comment le pouvaient-elles, quand Alice paraissait si éteinte ?

L'ambulance s'éloigna, laissant Dillon seul face au bolide de Hugh que l'on était en train de remorquer. Les dépanneurs échangeaient en criant et avec de grands gestes, sous les bruits sourds des turbines et des chaînes de métal. Un gendarme retira le triangle de la route.

Puis soudain, tous furent partis et le silence se fit sinistre. C'était comme si l'accident n'avait jamais eu lieu, si l'on ne tenait pas compte de la profonde marque laissée sur le vieux chêne. Dillon fixa l'arbre, se demandant à quelle vitesse avait roulé Hugh. Le simple fait d'y songer lui donnait la nausée. Il se sentait totalement impuissant. Que pouvait-il faire, désormais ? Prier, peut-être, mais il n'avait jamais été de ce genre-là. Pour lui, la nature faisait sa loi. L'homme avait beau intervenir de temps à autre, ce qui devait arriver arrivait. Rien ne pouvait influencer le cours du destin.

Il regagna sa voiture, toujours garée sur le bas-côté. Puis il retourna lentement chez lui, voyant des fantômes à chaque changement de lumière dans la brume. S'il appelait l'hôpital, on refuserait de lui dire quoi que ce soit : il n'était pas de la famille. Alice était-elle déjà un cadavre, les yeux clos sous un drap blanc ? Se trouvait-elle sur la table d'opération, attendant qu'un chirurgien pratique sa magie ? Était-elle tout à fait réveillée, sous le choc mais en vie, à discuter avec les infirmières autour d'un thé ? Comment allait-il le découvrir ?

Au manoir de Peasebrook, quand Sarah Basildon entendit la sonnette de la porte d'entrée résonner à travers la maison, elle se dressa d'un bond dans son lit, et la première pensée qui lui vint fut : *Non, mon Dieu. Tout sauf ça. Pas aussi tôt après Julius. Pas quelqu'un d'autre. Je ne le supporterai pas.*

6 Le scotch egg consiste en un œuf dur entouré d'une boule de chair à saucisse panée, le tout frit.

Raide comme un piquet sur sa chaise, les mains pressées entre ses genoux, Sarah fixait l'affreux tableau représentant un bois en automne accroché au mur vert pâle de la salle d'attente de l'hôpital. Elle attendait, la mort dans l'âme. Des nouvelles. Un diagnostic. Un pronostic. Plus rien d'autre n'avait d'importance à ses yeux. Manger, dormir, boire... Tout cela paraissait bien futile. Ils étaient là depuis deux heures du matin. Alice était en train de subir un scanner cérébral, ou une radio, ou une opération... Elle ne se souvenait plus de quoi il s'agissait ni dans quel ordre. On leur donnait trop peu d'informations pour que la situation soit claire. Tout ce qu'ils savaient, c'était qu'Alice était à cette heure la priorité de l'équipe médicale. Et qu'ils ne pouvaient rien leur dire tant qu'ils n'avaient pas de réponses. Sarah ne cessait de se répéter que chacun faisait tout son possible pour tirer sa fille de là, mais cette attente était une véritable agonie.

Ralph réapparut avec une tasse de thé dans chaque main et lui en tendit une. Il avait essayé d'aller soutirer des nouvelles à la gentille infirmière écossaise aux cheveux blonds décolorés et au regard souriant.

À sa grande surprise, Ralph avait su tenir le choc. Le fanfaron désespérant avait aujourd'hui laissé place à un homme qui gérait la situation avec une intégrité et un courage stupéfiants. Il devait tenir cela de son service militaire. Il n'avait passé que deux années chez les Blues and Royals, mais cette nature lui était revenue incroyablement vite, cette nuit. Peut-être était-ce ce qui avait manqué à sa vie ces dernières années ? Une situation de crise ?

Sarah baissa les yeux sur son thé, atone.

– Bois un peu, chérie. Il va nous falloir toute notre force, l'encouragea-t-il en sortant des biscuits secs de sa poche. Je sais que ça n'a rien d'un petit-déjeuner digne de ce nom, mais ils te permettront de tenir. « Une armée marche sur son estomac », comme on dit.

Sarah s'empara de la tasse et d'un biscuit. Elle commença à boire mais le thé était trop chaud, alors elle trempa son biscuit dedans.

– Le médecin devrait être là d'un moment à l'autre, ajouta Ralph, et leurs regards se croisèrent.

C'était le moment qu'ils attendaient et redoutaient à la fois depuis des heures. Le verdict. Ralph posa une main sur son épaule.

– On va s'en sortir, chérie. Tu connais notre fille, c'est une battante. Elle...

Sa voix se tut, nouée par les larmes. Sarah posa une main douce sur son bras. Lui aussi avait besoin de réconfort. Il la regarda, à la fois surpris et reconnaissant, et elle se rendit alors compte qu'ils ne se touchaient pratiquement plus, aujourd'hui. Cela n'avait rien eu d'une prise de décision

volontaire, mais tout simplement d'un éloignement graduel. Sarah se demanda si lui aussi s'en était rendu compte, et s'il en était peiné. Une vague de regret s'abattit brutalement sur elle, du regret teinté de culpabilité.

La porte s'ouvrit et ils se levèrent d'un bond, Sarah glissant aussitôt son bras sous celui de Ralph. Maintenant qu'elle l'avait touché, elle ressentait le besoin d'être proche de lui. Le poing serré sur leurs tasses, ils dévisageaient le jeune docteur au pull bordeaux, suspendus à ses lèvres.

– Monsieur et madame Basildon ? demanda-t-il en souriant.

Ils hochèrent la tête, transis d'angoisse. Ils ignoraient ce qu'ils devaient lire, dans ce sourire. S'agissait-il d'une simple politesse, ou d'un baromètre ? S'il leur apportait une mauvaise nouvelle, prendrait-il la peine de sourire ?

– Bien. On ne peut pas dire qu'elle soit en grande forme, commença-t-il en grimaçant. Mais la bonne nouvelle, c'est que le scanner cérébral n'a rien révélé de grave. Évidemment, il va nous falloir la garder sous surveillance. Nous ne pouvons être sûrs de rien, pour le moment. Une hémorragie peut encore se déclarer, après un tel traumatisme. Mais jusqu'ici, il n'y a pas de quoi s'inquiéter.

– Dieu merci, souffla Sarah en s'écroulant sur Ralph.

– Je n'ai pas que de bonnes nouvelles. Sa jambe gauche a beaucoup souffert. Il y a de multiples fractures, et nous allons devoir l'opérer et lui mettre des broches. Il va lui falloir du temps, avant de pouvoir remarcher normalement. Cela nécessitera beaucoup de rééducation. Et beaucoup de séances de kiné.

– Nous voulons les meilleurs spécialistes, déclara Sarah. Nous sommes prêts à payer ce qu'il faut.

Elle ignorait comment, mais ils se débrouilleraient pour trouver cet argent. Ils vendraient un tableau, n'importe quoi... Elle était prête à vendre son âme pour sauver sa fille.

– Vous n'avez pas à vous soucier de cela pour l'instant. À cette heure-ci, elle est entre d'excellentes mains, je vous rassure. Mais ce n'est pas tout.

Il s'éclaircit la gorge, mal à l'aise. Sarah ne le quittait pas des yeux, devinant qu'il s'apprêtait à leur révéler le pire.

– Son visage a reçu énormément d'éclats de verre. Elle a une profonde entaille au niveau de la joue gauche. Elle devra sûrement avoir recours à de la chirurgie plastique.

– Non..., murmura Sarah. Elle se marie en novembre !

– Nous allons faire de notre mieux, madame... Écoutez, je sais que ça fait beaucoup à assimiler d'un coup, et nous-mêmes ignorons encore dans quel ordre nous allons procéder. Mais dites-vous qu'elle a eu beaucoup de chance...

– De la chance ? s'écria Sarah, ulcérée.

Sa belle Alice, qui était la personne la moins vaniteuse qu'elle ait jamais connue...

– On devrait rappeler Hugh, intervint Ralph.

Hugh était sorti prendre l'air. Il avait prétendu se sentir mal, mais elle était

convaincue qu'il était simplement parti fumer.

Le corps de Sarah se raidit à son nom.

– Tout ça, c'est sa faute.

– Chérie, c'était un accident. Il y avait du verglas...

– Hum, marmonna Sarah, loin d'être convaincue.

– Ça doit être terrible pour lui. Mets-toi à sa place.

– Il a toujours conduit trop vite.

Sarah avait plus d'une fois dû faire piler sa Polo lorsqu'elle avait croisé le bolide de Hugh sur les routes étroites qui menaient au manoir.

– C'est un garçon, que veux-tu...

– Comment peux-tu dire une chose pareille ?

– Je t'en prie, chérie. Nous devrions nous réjouir du fait qu'elle n'ait pas de lésion cérébrale...

– Vous pourrez la voir dès qu'elle sortira de la radio, les coupa le médecin.

– Elle s'en sortira, tu verras, commenta Ralph. Ma fille est une dure à cuire, murmura-t-il en s'arrachant un sourire triste. Comme sa mère.

Sarah leva les yeux de son siège lorsque Hugh réapparut dans la salle d'attente, brassant derrière lui des effluves de tabac mêlés de pastille mentholée. Il esquissa un sourire gêné, ne sachant pas trop à quoi s'attendre de la part de sa belle-mère.

– L'infirmière vient de m'annoncer la bonne nouvelle. Elle va s'en sortir...

– Tu conduisais trop vite, le coupa Sarah d'un air impassible.

– Sarah ! protesta Ralph en bondissant de sa chaise.

Hugh baissa les yeux au sol, puis soupira.

– Je le sais, marmonna-t-il d'un ton piteux. Et je ne me le pardonnerai jamais. Mais après ce qu'il s'est passé au pub, je voulais ramener Alice chez elle au plus vite...

– Comment ça ?

Il arrivait que certaines soirées trop arrosées finissent mal au White Horse. C'était rare, mais malheureusement inévitable.

– C'est votre jardinier. Il s'est montré... agressif, disons.

– Dillon ? s'exclama Sarah.

– Oui. J'aurais dû régler mes comptes avec lui dehors, mais je n'avais pas envie de faire une scène...

– Qu'est-ce que tu veux dire par « agressif » ? Ça ne lui ressemble pourtant pas.

– Vous savez, quelques bières suffisent à perdre les pédales, commenta Hugh en affectant un air peiné. Je crois bien qu'il a un faible pour Alice. Franchement, c'était assez gênant... Il s'est mis à nous suivre, avec sa voiture. J'ai simplement accéléré pour nous débarrasser de lui. C'était un réflexe, rien de plus.

– Je n'en crois pas un mot, déclara Sarah en secouant énergiquement la tête. Dillon ne mettrait jamais Alice en danger.

– Pourtant, je peux vous assurer que c'est ce qui s'est passé.

– Il vous suivait, et alors ? Qu'est-ce qu'il comptait faire, ensuite, hein ?

Sarah le dévisageait d'un regard inflexible. Hugh haussa les épaules, tentant tant bien que mal de se raccrocher aux branches.

– Je ne sais pas. S'en prendre à moi ? Il avait clairement trop bu ; j'aurais dû le signaler. Ou l'empêcher de prendre la route. Avec du recul, ça aurait été la chose la plus responsable à faire...

– Ce n'est qu'un tissu de mensonges.

– Chérie, intervint Ralph. Je ne pense pas que le moment soit bien choisi...

– Je suis désolé, le coupa Hugh, la détesse incarnée. Je voulais juste protéger Alice. Et, oui, j'ai accéléré...

– Donc c'est ta faute.

– Sarah ! Nous ne sommes pas en salle d'interrogatoire !

– J'aimerais simplement comprendre ce qu'il s'est passé. Et je doute sincèrement que Dillon ait quoi que ce soit à faire dans cette histoire. Ce garçon n'est pas comme ça.

Hugh et Ralph échangèrent un regard entendu.

– Ma pauvre Sarah, commenta Ralph. Tu ne vois jamais le mal chez qui que ce soit...

– Oh que si ! rétorqua-t-elle en fusillant Hugh du regard.

Le jeune homme s'arracha un sourire charmeur, la dernière corde à son arc.

– Écoutez, on est tous sous le choc, d'accord ? Mais ce qu'il ne faut surtout pas perdre de vue, c'est qu'Alice va s'en sortir, pas vrai ?

– S'en sortir ? Elle sera défigurée à vie !

– Sarah, ça n'aide en rien..., protesta Ralph, qui commençait à perdre patience.

La porte s'ouvrit, et ils se tournèrent tous les trois vers l'infirmière, qui leur souriait.

– Si vous voulez venir voir Alice cinq petites minutes...

– J'irai seule, déclara Sarah. Je veux la voir. Trois personnes d'un coup, ça fera trop pour elle.

Ni Hugh ni Ralph n'osèrent broncher.

En plein milieu de l'unité de soins intensifs, Alice n'avait l'air que d'un petit paquet de bandages, de fils et de chair tuméfiée. Sarah peinait pour reconnaître sa fille. Même sa voix n'était plus qu'un filet rauque.

Sarah n'avait pas l'intention de s'apitoyer sur le sort de sa fille. Elle n'avait aucune envie de se donner en spectacle ; ce n'était pas son genre. La confrontation qui avait précédé dans la salle d'attente lui avait fait lever la voix comme jamais elle ne l'avait fait depuis des années. Sarah était l'incarnation de la dignité ; c'était ainsi qu'on l'avait élevée.

Elle prit la petite main d'Alice dans la sienne, celle qui ne portait pas la transfusion, et la caressa tendrement.

– Ma pauvre chérie...

– Je suis dans quel état ? voulut savoir Alice. Je n'arrive pas à bouger quoi que ce soit, et j'ai la tête qui me lance... Je n'arrive même pas à aligner deux

pensées.

– Ta jolie petite jambe est bien abîmée, ma puce. Ils vont devoir te mettre des broches.

La gorge serrée, elle gardait obstinément les yeux sur sa main. Elle était incapable de regarder son visage. Elle ne pouvait pas lui en parler. Pas encore.

– Il va falloir annuler le mariage, pas vrai ? murmura Alice, la voix tremblante.

Sarah se mit à fixer le sol, perdue. Quelque part au fond de sa tête, une petite voix dit « oui ». Annuler le mariage serait la réponse à tout. Elle avait un mauvais pressentiment depuis le début. Ce Hugh ne lui plaisait pas. Mais elle ne voulait pas faire de la peine à Alice, car dire oui reviendrait à sous-entendre que la situation était grave. C'était peut-être le cas, mais pour le moment, Alice avait besoin avant tout d'être rassurée. Elle avait suffisamment souffert pour la nuit.

– Inutile de te soucier de cela pour l'instant, d'accord ? Nous n'y sommes pas encore.

Soudain, ce fut comme si toute son énergie l'avait quittée, et elle se sentait plus à fleur de peau que jamais. Mais elle ne voulait pas pleurer devant son Alice.

– Qu'est-ce qui s'est passé, chérie ?

– Je ne sais pas. Je ne me souviens plus. On était tout un groupe. Au pub...

– Dillon était là ?

– Dillon ? souffla Alice tout en s'efforçant de faire remonter les souvenirs de la soirée. Peut-être, oui.

– Est-ce que Hugh et lui se sont disputés ?

– Non, je ne crois pas.

– C'est ce que prétend Hugh, pourtant.

Alice secoua la tête.

– Je me souviens de tous les shots...

Sarah préféra s'arrêter là. Elle ne voulait pas qu'Alice se rende malade.

– Tu veux voir papa ?

– Oui, s'il te plaît. Maman... Je suis désolée.

– Désolée ? Mais pourquoi, ma chérie ?

Elle voyait bien que sa fille luttait intérieurement avec un souvenir.

– Je ne sais pas, finit par répondre Alice, mais ses yeux étaient envahis de larmes.

Il était huit heures du soir lorsque Ralph et Sarah rentrèrent enfin au manoir. L'infirmière avait dû insister pour les chasser, leur ayant maintes et maintes fois répété qu'Alice irait bien et qu'ils finiraient par la gêner s'ils restaient plus longtemps. Hugh était parti dormir chez un ami, ayant senti qu'il était plus sage de se tenir éloigné de la ligne de mire de Sarah pour le moment. Sarah s'effondra sur une chaise de la table de la cuisine. Le matin précédent, où elle s'était préparée pour la commémoration de Julius, lui paraissait tellement loin, désormais... On ne savait décidément jamais ce que l'avenir

nous réservait.

– Tu veux des œufs brouillés ? proposa Ralph.

Elle secoua la tête. La simple idée d’avaler quelque chose lui levait le cœur.

– Il faut que tu manges, insista-t-il.

– Pas pour l’instant, Ralph. Je ne peux pas, je t’assure.

– Un thé, alors, trancha-t-il en posant la bouilloire sur la cuisinière. Il nous faut au moins ça pour effacer le goût insipide de cette bouillasse qu’on a avalée toute la journée...

D’où sortait-il cette énergie ?

Ses yeux se posèrent sur le buffet, devant elle, et sur le coquetier Oui-Oui d’Alice, avec son chapeau bleu et sa clochette qui permettait de tenir l’œuf au chaud. Combien d’œufs à la coque lui avait-elle préparés, petite... ?

L’affliction n’était pas loin, elle le sentait. Elle aurait raison d’elle d’un instant à l’autre. Et cette fois, Sarah n’aurait pas à lutter. Cette fois, elle pourrait la laisser avoir le dessus. Elle avait vécu toute une palette d’émotions, aujourd’hui. Le choc. La peur. La colère. La fureur. L’angoisse. Le soulagement. Puis de nouveau l’angoisse, le doute, la peur, la détresse... Il fallait bien que tout cela finisse par sortir.

Et remettre les pieds dans un hôpital n’avait fait que raviver de douloureux souvenirs. Ceux du jour où elle avait fait ses adieux à Julius, deux semaines avant qu’il ne s’éteigne. Elle lui avait apporté le tout dernier Ian Rankin. Elle avait prévu de lui en faire la lecture ; sa vue déclinait de jour en jour, et il avait beaucoup de mal à se concentrer.

Elle ne s’était pas préparée à ce qu’il lui demande de ne plus venir.

– Aujourd’hui, je vais bien, mais je sais qu’il ne s’agit que d’un court répit. Demain, je serai peut-être inconscient, ou bien même mort. Je veux que nous nous quittions tant que j’ai toute ma tête. Je ne veux pas que tu sois là sans que je me rende compte de ta présence. Je ne veux pas que tu me regardes mourir. Je veux te dire adieu tant que je suis encore moi-même. Une version certes quelque peu amaigrie, mais c’est tout de même moi...

Il s’arracha un sourire taquin. Il était en effet très maigre. Sa peau était d’une pâleur malade, et ses cheveux tombaient les uns après les autres.

– Tu ne peux pas me demander une chose pareille, souffla-t-elle, terrifiée.

Elle lui caressa alors la joue. Elle aimait jusqu’à la dernière parcelle de ce pauvre corps chétif.

– S’il te plaît. Écoute-moi. C’est ce que nous pouvons faire de plus sage.

Leurs doigts étaient entrelacés depuis le début de leur conversation. Elle le connaissait suffisamment bien pour savoir qu’il avait réfléchi à la question, et qu’il avait raison. Emilia venait de prendre son avion pour rentrer à la maison ; Sarah ne pouvait plus être vue avec lui.

Elle tint ses mains dans les siennes et les embrassa. Puis elle embrassa son front. Elle posa la joue sur la sienne et tint jusqu’à ce qu’elle sente les larmes venir. Alors, elle plongea les yeux dans ceux de Julius, ces yeux où elle s’était vue tant de fois.

Mais elle ne s'y voyait pas, cette fois. Il avait préparé son départ. L'heure des adieux était venue.

– Tu es l'amour de ma vie, lui susurra-t-elle.

– Je te garderai une place. Où que j'aille, répondit-il. Je t'attendrai.

Il lui sourit, puis ferma les yeux. C'était son signal. Il ne pouvait plus faire face. Si elle l'aimait, elle devait partir.

Sarah rentra chez elle en fixant aveuglément la route. Elle ne ressentait rien ; c'était une coquille vide. Elle savait que c'était le seul moyen de tenir. Rien, en elle, n'était apte à braver l'horreur de ce dernier adieu. Elle aurait voulu grimper dans son lit et le serrer à tout jamais. Mourir avec lui, si cela avait été possible. Glisser dans cet ultime sommeil éternel, avec lui dans ses bras.

Elle monta à la folie dès qu'elle arriva au manoir. Elle s'effondra sur le canapé et se roula en boule, un coussin plaqué au corps. Son exemplaire d'*Anna Karénine* était posé à ses pieds. C'était le dernier livre que Julius lui avait offert. Elle tenta de lire un peu mais les caractères étaient trop petits. Elle ferma alors les yeux et pria pour que le sommeil l'emporte. Elle ne supportait pas de rester éveillée. C'est Dillon qui la découvrit, des heures plus tard, et la réveilla doucement. Elle s'était redressée, paniquée, et s'était l'espace d'un instant demandé ce qu'elle faisait ici.

– Tout va bien ? avait-il soufflé.

Elle avait alors hoché la tête, lentement. Il le fallait. Elle n'avait pas le choix.

Mais aujourd'hui, dans sa cuisine, elle décida d'accueillir la douleur à bras grands ouverts. Lorsque la déferlante frappa, elle posa la tête entre ses mains et se mit à pleurer. Des sanglots convulsifs s'échappaient de sa gorge, menaçant à tout instant de l'étouffer sous leur force. Elle entendait leur son vagissant et guttural retentir à travers la pièce. Elle pleura tellement qu'elle aurait pu se muer en mer de larmes. Et au milieu de tout cela, une petite voix lui disait qu'elle était hystérique, qu'elle devait se reprendre.

Mais elle avait attendu ce moment tellement longtemps... L'occasion de se purger de sa peine. De pleurer la perte de son amant ; de son meilleur ami. Était-ce mesquin de se cacher derrière l'accident de sa fille pour enfin laisser s'exprimer son chagrin ? L'accident d'Alice avait-il été son châtiment ? Toutes ces pensées ne faisaient qu'exacerber sa détresse, et elle sentait la raison lui échapper dangereusement. C'était le genre d'effusion qui ne connaîtrait jamais de fin...

Jusqu'à ce qu'elle sente Ralph lui prendre les bras. Il lui prit les bras et la secoua.

– Sarah.

Sa voix était ferme et douce à la fois.

– Sarah. Arrête ça, je t'en prie. Ça ne t'apportera rien de bon, d'accord ? Ni à toi ni à Alice.

Elle s'immobilisa dans un hoquet et le dévisagea. L'inquiétude était lisible

dans ses yeux.

– Écoute-moi, tu veux ? Je ne t'ai jamais dit à quel point je te trouvais merveilleuse. Comme je te suis reconnaissant d'être restée à mes côtés. Je n'aurais jamais pu t'en vouloir si tu avais décidé de me quitter, tu sais... Mais avec ta force, tu nous as fait traverser cette épreuve la tête haute. Et tu nous feras traverser celle-ci aussi. Parce que tu es une femme courageuse et merveilleuse, Sarah.

Sa voix faiblit, trahissant sa gêne. Ralph n'était pas un adepte des beaux discours. Lui-même ignorait d'où lui était venu cet élan. Mais ce qui était certain, c'est qu'il était sincère.

Sarah ferma les yeux et inspira profondément. Ses sanglots hoquetants finirent par s'estomper.

– Je suis désolée, dit-elle, même s'il n'avait aucune idée de ce pour quoi elle s'excusait.

– Allez, viens là, murmura-t-il en l'attirant dans ses bras.

Et même s'il n'était pas celui qu'elle aurait aimé qu'il soit, elle se sentait en sécurité contre lui, et elle savait qu'il serait là pour Alice, qu'ils surmonteraient cette épreuve, qu'elle apprendrait à vivre sans Julius...

Et qu'elle ne pleurerait plus jamais.

SARAH BASILDON

Manoirs de rêve dans la littérature

Manderley – *Rebecca*, Daphné du Maurier

Pemberley – *Orgueil et préjugés*, Jane Austen

Les Hauts de Hurlevent, Emily Brontë

Thornfield – *Jane Eyre*, Charlotte Brontë

Gormenghast, Mervyn Peake

Blandings, P.G. Wodehouse

La Ferme de froid accueil, Stella Gibbons

Brideshead – *Retour à Brideshead*, Evelyn Waugh

Howards End, E.M. Forster

Godsend – *Le Château de Cassandra*, Dodie Smith

Bea Brockman adorait Peasebrook le samedi. La ville débordait d'énergie et tout paraissait décuplé : les bruits, la foule... Le marché fourmillait d'étals plus captivants les uns que les autres. Ici, des liqueurs « maison » aux délicieuses teintes grenat ; là, des miches de pain artisanales à ne plus savoir qu'en faire, ou encore des bougies à la cire d'abeille rose fuchsia, vert émeraude ou bleu cobalt. Bea était toujours à l'affût de la dernière nouveauté. C'était – ou avait été – son job depuis si longtemps que c'en était devenu une seconde nature, chez elle.

Le samedi, Bea apportait beaucoup plus de soin à sa tenue qu'en semaine – tout en restant dans la sobriété, bien sûr ; nous n'étions pas à Londres, non plus. Du lundi au vendredi, elle enfilait sa tenue de mère au foyer mi-chic mi-pratique : pull asymétrique, jean noir skinny et tennis noires. Mais aujourd'hui, elle affichait une jolie robe, des bottines de daim rouges et une élégante écharpe Alexander McQueen. Ses cheveux étaient relevés en un chignon décoiffé, et elle avait méticuleusement teinté sa bouche d'un séduisant violine. Elle savait que les gens la regardaient. Bea avait une certaine estime d'elle, et l'attention qu'on lui portait quand elle était encore célibataire lui manquait terriblement. Même si elle adorait sa petite Maud, qui exhibait fièrement sa nouvelle paire de jolis chaussons ornés de perles à tous ceux qui prenaient la peine de regarder dans les confins de son landau dernier cri.

Bea avait fait le tour du marché, une pause dans son café préféré, acheté son muffin aux myrtilles chez le pâtissier et son carré d'agneau chez le boucher. Elle décida alors de faire un détour par la librairie. Elle avait la liste de tous les poches qu'elle était censée lire pour rester à la page, mais il n'y avait rien de mieux que de flâner au hasard des rayonnages pour élargir ses horizons. Elle longea tranquillement le trottoir qui menait à Nightingale Books, s'enivrant du soleil automnal qui donnait cette délicieuse couleur miel aux maisons de Peasebrook. Elle était tout excitée à l'idée de passer son premier hiver à la campagne. Londres était si morose lorsque les premières bourrasques venaient chasser les détritiques qui jonchaient les rues... Ici, l'air serait empli des odeurs de feu de bois, et il y aurait toujours un pub où aller se réfugier, ou encore un bon morceau de viande chez le boucher à transformer en délicieux petit plat. Cette semaine, elle s'était régalée à préparer de la confiture de prunes et du chutney de pommes avec les fruits du jardin, petits pots qu'elle avait assortis de jolies étiquettes minimalistes de sa propre confection.

Elle devait se l'avouer : le côté rat des champs lui plaisait plutôt bien...

Quand on entrait chez Nightingale Books, c'était comme remonter dans le temps. Elle adorait ses fenêtres en saillie, le tintement de la clochette lorsqu'elle poussait la porte, et l'odeur... Une odeur assez masculine, une combinaison de vieux papier, de pipe, de bois de santal et d'encaustique qui s'était formée au fil des années.

Cela faisait quelque temps qu'elle n'y était pas passée, car cet été n'avait pas été très propice à la lecture pour elle. L'automne et l'hiver à venir seraient bien plus calmes. Elle avait lu dans le journal local que le propriétaire était décédé. Toutefois, la boutique était pleine. Quelqu'un avait dû reprendre l'affaire. Ils avaient apporté quelques changements, d'ailleurs : les livres mis en avant semblaient davantage suivre une thématique, et les lieux paraissaient nettement moins poussiéreux – même si la poussière avait fait partie du charme.

Son attention fut aussitôt attirée par l'immense table basse, devant la vitrine. Elle exhibait le tout dernier catalogue de photos de l'emblématique Riley. Rien que la couverture était la somptuosité incarnée... et le luxe, aussi. Cent trente livres, *ouch* ! Bea s'empara de l'exemplaire de présentation – tous les autres étaient précautionneusement protégés par un film plastique – et se mit à le feuilleter.

Une vendeuse passa à son niveau et s'arrêta en souriant.

– C'est magnifique, n'est-ce pas ?

– Somptueux, oui..., soupira Bea. J'adore ce qu'il fait.

– Il n'y a pas à dire : ce type est un génie. Je serais vous, je me ferais plaisir, commenta la vendeuse avant de rosir légèrement. Vous allez croire que je fais de la vente forcée, désolée... Ceci étant dit, c'est une édition limitée.

– Je n'ai pas les moyens, répondit Bea en souriant. Ça fait beaucoup de petits pots bio, une somme pareille...

Elle posa alors la main sur la poignée du landau, à côté d'elle. Maud observait les deux femmes, visiblement captivée par leur échange.

– Elle est adorable, dit la vendeuse.

– Mais elle vide mon compte en banque.

– Ohhh, j'adore ses chaussons ! C'est trop chou...

Bea ne confierait jamais à cette femme combien ils lui avaient coûté. C'était trop gênant.

– On va choisir un livre toutes les deux, hein, Maud ? Il n'y a pas d'âge pour commencer, après tout.

– Parfaitement. Autant lui donner l'habitude dès maintenant. On a tout plein d'arrivages très sympas. J'essaie d'étoffer la section jeunesse.

– C'est vous la propriétaire, alors ? demanda Bea, piquée par la curiosité.

– Oui. J'ai succédé à mon père.

– Oh, j'ai entendu parler de son décès... Je suis sincèrement navrée.

– Merci.

– C'est chouette que vous ayez repris le flambeau. J'adore cet endroit.

– Ça me va droit au cœur. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez

pas. Moi, c'est Emilia.

– Bea.

Elles échangèrent un sourire amical, puis Emilia s'éloigna.

Bea reposa les yeux sur les Riley.

L'instant d'après, elle s'emparait du premier de la pile puis poussait Maud en direction de la section jeunesse, où elles passèrent dix longues minutes à éplucher les livres cartonnés jusqu'à dénicher le bon.

– *Je t'aime grand comme ça*, lut Bea en prenant la direction de la caisse. C'est vrai, ma puce. Je t'aime vraiment grand comme ça.

Maud observait Emilia derrière le comptoir, son petit livre serré entre ses poings.

– Oh, ce livre est génial. Elle va l'adorer !

– Si elle ne le mange pas avant, plaisanta Bea. Il n'y a rien qui ne passe pas par sa bouche en ce moment.

– Ce sera tout ?

– Pour aujourd'hui, oui. Merci beaucoup !

Emilia regarda Bea s'éloigner. Cette femme était typiquement le genre de cliente qu'il leur fallait. Jeune et dynamique, avec un revenu correct. Que pourrait-elle faire pour attirer d'autres gens comme elle ? Proposer des cartes, peut-être ? Du papier cadeau ? Les femmes comme Bea achetaient tout le temps ce type d'accessoires, car c'était le genre à avoir des amis partout. Elle nota l'idée sur son carnet puis s'occupa de son prochain client.

*

Bea remonta le trottoir à pas vifs, le cœur martelant sa poitrine. Elle ne s'arrêta qu'une fois arrivée devant l'église, où elle se réfugia dans le cimetière. Elle trotta jusqu'à un banc et s'assit en enfouissant la tête entre les mains. Puis elle se redressa, tendit le bras et souleva la capote du landau.

Niché dans les plis du tissu, le livre de Riley l'attendait, encore sous son film plastique. Elle le prit et le posa sur ses genoux, le regard fixé sur sa couverture.

Qu'est-ce qui était en train de lui arriver ? Qui était cette personne qu'elle était devenue ? À quoi jouait-elle ?!

Sur l'instant, cela lui avait paru la logique même. Elle voulait ce livre mais ne pouvait pas se l'acheter. En deux secondes à peine, elle en avait attrapé un et l'avait caché sous la capote.

Une larme sinuait sur sa joue. Oh que oui, elle voulait ce livre... Elle voulait s'installer tranquillement chez elle et disséquer chaque photographie, partir à la recherche de ce qui faisait le don de l'artiste... Elle aurait pu se le payer si elle l'avait vraiment voulu. Bill n'aurait rien dit si elle s'était servie de leur compte commun pour payer.

Mais plus que le livre encore, elle avait voulu du frisson. Se sentir en vie, tout simplement. Ce moment d'adrénaline l'avait transcendée. C'était bien là la chose la plus excitante qu'elle ait faite depuis des mois.

Bea s'adossa au banc et leva les yeux vers le ciel. Quelques hirondelles tournoyaient au-dessus de sa tête, et la brise venait balayer les dernières feuilles des arbres qui bordaient le sentier. L'église lui rappelait son mariage, qui avait eu lieu tout juste trois ans plus tôt. Elle revit sa splendide robe Dior qu'elle avait fait tout spécialement venir des États-Unis. Son taffetas bleu clair, son joli corset orné de boutons et sa jupe évasée... La mariée n'aurait pas pu être plus jolie.

Ils étaient tellement convaincus d'avoir fait le bon choix qu'ils avaient foncé tête baissée et vendu leur splendide loft dès la première occasion pour pouvoir démarrer leur nouvelle vie à la campagne. Ni l'un ni l'autre n'avaient envie d'élever ses enfants à Londres. Peasebrook s'était imposée comme une évidence, avec son réseau ferroviaire plutôt commode, ses jolies boutiques et ses adorables maisons... Ils avaient été profondément heureux, lorsqu'ils avaient trouvé leur charmant petit cottage brun, dans les ruelles plus tranquilles de la ville, avec son minuscule jardin muré. Le cadre était idyllique pour fonder une famille. Bill rejoignait la capitale tous les jours, où il continuait d'exercer son métier d'expert en numérique abusivement surpayé, et Bea s'occupait d'entretenir le jardin et la maison. Et de sortir Maud, bien sûr. Tous leurs amis enviaient leur audace et venaient en masse coloniser leur jolie chambre d'amis, avec son parquet blanc, ses murs enduits à chaux, ses rideaux de soie et son immense lit aussi moelleux qu'un nuage.

Mais aujourd'hui, Bea avait l'impression de devenir folle. Le travail lui manquait. Pourtant, elle avait été au bord du burn-out, quand elle était partie. En tant que directrice artistique d'un magazine féminin, elle n'avait vécu pendant des années que de café et de délais serrés, rendant son travail sur le fil du rasoir à chaque numéro, ayant en plus de cela à gérer une éditrice complètement lunatique qui changeait d'avis comme de chemise et qui attendait d'elle des dons de médium. Lorsqu'elle avait pris la décision de partir, son but ultime avait été de ne plus jamais lever le petit doigt.

C'était l'ennui qui la rongait, désormais. Bien sûr, elle adorait sa fille, mais une fois qu'elle avait mixé carottes bio et blancs de poulet élevé en plein air, congelé le tout en petites portions, lavé à la main les pulls en cachemire de sa fille avec une lessive spéciale parfumée à la lavande, promené Maud le long des champs fleuris qui bordaient le ruisseau, que lui restait-il ? À part cuisiner un élaboré curry de poisson pour Bill, bien sûr, qui ne réapparaissait sur son vélo pas avant sept heures du soir...

Elle menait l'existence qu'elle avait tant de fois dépeinte dans son magazine. Elle revoyait toutes les doubles pages qu'elle avait faites en hommage à cette vie délicieusement bucolique : jolies filles étendant leur linge en robes à fleurs et en bottes, paniers en osier, nappes de pique-nique, légumes recouverts de terre, pots de confiture « maison »... Elle en avait à revendre, maintenant.

Vu de l'extérieur, elle menait une vie rêvée. Mais en vérité, elle se sentait vide et inutile. Comment avait-elle pu, ne serait-ce qu'un instant, imaginer

que le rôle de mère au foyer lui conviendrait ? Elle caressa la main dodue de Maud et s'en voulut aussitôt de penser une chose pareille. Une pauvre fille ingrate, voilà ce qu'elle était. Comment cet adorable petit être ne pouvait-il pas lui suffire ?

Maud s'était endormie, un poing serré sur sa petite couverture en tissu éponge avec un lapin cousu dans un coin. Que penserait-elle d'elle, si elle apprenait que sa mère était une cleptomane ? Bea savait qu'elle était de nature impulsive, mais elle ne s'en était jamais servi à mauvais escient jusqu'ici.

Et que penserait Bill s'il apprenait ce qu'elle avait fait ? Il avait déjà son lot de stress à gérer, entre les allers-retours et son travail. C'était à peine s'il lui crachait deux mots lorsqu'il rentrait le soir. Il se contentait d'avalier son repas et allait se coucher, pour mieux repartir à six heures, le lendemain matin. Et il n'était pas plus distrayant le week-end. Cela faisait deux mois qu'il refusait de recevoir qui que ce soit. Il ne faisait rien, à part dormir, regarder la télé, ouvrir sa première bouteille de bière à midi et enchaîner jusqu'à ce qu'il se rendorme autour de neuf heures du soir. Si elle osait ouvrir la bouche, cela lui retombait dessus.

« Tu as une vie rêvée, ne l'oublie pas », crachait-il.

En effet, c'était elle qui avait orchestré ce changement de vie drastique. Elle avait trouvé la maison, vendu l'appartement, organisé le déménagement. S'était pliée au plan de départ volontaire de son entreprise pour pouvoir mettre un peu de côté. Avait revu leurs finances afin qu'ils ne pâtissent pas de la baisse de salaire. Avait trouvé tout un tas de moyens de faire des économies afin que leurs dépenses hebdomadaires soient divisées par deux sans que leur train de vie s'en retrouve chamboulé. Jusqu'ici, elle leur avait fait économiser deux cents livres par semaine : ils ne mangeaient plus à l'extérieur, avaient acheté une voiture plus économique, et s'étaient débarrassés de leur femme de ménage. Économiser le moindre sou était devenu son cheval de bataille.

À cet instant précis, elle aurait fait n'importe quoi pour se retrouver dans une rame de métro pleine à craquer, son *latte* dans une main et son iPhone dans l'autre, déjà en plein dans la réunion qui l'attendait à son arrivée au travail. Elle aurait tué pour revivre le goût d'une thématique irréalisable, d'une deadline impossible ou d'une quelconque crise personnelle. Ces jours-ci, ses crises se traduisaient par un manque soudain de couches ou de lait. Ce qui ne lui arrivait en vérité jamais, car elle avait tout le temps du monde pour gérer les stocks, si bien que la maison ne manquait jamais de rien.

Mais s'ennuyait-elle au point de finir voleuse ?

Elle repartit dans les ruelles sinueuses qui menaient chez elle, et lorsqu'elle arriva devant le petit cottage brun, Maud s'était endormie. Elle poussa le landau jusqu'au salon et s'assit sur le canapé de velours gris qui reflétait à l'identique celui qui lui faisait face. Entre les deux, une vieille table basse en miroir qui n'exhibait rien en dehors de quelques traces de doigts. Bea avait l'impression de passer sa vie à les nettoyer, et elle préférait ne pas penser au jour où Maud commencerait à circuler sur ses deux jambes en s'aidant des

meubles.

Elle posa le catalogue de photographies sur la table. C'était le genre de livre idéal, en matière de décoration moderne. Elle buvait des yeux le cliché en noir et blanc, sur la couverture, brûlant d'arracher le plastique et de se perdre dans les images en s'imaginant être l'un de ses modèles...

Mais avant qu'elle n'ait l'occasion de passer à l'acte, elle entendit Bill rentrer. Il était parti à la jardinerie acheter des poteaux et du fil pour les arbres fruitiers qu'il comptait cultiver en espalier, dans le jardin. Cela avait beau être une affaire du plus grand sérieux aux yeux de son mari, Bea n'avait pas la moindre idée de ce dont il s'agissait.

Elle bondit sur ses pieds et s'empara du livre, qu'elle était en train de glisser sous les coussins du canapé lorsque Bill apparut.

– Coucou ! s'écria-t-elle en souriant de toutes ses dents, faisant de son mieux pour ne pas passer pour la clepto lunatique qu'elle était. Ça va ? Nous, on s'est éclatées, ce matin.

– Cool.

– On a acheté un livre. Pas vrai, ma chérie ?

Mais Maud dormait encore à poings fermés, son petit livre cartonné posé sur ses genoux.

– Cool, répéta Bill.

– Et toi ?

– J'ai acheté une tronçonneuse.

– Combien ça t'a coûté ?

– C'est si important que ça ?

– Non, bien sûr...

– Tant mieux. Parce qu'elle va nous servir. Je vais dégommer ce vieux poirier qui nous fait de l'ombre, au niveau de la porte de derrière. Ce sera beaucoup plus lumineux dans la cuisine.

– Génial. Ça nous fera de quoi faire du feu l'hiver venu. Assure-toi de tailler les bûches à l'identique pour qu'on puisse les empiler près de la cheminée. Cette taille serait parfaite, ajouta-t-elle en écartant les deux mains d'une vingtaine de centimètres.

Rien qu'en s'entendant parler, elle sut qu'elle avait l'air d'un petit caporal. Bill la dévisageait, blasé.

– Est-ce que tout ce qu'on fait est vraiment censé suivre un putain de style artistique, dis ?

Bea ouvrit la bouche pour répondre, mais rien ne lui vint. Toutefois, la réaction de Bill la surprenait. Ce n'était pas son genre d'être aussi désagréable. Elle se demanda ce qui pouvait bien le travailler de la sorte.

Il fallait qu'elle rapporte le catalogue. Elle ne pourrait jamais le supporter, sinon. Elle avouerait tout à la vendeuse. C'était le seul moyen de lui faire reprendre le sens des réalités.

Après la semaine mouvementée qu'elle venait de vivre, Emilia attendait avec impatience sa première répétition avec le quatuor, ce dimanche. Même si elle était quelque peu nerveuse. Il lui avait fallu des heures pour obtenir un résultat « correct » pour une seule petite œuvre ! Elle savait qu'elle devrait prendre le train en marche sur des dizaines de morceaux, et la lecture de notes avait toujours été son point faible. Elle en connaîtrait certainement quelques-uns, mais la plupart lui seraient inconnus, et l'idée de ralentir tout le monde la terrorisait.

Marlowe était passé en début de semaine lui déposer les partitions. Elle ne s'était pas attendue à être aussi heureuse de le voir ; il y avait quelque chose de rassurant chez lui, qu'elle aurait été incapable d'expliquer. Mais il n'était pas resté bien longtemps ; il était une fois de plus attendu.

« Épluche tout ça et travaille autant que possible, d'accord ? On s'occupera du lissage à la répet, alors pas de stress. On a le temps. »

Emilia s'efforça de prendre la chose avec recul et travailla du mieux qu'elle put chaque soir, ravie que personne n'ait à entendre ses trop nombreux couacs. Quand le dimanche arriva enfin, elle doutait sincèrement d'avoir fait le bon choix en acceptant de rejoindre l'ensemble. D'elle ou de lui, c'était bien Marlowe qui croyait le plus en elle.

Ils répétaient dans la vieille salle paroissiale, à l'arrière de St Nick. Emilia arriva avec le violoncelle de son père sur le dos, ne sachant pas vraiment si elle devait se sentir soulagée de pouvoir consacrer son énergie à quelque chose de totalement différent de la librairie, ou si elle aurait mieux fait de se concentrer sur tout ce qu'elle ne pouvait pas faire lorsque le magasin était ouvert. Dave avait sauté sur l'occasion de pouvoir tenir seul la boutique le dimanche, avec pour principale instruction d'appeler sa patronne si la situation devenait ingérable.

La librairie ne désemplissait pas, en ce moment. L'automne et ses journées plus courtes semblait pousser les gens à lire davantage, et la ville était envahie de touristes désireux d'oublier la capitale le temps d'un week-end. Avec son charme typique des Cotswolds, ses auberges chaleureuses et ses boutiques attirantes, Peasebrook était devenue une destination de premier choix, lorsque la fraîcheur pointait le bout de son nez. Et Emilia et son équipe faisaient tout leur possible pour tirer la librairie vers le haut. Dave leur avait créé une page Facebook et un compte Twitter, Emilia négociait dur avec ses fournisseurs pour obtenir plus de marchandise, et June venait tout juste de lancer un club de lecture sponsorisé par les cavistes de la ville : tous les mois, et ce pour la modique somme de dix livres, vous aviez droit à un exemplaire de poche de

l'ouvrage qui serait traité autour d'une dégustation de deux vins spécialement sélectionnés pour l'occasion.

Évidemment, le souci majeur restait la trésorerie. Andrea n'avait toujours pas terminé de mettre les dettes de la boutique au clair, ils attendaient encore l'homologation de la succession de Julius, et il fallait bien sûr payer les employés ainsi que les factures. Emilia ne manquait pas d'idées pour faire de Nightingale Books la meilleure librairie du monde, mais pour cela, il lui fallait un minimum d'argent. Et il y avait tout un tas de choses affreusement barbant à faire, avant de s'atteler aux plus excitantes : le système informatique était beaucoup trop vieux, la sécurité inexistante, et le toit ne tenait que par l'opération du Saint-Esprit. Le vent se faisait de plus en plus violent ces derniers temps, et Emilia s'attendait un jour ou l'autre à découvrir son grenier exposé à la vue de tous, sans plus rien pour le protéger.

Dans la salle paroissiale, quatre chaises étaient disposées en demi-cercle face à quatre pupitres. Ils discutèrent longuement de la meilleure disposition pour laquelle opter, mais Marlowe finit par trancher en déclarant qu'Emilia et lui se tiendraient à chaque extrémité afin de pouvoir se regarder en cas de problème.

La nervosité d'Emilia se retrouva décuplée lorsqu'elle vit Delphine. Elle connaissait Petra, l'altiste, depuis longtemps déjà, mais elle n'avait jamais vraiment parlé avec Delphine et ne la connaissait que d'après le tableau qu'en avait brossé son père. Elle portait un pantalon fuseau en cuir, une paire de creepers et un chemisier blanc à froufrous. Avec son carré plongeant et ses lèvres rouge sang, elle exsudait la classe parisienne. À côté, Emilia se sentait piteuse, avec son jean, son sweat à capuche et ses nattes.

– Vous vous connaissez, toutes les deux ? demanda Marlowe d'un air nonchalant qui ne laissa rien transparaître.

– Non, murmura Emilia, une désagréable sensation de brûlure lui rongeaient le ventre. Ravie de faire ta connaissance, Delphine. Et merci d'avoir joué pour mon père. Ça m'a beaucoup touchée.

– Ton père nous manque beaucoup, répondit Delphine. C'était un musicien magnifique.

Emilia se sentit aussitôt submergée par la pression de devoir coller au niveau de Julius, ce qui, elle le savait, n'était pas du tout le cas.

Et sa panique ne fit que s'accroître lorsqu'elle entendit Delphine prendre son violon et jouer quelques notes de *L'Automne*, de Vivaldi, en hommage aux feuilles brunes que l'on apercevait derrière la fenêtre et à la brise saisissante de la journée.

Emilia eut l'impression d'assister à l'élaboration d'un croquis musical. L'archet frôlait à peine les cordes, capturant les notes à la volée pour donner une idée précise de l'œuvre sans pour autant s'y appesantir. Les notes étaient pures, parfaites et étonnantes de simplicité. Delphine était une véritable tueuse.

Se donnait-elle volontairement en spectacle ? S'agissait-il d'une

provocation ? D'un message spécialement adressé à Emilia ? « Tu peux suer sang et eau, tu ne m'arriveras jamais à la cheville, petite. »

Elle conclut sa représentation d'une fioriture, et Petra tapa aussitôt dans ses mains, euphorique. Sachant que cela serait grossier de ne pas réagir, Emilia s'arracha un sourire douloureux. Delphine secoua l'épaule d'un air indifférent, comme si ce n'était rien du tout, mais cette femme avait de toute évidence conscience de son niveau.

Puis la violoniste se leva, se déhancha langoureusement jusqu'à Marlowe et glissa sa main à l'arrière de sa nuque tout en le caressant du bout du pouce. Concentré sur son archet, Marlowe ne réagit pas, mais ce geste ne trompait pas : ces deux-là sortaient définitivement ensemble. Elle les imagina aussitôt au lit, « à la française », Delphine cambrée sur lui, la tête rejetée en arrière et les yeux clos, mais ses lèvres toujours impeccablement rouges. Cette femme était à la fois Juliette Binoche, Béatrice Dalle et Audrey Tautou, le tout doublé d'un prodige musical.

Voilà qui répondait à ses doutes : Marlowe et Delphine étaient ensemble. Pourquoi ce sentiment amer, soudain ?

Elle ouvrit l'étui de son violoncelle dans un claquement de loquets et se leva.

Elle n'en revenait pas d'être aussi troublée...

Marlowe la rejoignit tandis qu'elle préparait son instrument.

– J'espère que tu n'es pas trop nerveuse.

– Non ! Enfin, un peu, si...

– Ça va aller. On va d'abord se concentrer sur le programme du mariage, puis on passera aux morceaux de Noël, d'accord ?

– J'en connaîtrai sûrement la plupart, tenta de se rassurer Emilia – après tout, elle avait joué en orchestre durant toute sa scolarité.

Elle s'installa et entreprit d'accorder son violoncelle. Son « la » sonnait atrocement faux, reflétant en tout point le malaise qui lui nouait le ventre depuis son arrivée. Elle s'empessa alors de tourner la clef jusqu'à ce que la note sonne juste. Quelques secondes plus tard, ils se lançaient. Ils avaient décidé de démarrer par *L'Arrivée de la reine de Saba*, qu'Alice Basildon avait choisie pour son entrée dans l'église. C'était une œuvre gaie et entraînante qu'Emilia adorait, mais elle était aussi extrêmement rapide et complexe.

Ce fut un véritable carnage. Ses doigts lui paraissaient raides et engourdis. Son cerveau était incapable de rester concentré sur la partition. En quelques secondes, elle perdit toute son énergie, et elle enchaîna les faussetés lorsqu'elle se trompa de note à la clef. Vu qu'ils n'étaient que quatre, elle ne pouvait pas se cacher derrière les autres. Le résultat fut désastreux.

Marlowe finit par s'arrêter en plein milieu de l'œuvre.

– On reprend à la mesure vingt-quatre ? lança-t-il sans la regarder ni ajouter quoi que ce soit d'autre, ce qui à ses yeux était encore pire que tout.

Rouge de honte, Emilia prit une longue inspiration et se concentra sur sa partition. Petra lui adressa un sourire d'encouragement, ce qui eut pour effet

de la rassurer un peu : au moins avait-elle une alliée, ici. Marlowe haussa les sourcils et donna le départ. Elle fit de son mieux pour tenir, au prix d'un effort qui lui parut surhumain. Rien ne lui venait naturellement. Elle jouait à la manière d'un robot, programmé pour suivre les signes noirs sur la page, sans rien ressentir ni dans son cœur ni dans son âme.

Et durant tout ce temps, Delphine s'assurait de lui montrer qu'aucune de ses erreurs ne lui échappait. Elle aurait voulu lui balancer son violoncelle à la figure. Elle ne s'était jamais sentie menacée de la sorte, et c'était un sentiment horrible.

Lorsqu'ils achevèrent les dernières notes, Emilia fut envahie d'une bouffée de soulagement.

– Bien joué, tout le monde, se contenta de commenter Marlowe.

Emilia garda la tête basse, dépitée par l'affreuse sensation d'avoir failli à tout le monde. Ses yeux la picotaient sous l'effet des larmes, mais il était hors de question qu'elle les laisse couler. Pas devant cette fille qui n'attendait que ça. Il était tout aussi inutile de s'excuser que d'attirer l'attention sur elle. Ils savaient tous qu'elle avait fait n'importe quoi. Elle allait simplement devoir se rattraper.

– Essayons le Pachelbel, déclara Marlowe.

Ils cherchèrent la partition correspondante et la posèrent sur leurs pupitres respectifs. Emilia se sentit aussitôt soulagée. Elle connaissait bien cette œuvre, si bien qu'elle aurait pu la jouer les yeux bandés. C'était sa chance de se rattraper et de montrer à Delphine qu'elle n'était pas là pour rien.

Lorsqu'ils eurent terminé, Marlowe la gratifia d'un petit hochement de tête et d'un sourire qui laissaient entendre qu'elle s'était rachetée. À un cheveu.

– Tu viens avec nous au Cardamom Pod ? lui proposa-t-il. C'est notre point de chute, après les répétitions.

Emilia ne savait pas vraiment si elle se sentait d'attaque, entre le fait de se montrer cordiale vis-à-vis de Delphine et celui d'assumer sa performance en dents de scie.

– J'ai une tonne de papiers à trier, mentit-elle. Ma comptable risque de me tuer si ce n'est pas mis à jour d'ici à demain.

Marlowe et Petra protestèrent en chœur, mais Emilia ne put s'empêcher de noter l'éclat de triomphe dans le regard de Delphine. Elle changea alors brusquement d'avis : après tout, elle avait fait de son mieux, et il n'y avait aucune raison qu'elle soit mise sur la touche.

– Mais pourquoi pas ? lança-t-elle. Il faut bien que je mange, de toute façon.

Puis elle souleva son violoncelle et endossa l'étui avec un sourire rayonnant.

– Génial, s'enthousiasma Marlowe.

Le Cardamom Pod se trouvait dans l'une des plus anciennes bâtisses de Peasebrook. Le sol était branlant par endroits et les plafonds trop bas, mais le restaurant dégageait une atmosphère moderne à souhait, avec ses murs d'un rose bonbon poudré et ses poutres blanchies à la chaux. De délicieux effluves

d'épices embaumaient les lieux, si bien qu'Emilia se mit à saliver dès son arrivée. Elle réalisa alors que cela faisait des jours entiers qu'elle ne dépendait que des sandwiches et des muffins de l'Icing on the Cake, la pâtisserie voisine. Elle était trop fatiguée pour se cuisiner quoi que ce soit en ce moment. Ils commandèrent des bières et se mirent à examiner le menu tout en trempant leurs papadums dans le chutney à la mangue « maison » que l'on venait de leur apporter.

– C'était toujours ton père qui commandait pour tout le monde, lui confia Marlowe. Il aimait nous faire prendre des risques... Et il choisissait toujours un plat épicé !

– Il adorait manger indien, répondit Emilia, sans lâcher le menu du regard.

– Je propose qu'on trinque à ton arrivée chez nous, déclara Marlowe en levant son verre. Julius aurait été sacrément fier...

Même si elle avait joué lamentablement, songea Emilia, qui se garda bien de le dire à haute voix, préférant ne pas gâcher la magie du moment.

– J'espère pouvoir lui faire honneur, répondit-elle alors en levant son verre à son tour. Même si je n'ai pas forcément bien commencé...

– Deux heures de pratique par jour, ne l'oublie pas, lança Marlowe avec un regard exagérément sérieux. Je te surveillerai.

– Dominateur, va..., murmura Delphine en s'assurant que le sous-entendu était clair aux yeux de tout le monde.

Emilia aurait voulu lui demander de se taire une fois pour toutes – elle avait compris le message –, mais elle se contenta de s'arracher un sourire radieux et trinquait avec ses nouveaux collègues musiciens.

MARLOWE COLLINGHAM

Livres sur la musique

Miles : L'Autobiographie, Miles Davis

Life, Keith Richards

Just Kids, Patti Smith

Musicophilia, Oliver Sacks

How Music Works, David Byrne

Quatuor, Vikram Seth

Musique et silence, Rose Tremain

Haute fidélité, Nick Hornby

Le Violoncelliste de Sarajevo, Steven Galloway

Plus jamais Mozart, Michael Morpurgo

Lundi matin, dès que Bill fut parti au travail et avant qu'elle ne change d'avis, Bea installa Maud dans son landau et prit la direction du centre-ville, remontant la rue principale jusqu'à atteindre le pont qui se dressait à côté de la librairie. Dehors, l'enseigne se balançait doucement sous la brise automnale. À travers l'immense vitrine en saillie, elle aperçut Emilia en train de discuter avec un client.

Sur la porte, un petit panneau annonçait, dans une superbe écriture ronde : *Ouvert du lundi au samedi. De plus ou moins 10 h jusqu'à ce que le dernier client soit parti.* Bea sourit, ouvrit la porte d'un coup de fesses et pénétra dans la boutique, décidée à attendre qu'elle soit vide pour agir. Ce qu'il y avait de merveilleux, dans une librairie, c'est que vous pouviez y rester des heures entières sans que cela paraisse le moins du monde étrange. Après tout, ce lieu était fait précisément pour cela. Elle erra donc entre les sections cuisine et beaux-arts tout en gardant un œil sur les autres clients, jusqu'à ce que le dernier d'entre eux passe enfin la porte.

Elle marcha jusqu'au comptoir sans se donner le temps d'y réfléchir à deux fois et posa le livre entre elle et Emilia.

– Il fallait que je vous rapporte ceci.

Emilia leva les yeux et la reconnut aussitôt.

– Oh ! C'est vous qui avez acheté *Je t'aime grand comme ça* !

Elle plissa alors le front, perplexe.

– Je n'ai pas fait attention que vous aviez acheté le Riley également...

– Je ne l'ai pas acheté, avoua Bea en fixant ses pieds. Je l'ai volé.

Le regard d'Emilia passait du catalogue à Bea.

– Volé ?

Bea opina du chef, piteuse, et prit une longue inspiration.

– Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. Je ne sais pas ce qui m'a pris, ça ne me ressemble pas... Ce n'est même pas comme si je ne pouvais pas me le permettre. Enfin, si je le voulais vraiment, je pourrais me l'acheter...

Elle leva les yeux vers Emilia, qui avait l'air tout bonnement sidérée.

– Je suis vraiment désolée... Il fallait que je vous le dise. Ne serait-ce que pour que je ne refasse jamais une chose pareille.

– Je ne sais pas quoi vous dire, répondit Emilia en parvenant toutefois à s'arracher un rire gêné. En dehors du fait que je ne l'aurais certainement jamais remarqué... Vous auriez pu très bien le garder.

– Mais je ne voulais *pas* le garder. Il fallait que je le rapporte. Pour me donner une leçon. J'en suis même venue à me demander si je ne suis pas en train de devenir folle. C'est tellement ridicule, de faire une chose pareille...,

avoua-t-elle avec un sourire à la fois plein de tristesse et de peur. Si vous voulez appeler la police, allez-y. C'est tout ce que je mérite.

– Mais non, voyons ! Vous me l'avez rapporté. Ce n'est pas là l'attitude d'une récidiviste, croyez-moi.

– Mais c'est l'attitude de quelqu'un qui a besoin d'aide. Vous ne trouvez pas ?

– Je ne sais pas.

– Merci de vous montrer aussi compréhensive, murmura Bea, la gorge nouée. Je n'ai plus l'impression d'être moi en ce moment... Oh non, je crois que je vais pleurer... Désolée, je... Non, ça va, ça va.

Après un reniflement sonore et un rire nerveux, elle parvint enfin à se ressaisir.

– Tout va bien ? lui souffla Emilia, sincèrement inquiète.

Bea serrait le landau d'une poigne tendue, luttant pour que les mots sortent.

– Je le pensais, mais finalement, je n'en suis plus si sûre... Devenir mère... Ne plus travailler... Déménager à la campagne pour mener une existence de rêve... Ne rien avoir à faire de ses journées..., enchaînait-elle, de plus en plus agitée. À part changer des couches et mixer de la purée, évidemment.

Ses yeux se posèrent sur Maud, dans le landau, qui la gratifiait de son plus beau sourire.

– Loin de moi l'idée de renier ma fille. Je l'adore tellement...

– Je vous avoue que j'ai du mal à imaginer ce que c'est, répondit Emilia. Peut-être le découvrirai-je un jour.

– C'est merveilleux. Mais, c'est aussi...

Elle prit une longue goulée d'air, la tourmente personnifiée.

– Non, je ne peux pas dire ça...

– Ennuyant ? suggéra Emilia.

– C'est ça ! Je sais bien que c'est le plus beau métier du monde, que je devrais me sentir chanceuse, que j'ai plein d'amies qui aimeraient être à ma place et qui n'y arrivent pas... Mais...

Elle dévisagea Emilia et se mit à secouer la tête.

– Ma pauvre, je ne suis pas venue pour vous raconter ma vie, à la base... Je suis vraiment désolée. Je ne sais pas ce qui m'arrive en ce moment. Je ne connais personne ici, et... vous m'avez l'air tellement gentille. Je ne sais pas... Je me suis dit que vous comprendriez peut-être.

Emilia ignorait quoi répondre à cela.

– Merci... Enfin, je crois.

Elle posa alors les mains sur le catalogue et déclara :

– Je vais le remettre sur sa pile, et nous n'en parlerons plus, d'accord ?

– Voler dans une librairie... C'est tellement bas...

– J'ai dit que nous n'en parlions plus ! rétorqua Emilia en pointant un doigt sévère sur elle.

Bea se redressa et hocha docilement la tête.

– Merci. Merci du fond du cœur. Comment vont les affaires, sinon ?

– Pour ne rien vous cacher, je suis un peu au bord de la panique en ce moment.

– Ah bon ? Pourquoi ça ? J’aurais imaginé que c’était le travail le moins stressant du monde, commenta Bea en balayant la librairie des yeux. J’adorerais passer mes journées ici.

– Certes, mais on perd de l’argent à tour de bras.

– C’est sûr qu’à vous faire voler des catalogues, vous n’êtes pas près de vous en sortir...

Les deux femmes parvinrent à en rire.

– Alors, vous faisiez quoi de beau, avant l’arrivée de la petite ? voulut savoir Emilia.

– J’étais directrice artistique. Pour le magazine *Hearth*.

– *Hearth* ? J’adore ce magazine ! J’aimerais tellement que ma vie ressemble à ça...

– C’est exactement pour cette raison qu’il se vend si bien.

À y regarder de plus près, Bea était l’incarnation de ce que représentait le magazine. Elle avait tout : la beauté, le style, les derniers accessoires à la mode et le bébé parfait. Et Emilia était convaincue qu’elle était intelligente, par-dessus le marché. *Hearth* était l’un des magazines féminins les plus vendus du pays, dictant à toute femme moderne dotée d’un tant soit peu d’allure ce qu’elle devait accrocher à ses murs, mettre dans son assiette ou encore dans ses jardinières. C’était le mode d’emploi idéal, tant en matière de déco que de cuisine et de jardinage. Mais de toute évidence, quelque chose clochait dans cette image parfaite.

– Bon, soupira Bea avec un petit haussement d’épaules. En tout cas, je vous ai rendu votre livre, et soyez assurée que je ne vous dérangerai plus.

– Ne dites pas de bêtises, la sermonna Emilia, prise d’affection pour cette femme qui semblait si mal. À vrai dire, vous pourriez peut-être même m’aider.

– Vous aider ?

– Oui. Considérez cela comme votre châtiment. Je ne serais pas contre quelques conseils, déclara Emilia, un grand sourire aux lèvres.

– À quel sujet ?

– J’aimerais réaménager la librairie pour pouvoir attirer une clientèle plus large. Sauf que je ne sais pas du tout par où commencer... Et le hic, c’est que je n’ai pas vraiment de sous à mettre là-dedans. Vous auriez peut-être des idées ?

Bea posa une main sur sa hanche, affichant à son tour un sourire radieux.

– Et en contrepartie, vous vous assurez que je ne me retrouve pas sous les verrous, c’est bien ça ?

– Quelque chose comme ça, oui.

– J’adore cet endroit, commenta Bea en balayant la boutique des yeux. Il dégage une atmosphère vraiment chaleureuse. Mais c’est un peu...

– Dickensien ? Préhistorique ? suggéra Emilia, devant la moue plissée de sa

cliente.

– Non, tout de même pas. J'aime son côté vintage, justement. Mais vous pourriez l'exploiter davantage. Garder l'esprit tout en aérant un peu... En mettant les thématiques en valeur, par exemple ? Et cette mezzanine... Quel dommage de ne la consacrer qu'aux vieilles choses ! Les gens montent vraiment ?

– Parfois, répondit Emilia en posant un regard nostalgique sur l'escalier. Mon père montait souvent, lui. C'est là-haut que se trouvent toutes ses éditions spéciales. Mais vous avez raison : c'est de l'espace perdu.

– Maud va à la crèche deux matins par semaine. Je pourrais en profiter pour venir prendre mesures, photos, et vous proposer des idées ? C'est quoi, votre budget, exactement ?

– Eh bien... Je n'en ai pas vraiment. Je me doute que ce sera un investissement. Je pourrai toujours faire crédit...

– Je ne veux pas entendre ce mot ! la coupa Bea en plaquant les mains sur ses oreilles. Ne vous inquiétez pas : j'ai déjà transformé des citrouilles en carrosses. L'avantage, c'est que vous avez une superbe architecture de base. Exactement comme une femme aux jolies pommettes : on ne peut jamais faire fausse route, commenta-t-elle en souriant. Je connais toutes les astuces. Et j'ai le meilleur réseau du pays : je peux vous avoir toutes sortes de choses à prix cassé. Les luminaires...

Elle leva les yeux au plafond. Les abat-jour de velours rouge étaient couverts de poussière et de toiles d'araignée.

– La peinture... L'habillage du sol.

Elle baissa les yeux, cette fois sur la vieille moquette rouge trouée par endroits.

Emilia n'en revenait pas : cette femme semblait s'être métamorphosée sous ses yeux.

– Oh, pardonnez-moi, je... Je ne voulais pas me montrer trop critique, se reprit soudain Bea, penaude.

– Mais vous ne l'êtes pas du tout ! C'est génial de pouvoir avoir un regard objectif. Je vis ici depuis tellement longtemps que je n'ai pas le recul nécessaire pour me rendre compte que les lieux mériteraient bien un coup de neuf.

– L'essentiel, c'est de ne pas perdre l'esprit de la boutique. C'est cette ambiance qui la rend justement si particulière. Mais vous voyez cette vieille cheminée, par exemple ? Vous devriez vous en servir. Imaginez un peu : le feu crépitant dans l'âtre, avec un bon gros fauteuil disposé juste devant pour que les gens puissent s'y installer pour lire...

Emilia se tourna vers la cheminée, qui avait été murée.

– Si jamais vous êtes en train de vous demander pourquoi vous avez suggéré à cette folle de cliente de vous aider, n'hésitez pas à me le dire, hein ! Je ne serai ni blessée ni surprise.

– Non, non. Étrangement, j'ai le sentiment que ça pourrait marcher, oui...

– Bon. Les vitrines, poursuivit Bea avec un soupir en se tournant vers les baies qui flanquaient la porte d'entrée. Elles n'attendent qu'une seule chose : raconter des histoires ! Des romans d'amour pour la Saint-Valentin, des histoires d'horreur pour Halloween... Et pour Noël...

Elle se mit à taper des mains d'excitation.

Emilia trouvait en effet qu'elle était un peu folle, mais cela lui était égal. L'enthousiasme de Bea était comme un coup de frais, autant dans la boutique que dans sa vie. Elle avait l'impression de traîner un boulet à son pied, depuis sa discussion avec Andrea, incapable de savoir par où commencer. C'était follement soulageant d'entendre quelqu'un déborder d'entrain. Pour la première fois depuis le décès de son père, elle entrevoyait enfin une lueur d'espoir.

Un peu plus tard dans l'après-midi, elle parla à June de sa discussion avec Bea.

– Je commence enfin à y voir plus clair ! C'est rassurant de pouvoir visualiser les lieux autrement. Je sais que je ne devrais pas m'emballer, que je n'ai pas de baguette magique, mais je me sens au moins déchargée d'un poids.

– Je suis convaincue que tout suivra naturellement son cours, lorsque tu commenceras à changer les choses, approuva June. En attendant, que penses-tu de cela ?

Emilia posa les yeux sur les communiqués de presse que son amie lui tendait.

Il y en avait des piles entières, glissées sous le comptoir. Des mois et des mois de courriers d'éditeurs qui réclamaient la meilleure place pour leurs livres... Julius ne les lisait jamais, préférant faire sa sélection lui-même. Il avait un flair infailible quand il s'agissait de savoir ce qui se vendrait, et par-dessus le marché, il ne supportait pas le matraquage publicitaire.

Toutefois, Emilia avait conscience qu'il fallait changer quelque chose si elle voulait faire gagner de l'argent à sa boutique. Elle avait autant besoin de publicité que les auteurs et les éditeurs des livres qu'elle vendait. Alors, pourquoi ne pas s'en servir ?

Deux yeux bleus la fixaient, en plein centre de la première affiche. Mick Gillespie. Même une simple photocopie de lui à soixante-dix ans parvenait à vous faire tourner la tête. Son expression vous donnait l'impression d'être le centre du monde. Emilia aurait bien aimé savoir ce que cela faisait d'être scrutée par ces yeux dans la vraie vie.

L'acteur était en pleine promotion de son autobiographie sulfureuse qui, disait-on, promettait de mettre au jour pas mal de petits secrets et de scandales que certains auraient sûrement préféré emporter dans leur tombe. Il parlerait de son livre, répondrait aux questions, puis ferait une séance de dédicace. Même si Emilia doutait qu'il ait besoin de faire quoi que ce soit pour que les gens viennent à lui. Respirer lui suffisait.

Mick Gillespie était la personne idéale pour donner un coup de boost à son affaire. Il était impossible d'être hermétique à son charme. Les hommes, les

femmes, les jeunes comme les vieux, tous auraient envie de venir le voir. Elle imagina aussitôt la boutique pleine à craquer, une longue file se dessinant sur le trottoir... Cet homme était une légende. Une icône. Une combinaison de Steve McQueen, James Dean et Richard Burton. Beau à tomber, rebelle et charismatique.

– C'est une idée géniale, June !

– Je l'ai déjà rencontré, lui confia celle-ci, les yeux pétillants.

– Non !

– Si. J'ai été figurante dans l'un de ses films. Le pauvre...

– Figurante ? Je ne savais pas que tu avais fait ça !

– Oh, ça n'a pas duré bien longtemps. J'étais terriblement mauvaise.

– Mais tu as rencontré Mick Gillespie ? Il devait être à son apogée, à cette époque...

– Oui, soupira June d'un air nostalgique.

– Il était comment ?

– Extraordinaire. Inoubliable. Magique.

– Tu penses que tu pourrais nous aider à le faire venir ?

– Houlà, sûrement pas ! rit June. Il est impossible qu'il se souvienne de moi, ma chérie. Je jouais le rôle d'une barmaid. Je suis sûre qu'il m'aurait prêté beaucoup plus d'attention si ça avait été mon véritable métier, si tu vois ce que je veux dire...

L'amour de l'alcool de l'acteur était connu de tous.

– Qui ne risque rien n'a rien, commenta Emilia. Ça nous ferait une publicité du tonnerre. Tu imagines ? On serait dans le journal, tout ça...

Elle s'empara de son téléphone pour appeler l'attaché de presse de Gillespie. Il était sûrement déjà surbooké... Pas une seule librairie dans le pays ne pouvait passer à côté d'une opportunité pareille.

Mais la chance fut de son côté : Peasebrook se calerait parfaitement entre les différents engagements de l'acteur.

– Ce sera l'occasion pour lui de faire une pause bien méritée, déclara l'attaché de presse. Il ne travaillera pas le lendemain, alors tant qu'à faire, autant passer cette journée dans les Cotswolds !

Emilia raccrocha, souriant d'une oreille à l'autre.

– Ça a marché. Mick Gillespie va venir ici, June, à Peasebrook !

– Mon Dieu..., souffla June, décontenancée.

– Je vais demander à Thomasina de s'occuper de la partie traiteur. On pourrait partir sur le thème de l'Irlande ? Elle m'a donné sa carte, l'autre jour. Qu'est-ce que tu en penses ?

June était perdue dans ses pensées.

– Allô la Lune ? Ici la Terre, la secoua Emilia en riant. Sur quoi tu partirais, côté boissons ?

– Je le tiendrais bien à distance de toute bouteille, si j'étais toi, répondit June sombrement.

– Oh, les années ont dû l'assagir, commenta Emilia en observant sa photo.

Et ils ne le laisseraient pas faire la promotion de son livre s'il était intenable.

– Attention, avec tes sous-entendus, vilaine. Il n'est pas bien plus vieux que moi...

– Allez, tu sais très bien que tu ne fais pas ton âge, la rassura Emilia en la prenant dans ses bras.

Elle était tellement soulagée de l'avoir auprès d'elle. C'était un peu comme une présence maternelle, quelque chose qu'Emilia n'avait pas connu et dont elle n'avait jusqu'ici jamais ressenti le besoin. Mais maintenant que son père n'était plus là, la présence de June la rassurait, et peut-être ne le lui montrait-elle pas assez.

Emilia avait conscience de l'importance qu'avaient prise tous ces gens qui l'entouraient, en si peu de temps. Sans leur soutien, elle aurait jeté l'éponge depuis bien longtemps.

– Mick Gillespie..., soupira-t-elle en étudiant de nouveau le communiqué de presse.

À quatre heures et demie cet après-midi-là, il n'y avait qu'un seul client dans la boutique. La nuit commençait à tomber, dehors, et l'homme errait entre les rayonnages, visiblement très peu à son aise. Emilia n'était pas plus surprise que cela. En général, dans une librairie, les gens se sentaient soit comme chez eux, soit comme un éléphant dans un magasin de porcelaine. Il avait un chien avec lui, un lurcher au pelage hirsute qui semblait se sentir aussi peu à sa place que son maître.

D'ordinaire, les chiens étaient un bon sujet pour briser la glace.

– Bonjour, lança-t-elle d'une voix chaleureuse et discrète à la fois.

Elle avait pris un livre avec elle afin qu'il croie qu'elle était partie le ranger plutôt que simplement venue l'accoster.

– Dis donc, t'es trop mignon, toi !

– Merci, rétorqua le type en souriant.

Emilia gloussa et se pencha en avant pour caresser les oreilles du chien.

– Comment il s'appelle ?

– Wolfie.

– Salut, Wolfie. Vous cherchiez quelque chose de particulier, peut-être ? demanda-t-elle au client en relevant la tête.

Toujours grand sourire, il esquissa un petit haussement d'épaules gêné. Il était évident que cet homme n'était pas en territoire connu. Les gens qui n'étaient pas habitués à fréquenter ce genre d'endroit avaient cette tendance à la gaucherie qui ne pouvait que lui faire fondre le cœur.

– C'est un peu... gênant, disons.

– Je suis sûre que ça ne l'est pas tant que ça. Dites-moi tout, et je verrai si je peux vous aider.

Elle le regarda gesticuler d'une jambe à l'autre. Il était plutôt mignon, à vrai dire. Jean usé, tee-shirt blanc, chemise rouge pâle à carreaux déboutonnée... Ses cheveux sombres étaient en pagaille, et ses joues portaient l'ombre d'une barbe, mais ces deux détails évoquaient davantage un choix de style que de la

négligence : des effluves de shampoing flottaient jusqu'à ses narines, et quelque chose d'autre aussi, quelque chose de plus... viril.

– Attendez, j'ai trouvé ! Votre petite amie vous a envoyé lui acheter *Cinquante nuances de Grey* ! le taquina-t-elle, un sourire narquois aux lèvres.

– Oh là, non ! rétorqua-t-il, interdit.

– Désolée. Vous n'imaginez pas le nombre de femmes qui font ça. Ou combien d'hommes pensent qu'acheter ce bouquin est la clef pour redonner du piment à leur vie de couple...

– Non... C'est encore plus gênant que ça.

Il se gratta la tête et haussa les sourcils d'un air penaud.

– Mon petit garçon m'a demandé quel était mon livre préféré, l'autre jour. C'était pour un devoir. Et là, je me suis rendu compte que je n'en avais jamais lu. Je n'ai jamais lu de livre.

Puis il se mit à fixer ses pieds, comme s'il attendait sa punition.

– Jamais, jamais ?

– Non, dit-il en secouant la tête. Les livres et moi, ça fait deux. Chaque fois que j'essaie d'en ouvrir un, j'ai les yeux qui partent en vrille.

Il se mit alors à loucher, ce qui fit éclater Emilia de rire avant de s'arrêter aussi net.

– Désolée, je ne me moquais pas de vous...

– Je sais, ne vous inquiétez pas... Quoi qu'il en soit, j'ai décidé qu'il fallait que ça change. Je suis un trop mauvais exemple pour lui. Je veux que mon fils aille loin dans la vie. Et je n'ai pas envie de mourir en n'ayant jamais lu un seul livre. J'aimerais donc m'y mettre avec lui, histoire de l'encourager. Mais je ne sais pas par où commencer. Il y en a trop, beaucoup trop... Comment choisir ? soupira-t-il en considérant les rayonnages d'un air perdu.

– Je vais vous trouver quelque chose, vous allez voir. Pour commencer, quel âge a votre fils ? Et quel genre de livre pensez-vous qu'il aimerait ?

– Il a bientôt six ans. Et je ne sais pas vraiment ce qui lui plairait. Quelque chose de court, de préférence, commenta-t-il avec un petit rire gêné. Et de facile. Enfin, je sais lire, hein. Je ne suis pas bête...

– Ne pas lire ne fait pas de vous quelqu'un de bête.

– Peut-être, mais sa mère n'arrête pas de me reprocher de ne pas m'impliquer dans ses devoirs, dit-il d'une voix faussement honteuse. J'en prends pour mon grade dès qu'elle en a l'occasion. Nous ne sommes plus ensemble.

– Oh, je suis désolée...

– Ne le soyez pas. C'est une bonne chose. Enfin, à part pour mon fils..., murmura-t-il en s'ébouriffant les cheveux. Je veux simplement lui montrer que je ne suis pas le bon à rien qu'elle s'imagine.

– Bien. Donnez-moi deux minutes et je vous dénêche ce qu'il vous faut.

Elle arpenta la section jeunesse d'un pas lent, se creusant les méninges pour trouver le livre idéal. Elle s'arrêtait de temps à autre, en attrapait un par la tranche, l'examinait quelques secondes puis le rangeait. Elle n'était pas

certaine d'avoir déjà rencontré quelqu'un qui n'avait jamais lu de livre. Et cela ne faisait que complexifier sa tâche. Le plus gros risque était de décourager autant le père que le fils et de les faire fuir. Il fallait au contraire qu'elle les appâte, qu'elle leur donne envie de revenir. D'un autre côté, elle ne voulait pas non plus lui trouver quelque chose de trop simple. Il ne lisait peut-être pas, mais ce type savait de toute évidence se servir de sa tête. Elle ne pouvait pas se permettre de le prendre de haut.

– Comment s'appelle votre fils ?

– Finn, répondit l'homme en arborant un sourire fier.

– Ah, eh bien voilà qui va nous faciliter la tâche !

Elle s'empara d'un livre et rejoignit son nouveau client, qui l'observait avec curiosité. Emilia le posa sur le comptoir devant lui.

– Cette histoire est l'une de mes préférées. *Finn Family - Moumine le troll*.

– Ah oui ? marmonna-t-il d'un air sceptique en saisissant l'ouvrage pour mieux l'étudier.

– Je suis sûre que vous allez l'adorer. L'histoire est un peu fantasque, mais vraiment chouette.

Elle marqua une pause, puis reprit.

– Ça parle d'une famille de trolls, les Moumines, qui vivent dans une vallée avec toutes sortes d'amis plus loufoques les uns que les autres.

– Les Moumines ?

– Oui. Ce sont de grosses créatures toutes blanches qui hibernent.

Il retourna le livre pour lire le résumé, toujours aussi sceptique.

– C'est vraiment mignon, je vous assure. Vous savez quoi ? Si vous n'aimez pas, je vous rembourse.

– C'est vrai ?

– Oui, tant que vous ne renversez pas votre thé dessus, bien sûr.

– C'est promis.

Elle glissa le livre dans un sac papier bleu marqué du nom de la librairie. Il lui tendit un billet de dix livres et elle lui rendit sa monnaie.

– Je vous tiendrai au courant de mes progrès, lança-t-il en levant le sac avec un sourire. Merci.

Emilia le regarda partir en se demandant si elle le reverrait un jour. Elle ne pouvait le nier : elle avait flirté avec ce type. Ce n'était pas la meilleure chose à faire avec un client, mais ça lui était égal. Ces dernières semaines avaient été suffisamment pénibles. Au moins cela montrait-il qu'elle était encore en vie. Et puis, ça lui permettait d'oublier un peu l'hostilité de Delphine et son attitude possessive vis-à-vis de Marlowe. Comme si Emilia était une menace... Elle était tout sauf ça.

Tandis que la porte se refermait sur son nouveau client, elle fut envahie d'un doux frisson et se prit à espérer qu'il adorerait son livre au point de devenir un vrai rat de bibliothèque. Après tout, c'était là la raison d'être de Nightingale Books : la librairie ensorcelait ses clients en les faisant entrer dans la magie des livres. Et c'était elle, Emilia, qui détenait la clef de ce

pouvoir merveilleux...

Stop, Emilia. Elle nageait décidément en plein délire. Il ne s'agissait pas de l'une de ces comédies hollywoodiennes à l'eau de rose, mais de la vraie vie. Et dans la vraie vie, une petite libraire ne changeait *pas* le cours de la vie de ses clients. *Ouvre les yeux, ma grande. Il s'est pris la tête avec son ex et cherche simplement à lui clouer le bec. À tous les coups, il n'ouvrira même pas le bouquin. Et ne t'attends pas à le revoir, c'est certain.*

Jackson longea la rue, le livre coincé sous son bras. Cela avait été beaucoup plus facile que ce qu'il s'était imaginé. Faire l'acteur, ça avait toujours été son truc. C'était d'ailleurs l'une des rares choses dans lesquelles il excellait à l'école, mais à cause de son tempérament, on ne lui avait pas une seule fois confié le premier rôle... Les feux de la rampe étaient toujours réservés aux bûcheurs. C'était en partie pour cela que Jackson avait tant détesté l'école. Tout y était tellement... arbitraire. Vous ne pouviez pas être bon partout, tout de même ! Ne pas briller dans chaque matière méritait-il réellement d'être sanctionné ?

Au final, l'épreuve n'avait pas été si insurmontable. Emilia s'était révélée très utile, et elle ne l'avait à aucun moment jugé. Elle avait été très serviable et lui avait évité de se sentir totalement ridicule en admettant n'avoir jamais lu de livre de sa vie. D'ailleurs, elle lui avait vraiment donné envie de lire cette histoire de Moumines...

Il ne préférait pas penser à la véritable raison qui l'avait poussé là-bas. Le fait qu'il était censé séduire la jolie petite vendeuse pour mieux la faire plier. Même s'il ne doutait pas que ce serait facile. Elle avait de toute évidence cherché à flirter avec lui. Il était impossible de ne pas flirter avec Jackson, à moins d'être sur son lit de mort, et encore. Même les hommes flirtaient avec lui. Les *hétéros*. Bien sûr, cela n'aboutissait jamais.

Mais il se devait de satisfaire Ian Mendip. Pour l'instant, du moins. C'était ça ou la ruine.

Il cogna à la porte. Finn ouvrit et se rua dans ses bras.

– Papa ! Qu'est-ce que tu fais là ? Ce n'est pas ton jour !

Jackson gardait en général son fils le dimanche, mais il ne voyait pas pourquoi il n'aurait pas le droit de lui rendre visite tous les jours, s'il en avait envie.

Finn s'accroupit pour caresser Wolfie.

Mia apparut derrière lui, un air méfiant au visage.

– Je suis venu faire la lecture à Finn, déclara Jackson en dressant son livre.

– La lecture ? répéta-t-elle, le scepticisme incarné.

– Oui, c'est très important de lire avec ses enfants.

– Merci, je n'ai pas besoin de toi pour le savoir.

Elle le laissa entrer sans le lâcher du regard, et il alla s'écrouler sur le canapé. Il les revoyait en train de l'acheter, dans ce gros centre commercial en périphérie de la ville. Un crédit sur cinq ans sans intérêts... Encore une chose qu'il n'avait toujours pas fini de payer. Tant qu'à faire, autant en profiter un

peu.

– Viens là, bonhomme, lança-t-il en prenant Finn sur ses genoux. Je nous ai trouvé ce livre génial : *Finn Family - Moumine le troll*.

Wolfie s'approcha à son tour, et Jackson le coinça gentiment entre ses cuisses avant qu'il ne saute sur le canapé – quelque chose lui disait que Mia n'apprécierait pas.

Il ouvrit la première page et commença à lire.

À sa grande surprise, autant Finn que lui tombèrent très vite sous le charme des Moumines et de leur drôle d'univers. Il lut deux chapitres. Puis trois.

– On s'arrête là et on continue demain ?

– Non, grogna Finn. Je veux savoir la suite !

Mia les observait toujours, debout sur le pas de la porte. Et Jackson crut bien voir un sourire se dessiner au coin de ses lèvres. Il la vit alors les rejoindre et s'asseoir à côté de lui sur le canapé. Elle attrapa le livre et jeta un coup d'œil à la couverture.

– On dirait bien que ces Moumines ont un petit problème de poids..., commenta-t-elle.

Jackson l'observa. Si quelqu'un avait des problèmes de poids, ici, c'était bien elle. Elle avait encore maigri ; il ne lui restait que la peau sur les os. Mais il n'en dit rien.

Il serra Finn plus fort contre lui et poursuivit sa lecture.

Affairée à la préparation d'un délicieux risotto sauge-butternut, Bea raconta sa journée à Bill, en prenant évidemment bien soin d'éviter toute mention du catalogue volé puis rapporté. Elle se contenta de lui dire qu'elle dessinerait des plans dans le but de réaménager la librairie.

– Pourquoi tu fais ça ? commenta Bill, dérouté.

– Je dois une faveur à la propriétaire.

– Quelle faveur ?

Bea ignorait totalement quoi répondre. Elle ne pouvait tout de même pas lui dire la vérité... Elle regretta aussitôt d'avoir abordé le sujet. Elle continua à verser son bouillon sur son riz d'un geste concentré, se creusant les méninges à la recherche d'une réponse crédible.

– Maud a piqué une crise dans sa boutique, et elle a vraiment été adorable avec elle.

– Ça m'étonne de Maud, ça.

Bea crut mourir de honte en s'entendant blâmer son adorable fillette, qui ne faisait par ailleurs jamais de colères.

– Elle était fatiguée et elle avait faim. Emilia lui a donné un gâteau.

– Tu lui dessines des plans en échange... d'un gâteau ?

– Écoute, ça me fait plaisir, d'accord ? répliqua Bea d'un ton agacé. Ça ne me fera pas de mal de faire travailler un peu mes neurones.

Elle était toutefois troublée. Bill n'était pas du genre mesquin.

Se sentait-il exclu ? Elle avait lu quelque part – pas dans *Hearth*, car dans *Hearth*, la vie n'avait le droit d'être rien d'autre que parfaite – que les

hommes pouvaient être parfois jaloux de l'attention que la mère portait à leur nouveau-né. En l'occurrence, si quelqu'un ne voyait que par Maud, ici, c'était bien lui. Il la gâtait mille fois plus que Bea.

Peut-être était-il simplement fatigué ?

– Ça te dirait que je nous réserve une baby-sitter pour demain soir ? proposa-t-elle. On pourrait tester un nouveau restaurant ? Ce serait sympa d'avoir une soirée rien que pour nous.

– Bof, marmonna Bill en tripotant son iPad. Je préfère rester ici. Je n'ai pas envie d'avoir la gueule de bois en pleine semaine.

Ils étaient incapables de sortir dîner sans vider une bouteille de vin chacun. Pour une raison qui avait toujours échappé à Bea, ils ne poussaient jamais aussi loin, à la maison. Peut-être était-ce parce qu'ils avaient tous deux conscience qu'à ce train la cure de désintoxication les guetterait très vite.

Sauf quand ils recevaient, bien sûr. Là, ils se lâchaient sans vergogne. Mais les invités s'étaient faits rares, dernièrement.

Peut-être Bill manquait-il de compagnie un peu plus stimulante ? Recevoir demandait un peu de travail, mais le plaisir qu'ils en tiraient en valait toujours la chandelle, et maintenant que Maud ne se réveillait plus en plein milieu de la nuit, ils pouvaient de nouveau envisager d'avoir des invités.

– Et si on proposait aux Morrison de venir passer le week-end à la maison ? Ou Sue et Tony, peut-être ? On ne voit plus personne depuis quelque temps...

Bill poussa un lourd soupir.

– Si c'est pour faire du ménage non-stop, non merci. Marre de changer les draps.

– Arrête un peu : tout le monde met la main à la pâte, tu le sais.

Et d'ailleurs, ce n'était jamais lui qui changeait les draps. C'était Bea qui défaisait les lits, lavait le linge et le vaporisait d'eau de lavande avant de le repasser.

Il ne répondit rien.

Bea ne comprenait décidément pas.

Peut-être s'ennuyait-il. Peut-être la vie londonienne lui manquait-il ? Et la Bea londonienne ? Peut-être la mère au foyer était-elle trop insipide pour lui ? Elle rentrait de nouveau dans ses jeans, mais elle avait conscience qu'ils ne faisaient plus autant l'amour qu'avant. Sans parler des ébats passionnés qui avaient tant rythmé leurs premiers mois ensemble, quand tout leur corps brûlait du désir de l'autre. Ils étaient tous les deux assez portés sur l'exhibitionnisme. L'idée d'être vus ou pris en flagrant délit avait le pouvoir de les exciter.

Mais quelque part, ce qui paraissait tout à fait acceptable dans une ruelle londonienne ne semblait plus approprié du tout dans une ville conservatrice comme Peasebrook. Se faire prendre aurait des répercussions trop sérieuses. Une grande ville, c'était l'anonymat garanti. Dans une petite cité de province, une attitude pareille serait sévèrement pointée du doigt. Elle imaginait déjà la réputation qu'on lui ferait...

Mais Bea n'était pas du genre à se laisser décourager aussi facilement. Lorsqu'ils montèrent se coucher, elle sortit de son tiroir à sous-vêtements son plus joli ensemble de satin Coco de Mer, attrapa ses Louboutin dans l'armoire et se glissa dans la salle de bains pour se changer. Elle maquilla ses lèvres en rouge, se recoiffa légèrement et enfila sa tenue de femme fatale.

Puis elle réapparut dans la chambre en roulant des hanches et posa devant la porte, un sourire coquin sur les lèvres.

– Hé ! lança-t-elle.

Bill était enfoncé sous les draps, les yeux clos.

– Hé ! cria-t-elle plus fort.

Elle crut voir ses paupières remuer, mais il ne bougea pas. Elle rejoignit le lit, attrapa sa main et la glissa entre ses jambes afin de lui faire sentir la douceur du satin.

Bill se retourna en marmonnant et retira sa main.

Bea se figea, sidérée. Jamais, durant toute leur relation, Bill ne l'avait repoussée. Elle s'assit sur le lit et se mit à fixer ses chaussures rouge vif terriblement séduisantes en songeant à toutes ces fois où il l'avait regardée venir vers lui dans cette tenue, les yeux rieurs.

Elle ignorait si elle devait être fâchée, blessée ou perdue.

June avait emporté chez elle le fameux communiqué de presse.

Elle se servit un verre de viognier bien frais et s'assit à la table de sa cuisine pour mieux l'étudier.

Son épaisse chevelure était désormais blanche et coupée à ras. Ses légendaires yeux bleu ardoise avaient sans aucun doute été retouchés pour appuyer leur caractère hypnotique, à l'instar de son visage, dont on avait tout de même pris soin de laisser quelques rides du rire – cela serait absurde de prétendre que les années ne l'avaient pas marqué, quel que soit son âge. June se doutait qu'il était plus vieux qu'elle, même s'il avait toujours entretenu le mystère sur son âge exact. Cela semblait toutefois davantage un argument de vente qu'un complexe, aujourd'hui. Après tout, il n'y avait pas de petit profit...

Elle avait entendu parler de son autobiographie absolument partout. Les émissions de radio et de télévision allaient s'enchaîner, dans les semaines à venir, car malgré son âge avancé, Mick (ou Michael, comme aimaient maintenant à l'appeler les gens) réussissait toujours à faire parler de lui. Tous les coups étaient permis, et vous n'étiez jamais à l'abri d'une pique scandaleuse ou d'une révélation sulfureuse. Ses avocats étaient constamment sur le qui-vive, mais Mick était un homme intelligent. Ses allusions, bien qu'à peine voilées, ne l'avaient jamais traîné devant les tribunaux, tout simplement parce que ses propos étaient tous basés sur la réalité. Son accent chantant avait disparu depuis bien longtemps pour laisser la place à un mélange américano-posh parfaitement maîtrisé derrière lequel on distinguait à peine ses origines irlandaises. Quant à sa voix, elle était reconnaissable entre toutes, qu'il chuchote ou qu'il hurle.

Son livre promettait la revue virulente de toute sa carrière, sans omettre le moindre flirt ou la moindre anecdote croustillante. Ses avocats l'avaient passé au peigne fin, et de nombreuses femmes attendaient fébrilement sa sortie. Le livre allait faire un véritable tabac : non seulement pour son contenu cinglant, mais aussi parce qu'il était, selon les critiques, remarquablement bien écrit. Drôle, perspicace et coloré. La rumeur disait qu'aucun nègre n'avait travaillé pour lui : Mick était l'unique responsable de chaque mot de son ouvrage.

June n'en doutait pas un seul instant. Mick avait toujours eu un bagou extraordinaire. Elle l'imaginait tout à fait dans sa jolie véranda de Hampstead – le quartier privilégié des cabotins dans son genre –, à s'épancher sur le papier tandis qu'une assistante lui apportait d'une main discrète café, vin ou brandy selon le moment de la journée.

De toute évidence, s'il écrivait aussi bien qu'il parlait, s'il dépeignait des

images aussi jolies et aussi convaincantes à l'écrit qu'à l'oral, alors il était en effet un excellent écrivain.

Elle posa une main sur son cœur : il battait à tout rompre. Après toutes ces années, il allait enfin revenir à Peasebrook. Dans sa librairie.

Peut-être aurait-elle mieux fait de ne pas en parler à Emilia... Nightingale Books était l'endroit où June se sentait le plus heureuse dans le monde. Elle n'avait pas hésité une seule seconde à venir y aider Julius lorsque sa santé avait commencé à décliner, car elle l'adorait autant que sa boutique. Il avait comblé un vide, dans sa vie. Non pas un vide sentimental, mais un vide intellectuel. Et social. Ils aimaient sortir dîner ensemble, boire un verre ou encore aller voir des concerts. Julius avait été son ami le plus cher lorsqu'elle allait au plus mal. La retraite avait en effet été plus dure à vivre qu'elle ne l'aurait imaginé. Elle avait été une femme d'affaires accomplie, et passer de l'état de pile électrique au point mort avait été particulièrement difficile à gérer. Sans parler du fait d'emménager dans son cottage de vacances. Il lui avait fallu un certain temps avant de le considérer comme sa maison officielle. Et il lui arrivait encore parfois, le dimanche soir, de ressentir ce besoin de faire ses valises et de repartir pour la capitale.

Mais elle adorait son cottage. Ses étagères sans fin qui croulaient sous les volumes ayant assisté à ses deux mariages ratés et ses nombreuses histoires sans lendemain. Elle dévorait les livres, et cette maison était idéale pour s'adonner à cette passion, que ce soit devant un bon feu de cheminée ou dans le jardin, avec un petit verre de vin. Elle prenait note des meilleures ventes, épiluchait les critiques dans les journaux et, une fois par semaine, passait chez Nightingale Books s'acheter la dernière biographie à la mode ou le dernier roman primé.

C'était dans le *Sunday Times* qu'elle avait vu l'annonce du livre de Mick Gillespie pour la première fois. Et l'envie de le lire avait été aussi forte que la crainte.

Elle avait essayé de l'oublier. Mais le temps l'avait trahie ; il n'avait rien pensé du tout. Les années n'avaient fait aucune différence. Elle avait pourtant cherché des milliers de distractions. D'autres hommes. L'alcool. La drogue (une fois ou deux – comment y résister, en pleines années soixante ?). Le travail caritatif. L'Australie. Puis elle avait eu droit à une pause. Deux maris. La maternité. Oui, tout cela l'avait aidée à guérir. Mais ses garçons avaient quitté le nid, désormais, même s'ils reviendraient lorsqu'ils auraient fondé un foyer. Le cottage retrouverait alors sa raison d'être.

Les souvenirs étaient encore vivaces dans sa mémoire. Tout avait démarré comme dans un rêve. Un concours tout bête, pour devenir les « jambes » d'une excitante nouvelle marque de collants – accessoire indispensable en ces temps de jupes de plus en plus courtes. La petite June Agnew avait remporté le concours et s'était convaincue qu'une brillante carrière dans le mannequinat allait enfin la sortir de son anonymat et de sa petite ville de province. On lui avait procuré un agent, Milton (qui était apparu de nulle part mais qui se

révéla extrêmement serviable), qui l'avait rebaptisée Juno et lui avait promis qu'elle deviendrait une star.

Avec ses cheveux platine, ses yeux immenses et ses jambes interminables, Juno était la reine des minijupes, des bottes montantes et des imperméables transparents, le tout sur fond de gloss à paillettes et de faux cils volumineux. Il y eut de l'argent (une fortune à ses yeux, même si elle avait ensuite compris que d'autres s'étaient servis avant elle, se contentant de lui donner le strict minimum), une colocation en plein Chelsea, des fêtes, des appareils photo, des nuits blanches... puis une audition. Elle avait fait un effet bœuf. Tout le monde disait qu'elle avait ça dans le sang. Il est vrai que jouer la comédie lui vint assez naturellement. Elle mémorisa son texte et fit semblant. Le métier d'acteur n'avait finalement rien de bien compliqué... Milton jubilait, et les enjeux étaient de plus en plus gros. On lui dit de surveiller son poids ainsi que son attitude, et tous les matins, avant de quitter l'appartement, elle devait se faire coiffer par un professionnel.

Milton lui disait d'être patiente. Les grands rôles viendraient. Mais en attendant, elle devait se contenter des plus modestes. Il lui dénicha une place dans le film romantique de l'année, situé sur la côte ouest de l'Irlande, l'histoire d'une jeune fille qui tombe enceinte d'un aristocrate et cherche à prendre sa revanche. Le scénariste était adulé dans le milieu et le réalisateur connu pour la beauté à couper le souffle de ses productions. Mick Gillespie était la tête d'affiche. Juno était censée jouer la barmaid du pub fréquenté par les protagonistes, avec deux pauvres petites phrases à dire seulement.

Juno avait dévoré le scénario et en était tombée amoureuse. Elle rêvait secrètement que l'actrice principale attrape une pneumonie et que l'équipe, qui aurait repéré son talent, l'engage à sa place. L'actrice resta toutefois résolument robuste. Mais cela n'empêcha pas Mick Gillespie de la remarquer.

Elle n'avait jamais connu pareille pluie qu'en Irlande. C'était une pluie continue mais douce, comme si votre peau était perpétuellement couverte de baisers.

– Est-ce que ça s'arrête un jour ? lui avait-elle demandé, et il avait ri.

– Je crains bien que non.

Et l'odeur... Elle adorait l'odeur de la tourbe brûlée qui ne faisait qu'accentuer cette sensation d'humidité. Et toutes ces couleurs discrètes qui formaient des taches vaporeuses sous le regard, si bien que l'on avait constamment l'impression d'avoir oublié ses lunettes.

Il lui avait prêté son pull Aran⁷ couleur crème. Elle nageait dedans, mais elle s'y sentait si bien... À la fois aimée et unique. Elle allait au pub avec, vêtue d'un simple jean, les cheveux en pagaille et sans une trace de maquillage. Ils s'asseyaient devant la cheminée et buvaient des Guinness, et elle était convaincue d'avoir enfin trouvé le bonheur. Elle aurait voulu que le temps s'arrête.

Puis, le dernier jour de tournage, son rêve se brisa en mille morceaux. Elle avait été tellement persuadée d'avoir trouvé le bon... le choc fut d'autant plus

rude. Elle n'aurait jamais cru que leur histoire s'arrêterait là. Pas un seul moment il n'avait laissé entendre que ce serait temporaire.

Il se tenait derrière elle tout en haut de la colline, les bras serrés autour sa taille. Elle arrivait pile à la hauteur de son menton. Le vent était particulièrement violent, mais elle se sentait si bien protégée que la chute ne l'effrayait pas. Tout était gris autour d'eux : les nuages, le ciel, les rochers. Un gris cendré, à l'exception des vagues piquées d'écume qui paraissaient aussi dissipées qu'une horde de chevaux sauvages.

– Bon, c'était sympa, hein ? lança Mick.

– Carrément, répondit-elle, persuadée qu'il parlait du tournage.

– Eh ouais...

Sa voix était teintée de regret, le genre de mélancolie qui vous submerge après le cinquième verre de Guinness, même s'il n'en avait pas encore bu un seul.

– On pourra toujours revenir une prochaine fois, dit-elle en posant une main sur la sienne. Je suis sûre que Mme Malone sera ravie de nous revoir.

Mme Malone était la propriétaire des chambres d'hôtes où ils avaient logé.

Elle se colla alors davantage à lui et sentit son corps se raidir.

– Chérie..., hésita-t-il, ce qui déclencha aussitôt l'alarme. Il n'y aura pas de prochaine fois. C'est fini.

Elle fit volte-face, soufflée.

– Quoi ?

– Il faut que tu comprennes, dit-il, un étrange sourire au visage. Tu connais les règles. Personne ne t'en a parlé quand tu t'es lancée dans le métier ?

– Me parler de quoi ?

– C'était juste un...

Il chercha ses mots. Il sembla en trouver un, mais il dut deviner qu'il ne lui plairait pas.

– Tu vois, quoi...

– Un « tu vois, quoi » ?

Il haussa les épaules, légèrement embarrassé.

– Un... flirt ?

Elle s'écarta, atterrée. Il tendit les bras pour la rattraper ; le bord de la falaise était tout près.

– Un flirt..., hoqueta-t-elle, prise d'un haut-le-cœur en prononçant le mot.

– Tu t'en doutais bien, quand même ! insista-t-il avec un air de consternation évident.

Elle secoua la tête.

– Tu croyais que c'était quoi, au juste ?

Le souffle commençait à lui manquer, et elle se mit à prendre de grandes goulées d'air afin de se ressaisir. Ses mains se plaquèrent sur son ventre ; elle avait l'impression que l'on venait de le lui ouvrir pour la vider de ses organes. Sans anesthésie. La douleur était insupportable.

– Allez, chérie..., murmura-t-il en posant une main rassurante sur son

épaule.

Elle s'écarta de plus belle, écœurée.

– Dégage.

– Tu n'es pas obligée de le prendre comme ça. Il nous reste une soirée... Autant en profiter, tu ne crois pas ?

À cet instant, elle se mit à courir. Sans s'arrêter. Elle dévala la colline et poursuivit sa course sur la route. Il leur restait une dernière scène à tourner, mais ça lui était égal. Il était hors de question qu'elle retourne là-bas.

Elle avançait en chancelant, épuisée, la brume emplissant ses poumons de sa viscosité.

Tout en continuant de courir, elle arracha le pull qu'elle avait tant aimé et le jeta dans les buissons de fuchsias. Elle ne portait plus que le haut à manches longues qu'elle avait enfilé parce que le pull la grattait. Elle avait tout laissé là-bas. Son sac. Pratiquement tous ses vêtements.

Elle s'arrêta à la première intersection, un panneau tout tordu lui donnant une dernière chance.

Une voiture s'arrêta. C'était la maquilleuse.

– Viens là, ma belle.

Juno ne bougea pas, les bras serrés sur sa poitrine, plus résolue que jamais.

– Viens, je te dis ! Tu es perdue au milieu de nulle part et tu ne tiendras jamais la nuit avec un temps pareil. Je te ramène chez moi.

La fille lui fit récupérer le pull dans les buissons puis alla chercher les affaires de Juno dans sa chambre. Elle l'installa sur son canapé, avec une couverture bien chaude, mais Juno ne dort pas. Le lendemain, elle se leva tôt pour prendre un bus en direction de l'aéroport, où elle monta dans le premier avion pour Londres afin de s'éviter le voyage avec les autres. Elle resta tapie dans son appartement pendant des jours, jusqu'à ce que Milton vienne la chercher. Quelqu'un lui avait raconté toute l'histoire. Elle était morte de honte et jura qu'elle ne sortirait plus jamais d'ici.

Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même et tremblait encore de la pluie glaciale qui s'était abattue sur elle durant sa fuite. Elle avait l'impression qu'elle ne pourrait plus ressentir une quelconque chaleur. Ses doigts étaient couverts d'engelures, mais la douleur n'était rien à côté de cette sensation de vide qui la rongait peu à peu.

Jusqu'ici, elle avait tenu grâce au cachet du fameux film, *Lune d'argent*. Elle avait eu beau faire attention, il ne lui était bientôt plus rien resté. L'espace d'un instant, la panique avait pris le pas sur la peine. Mais elle avait fini par décider qu'elle s'en fichait. Elle était prête à se laisser mourir de faim dans son appartement s'il le fallait. Au moins cesserait-elle de souffrir ainsi.

– Tu veux un conseil ? lui suggéra Milton. Suis une formation de secrétariat. Tout le monde a besoin d'une bonne dactylo. Même moi. *Surtout* moi, d'ailleurs. Va apprendre la sténo, et je t'embauche.

Elle le dévisagea, mortifiée. Elle savait qu'il cherchait seulement à l'aider, mais se rendait-il compte de ce qu'il disait ? La gloire et l'amour lui souriaient

encore quelques jours plus tôt, et voilà qu'elle avait tout perdu et que son agent lui proposait d'être sa secrétaire ?!

Elle n'avait même plus assez d'énergie pour lui dire le fond de sa pensée. Elle aurait dû lui hurler de se remettre au travail, de lui décrocher des auditions... Mais son reflet parlait pour elle. La fille pétillante au teint éclatant et au regard ambitieux avait disparu. À sa place se tenait un sac d'os aux cheveux ternes et aux yeux vides. Qui voudrait d'elle dans cet état ?

– Et je t'en prie, pour l'amour de Dieu, ajouta Milton, mange quelque chose. D'ailleurs, tu vas venir déjeuner avec moi !

Il l'emmena dans un petit restaurant italien au coin de la rue et la gava de pâtes, de pain et de gâteau crémeux.

Lorsqu'elle eut fini, elle se sentait déjà un peu plus forte. Mourir de faim était quelque chose de terrible. Si terrible qu'elle suivit le conseil de Milton et s'inscrivit à une formation de secrétariat. Elle aurait un emploi garanti au bout de six semaines, à la seule condition qu'elle assiste à tous les cours et s'entraîne tous les soirs. C'est ainsi qu'elle redevint la simple June Agnew.

Au final, elle avait su se sortir de cette histoire la tête haute. Elle était retournée travailler pour Milton et était devenue son bras droit avant de réaliser que Londres regorgeait de Milton en mal de secrétaires... Alors elle le quitta pour monter sa propre agence et proposer les meilleurs services du pays. Très vite, son affaire avait pris de l'envergure, et June avait décidé d'en confier les rênes trois ans plus tôt à deux de ses fils afin de profiter d'une retraite bien méritée. Elle avait beaucoup d'argent, beaucoup d'amis, et était aussi heureuse qu'on pouvait l'être.

Mais il lui restait certaines choses à régler.

Elle fixa de nouveau le communiqué de presse. Rien n'avait changé ; elle se souvenait de ce regard qui la pénétrait comme si c'était hier. Elle n'avait jamais vraiment pensé qu'elle le reverrait. Bien sûr, il lui était peut-être arrivé de le croiser dans les rues de Londres, ou encore de l'espionner en plein milieu d'un restaurant bondé... Mais ça n'avait été que le fruit du hasard. Et elle savait qu'elle ne trouverait pas le repos d'ici à sa venue à Peasebrook.

Ressaisis-toi, ma grande ! Tu n'es plus la jeunette en quête de gloire que tu as été, et Mick est un vieillard, maintenant. Arrête de rêver.

JUNE AGNEW

Dix romans situés en Irlande

Les St. Charles, Molly Keane

Fille de la campagne, Edna O'Brien

Troubles, J.G. Farrell

Ulysse, James Joyce

Le Cercle des amies, Maeve Binchy
Dernier automne, Elizabeth Bowen
Retrouvailles, Anne Enright
The Commitments, Roddy Doyle
Nora Webster, Colm Tóibín
Cashelmara, Susan Howatch

7 Pull de laine traditionnel irlandais qui tire son nom des îles d'Aran.

Il avait fallu plusieurs semaines à Andrea pour éplucher la comptabilité de Nightingale Books et se faire une idée précise de sa situation financière. Elle avait eu droit à d'autres surprises encore, et pas des plus agréables.

Emilia avait mis la main sur toute une pile de factures pro forma qui n'avaient visiblement jamais été payées. Elles provenaient de l'un de leurs principaux fournisseurs, qui refusait de lui renvoyer la moindre commande tant qu'elle n'aurait pas réglé son dû.

Puis une nouvelle facture arriva par la poste. Emilia l'ouvrit les mains tremblantes et fut estomaquée par le montant. Il s'agissait des frais bancaires de la carte de crédit de Julius. Elle n'avait évidemment pas servi ce mois-ci, sauf qu'un débit minimum était obligatoire. Emilia ignorait l'existence de cette carte : elle était restée dans le portefeuille de son père durant tout ce temps.

Elle fouilla parmi les papiers qui jonchaient le bureau et découvrit deux autres factures bancaires pas encore ouvertes. Uniquement des retraits d'espèces. Sans aucun paiement effectué en plusieurs mois, la somme due était affreusement élevée.

Elle appela Andrea, qui lui demanda de lui apporter les papiers sur-le-champ.

– Il devait se servir de cet argent pour payer les salaires, soupira son amie. Il s'agit d'une de ces cartes à zéro pour cent pendant les six premiers mois. Il a dû la demander pour sortir du rouge, sauf que maintenant les intérêts sont monstrueux. Je vais appeler la banque pour leur expliquer la situation. Et je vais devoir également transmettre tout ça au notaire.

– On frôle les quatre mille livres...

– Il n'y a rien de plus facile que de s'endetter, soupira une nouvelle fois Andrea. Ce n'est pas le premier à se faire avoir, et c'est loin d'être le dernier.

Emilia était dépitée. Elle commençait tout juste à éponger les dettes existantes...

– J'ai l'impression que ça ne s'arrêtera jamais...

– Déjà, on peut tout fusionner ensemble, histoire d'y voir plus clair, tenta de la rassurer Andrea. Ne t'inquiète pas : tu es assise sur une mine d'or. Tu peux contracter un prêt, au pire.

– Je n'ai pas le choix, de toute façon. C'est juste que je ne suis pas habituée à jongler avec de telles sommes...

– Si seulement tous mes clients pouvaient se sentir aussi mal que toi... Sincèrement, je ne vois pas pourquoi tu ne t'en sortiras pas.

– Mouais. Facile à dire, pour toi.

– Je ne le dirais pas si je ne le pensais pas.

Andrea accompagna alors son amie à la banque avec laquelle Nightingale Books travaillait depuis le premier jour où Julius avait débarqué à Peasebrook. Là, elles négocièrent une généreuse possibilité de découvert avec son conseiller.

– Tu n’as déjà plus à te demander comment payer tes employés, commenta Andrea lorsqu’elles sortirent de leur rendez-vous.

– Je n’ai jamais été endettée de ma vie, répondit Emilia. C’est à peine si j’ai déjà été dans le rouge !

– Ce genre de dettes n’a rien de honteux. C’est un investissement, Em. Pas un achat de Louboutin compulsif.

Emilia baissa les yeux sur ses vieilles baskets usées.

– Ça, c’est sûr..., marmonna-t-elle avant d’examiner les talons de toute évidence hors de prix d’Andrea.

– J’ai travaillé dur pour me les offrir, se défendit son amie avec un grand sourire. C’est le seul plaisir que je m’autorise. Et j’ai tout de même une bonne nouvelle, ma jolie : tes recettes ont nettement augmenté, ce mois-ci. Tu fais forcément quelque chose de bien. Non pas que ton père ait fait quoi que ce soit de mal, s’empressa-t-elle d’ajouter. Mais une quelconque idée de profit lui passait de toute évidence par-dessus la tête.

Emilia examina la comptabilité de ces deux dernières semaines. En effet, les chiffres parlaient d’eux-mêmes. En sa toute nouvelle qualité d’expert ès réseaux sociaux, Dave tweetait chronique après chronique et proposait aux clients connectés toutes sortes d’offres limitées. Le succès avait été immédiat. Et l’affluence qu’ils avaient connue ces deux dimanches leur avait donné raison d’ouvrir. Les rentrées d’argent restaient tout de même inférieures aux sorties.

– Mais nous n’avons pas gagné de quoi couvrir nos dépenses... Et je n’ai pas encore souscrit à ce prêt. Tu imagines ce que ça donnerait avec un crédit supplémentaire ?

– Il faut pourtant passer par là si tu veux faire évoluer ton affaire. C’est comme ça que ça fonctionne.

– Je saisis très bien la théorie, répondit Emilia en plaquant une main sur sa tempe. Mais je t’avoue que toute cette histoire me donne le tournis. Prendre des décisions, s’engager... Cette responsabilité me terrorise, Andrea. Je devrais peut-être laisser tomber.

– Tu es folle ? Tu ne vas pas baisser les bras maintenant ! se récria Andrea avant de se ressaisir. Excuse-moi, je me suis promis de ne pas chercher à t’influencer...

– La première fois qu’on en a parlé, tu m’as conseillé de ne pas me laisser dominer par les sentiments, commenta Emilia en l’observant d’un air surpris.

– Je sais... Mais l’autre jour, je suis passée devant la librairie, et quand je t’ai vue en plein travail, comme ça... J’ai vraiment eu l’impression que tu étais à ta place, ici.

Elle marqua une pause puis éclata de rire.

– Non mais tu m’entends ? Je suis censée être le pragmatisme même, et voilà que je sombre dans la sensiblerie...

Emilia soupira, toujours aussi perdue.

– Je viens de caler une séance de dédicace pour l’autobiographie de Mick Gillespie.

– Mick Gillespie ? s’exclama Andrea, ses yeux se mettant soudain à briller derrière ses lunettes. Eh bien, on ne se refuse rien !

– Même si je parviens à vendre cent exemplaires de son bouquin, ça ne suffira pas à payer la facture d’électricité...

– Je sais que c’est une décision importante, Emilia. Il n’y a que toi qui puisses la prendre. C’est à toi de voir si tu veux faire de cette librairie ta vie. Comme ton père.

– Je t’avoue que je l’ignore encore... Dans mon cœur, la réponse est claire, bien sûr, mais dans ma tête...

– On peut toujours gagner un peu de temps, la rassura Andrea avec un sourire. Laisse-moi voir ce que je peux faire : je suis sûre qu’il y a moyen de compenser certaines de tes dettes.

– Satané fric...

– Eh oui, que veux-tu, c’est pourtant ça qui fait tourner la terre. Ne t’inquiète pas : Nightingale Books n’est pas près de déposer le bilan, ma chérie.

Emilia remonta la rue principale en direction de la librairie, les mains enfonçées dans ses poches. Alors qu’elle pensait enfin sortir la tête de l’eau, la réalité venait de l’assommer une nouvelle fois. Elle se sentait tellement novice, dans ce rôle. Elle ne s’était jamais vraiment intéressée à la partie théorique de l’affaire de son père, et elle s’en voulait terriblement aujourd’hui. Elle aurait dû davantage y prêter attention, mais à l’époque, tout semblait très bien tourner sans elle...

Comme une idiote, elle s’était imaginé que tenir une librairie serait facile et ne nécessitait aucune formation préalable. Mais évidemment, il ne s’agissait pas seulement de dénicher le livre idéal pour la croisière imminente d’un client, de recommander un cadeau de baptême ou encore de retrouver un ouvrage dont le seul indice retenu par l’intéressé était une vague couleur de tranche...

Andrea avait fait de son mieux pour ne pas la décourager, mais Emilia sentait que remettre la librairie à flot était de moins en moins viable. Elle persévérerait pour une seule et unique raison : son père.

Elle passa devant l’Icing on the Cake, ses vitrines envahies de donuts débordant de confiture violette, de gâteaux aux coques de chocolat brillantes et de délicieuses tartes dorées. Elle pénétra dans la boutique et s’acheta un feuilleté à la saucisse – elle était beaucoup plus salée que sucrée. La pâte fondait dans la bouche et la saucisse était délicieusement parfumée aux herbes. Elle dévora le tout en trois bouchées.

Histoire de se changer les idées, elle appela Bea pour lui parler de la dédicace.

– Tu ne devineras jamais qui va venir signer chez nous.

Bea gloussa comme une petite fille quand elle apprit la nouvelle.

– Tu plaisantes ?! C'est mon acteur *préféré* ! Tu vois ce pull Aran qu'il porte dans *Lune d'argent* ? J'ai acheté le même à Bill !

– Tu penses que ça fera venir du monde ?

– C'est certain ! Il va falloir décorer le magasin pour l'occasion !

– Tant que tu ne penses pas « lutins et trèfles à quatre feuilles »..., la taquina Emilia.

– Non, je trouverai mieux, ne t'inquiète pas, rit Bea avant de s'interrompre, traversée par une idée soudaine. Tu penses qu'on pourrait aller dîner avec lui ensuite ?

– Je vais lui réserver une chambre au Peasebrook Arms.

– Il faudra que tu me donnes le numéro...

– Bea, c'est un vieillard !

– Je sais... Je plaisante. Mais c'est génial, en tout cas. Il y aura la queue jusqu'en bas de la rue, tu verras. Tout le monde se souviendra de ce jour...

Emilia raccrocha, un sourire heureux sur les lèvres. Toutes les difficultés des dernières semaines semblaient soudain s'être effacées, substituées par un regain d'espoir. Oui, elle pouvait y arriver. Tout ce dont elle avait besoin, c'était d'un peu d'aide et d'un peu d'imagination.

*

Sarah parvint à trouver une place de parking au niveau de l'artère principale de Peasebrook, ce qui faisait figure d'exception. Elle s'apprêtait à aller voir Alice à l'hôpital, mais avant cela, elle voulait à tout prix faire quelque chose. Elle verrouilla sa voiture et prit une longue inspiration. Elle n'était pas certaine d'être prête à se lancer, mais si elle attendait de l'être, elle savait qu'elle ne le ferait jamais.

Elle perçut sa présence dès l'instant où elle pénétra dans la boutique. Nightingale Books *était* Julius. Son essence même. Elle balaya les lieux des yeux, s'attendant à tout moment à le découvrir penché sur une table, tournant la tête vers elle avant de lui adresser un sourire tendre par-dessus ses lunettes.

Le souvenir, le désir et le chagrin s'abattirent sur elle avec une force prodigieuse. Jamais personne ne l'avait révélée comme Julius. Leur rencontre avait été un véritable reflet d'âmes, un coup de foudre spirituel. Et charnel... Elle s'empressa de chasser ces pensées de sa tête. Ce n'était pas pour cela qu'elle était venue – pour patauger dans les souvenirs de ce qui ne se produira plus jamais.

Elle gagna le comptoir, où Emilia venait tout juste de raccrocher le téléphone.

– Bonjour, Emilia. Je suis Sarah. Sarah Basildon.

Elle ignorait si la jeune femme la reconnaîtrait. Sarah était une femme

modeste. Elle ne partait jamais du principe que les gens savaient qui elle était, même si c'était très souvent le cas.

– Bonjour, Sarah ! Quel plaisir de vous revoir !

– Comment allez-vous ?

– On fait avec, comme on dit... Ces dernières semaines n'ont pas été faciles, mais je commence peu à peu à sortir la tête de l'eau.

– Votre père doit affreusement vous manquer...

– Oh que oui !

C'est alors qu'Emilia se souvint. Marlowe leur avait parlé d'Alice lors de la dernière répétition. Il y avait eu un accident de voiture. Elle était à l'hôpital.

– Mais comment va Alice ? On m'a dit, pour son accident... Je suis sincèrement navrée.

– Oh..., soupira Sarah. Dieu soit loué, elle s'en sortira. Elle est gravement blessée à la jambe, mais elle est entre de bonnes mains. Nous espérons qu'elle sera de nouveau sur pied pour le mariage, dans tous les sens du terme ! Ce serait mal vu de rejoindre l'autel sur des béquilles...

Sarah s'arracha un petit rire, mais Emilia voyait bien qu'elle n'y mettait pas le cœur. Elle s'efforçait de faire bonne figure, mais cela devait être extrêmement difficile, pour elle.

– Vous lui transmettez mes amitiés ?

Emilia ne connaissait pas beaucoup Alice, mais c'était quelqu'un qu'elle avait toujours apprécié. Elles avaient fréquenté la même école, petites. Alice avait quelques années de moins qu'elle, mais Emilia se souvenait très bien de cette fillette aux cheveux pâles et au gros manteau, dans la cour de récréation. Au moment du lycée, Alice était partie dans un pensionnat, et elles s'étaient définitivement perdues de vue, mais Emilia avait hâte de jouer à son mariage. Cet événement promettait d'être un véritable conte de fées...

– C'est pour elle que je suis passée, justement. J'aimerais vous prendre un exemplaire de son livre préféré – je suis incapable de remettre la main dessus, à la maison. Je me suis dit que ça lui ferait plaisir d'avoir quelque chose à lire.

– Génial ! De quel livre s'agit-il ?

Sarah ne put retenir un sourire amusé.

– *Riders*, de Jilly Coopers. Vous l'avez ?

– Bien sûr ! N'importe quelle librairie digne de ce nom a ce livre dans ses rayonnages ! En particulier ici...

Elle gagna la section fiction et s'approcha des gros volumes rassérénants dont Jilly Cooper avait le secret. Elle les avait elle-même tous lus : chaque nouvelle sortie était une fête.

– Et voilà ! déclara-t-elle en s'emparant de l'exemplaire voulu.

– Génial, elle va être ravie. Je me souviens de la première fois où elle l'a lu : je n'ai pas pu lui arracher un seul mot pendant une semaine !

Sarah lui tendit un billet de dix livres et regarda Emilia glisser son achat dans un sac. Elle semblait vouloir ajouter quelque chose, ce qu'elle finit par faire après s'être éclairci la gorge d'un air confus.

– Je... je voulais vous demander : pourriez-vous venir prendre le thé dès que possible ? J'aimerais vous parler de quelque chose. De confidentiel. Quelque chose dont votre père et moi avons beaucoup discuté.

– Oh !

Emilia se demandait de quoi il pouvait bien s'agir. Son père ne lui avait jamais dit avoir confié quoi que ce soit de particulier à Sarah Basildon. Évidemment, il la connaissait très bien. Les Basildon étaient d'excellents clients. Ils participaient beaucoup à l'essor du commerce local, et ils achetaient énormément de livres, surtout au moment de Noël. Ils étaient très populaires, ici. Ils avaient beau vivre au manoir, c'étaient des gens simples et pas le moins du monde prétentieux.

– Avec plaisir. Quand voudriez-vous que je vienne ?

– Jeudi, quinze heures ? Cela me laissera le temps de passer à l'hôpital le matin. Je tiens à aller la voir tous les jours...

Emilia jeta un coup d'œil rapide au planning. Il y aurait une seule personne au magasin, mais ce n'était pas un souci en cette période.

– C'est noté pour jeudi ! Merci !

Puis elle regarda Sarah partir, piquée par la curiosité. Cela lui ferait du bien de voir autre chose que la boutique. Elle en avait assez de passer de mauvaise surprise en mauvaise surprise. Depuis son rendez-vous avec Andrea, elle ne pouvait s'empêcher d'en vouloir un peu à son père. Négliger les factures n'était pas la meilleure manière de faire tourner une affaire... Mais elle commençait tout juste à comprendre que pour Julius, Nightingale Books était davantage une façon de vivre qu'une vulgaire affaire.

Toute la question était de savoir si elle partageait son point de vue.

Sarah quitta la boutique le cœur plus léger et prit la direction de l'hôpital. Cela faisait des semaines qu'elle repoussait l'échéance, mais elle savait qu'elle ne pourrait pas éviter la librairie toute sa vie. Et puis, elle se faisait du souci pour Emilia. Elle savait que Julius aurait voulu qu'elle garde un œil sur elle. Après tout, la pauvre petite n'avait plus ni père ni mère.

Sarah se rappelait le jour où Julius lui avait parlé de Rebecca, et de la bien triste façon dont il était devenu père.

– Ça a été un choc terrible, lui avait-il confié. Mais j'étais très jeune. À l'époque, je me disais que Rebecca était l'amour de ma vie. Tout s'est passé si vite, entre son emménagement et sa grossesse... Nous n'avons pas vraiment eu le temps de nous ennuyer. Je ne sais pas si notre couple aurait survécu à tout le stress inhérent à l'arrivée d'un bébé. Il est très facile d'enjoliver les choses, mais la réalité aurait pu être brutale.

– Tu as dû te sentir terriblement seul, à sa mort.

– Oh, ne t'inquiète pas pour ça, avait-il répondu avec un sourire espiègle. Il n'y a rien que les femmes trouvent plus séduisant qu'un homme seul avec un bébé. J'ai survécu...

– Et moi qui croyais être la première à avoir fait fondre ton cœur de glace ! avait fait mine de s'indigner Sarah.

Il l'avait alors regardée d'un air soudain tout à fait sérieux.

– Tu es la première qui compte véritablement pour moi.

Elle se souvenait de cette délicieuse sensation qui avait accompagné sa déclaration. Même si elle avait conscience de passer après Emilia, évidemment. Sarah avait un fort instinct maternel, et même si la situation avait de quoi être délicate, elle voulait s'assurer qu'Emilia savait qu'elle était là si elle avait besoin d'elle. Que si l'envie lui prenait de parler de son père, ou simplement de venir dîner avec elle, la porte de Sarah était toujours ouverte.

Elle devait au moins cela à son amant.

Mais ce n'était pas pour autant facile. Emilia l'avait accueillie avec une chaleur sincère, et sans le moindre air entendu dans le regard. De toute évidence, elle ne se doutait de rien. Sarah ne pouvait tout de même pas lui lancer à la figure : « Au fait, ton père et moi étions amants, alors tu peux me considérer comme une mère de substitution, si tu veux... »

Pour Sarah, sa proposition était le moyen idéal d'entamer une potentielle amitié avec Emilia. Elle sourit malgré elle, fière de son idée. Elle avait passé beaucoup de temps dans la voiture ces derniers jours, avec tous ces allers-retours à l'hôpital ; c'était le contexte parfait pour faire travailler sa tête, et cela avait fonctionné. Elle démarra et partit une fois de plus en direction d'Oxford. Elle jeta un coup d'œil au livre posé sur le siège passager ; Dieu seul savait où était passé l'exemplaire qu'elle lui avait offert pour ses quatorze ans, mais ce qui était sûr, c'est qu'Alice serait ravie.

– Oh, génial ! s'écria Alice en sortant le livre de son sac. Merci beaucoup, maman. Mais tu sais ce que tu as encore oublié de m'apporter ? Mon ordinateur.

– C'est hors de question, répliqua Sarah d'un ton sans appel. Il faut que tu te reposes, Alice. Concentre-toi sur ta santé, d'accord ? Nous nous occupons du reste. Ton père m'est d'une grande aide, d'ailleurs.

Elle n'ajouta pas « pour une fois ». Ralph s'était définitivement montré à la hauteur. D'habitude, personne ne savait où il était ni ce qu'il fabriquait, et à moins d'avoir une tâche bien définie, il menait sa vie dans son coin. Mais l'accident semblait l'avoir transformé.

– Je suis sûre qu'il va tous les rendre fous, gloussa Alice en imaginant son père aux commandes. Mais sérieusement, maman : je passe mes journées allongée dans ce lit à me ronger les sangs. Si j'avais mon ordinateur, je pourrais au moins éviter de prendre du retard. Noël sera un vrai cauchemar, sans cela.

– Ce n'est pas le premier Noël que nous faisons, chérie. Les filles ont tout avec elles : tes listes, ton planning...

– Mais il n'y a pas que ça, maman ! Et puis, je voulais tester de nouvelles choses cette année...

– Je t'ai dit non, Alice, la coupa Sarah. Si tout n'est pas parfait cette année, alors ce n'est pas grave. Tout ce qui compte, c'est que tu sois rétablie pour ton mariage. C'est censé être le jour le plus important de ta vie...

– Oh, je ne m’inquiète pas pour ça, répliqua Alice avec un petit geste de la main. Tout est déjà prêt.

– Mais j’aimerais que tu en profites, ma chérie.

– Je ne vois pas comment je pourrai en profiter si je suis submergée de travail, s’entêta Alice, ce qui arracha un rire à sa mère.

– Tu sais quoi ? Je vais demander à l’une des filles de passer te voir, histoire qu’elle te dise où elles en sont. Tu verras par toi-même qu’elles se débrouillent très bien.

– Tu sous-entends qu’elles n’ont pas besoin de moi ? bouda Alice.

– Non, je veux dire qu’il faut que tu prennes soin de toi, si tu ne veux pas que ton état empire.

Le souci avec Alice, c’est qu’elle ne savait pas s’arrêter. Et l’opposition ne faisait que l’encourager.

– Qui s’occupe des flyers à distribuer au marché fermier ? De nos tweets ? Des cadeaux à commander pour le passage du père Noël ? Qui a contacté l’éleveur de rennes ?

– Tout est sous contrôle, répéta Sarah.

Elle ignorait les réponses à ses questions, mais elle n’allait sûrement pas le lui avouer. Sa priorité était que sa fille aille mieux. Pas de tweets pendant quelques semaines ou pas de rennes à Noël ne serait pas la fin du monde.

*

Après son passage à l’hôpital, Sarah reprit le chemin de la maison, observant sur la route les premières feuilles mortes. Son manoir était évidemment somptueux en été, véritable écrin de couleurs et de verdure, mais elle aimait cette période de l’année où tout semblait se dénuder sous le regard. Les branches dépouillées, l’absence de couleurs, la pierre dorée des murs, des balustrades et des terrasses se teintant d’un gris opaque... Cette austérité collait davantage à son humeur, songea-t-elle en regardant une nuée d’étourneaux prendre leur envol à travers le ciel.

Elle sortit de la voiture et aperçut Dillon, qui était en train de déplacer des pots de fleurs sur la terrasse. Elle avait évité le jeune homme depuis l’accident d’Alice, ne sachant que faire des propos tenus par Hugh cette nuit-là. Elle refusait de croire que Dillon ait joué un quelconque rôle dans la tragédie, mais elle ne pouvait pas non plus se permettre de lui demander sa version des faits. La seule solution était donc de ne plus y penser ; elle avait suffisamment de choses en tête comme cela.

Toutefois, elle appréciait Dillon. Et elle savait que c’était injuste de l’ignorer ainsi. Il avait été dévasté par la nouvelle, mais était-ce parce qu’il se sentait coupable ? Se considérait-il comme responsable de la conduite criminelle de Hugh ?

Elle longea la terrasse en direction des portes-fenêtres qui donnaient sur le petit salon. La douce brise automnale passa en la caressant, et son cœur se fit plus léger l’espace d’un instant. De chaque côté, les pelouses veloutées du

manoir venaient de recevoir leur dernière tonte avant l'hiver, et Sarah s'enivra de leurs effluves herbacés. Au loin, des bouquets de chênes immenses embrassaient l'horizon. Devant elle, le ruban d'asphalte s'étirait jusqu'au portail du domaine, qu'elle devinait à peine dans la distance.

Dillon dressa la tête lorsqu'il l'entendit approcher puis se leva. Ses mains étaient maculées de terreau. Elle regarda les bulbes qu'il était en train de planter : il s'agissait de ses tulipes préférées, des tulipes violines, presque noires.

– Comment va-t-elle, aujourd'hui ? demanda-t-il.

– Pas trop mal, répondit Sarah.

– Vous pourrez lui passer le bonjour de ma part quand vous y retournerez ?

– Bien sûr.

– Quand est-ce qu'elle rentrera à la maison ?

– Tout dépend de l'état de sa jambe. Il lui reste encore une opération à subir.

Nous espérons la revoir très vite, évidemment, mais pour le moment, elle est mieux à l'hôpital.

Dillon détourna alors les yeux. Il avait l'air préoccupé, comme s'il avait envie de dire quelque chose.

– Il y a un souci, Dillon ? l'encouragea Sarah.

S'il désirait se confesser, elle était prête à tout entendre.

– Non, non, tout va bien. Je me demandais simplement si... si vous accepteriez que j'aille la voir.

Sarah ne savait pas vraiment quoi en penser. Si Hugh avait dit la vérité, il y avait des chances qu'Alice ne veuille pas le voir. D'un autre côté, Dillon et elle s'étaient toujours très bien entendus. Qui était-elle pour l'empêcher d'aller lui rendre visite ?

La mère d'Alice, voilà qui elle était. Et c'était son devoir de veiller à ce que sa fille ne subisse pas davantage de stress, au vu de sa situation déjà éprouvante.

– Je pense qu'il vaut mieux éviter pour le moment, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

Puis elle tourna les talons et disparut dans le petit salon, l'estomac noué par l'expression de Dillon. Malheureusement, elle ne pouvait pas se permettre de vérifier les propos de Hugh, pour l'instant. S'ils étaient justifiés, cela impliquerait bien trop de changements. Elle avait besoin de Dillon. Elle préférerait donc ne rien savoir. Mais si Hugh disait la vérité, elle se devait de tenir le jeune garçon à distance d'Alice. Pour le moment, du moins.

Dillon aurait voulu s'arracher les yeux. Pourquoi était-il si lâche ? Pourquoi était-il incapable de révéler à Sarah ce qu'il s'était vraiment passé au White Horse ? Ils étaient pourtant très proches, tous les deux. Enfin, aussi proches qu'ils pouvaient l'être – il savait bien que Sarah ne le considérerait pas comme son égal.

Il avait raconté toute l'histoire à Brian, au pub, après l'accident.

– Je ne comprends pas pourquoi il ne s'est pas fait prendre... Tu les as vus :

ils étaient tous complètement faits. Et il était avec eux !

– Tu es vraiment naïf des fois, mon petit Dillon..., avait ricané son ami.

– Comment ça ?

Brian s'était contenté de se tapoter le côté du nez.

– Hein ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Ton Hugh a tendance à bien aimer se poudrer le nez...

Dillon le dévisageait, toujours aussi perdu.

– Tu n'as pas remarqué qu'il enchaînait les passages aux toilettes ?

– Pour aller pisser ?

– Mais non, neuneu ! Pour sniffer !

– Sniffer ? De la coke ? avait bégayé Dillon. Bordel... Alors... il n'était pas bourré, lui ?

– Eh non ! Juste complètement défoncé.

– Comment ça se fait que les flics n'aient rien vu ?

– Il a dû leur faire du charme, si tu veux mon avis.

– Tu veux dire qu'ils auraient volontairement fermé les yeux ?

– Plutôt qu'ils lui ont laissé le bénéfice du doute quand l'alcootest n'a rien révélé, avait commenté Brian avec un petit haussement d'épaules. Pourquoi soupçonner un type qui s'apprête à épouser une Basildon, hein ?

– Alors voilà comment cet enfoiré s'est tiré d'affaire...

– Ouais. Et c'est trop tard pour le balancer, maintenant.

– Tu penses qu'Alice est au courant ?

– Honnêtement, j'en doute. C'est une fille bien. À mon avis, il a tout intérêt à cacher son jeu.

– Comment tu sais ça, au fait ?

– Demande plutôt à Pogo, avait ricané Brian. C'est dans sa poche que tombe tout l'argent de cet abruti. C'est Pogo qui l'approvisionne en drogue, lui et ses potes.

Pogo était le dealer de Peasebrook. Il traînait toujours dans les recoins les plus louches de la ville et se prenait pour un vrai gangster, avec ses dreadlocks et sa dent en or. Dillon, qui avait été à l'école avec lui, trouvait que c'était un vrai crétin. Il n'allait sûrement pas se rabaisser à aller lui demander des preuves de ce que Brian avançait. Connaissant Pogo, il aurait été prêt à raconter n'importe quoi pour sauver ses fesses. Il ne balancerait jamais Hugh.

– Pourquoi est-ce que tu ne m'en as pas parlé avant ?

– Je pensais que tu étais au courant.

Dillon était écoeuré. Il n'avait jamais pu sentir ce type, mais là, c'était le pompon. Mais que pouvait-il faire ?

S'il disait à Sarah que son gendre était défoncé à la cocaïne la nuit de l'accident, Hugh nierait tout en bloc. Et personne ne remettrait sa parole en question : il avait soufflé dans le ballon, et la police l'avait laissé filer. On s'imaginerait simplement que Dillon cherchait à créer des problèmes. Personne n'accepterait de penser du mal de Hugh, celui que l'on attendait pour sauver le manoir. Il était riche, et il était l'un d'entre eux.

D'un autre côté, s'il ne disait rien, Alice épouserait un abruti de camé manipulateur et immoral.

Il envoya valser une motte de terre d'un pied rageur. Être tout en bas de l'échelle pouvait se révéler extrêmement frustrant, parfois. Ici, Dillon n'était *personne*.

Il retourna dans le jardin d'hiver d'un pas furieux. Il ne pouvait s'empêcher d'en vouloir à Sarah, même si elle n'avait rien fait de mal. Mais son refus l'avait profondément blessé. Et puis, ce n'était pas comme si elle était blanche comme neige... Comment réagirait Ralph s'il venait à apprendre sa liaison avec Julius Nightingale ? Dillon comptait évidemment ne rien dire, mais cela ne faisait qu'empirer les choses. Et Ralph n'était pas plus un modèle de vertu que sa femme d'ailleurs. Dillon avait fini par deviner ce qui avait causé leur ruine. Et c'était pour cette raison qu'il s'en voulait de ne pas avoir été capable de percer Hugh à jour.

Il serra les poings de rage. Pourquoi faire preuve de loyauté vis-à-vis des autres quand ceux-ci ne vous en montraient aucune ? Il retira son imperméable et mit la bouilloire en route. Était-il le seul, ici, à ne pas être un sale hypocrite ? À part Alice, bien sûr... S'il y avait bien quelqu'un d'innocent dans cette histoire, c'était elle.

Dillon s'assit et but son thé. Et durant ce temps, il prit une décision. Il irait à l'hôpital. Il n'avait pas besoin de la permission de Sarah. Si Alice ne voulait pas le voir, elle pourrait le lui dire elle-même. Il vida sa tasse d'un trait et récupéra son manteau, résolu à ne pas repousser plus longtemps ce qui le travaillait depuis des jours.

Dillon connaissait bien l'hôpital d'Oxford, pour l'avoir lui-même beaucoup fréquenté. Son métier comportait des risques, et c'était un habitué des piqûres antitétaniques ainsi que des points de suture. Il ne s'était toutefois jamais aventuré au-delà des urgences. La bâtisse était un véritable labyrinthe d'ascenseurs et de flèches menant à différents endroits selon les codes couleurs ou les lettres.

À force de patience, il finit par dénicher le bon service. Il poussa la double porte et demanda le numéro de chambre d'Alice au bureau d'accueil. On lui désigna une chambre privée, légèrement à l'écart des autres.

Il frappa doucement et entendit sa voix. Il entrebâilla la porte, et son cœur fit un bond dans sa poitrine lorsque son regard se posa sur elle. Elle était nichée dans son lit, sa jambe plâtrée en dehors des draps, son visage complètement bandé, à l'exception d'un œil encore tuméfié.

– Dillon ! s'écria-t-elle, la joie personnifiée.

Il entra et lui tendit le Terry's Chocolate Orange⁹ qu'il avait acheté spécialement pour elle.

– Tiens, je t'ai ramené ça.

– Oh, mon chocolat préféré ! On l'ouvre, dis ?

Elle se redressa sur son lit et tapota la place à côté d'elle.

– Viens là. Je veux que tu me racontes tout ce qu'il y a à savoir !

Il s'assit et entreprit d'ouvrir la boîte. Puis il cogna doucement l'orange en chocolat contre la table de chevet afin que ses segments se détachent et les lui glissa dans la bouche, les uns après les autres.

– Si tu savais comme je m'ennuie, ici... J'aimerais tellement être avec d'autres personnes, histoire de pouvoir discuter, mais Hugh tient à ce que j'aie ma chambre à moi. À être traitée comme ça, j'ai l'impression d'être une princesse...

– C'est ce que tu es, rétorqua Dillon avec un sourire.

– Absolument pas. Et puis il y a tellement de choses à prévoir au manoir... Maman refuse de me dire quoi que ce soit, à part de ne pas m'inquiéter, mais ne rien savoir, c'est encore pire ! Alors, dis-moi, quelles sont les nouvelles ?

– Tout est sous contrôle. Du moins, je crois... Ta mère n'arrête pas une seconde. Et ton père non plus, d'ailleurs.

Alice bondit sur son lit, comme animée par une idée soudaine.

– Tu pourrais me rendre un service, dis ?

– Lequel ?

– M'apporter mon ordinateur, pour que je puisse jeter un œil à tout ça ? Je l'ai déjà demandé à maman, mais elle n'arrête pas d'oublier. Et mon petit doigt me dit que je n'en verrai jamais la couleur.

Elle inclina la tête sur le côté et plongea son regard brillant dans celui de Dillon.

– Il est dans le bureau. Les filles te le donneront. Et tu n'oublieras pas la batterie, hein !

– O.K., répondit Dillon, ravi de pouvoir faire quelque chose pour elle. Mais est-ce vraiment raisonnable de te soucier de ça pour le moment ?

– Je ne peux pas faire autrement. C'est impossible.

– Tu devrais essayer si tu veux aller mieux.

– Tu parles comme maman ! Elle a peur que je ne sois pas sur pied à temps pour le mariage. Pour tout te dire, je me demande si je ne ferais pas mieux d'annuler. Le souci, c'est qu'avec Noël qui suit, je ne pourrai pas me marier avant l'année prochaine.

– Et ? Où est le problème ? répliqua Dillon, entrevoyant soudain une lueur d'espoir.

Et si ce sursis suffisait à ce que Hugh montre son vrai visage ?

– Non, tout est déjà prévu. Hugh voudrait emménager dans le cottage le plus vite possible. Il faut qu'on avance.

Elle posa alors les yeux sur sa jambe.

– Plus qu'une opération, et ensuite... Un spécialiste va venir examiner mon visage... On m'a dit que ça aurait pu être bien pire. J'aurais carrément pu perdre un œil. Tu imagines ? J'ai eu une sacrée chance, au final...

Elle lui sourit, et il aurait voulu la prendre dans ses bras. Elle faisait preuve d'un tel courage, à s'estimer chanceuse malgré son visage lacéré. Il ne savait même pas quoi lui dire. Oui, quelque part, elle avait eu de la chance. Il fut pris d'un frisson en songeant à ce qui aurait pu arriver. Mais tout cela aurait

également pu être évité. Si seulement il n'y avait pas eu cet ignoble type qu'elle s'apprêtait à épouser.

Devait-il lui faire part de ses soupçons concernant l'état de Hugh le soir de l'accident ? Non, Alice était trop confiante de nature pour croire à une chose pareille. Elle lui laisserait le bénéfice du doute, et Dillon baisserait dans son estime. Sans parler du fait qu'il n'avait aucune preuve à lui apporter, en dehors de ce que Brian avançait. Il n'avait rien de concret.

Ce fut Alice qui décida de changer de sujet.

– Dis, ça te dérange de me faire la lecture ? demanda-t-elle en désignant le livre posé sur sa table de chevet. Maman me l'a apporté tout à l'heure, et je commence à fatiguer. C'est ce qui m'insupporte le plus, tu vois : tout va très bien, et d'un coup, je m'écroule, ajouta-t-elle avec un soupir.

– Alors allonge-toi, dit-il en saisissant l'ouvrage.

Riders, de Jilly Cooper. Il était *énorme*. Dillon l'ouvrit.

– Je te préviens, ce n'est pas mon fort, la lecture.

– Ça m'est égal, répondit-elle. Je le connais presque par cœur, de toute façon. J'ai dû le lire une vingtaine de fois.

– Alors pourquoi vouloir que je te le lise ?

– C'est le livre le plus génial de l'univers, rétorqua-t-elle en s'arrachant un sourire épuisé. Mais il faut que tu t'attendes à certains passages... chauds, on va dire.

Dillon rit puis se mit à lire. Il fut tout d'abord gêné, puis il se laissa peu à peu happer par tous ces personnages colorés se disputant cœurs et trophées. Une chaleur presque étouffante régnait dans la pièce, et lorsqu'il crut voir Alice dormir, il finit par s'arrêter.

Ses yeux s'ouvrirent dès qu'il se tut.

– Je ne dors pas.

– Tu ferais peut-être bien, souffla-t-il en lui tapotant le bras.

– C'est à lui que tu me fais penser, murmura-t-elle en refermant les yeux.

– Qui ça ?

– Jake Lovell. Le gitan. Toutes les filles étaient folles de Rupert Campbell-Black, à l'école, mais moi, j'ai toujours préféré Jake. Tu me fais beaucoup penser à lui.

– Ah, marmonna Dillon en baissant les yeux, ne sachant pas vraiment comment le prendre.

– C'est une bonne chose, je te rassure. Rupert était un monstre. Jake, lui, était adorable.

Il avait l'impression de l'entendre parler d'individus bien réels. Il referma le livre et le posa sur la table.

– Je ferais mieux d'y aller. L'heure des visites est bientôt finie.

– Tu reviendras me voir, dis ?

– Bien sûr.

Il hésitait à l'embrasser quand elle lui ouvrit ses bras.

– J'ai besoin d'un gros câlin.

Il se pencha vers son corps fragile et l'enlaça tant bien que mal.

– Repose-toi, murmura-t-il, puis il quitta la pièce.

Une fois dehors, Dillon s'aperçut que ses poings étaient crispés de colère. La voir dans cet état lui était insupportable. Il était évident qu'elle souffrait, mais elle faisait preuve d'un tel courage... Hugh ne méritait pas une fille pareille. Malheureusement, il ne pouvait rien faire pour empêcher ce mariage. Elle avait beau avoir une jambe en miettes et un visage balaféré, Alice était toujours résolue à épouser ce minable.

8 Best-seller érotique non traduit en français à ce jour et faisant partie d'un ensemble de romans, les *Rutshire Chronicles*.

9 Très célèbre friandise au chocolat en forme d'orange et aromatisée à l'orange.

Le petit salon du manoir de Peasebrook était la plus jolie pièce qu'Emilia ait jamais vue, avec ses murs jaune primevère, ses rideaux de soie vert pâle et ses deux sofas de velours disposés devant une adorable cheminée. Juste au-dessus du manteau, une huile victorienne représentait une fillette en train de donner des feuilles de chou à un drôle de lapin tout gras. La fillette, avec ses joues roses et ses cheveux blonds, lui rappelait Alice.

Emilia se demandait ce que cela faisait de vivre dans le monde des Basildon. Non qu'elle-même ait eu la vie dure – elle était consciente d'avoir été bénie des dieux –, mais cette pièce était la quintessence même du champêtre distingué. C'était ici que Sarah prenait le thé avec ses invités, tenait ses correspondances et gérait ses affaires. Emilia songea au bureau miteux, à l'arrière de sa boutique, et se résolut à en faire un lieu plus chaleureux. Son père n'y passait que pour entasser ce dont il ne voulait pas sous les yeux. C'était une pièce froide et humide, et cela allait devoir changer.

Sarah apparut avec un plateau chargé d'une superbe théière de porcelaine, de tasses et de soucoupes délicates, d'un petit pot de lait et d'un sucrier. Ainsi que d'une assiette d'épais shortbread parsemés de sucre. Elle posa le plateau sur la table, entre les deux sofas.

– Du lait ? proposa-t-elle à Emilia, qui accepta.

Malgré son allure quelque peu échevelée, Sarah parvenait à rester terriblement séduisante. Elle devait avoir la cinquantaine, mais elle paraissait beaucoup plus jeune. Elle portait un jean, un élégant haut de lin pâle et des mocassins bleu clair. Sa chevelure était un mélange de miel et de gris qui donnait l'apparence d'avoir été méticuleusement travaillé par un de ces coiffeurs à la pointe de la mode, mais d'après Emilia, cela résultait bien plus probablement de plusieurs mois sans couleur. Ses mains étaient rougies et abîmées par toutes les heures qu'elle passait dans le jardin, ce qui ne l'empêchait pas d'arborer à l'annulaire gauche le plus gros diamant qu'Emilia ait jamais vu. Il paraissait même trop gros pour être vrai, mais Sarah n'était pas du genre à porter des bijoux de pacotille. Elle n'avait pas une trace de maquillage sur le visage, en dehors du rose discret qu'elle avait apposé sur ses lèvres dans la salle de bains du rez-de-chaussée avant d'aller ouvrir la porte. Cette femme était l'incarnation de la beauté naturelle.

– Je rentre tout juste de l'hôpital, dit-elle en servant le thé. Il y avait un monde fou sur la route !

– Comment va Alice ?

– Pas vraiment bien, la pauvre chérie, soupira Sarah. Et tous ces antidouleurs la rendent complètement groggy. Mais son état s'améliore de

jour en jour.

Elle s'assit sur le sofa qui faisait face à Emilia.

– Je vous ai demandé de venir parce que je voulais vous parler d'une chose dont votre père et moi avons beaucoup discuté ces derniers temps.

Emilia hocha patiemment la tête. Sarah joignit les mains et garda les yeux posés au sol. Puis elle se mit à jouer nerveusement avec sa bague – ses doigts étaient si fins que le diamant tournoyait sur lui-même sans aucune difficulté.

– Votre père et moi sommes devenus au fil du temps très bons amis. Nous nous... retrouvions souvent.

Elle leva enfin la tête.

– Ralph n'est pas un grand lecteur, et c'était agréable de pouvoir parler d'autre chose que de la page des sports avec quelqu'un... Julius savait aiguiller les gens comme personne. Il avait un don pour deviner ce qui me plairait, et je ne me souviens pas d'un seul livre qu'il m'ait conseillé et que je n'aie pas aimé. Parfois, il me faisait lire certaines œuvres parce qu'il savait qu'elles m'apporteraient quelque chose, et c'était chaque fois vrai. Il a su m'ouvrir au monde...

Elle s'interrompit, soudain consciente de sa fougue.

– C'était un homme extraordinaire, conclut-elle alors, et les larmes qui scintillaient dans ses yeux bleu marine, aussi brillantes que son diamant, n'échappèrent pas à Emilia.

– Je sais, répondit la jeune fille.

Il fallut quelques instants à Sarah pour se ressaisir. Elle semblait dévastée, et Emilia en était profondément touchée. Elle n'en revenait toujours pas de la trace qu'avait laissée son père chez tous ces gens. Encore aujourd'hui, il arrivait que certains l'abordent dans la rue ou viennent la voir à la boutique pour lui dire à quel point il avait compté pour eux.

– J'aimerais faire quelque chose en son hommage. L'un de ses rêves consistait à organiser un festival littéraire ; il en parlait très souvent. Je lui avais proposé de se servir du manoir. Avec toutes ces pièces, il y a de quoi faire... Nous commençons à y songer sérieusement lorsqu'il est tombé malade.

Sarah reposa aussitôt les yeux au sol. Emilia sentait que c'était particulièrement difficile pour elle.

– Il m'en avait effectivement parlé. Il y a tellement d'auteurs célèbres, dans le coin... Et nous ne sommes pas bien loin de Londres, qui plus est. Ce serait chouette. En particulier dans un lieu comme celui-ci...

– Exactement ! s'enthousiasma Sarah, qui semblait s'être ressaisie. Avec la crème littéraire qu'on trouve à Oxford, il y aurait de quoi organiser des conférences sensationnelles... Ce n'était d'abord qu'un rêve, mais petit à petit, cela s'est transformé en possibilité. Nous sommes habitués à organiser toutes sortes d'événements, ici, et je pense que ce serait vraiment dommage de laisser filer une opportunité pareille. Je songeais donc à le faire en son hommage, et à son nom.

Elle déglutit, émue, avant de reprendre la parole.

– The Nightingale Literary Festival.

– Ce serait merveilleux ! s'écria Emilia.

– En revanche, j'aurais besoin de votre aide, et du soutien du magasin. Il faudrait que vous puissiez fournir les livres, bien sûr, mais aussi m'aiguiller sur la liste des auteurs à inviter. Il y a mille choses à voir, mais je voulais déjà savoir ce que vous en pensiez. Parce que, sincèrement, je ne me vois pas faire ça sans vous. Ce serait un véritable travail d'équipe.

Emilia prit un biscuit et mordit dedans. C'était une idée géniale. Elle imaginait déjà les grands noms de la littérature contemporaine discourir les uns après les autres dans la salle de réception du manoir, sous les yeux d'un public captivé. Le Glastonbury des festivals littéraires... Ce serait un coup de boost phénoménal pour la ville : les gens envahiraient les hôtels, les pubs et les restaurants... Elles pourraient même se faire sponsoriser par les boutiques locales.

Mais elle ne pouvait pas se permettre de donner de faux espoirs à Sarah. L'idée avait beau être plus que séduisante, elle se devait de faire preuve de prudence.

– Le souci, c'est que je ne sais pas encore ce que je vais faire de la librairie. Les finances étaient dans un état lamentable à mon arrivée, et avant de pouvoir gagner un tant soit peu d'argent, il va me falloir en dépenser beaucoup. Ce que j'ignore, c'est si j'ai vraiment envie de ça.

– Vous ne comptez pas la fermer, tout de même ? se récria Sarah d'un air horrifié.

– Je n'en ai aucune envie, évidemment. Mais je ne peux pas la garder par simple valeur sentimentale si ce n'est pas viable. Il n'y a pas que moi à prendre en compte dans cette histoire, mais toute mon équipe.

– Je comprends, soupira Sarah après avoir digéré la nouvelle. Il ne m'avait jamais dit que la librairie était en danger.

Son ton laissait entendre que Julius et elle se confiaient tout, et qu'elle était blessée par cette omission.

– Je ne pense pas que papa voyait les choses ainsi, répondit Emilia en la rassurant d'un sourire. Il gérait les choses à l'instinct, sans se rendre compte des conséquences. Je n'ai fait que gratter la surface pour le moment...

– Il était endetté ?

– Rien de bien affreux, mais oui, certaines factures n'ont jamais été payées.

– Mon Dieu..., souffla Sarah, visiblement sous le choc. Il n'a jamais fait allusion à un quelconque souci d'argent.

– Comme je vous l'ai dit, je ne pense pas qu'il s'en soit rendu compte. Son truc, ce n'était définitivement pas les maths, comme il aimait à le dire...

– Mon Dieu, répéta Sarah en se penchant vers Emilia. Entre vous et moi, j'ai beaucoup plus d'expérience avec les dettes que ce que je peux en avoir l'air. Il y a quelques années de cela, il s'en est fallu de peu que nous perdions le domaine. Je ne rentrerai pas dans les détails, mais je peux vous dire que j'ai

eu très peur. Je sais ce que vous pouvez ressentir, et si je peux être d'une quelconque aide...

– Andrea, comptable et amie d'enfance, m'a déjà beaucoup aidée. Cette fille est une véritable calcullette sur Louboutin. Mais même elle n'a pas de baguette magique. Il va falloir que je prenne une décision, et si je choisis de poursuivre l'aventure, cela va demander beaucoup de travail. Non pas que ça m'effraie, mais...

– Au final, la culpa Sarah, vous pensez connaître quelqu'un, mais vous vous trompez...

Ses joues rougirent aussitôt, et elle cacha son visage entre ses mains. Emilia comprit à cet instant que Sarah et son père devaient être plus proches que ce qu'elle s'était imaginé. Elle ne savait pas vraiment quoi penser de cela. Cette femme était quelqu'un d'adorable, mais également de *marié*. À Ralph. Devait-elle saisir la perche ? De toute évidence, Sarah n'aurait rien dit si elle avait voulu garder cela secret.

Peut-être était-ce encore un peu tôt. Elles s'apprivoisaient tout juste l'une l'autre. Si elles étaient amenées à travailler ensemble pour l'organisation du festival, elles viendraient sans aucun doute à en discuter naturellement, lorsqu'elles seraient prêtes.

– Je pense que ce festival est une excellente idée, déclara-t-elle. Et si je décide de garder la librairie ouverte, il faut absolument qu'on se lance. Comme vous l'avez si bien dit, ce serait un hommage parfait. Mon père serait très fier.

– C'est certain..., murmura Sarah en esquissant un sourire timide.

– Je vous tiendrai informée de ma décision dès qu'elle sera prise, dit Emilia en reposant sa tasse.

Il y eut alors un silence gênant. Sarah s'était remise à faire tourner sa bague autour de son doigt. Une affreuse atmosphère de non-dit planait sur les deux femmes.

– Emilia... Il y a quelque chose que j'aimerais vous confier. Mais sachez que c'est strictement personnel. Vous devrez à tout prix garder cela pour vous.

Emilia voyait bien que la pauvre femme luttait avec les mots.

– Est-ce au sujet de vous et de mon père ? demanda-t-elle d'une voix douce. Une tache cramoisie se dessina sur les joues de Sarah.

– J'aimais votre père. Je l'aimais sincèrement.

Elle ressentait encore cet amour, à cet instant. Une passion brûlante qui lui embrasait tout le corps, une boule de chaleur à la place du cœur... Ils n'avaient jamais su quoi faire de cet amour. L'étaler publiquement aurait radicalement changé leur vie, un changement que Sarah s'était sentie incapable d'affronter. Son devoir revenait à son mari, à sa famille, au manoir. Elle ne pouvait pas le compromettre. Ce n'était toutefois juste pour personne, et encore moins pour Julius. Il avait beau prétendre que ça ne le dérangeait pas, ce n'était pas le cas de Sarah. Elle s'en était toujours voulu de lui imposer cela, tandis qu'elle avait le beurre et l'argent du beurre.

Mais si elle parlait de mettre un terme à leur relation, ce qui lui arrivait de temps à autre, lorsque la culpabilité venait la ronger aux heures les plus jeunes du petit matin, il l'attirait à lui et l'embrassait. Oh, ses baisers... Des baisers interminables qui avaient le pouvoir de la faire renaître. Existait-il plus beau moment que celui où vous sentiez deux âmes communier à travers un baiser ?

Elle n'était pas particulièrement fière de sa relation avec Julius ; celle-ci mettait en danger les deux hommes qu'elle aimait. Car elle aimait toujours Ralph, à sa façon, malgré tout ce qu'elle avait subi par sa faute. Même s'ils menaient des existences bien distinctes, ils avaient encore beaucoup en commun, ne serait-ce qu'Alice. Et Sarah n'aurait jamais pu abandonner ce qu'ils avaient construit ensemble.

Mais elle avait eu besoin de Julius. Elle savait qu'il était égoïste de sa part de vouloir continuer, même s'il ne cessait de lui répéter qu'il s'en fichait. Qu'il était prêt à se contenter d'un tout petit bout d'elle, si c'était tout ce qu'elle avait à lui offrir.

Elle ne pouvait pas expliquer tout cela à Emilia. Emilia était jeune. Elle ne comprenait pas les subtilités, les compromis et les dilemmes que les années finissaient par imposer. Et Sarah ne voulait pas ternir le souvenir de son père en dépeignant un homme moins honnête que l'avait été Julius.

Lorsqu'elle reprit la parole, ce fut donc avec des mots précautionneusement choisis.

– J'aimais votre père, mais évidemment, je suis mariée, et il en était tout à fait conscient. C'était un homme incroyablement compréhensif et bienveillant. Il a toujours respecté ma situation. Mais nous sommes devenus très proches...

Elle espérait être suffisamment claire. Se servir de faux-fuyants ne faisait pas d'elle une menteuse ; elle ne voyait simplement pas l'intérêt de rentrer dans les détails de l'intensité de ce qu'ils avaient vécu. De cette passion extraordinaire, même si elle lui avait paru pure.

Emilia garda le silence un long moment. Et quand elle se décida à répondre, ce fut d'une voix emplie de douceur.

– Je suis contente... Je suis contente qu'il ait eu quelqu'un comme vous dans sa vie. Quelqu'un de bon pour s'occuper de lui. Quelqu'un à qui penser quand il se réveillait, le matin...

Une larme glissa sur sa joue.

– Pardonnez-moi. C'est juste... Il me manque tellement.

Elle se frotta l'œil du coin de la main. Quelques secondes plus tard, Sarah était à ses côtés. Elle avait beau être experte pour réprimer ses propres émotions, elle ne supportait pas de voir les autres pleurer.

– Il me manque aussi, souffla-t-elle en la prenant dans ses bras. Il me manque terriblement...

– Je suis vraiment heureuse qu'il n'ait pas passé tout ce temps tout seul, dit Emilia d'une voix nouée – on aurait dit une petite fille déployant des trésors d'efforts pour ne pas craquer. Ça a toujours été ma plus grosse inquiétude. C'était un homme merveilleux. Il méritait d'être aimé.

– Oh, il l’a été. Vous pouvez en être assurée...

Emilia se laissa alors bercer par les bras rassurants de Sarah. C’était merveilleux d’être réconfortée par quelqu’un qui avait aimé son père.

– Personne n’était au courant, pour nous, bien sûr. Si j’ai pris le risque de vous l’avouer aujourd’hui, c’est parce que j’étais convaincue que vous comprendriez. Et parce que je voulais que vous sachiez que je serai toujours là pour vous. Je sais que Julius aurait souhaité que je garde un œil sur vous. Si je peux faire quoi que ce soit, n’hésitez pas à m’appeler. Même si vous ressentez simplement le besoin de parler de lui. Ou de venir boire un thé, un verre de vin... N’importe quoi, d’accord ?

Emilia prit les mains de Sarah et plongea les yeux dans les siens. Sous la lumière de cette révélation, elle y lut toute la tristesse dont était submergée la pauvre femme. Et elle percevait la chaleur et la bonté qui avaient dû attirer son père. Sarah avait fait preuve d’une compassion et d’une honnêteté exemplaires. Cela avait dû être terrible, pour elle, de lui confier son secret, et Emilia s’en sentait plus qu’honorée. Peut-être le choc viendrait-il dans quelques heures, lorsqu’elle aurait eu le temps d’intégrer l’information, mais elle ne se permettrait jamais de juger. Que Julius ait eu droit à la dévotion de cette femme lui était d’un grand réconfort. Et, avec tous les livres qu’elle avait lus, elle savait que la vie était compliquée, que les sentiments surgissaient parfois de nulle part, et que les amours coupables n’étaient pas toujours indignes.

Quelques jours plus tard, Bea présenta son book à Emilia avec un sourire fier.

– J’ai vraiment essayé de ne pas trop m’emballer, d’accord ?

Elle avait confectionné son dossier de telle manière à lui donner la forme d’un livre. Sur la couverture bleu marine était inscrit le nom de la librairie en lettres argentées. Dessous, un logo : le N et le B entrelacés par le biais d’une guirlande de roses, un minuscule rossignol¹⁰ perché entre les deux lettres.

– Voici d’abord le logo. Tu peux l’utiliser sur Internet, sur tes sacs, sur ta devanture... J’ai cherché à lui donner un visuel suffisamment parlant pour que les gens l’identifient sur-le-champ.

– C’est très joli. On pourrait faire des tee-shirts..., commença à s’enthousiasmer Emilia.

– Tu as tout compris ! Il s’agit autant de créer une marque qu’une véritable expérience d’immersion.

– Hmm, hmm...

Emilia ne comprenait pas forcément le jargon de sa nouvelle amie, mais celle-ci semblait toutefois sûre d’elle.

La première page consistait en un plan de la librairie, divisée en plusieurs sections, avec des rayonnages à double profondeur. Au centre de la pièce, un comptoir carré permettait à celui qui se tenait derrière de voir tout ce qui se passait dans le magasin.

– Je voulais donner l’impression qu’il y avait plusieurs pièces en une, expliqua Bea. Avec différentes atmosphères à chaque fois. À l’heure actuelle, tu as trop d’espace perdu. Là, tu gagnes deux fois plus de rangements, et la circulation est beaucoup plus simple.

Chaque section bénéficiait de sa propre page, et Bea avait créé un moodboard pour chacune d’elles. Celle dont elle était le plus fière était la mezzanine, qu’elle avait mutée en coin café et qui disposait également d’une papeterie où l’on trouvait cartes, papier cadeau et petits souvenirs. Elle avait simplement ajouté trois tables en bois ainsi qu’un plan de travail en marbre surmonté de trois jolis présentoirs à gâteaux.

– Ouah ! s’écria Emilia. Tu penses vraiment que c’est faisable ? J’adore ! C’est à la fois pareil, mais différent...

– J’ai tenu à garder l’esprit de la boutique de ton père tout en apportant un peu de changement. Un lieu à la fois moderne et nostalgique, où les gens peuvent explorer leur propre imagination : remonter le temps, découvrir un nouvel univers, partir dans le futur... tout est possible. Après tout, c’est ce qu’est censée être une librairie : un portail. Mais les livres ne suffisent pas : il

faut savoir *guider* les gens.

Emilia parcourut les dessins un par un. Bea avait vraiment fait un travail remarquable. Elle avait gardé tous les éléments essentiels à la boutique pour mieux les mettre en valeur. Les couleurs étaient également plus douces : les murs gris pâle, les étagères peintes en blanc, ce qui donnait l'impression que le magasin avait gagné en taille.

– Il n'y a pas une seule chose que je n'aime pas... J'adore les luminaires !

À l'heure actuelle, la boutique était éclairée par de vieux néons à la lumière glaciale. Bea avait prévu de magnifiques lustres torsadés en verre blanc remplis de fil électrique rouge.

– Bon, je ne te cache pas que ces luminaires doivent coûter un bras, mais ça te donne une idée de ce qu'on peut faire.

– Tu penses que ça me coûterait combien de faire tout ça ? demanda Emilia en lâchant un soupir défaitiste. Parce que bon, entre toi et moi, je ne vois rien qui paraisse bon marché sur tous ces beaux dessins...

– C'est sûr que pour un résultat pareil, il faut être prêt à payer le prix, répondit Bea avec une grimace navrée. Mais il y a plein de choses réalisables, avec un peu d'huile de coude et de magie ! Et puis, on peut réutiliser pas mal d'éléments déjà présents. Si on retire la moquette, on peut mettre le parquet en valeur avec un joli effet chaulé, par exemple. Et tout peindre dans des tons plus clairs donnera une illusion d'espace supplémentaire. Et puis, tu n'es pas obligée de tout faire d'un coup !

– Mais j'ai envie de tout faire d'un coup ! riposta Emilia en riant. Combien de temps il faudrait pour tout changer, d'après toi ? Nous serons obligés de fermer le temps des travaux...

– D'après mes prévisions, je dirais deux semaines, si tout le monde s'y met. Quant au prix, il va nous falloir faire faire des devis. C'est surtout de la charpenterie, et un peu d'électricité... Le plus gros reste la déco, mais comme tu le sais, il n'est pas rare d'avoir de mauvaises surprises, lorsqu'on se lance dans les travaux...

– On parle d'un réaménagement total, soupira Emilia en secouant la tête. Il faudra retirer tous les livres et les stocker ailleurs. Et autant en profiter pour faire installer un nouveau système informatique. Sans parler de la sécurité...

Elle plaqua les mains sur ses joues, désespérée.

– J'ai peur et hâte à la fois. L'heure est venue que je prenne une décision, et je ne sais pas quoi faire. Ce serait tellement facile de retourner à ma vie d'avant... Ou de vendre et d'ouvrir une boutique ailleurs... L'un ou l'autre serait vraiment plus simple !

– Mais pas aussi gratifiant ?

Emilia balaya les lieux des yeux. Elle vit chaque élément prendre vie sous l'imagination de Bea, et son cœur s'emballa d'excitation.

Il fallait seulement qu'elle trouve le courage de se lancer.

Et les finances...

– Je vais demander des devis. Inutile de s'enflammer tant que je ne sais pas

combien ça va me coûter.

– Je peux contacter l’entreprise qui a retapé ma maison, si tu veux. Ils sont fiables, rapides et efficaces. Pas le choix en travaillant pour moi ! commenta Bea en riant.

– Et je peux toujours compter sur toi pour la vitrine « spéciale Mick Gillespie » ? C’est déjà ce week-end...

– Bien sûr ! s’écria Bea, les yeux brillant d’excitation. Tu me donnes carte blanche ?

– Oui. Ainsi qu’un budget de cinquante livres, répondit Emilia. Et autant d’exemplaires de son livre que tu parviendras à fourrer dans ma vitrine...

– Ce sera parfait, tu verras, lui promit Bea. Maud est à la crèche jeudi après-midi. J’en profiterai pour venir m’en occuper.

– Je ne pourrai pas te payer grand-chose, malheureusement...

– Tu sais quoi ? Me permettre de ne pas mourir d’ennui, c’est déjà énorme. Garde-moi un exemplaire dédié et on est quittes.

– Tu es géniale.

– Je sais.

Emilia regarda sa nouvelle amie partir, un grand sourire aux lèvres. Bea lui donnait l’impression que tout était réalisable, avec une bonne couche de strass en guise de finition. Elle faisait partie de ces gens auxquels il était impossible de ne pas s’attacher. Elle avait de la chance de pouvoir profiter de son énergie et de son talent, mais elle se doutait que cela ne durerait pas longtemps. Bea était beaucoup trop bien pour elle.

Plus tard dans la semaine, Jackson vint faire part de ses premières impressions à Emilia.

– J’ai décidé de ressembler davantage à Papa Moumine, déclara-t-il.

– C’est une excellente résolution ! répondit Emilia. Mais il va falloir songer à grossir un peu, dans ce cas.

– Ah non, stop ! Mon ex n’a pas arrêté de dire qu’ils étaient trop gros. Au moins, eux, ils sont heureux. Ils n’ont pas à se farcir des smoothies au chou, ni à paniquer s’ils avalent une amande en trop dans leur journée !

– Elle est obsédée par sa ligne ?

– Maintenant, oui. Elle n’était pas comme ça, avant. Elle prépare un triathlon, en ce moment. Les seules choses qui comptent, ce sont son rythme cardiaque, sa masse grasseuse et ses entraînements...

– Ça n’a pas l’air bien marrant...

– Bah, ça m’est égal. Plus elle s’entraîne et plus je peux profiter de Finn. En parlant de ça, vous avez quoi de beau à me proposer ?

– Je viens de recevoir le livre parfait pour vous. J’essaie d’ étoffer la section jeunesse en ce moment, et je vous conseille vraiment de lire ce livre.

Elle le guida vers une table de présentation et désigna un ouvrage illustré.

– Je ne connais personne qui n’ait jamais rien appris du *Petit Prince*, même s’il faut le lire au moins deux fois pour vraiment en saisir tout le sens.

C’était un livre assez fin, avec l’image d’un petit garçon blond habillé en

bleu et assis sur une planète.

– L’histoire est vraiment étrange, poursuivit-elle. Mais elle est profonde. Je crois bien que c’est mon livre préféré !

– Je croyais que c’était les Moumines ?

– Après les Moumines, bien sûr, répliqua-t-elle avec un grand sourire. Bon, d’accord, j’avoue : j’ai plein de livres préférés. C’est le problème, avec les livres. On ne peut pas avoir de préféré : ça change tout le temps selon votre humeur. Mais je suis sûre qu’il vous plaira, en tout cas.

– Bon, je vais tenter, on verra, dit-il en la payant. Finn aime beaucoup que je lui fasse la lecture. Ça a vraiment changé quelque chose entre nous. Je pense qu’il me voyait simplement comme le père sympa avec qui il passait du bon temps au skatepark, mais... on a vraiment bien discuté, depuis.

Il baissa les yeux, visiblement ému.

– Ça fait du bien, après tout ce qui s’est passé, de ne plus avoir l’impression constante d’être un raté...

– Je suis sûre que vous n’en êtes pas un, le rassura Emilia.

– Désolé, je vous raconte ma vie...

– Oh, ça fait partie de mon boulot, ne vous inquiétez pas. Tout le monde me raconte un bout de sa vie, ici. Quand la libraire a raccroché son tablier, c’est la thérapeute qui prend le relais !

Puis elle lui tendit son livre. En le récupérant, Jackson aperçut l’affiche qui annonçait la venue de Mick Gillespie, derrière le comptoir.

– Mick Gillespie va venir à Peasebrook ?

– Eh oui ! Je suis tout excitée !

– Il vous reste des billets ? Combien ça coûte ?

– Cinq livres. Et vous avez droit à un buffet typiquement irlandais et à un cocktail « Lune d’argent » en prime. Ça va être génial.

– Mia adorerait ça. Elle est obsédée par ce type. Elle m’a même acheté un de ces pulls Aran pour Noël, une fois... Je ne vous raconte pas de quoi j’avais l’air, commenta-t-il avec un petit haussement d’épaules nostalgique. Je peux vous en prendre deux ?

– Bien sûr !

– Elle va être folle quand je vais lui dire ça, sourit Jackson en sortant un billet de dix livres.

Bea émergea de la vitrine, en bleu de travail, un pistolet à colle à la main. Elle adressa un sourire à Jackson et un regard curieux à Emilia, qui n’eut donc pas d’autre choix que de les présenter.

– Bea, je te présente Jackson. Jackson, voici Bea. Elle prépare une vitrine spéciale pour l’occasion.

Ils se saluèrent d’un hochement de tête.

– Si vous avez besoin de quelqu’un de manuel, vous avez votre homme, lui proposa Jackson.

– Je m’en sors, répondit Bea en dressant son pistolet. Mais merci !

Jackson se tourna alors vers la porte et salua Emilia d’un geste de la main.

– Merci pour tout. À bientôt.

– Je serais curieuse de voir ce que cet homme sait faire de ses mains, commenta Bea en le regardant s'éloigner. Qu'est-ce que tu attends ?

– Bea ! fit mine de s'indigner son amie. Ce n'est pas mon genre – même s'il est très mignon. Et il est complètement obsédé par son ex. Il vient à l'instant de lui acheter un billet pour la séance de dédicace !

– Mais c'est son *ex*, justement ! répliqua Bea. Allez, ça ne te ferait pas de mal de t'amuser un peu. Et puis il faut bien qu'il passe à autre chose, non ? Propose-lui un rendez-vous.

– C'est un client ! Je ne proposerai rien du tout.

– Et pourquoi ? Tu n'es pas médecin, que je sache. Il n'y a rien qui t'empêche de fréquenter un client si tu en as envie.

Cela lui fit aussitôt penser à Sarah et son père. Tout un tas de questions étaient venues la ronger, depuis la révélation de Sarah. Comment leur histoire avait-elle débuté ? Ici, dans la librairie ? Peut-être Sarah lui confierait-elle tout un jour.

Mais pour le moment, l'idée était de faire changer Bea de sujet. Jackson n'était pas pour elle. Elle le voyait dans ses yeux.

– Au fait, tu as de la colle dans les cheveux, lança-t-elle avant de tourner les talons.

Dillon avait rendu visite à Alice tous les soirs après son travail. Et il lui avait apporté son ordinateur, pour son plus grand bonheur.

– Ne dis rien à maman surtout ! l'avait-elle supplié.

Dillon ne voyait pas vraiment en quoi avoir accès à ses e-mails était grave. Elle n'avait pas grand-chose d'autre à faire, ici.

– Si tu veux tout savoir, ça me permet d'oublier la douleur..., lui avait-elle confié.

La lecture de *Riders* avançait bien. Et Dillon commençait à vraiment apprécier l'histoire, au point d'être impatient de reprendre là où il s'était arrêté la veille. C'était leur petite bulle rien qu'à eux. De temps à autre, l'infirmière leur apportait un thé rose foncé dans de jolies tasses vertes, thé qu'ils avalaient à grand renfort de chocolat à l'orange.

« J'aurai tellement grossi, en sortant d'ici, que je ne rentrerai même plus dans ma robe de mariée ! » se plaignait Alice.

Parfait, songeait Dillon. Il voulait évidemment qu'elle aille mieux, mais au fond, il ne cessait de prier pour que le mariage soit repoussé. Alice semblait toutefois plus déterminée que jamais. Et malgré la douleur évidente dont elle était accablée à chaque séance de kiné, elle ne lâchait jamais rien.

« J'entrerai dans cette église sans béquilles, peu importe le prix », déclarait-elle.

Elle avait beau tout faire pour ne pas le montrer, ces efforts l'épuisaient. Ce soir-là, Dillon venait de se lancer dans la lecture du roman, et elle l'écoutait les yeux fermés. Il ignorait si elle dormait ou non, mais ce n'était pas bien grave. Il pourrait toujours revenir lui faire la lecture plus tard, décida-t-il en

s'interrompant.

Elle ouvrit aussitôt les yeux.

– Tu veux que je continue ?

– Non, dit-elle en se redressant dans son lit. Je veux que tu fasses quelque chose pour moi.

– Pas de souci. Je t'écoute.

– Je vais retirer ce bandage de mon visage, et j'aimerais que tu me dises à quel point c'est affreux. Je ne peux pas regarder moi-même, je n'en ai pas la force... Mais je veux savoir si je peux encore songer à me marier avec une cicatrice pareille.

– O.K.

Elle retira le sparadrap qui maintenait la gaze en place.

– Fais attention, souffla Dillon en s'efforçant de ne pas trahir la détresse dont il était soudain envahi.

Elle déroula lentement le bandage. Dessous, une entaille violacée en forme de « v » lui barrait la joue.

– Ce n'est pas encore bien cicatrisé, et la rougeur devrait s'estomper, balbutia Alice, mal à l'aise. Mais... c'est si horrible que ça, dis-moi ? Est-ce que je ressemble au monstre de Frankenstein ? Tout ce qui m'importe à l'heure actuelle, c'est de savoir si je serai présentable à mon propre mariage. Si c'est trop affreux, j'annule tout. Je veux que tu sois honnête avec moi, Dillon.

Dillon prit le temps d'observer la blessure. Il avait le cerveau en ébullition. S'il lui disait que c'était affreux, alors *peut-être* envisagerait-elle de repousser le mariage. Ce qui lui laisserait le temps de révéler le vrai visage de Hugh, si seulement il trouvait un moyen. Ainsi le mariage serait-il définitivement annulé... Il pourrait se procurer de la drogue auprès de Pogo et la proposer ensuite à Hugh, à un meilleur prix. Il n'était pas certain d'être convaincant dans le rôle du dealer, mais Hugh serait probablement ravi de ne plus avoir à courir les rues pour s'approvisionner...

Non. Impossible qu'il ne se doute de rien. C'était trop risqué.

Mais ce qui le retenait par-dessus tout, c'était Alice. Il ne pouvait pas lui faire ça. Pour lui, cicatrice ou pas cicatrice, cette fille était... sublime.

– C'est juste un peu rouge et enflé, lui dit-il.

– C'est vrai ? Avec les cheveux qui tombent et mon voile, tu penses que... ?

– On n'y verra que du feu, la rassura Dillon.

Alice poussa un soupir.

– Tu es le seul en qui j'ai totalement confiance pour me dire la vérité. Les autres préfèrent me préserver en déguisant la réalité. Et puis, personne n'a envie de voir le mariage annulé, alors que toi, tu t'en fiches.

Tu ne pourrais pas être plus dans le faux, songea Dillon. S'il y a bien quelqu'un qui aimerait que ce mariage n'ait jamais lieu, c'est moi.

– Hugh n'arrête pas de me rassurer, et je n'ai pas envie de l'embêter avec ça et de le faire culpabiliser encore plus...

Dillon fut pris d'un tel élan de rage que sa poitrine se comprima. Cet enfoiré de Hugh n'avait pas culpabilisé *une seule seconde*.

– Ça va ? s'inquiéta Alice.

– Oui, oui. Il fait juste un peu chaud d'un coup...

– À qui le dis-tu ! C'est une horreur, la nuit. J'arrive à peine à fermer l'œil. Mais je devrais bientôt sortir de là.

– Ça, c'est une bonne nouvelle.

– Je vais devenir folle si je ne rentre pas très vite à la maison. Ce serait déjà le cas, d'ailleurs, si tu ne venais pas me voir tous les jours. Maman passe aussi, mais papa et elle ont tellement à faire au manoir... Et Hugh travaille comme un forcené pour pouvoir avoir du temps pour le mariage et la lune de miel...

– S'il te plaît, la coupa Dillon. Je n'ai plus envie d'entendre parler de ce mariage.

Alice le dévisagea, surprise.

– Tu es belle, souffla-t-il alors en posant une main douce sur son visage. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Les yeux plongés dans les siens, le temps parut s'arrêter sur eux. Il caressait sa joue du bout des doigts.

– Ma pauvre chérie...

Il avait conscience qu'il aurait déjà dû retirer ses doigts. Mais cela ne semblait pas la gêner. Elle se tenait immobile, le regard planté sur lui.

– Dillon, murmura-t-elle.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Tu... Tu me fais me sentir toute bizarre, marmonna-t-elle en arborant une moue confuse.

– Bizarre ? sourit-il. L'idée était plutôt que tu te sentes mieux, mais tant pis...

– Mais c'est exactement ce que tu as fait ! Avec toi, j'ai l'impression que ma cicatrice n'a aucune importance.

– Évidemment...

– Merci..., souffla-t-elle en se mordant la lèvre.

Puis elle se pencha vers lui. Elle sentait un mélange d'antiseptique, de talc et de chocolat. Le cœur de Dillon se mit à galoper dans sa poitrine. Elle allait l'embrasser.

C'est alors qu'ils entendirent Hugh dans le couloir, en train de plaisanter avec les infirmières. Alice s'écarta d'un geste vif et Dillon bondit sur ses pieds avant de s'éloigner du lit. En général, il partait à six heures et demie, car il savait que Hugh arrivait à sept heures – et il n'avait aucune envie de le croiser. Mais cette histoire de cicatrice l'avait retardé.

La porte s'ouvrit et Hugh apparut, avec son costume de trader, ses cheveux plaqués en arrière et son air suffisant. Lorsqu'il découvrit Dillon, son regard se fit instantanément noir.

– Qu'est-ce que tu fous là, toi ?

- Je suis venu voir Alice.
- Il me fait la lecture.
- Tu n’as pas des feuilles à ratisser, plutôt ?
- Hugh, ne dis pas ça ! s’indigna Alice.

Il se tourna alors vers elle.

- Putain de merde ! cracha-t-il en découvrant sa cicatrice.
- Ta gueule, marmonna Dillon.
- Ça va aller, tenta de se rattraper Hugh malgré son air horrifié. On va se payer les meilleurs spécialistes, d’accord ? Il y a forcément quelque chose à faire...

Puis il se pencha pour mieux voir.

Alice passait de Dillon à Hugh, complètement perdue.

- Dillon m’a dit que ce n’était pas si terrible.
- Hein ? Il est aveugle ou quoi ? Il t’a juste dit ce qu’il pensait que tu voulais entendre, c’est tout. On va parler au médecin, d’accord ? On a le temps d’arranger ça avant le mariage.

– C’est de soutien qu’Alice a besoin, intervint Dillon. Pas d’un chirurgien esthétique.

Hugh le dévisagea une nouvelle fois. Son regard donnait l’impression d’être mort.

- Je ferais mieux d’y aller, marmonna-t-il.
- Je crois bien, ouais.
- Ce n’est pas parce que Hugh est là que tu dois partir, protesta Alice.
- J’ai déjà dû dépasser le temps de parking, répondit Dillon.
- Puis il gagna la porte. Hugh le suivit et la lui ouvrit.
- Je ne veux plus te voir ici, tu as compris ? cracha-t-il entre ses dents.
- Ne t’inquiète pas pour ça, rétorqua Dillon en songeant qu’il ferait bien attention à ne pas s’attarder la prochaine fois.
- Je suis sérieux, insista Hugh.

Et il ne mentait pas. Quand Dillon arriva à l’hôpital le lendemain, l’infirmière à l’accueil lui fit barrage dès qu’elle l’aperçut.

- Je suis vraiment navrée, mais seule la famille est acceptée.
- Mais... elle m’attend !
- Je ne peux pas vous laisser y aller, répondit l’infirmière, avec un sourire compatissant.

– Voyons ce que miss Basildon en dit, déclara Dillon en forçant le passage, mais la femme posa une main ferme sur son bras.

– Je suis sincèrement désolée, mais je vais devoir appeler la sécurité.

Dillon se figea et se tourna vers elle, effaré.

– C’est cette enflure, pas vrai ? C’est lui qui vous a dit de ne pas me laisser entrer !

– Je me dois d’obéir aux souhaits de la famille.

– Mais pas à ceux de la patiente ?

L’infirmière se contenta d’un soupir, et Dillon sut qu’il n’obtiendrait jamais

gain de cause.

– Vous pourrez au moins lui dire que je suis passé ? Que Dillon est passé ?

– Bien sûr.

Il tourna alors les talons, totalement conscient du fait que son message ne serait jamais transmis.

DILLON GREENE

Dix domestiques littéraires

Mme Danvers – *Rebecca*, Daphné du Maurier

Jeeves – *Jeeves et Bertie*, P.G. Wodehouse

Finelame – *Gormenghast*, Mervyn Peake

Stevens – *Les Vestiges du jour*, Kazuo Ishiguro

Mellors – *L'Amant de Lady Chatterley*, D.H. Lawrence

Le Vengeur – *Les Grandes Espérances*,

Charles Dickens

Mary Poppins – *Mary Poppins*, P.L. Travers

Susan Trinder – *Du bout des doigts*, Sarah Waters

Griet – *La Jeune Fille à la perle*, Tracy Chevalier

10 Nightingale signifie « rossignol ».

Le jour de la dédicace, Thomasina se rendit chez le fromager pour acheter une spécialité irlandaise. Une fois devant la vitrine, elle resta quelques secondes à observer les fromages qui y étaient disposés tout en gardant un œil discret sur l'ordre de la queue, afin de s'assurer de pouvoir être servie par Jem. Jamais encore elle n'avait fait quelque chose d'aussi calculateur.

– Il me faudrait du Cashel blue pour mes mini-tartelettes, et du Gubbeen pour mes gougères, lui demanda-t-elle.

– Miam, ça donne envie ! commenta Jem en sortant une meule de Cashel blue du réfrigérateur avant de s'emparer de son fil à fromage. Qu'est-ce que vous avez prévu d'autre ?

– Galettes de pommes de terre au saumon fumé, brochettes pommes-boudin noir, et mini-gâteaux chocolat-Guinness.

– Ouah..., dit Jem en lui tendant ses deux morceaux de fromage, emballés dans du papier paraffiné qui arborait fièrement le logo de la boutique.

Il y eut un silence, puis :

– Ça fera douze livres soixante-dix, s'il vous plaît, lâcha-t-il finalement.

Elle le paya à la hâte et s'enfuit à toutes jambes. Elle avait voulu lui proposer de l'accompagner, Emilia lui ayant donné deux billets, mais n'en avait pas eu le courage. C'était exactement pour cette raison qu'elle ne tentait jamais rien avec les hommes : elle n'avait pas le cran nécessaire.

Elle rentra donc chez elle et entreprit d'expliquer le déroulement des opérations à Lauren.

– Je vais t'apprendre à faire la pâte feuilletée, commença-t-elle. Ça prend du temps, mais ça en vaut vraiment la peine.

Les deux jeunes femmes passèrent l'après-midi à pétrir, à couper des morceaux de beurre, à incorporer, à étaler, à plier puis à réétaler. La pâte était lisse à souhait sous les doigts de Thomasina, et Lauren semblait avoir un véritable don pour la pâtisserie, si bien que son travail était aussi irréprochable que celui de sa professeure. Lorsqu'elles eurent terminé, Thomasina contempla le résultat d'un œil profondément satisfait.

Et une fois de plus, elle s'estima chanceuse d'avoir cette passion dans sa vie.

– Ouah, tu es superbe ! souffla Jackson.

Et il le pensait sincèrement. Mia ne portait rien de bien extravagant, un jean et un petit haut en soie à motif cachemire, mais cela lui allait mille fois mieux que les tenues de sport qu'elle ne quittait plus ces derniers temps, et qui lui donnaient l'apparence d'une brindille flashy prête à se briser à tout instant.

Sa première réaction, quand Jackson lui avait montré les billets, avait été la

méfiance. Elle l'avait fouillé du regard, cherchant de toute évidence à deviner le piège qui se cachait derrière son geste. Jackson avait espéré qu'elle ne pourrait pas résister à une occasion pareille, surtout qu'il s'était arrangé avec sa mère pour qu'elle s'occupe de Finn. Il était convaincu qu'à part ses séances d'entraînement stupides, Mia n'était pas sortie depuis bien trop longtemps.

– Vous sortez en amoureux ? leur demanda Finn.

Le petit était en pyjama, prêt à aller se faire border par sa grand-mère.

Jackson ignorait quoi répondre, mais Mia s'en chargea pour lui.

– Non. Nous allons simplement au même endroit, mon chéri. Du coup, autant y aller ensemble.

– Cool.

Sur le chemin de la librairie, Jackson se tourna vers elle et l'observa d'un air amusé.

– Alors comme ça, on ne sort pas en amoureux ?

– Sûrement pas, rétorqua Mia.

– Bon, marmonna Jackson, blessé malgré lui par son ton sans appel.

– Il se trouve que nous allons au même endroit ensemble, insista Mia. C'est tout.

Tiens donc, songea Jackson. *Je croyais pourtant avoir acheté deux billets pour t'inviter à passer un bon moment...* C'était tellement elle de tout réinterpréter en prenant bien soin de négliger l'intention première... D'un autre côté, c'était aussi ce qu'il aimait chez elle. Cette tendance à l'insatisfaction chronique.

– Donc si je décidais de t'abandonner pour aller boire un verre, tu t'en ficherais ?

– Vas-y si tu veux, soupira Mia. Depuis quand tu tiens compte de ce que je veux, de toute façon ?

– Je n'ai pas envie d'aller boire un verre.

– Alors n'y va pas ! répliqua-t-elle d'un air exaspéré.

Jackson n'ouvrit plus la bouche. Ils tournaient en rond, comme d'habitude. Leur relation avait toujours fonctionné ainsi. Enfin, ils arrivèrent à la librairie, qui était déjà pleine à craquer. Des petites lunes d'argent pendaient du plafond. Et derrière une table, un visage encadré de cheveux blancs était cerné de piles de livres.

– Mick Gillespie, souffla Mia. En chair et en os ! Je n'y crois pas...

– Mais il doit avoir presque cent ans ! s'indigna Jackson, qui ne comprenait décidément rien aux femmes.

*

Lorsqu'elle découvrit la vitrine de Nightingale Books, June en eut le souffle coupé. Elle l'avait vue en cours de réalisation, bien sûr, mais illuminée de l'intérieur, elle était véritablement époustouflante. Elle resserra son manteau pour faire barrage à la brise fraîche de la nuit. La vitrine était envahie de photos de ses plus grands films. Cinquante années à jouer les héros, les

méchants, les sex-symbols et les icônes... jusqu'à en devenir une lui-même. Et parmi tous ces clichés, des lunes d'argent à n'en plus finir. Le symbole du film qui l'avait rendu célèbre. *Lune d'argent*...

On aurait pu croire à un sanctuaire.

Il y en avait trente-sept dans la vitrine. Trente-sept Mick Gillespie. Elle frissonna. Il avait encore cet effet-là sur elle...

Juste avant de pénétrer dans la boutique, elle prit le temps de mesurer ses sentiments. Elle avait encore mal, même aujourd'hui. Le nœud amer qu'il lui avait laissé n'avait jamais vraiment disparu. La cicatrice n'était plus béante mais bel et bien présente.

Elle était là en tant qu'invitée, ce soir, non en tant qu'employée. Elle ne faisait d'ailleurs toujours pas officiellement partie de l'équipe ; elle donnait un coup de main quand et si elle le pouvait, et refusait obstinément de recevoir un quelconque salaire. Emilia avait tenu à ce qu'elle profite de la soirée. Mel et Dave géraient les clients, et Thomasina et Lauren s'occupaient du service.

Ils avaient vendu soixante-dix billets – la librairie ne pouvait pas contenir davantage de personnes –, et Mick était assis derrière une grande table, cerné par des dizaines d'exemplaires de son livre. Bea lui avait conçu un véritable trône doré, qui serait dorénavant la chaise réservée aux futurs invités. Au fond de la boutique, Marlowe jouait des airs irlandais sur son violon. June songea aussitôt au minuscule pub du village dans lequel ils avaient tourné, et où les gens du coin venaient célébrer chaque soirée en musique, avec leurs violons, leurs flûtes et leurs tambours.

Elle alla directement prendre un cocktail. Elle ignorait ce qu'il y avait dedans, mais il était délicieux, et une petite lune scintillante était perchée sur chaque verre. L'alcool aiderait à ce qu'elle se détende, même si elle aurait été bien incapable de mettre un nom sur ce qu'elle ressentait, ou de savoir ce qu'elle attendait de cette soirée. Le simple fait de pouvoir respirer le même air que lui semblait merveilleux.

Elle s'empara d'un exemplaire de son autobiographie et rejoignit la queue des dédicaces. Faire la queue, voilà qui n'était pas dans ses habitudes... La librairie était pleine à craquer, et cela la ravissait plus que tout. Julius aurait été vraiment fier de sa fille. Emilia faisait tout son possible pour que les affaires fonctionnent. Elle l'observa, derrière la caisse, discutant tout sourire avec les clients qu'il avait su fidéliser au fil des ans mais aussi de nouvelles têtes qui avaient été attirées par la légende vivante qu'elle avait fait venir. June espérait du plus profond de son cœur que tout rentrerait dans l'ordre et que la boutique survivrait.

Ce fut soudain son tour. Mick Gillespie leva les yeux vers elle, son regard plus éblouissant que jamais. Il esquaissa ce sourire qui vous rendait unique... même si vous ne l'étiez pas. Elle vit aussitôt qu'il ne l'avait pas reconnue. Elle lui tendit son livre, ouvert à la page de garde, tout en lui rendant son sourire. Pas même un infime indice qui laisserait entendre qu'il se souvenait d'elle. Rien.

– Je signe à quel nom ? demanda-t-il.

– June, répondit-elle sans le quitter des yeux, mais il n’y eut aucune réaction.

Il écrivit son nom et signa d’un grand geste avant de lui rendre son exemplaire avec un nouveau sourire. Le professionnel dans toute sa splendeur. Elle parvint à s’arracher un sourire, malgré la rage qui bouillonnait en elle. Comment pouvait-elle encore lui en vouloir ? C’était une autre vie dont il s’agissait.

Elle rejoignit la caisse pour payer.

– Arrête un peu, se fâcha Emilia. Tu crois sincèrement que je vais te faire payer après tout ce que tu as fait pour moi ?

Au fond de la boutique, Mick Gillespie se tourna vers Marlowe, le regard pétillant.

– Vous savez jouer *Whiskey in the Jar* ?

– Bien sûr.

– Alors faites-vous plaisir, mon garçon. On va leur montrer ce que c’est, l’Irlande...

Il se leva de sa chaise et se mit à chanter dès que Marlowe eut débuté le morceau. Autour d’eux, la foule ravie se mit à taper des mains.

– *As I was goin’ over the far-famed Kerry mountains...*

June tourna alors brusquement les talons et quitta la boutique. Après tout, elle l’avait déjà entendu chanter cette chanson, des années plus tôt, dans un pub minuscule au sol en terre battue, et devant un public tout aussi enjoué.

Quelques minutes plus tard, son joli petit cottage était en vue. Là-haut, dans le ciel, la pleine lune l’observait, comme si elle avait calculé son apparition en hommage à la soirée. June rentra chez elle, retira ses bottes à talons hauts et enfila ses grosses chaussettes en cachemire qu’elle ne quittait jamais pour marcher sur ses tomettes. Elle ajouta quelques bûches dans le poêle, se servit un verre de vin et alla se pelotonner sur son canapé.

Elle ouvrit l’autobiographie et se rendit directement au chapitre « *Lune d’argent* ». Ce film mémorable avait marqué un tournant décisif dans sa carrière, et le chapitre qui y était consacré était particulièrement long.

Elle n’était pas mentionnée une seule fois. Pas un mot n’était dit au sujet de la petite barmaid blonde et de sa relation avec elle. Pas une allusion à la passion dont il s’était prétendu submergé à l’époque. Elle n’avait aucune importance. Mick s’épanchait sur le script, le génie du scénariste, la virtuosité du réalisateur... Même Mme Malone, la femme qui avait logé l’équipe durant le tournage, avait droit à une mention spéciale. Mais si l’on s’en tenait à ce livre, June n’avait jamais existé ni contribué à quoi que ce soit.

Elle monta à l’étage et gagna la dernière chambre d’amis du couloir. Une fois dans la pièce, elle marcha jusqu’à la commode et en sortit un carton méticuleusement enfoui sous le linge.

Elle l’ouvrit. À l’intérieur, elle redécouvrit son pull Aran et le script de *Lune d’argent*. Des sous-bocks provenant du fameux petit pub. Des coquillages, des

fleurs séchées. Si elle inspirait un bon coup, les odeurs d'alors lui revenaient de manière vivace. La bruine, les effluves de laine mouillée, le goût de sa bouche, teinté de whisky...

Et les photos. Aujourd'hui cornées et passées, mais bien là. La preuve irréfutable de ce qu'ils avaient vécu. Ils souriaient à l'objectif, enlacés amoureusement. L'alchimie qui crépitait entre eux sautait aux yeux, même en noir et blanc. Elle se rappelait l'air éberlué du vieil homme avec son âne et sa charrette, qui avait toutefois réussi à appuyer sur le bouton. Rien à voir avec du David Bailey, mais ces photos étaient censées être des souvenirs, pas des œuvres d'art.

Elle se rappelait également ce moment où elle avait elle-même tenu l'appareil à bout de bras, devant leurs visages souriants, allongés sur le dos, pour faire ce que l'on appellerait aujourd'hui un selfie, les cheveux bruns de Mick se mêlant à ses jolies mèches blondes.

Ils avaient été si beaux. Les clichés dégageaient une pureté impossible à capturer de nos jours. C'étaient eux dans leur entière vérité, sans filtre, sans retouches, sans maquillage ; pourtant, leur beauté rayonnait à travers le papier.

Elle posa tout sur le lit. Ces quelques objets suffisaient à raconter leur histoire. Elle n'avait pas besoin de preuves supplémentaires.

Elle avait été une tout autre personne, à cette époque. Après cela, elle avait arrêté de se teindre les cheveux et avait pris du poids. Personne n'aurait jamais cru que cette petite brune joufflue avait été Juno.

La rage s'éveilla de nouveau. Il avait gâché sa vie vis-à-vis des autres. Elle avait aimé ses deux maris d'un amour prudent, et ses divorces s'étaient passés à l'amiable, sans le moindre heurt. Mais elle n'avait jamais ressenti pour lui que ce soit d'autre ce qu'elle avait ressenti pour lui.

Au fond du carton restait une grosse enveloppe marron qu'elle n'avait pas encore ouverte. Elle la soupesa : elle était lourde. Elle ouvrit le rabat et en sortit un manuscrit. Des pages et des pages tapées sur du papier premier prix.

En 1967, Mick Gillespie m'a arraché le cœur pour le jeter du haut des falaises de Coumeenoole Beach. À ma plus grande surprise, je suis parvenue à vivre sans. Me voici donc, bien en vie, pour vous raconter ce qu'il se passe quand une jeune fille innocente tombe amoureuse de la plus grande star de l'univers. Je vous suggère de voir cela comme une fable, et d'en tirer la leçon adéquate.

C'était son histoire. Elle se souvenait l'avoir écrite deux ans après son retour d'Irlande. Elle s'était installée derrière sa machine et avait tapé jusque tard dans la nuit, tentant de suivre le rythme frénétique des mots qui s'imposaient à elle comme une évidence.

June sourit en se remémorant le bruit d'une véritable machine à écrire. Quelque part, et sans qu'elle puisse se l'expliquer, le doux martèlement des touches de son clavier d'ordinateur n'apportait pas la même satisfaction. Elle commença à lire ces mots, ceux d'une jeune fille blessée.

À mi-chemin, elle décida d'interrompre sa lecture. Tous ces souvenirs

étaient bien trop tristes. Elle n'était plus cette jeune fille. Elle faisait évidemment partie de ce qu'elle était aujourd'hui, mais elle n'avait ni le besoin ni l'envie de revivre cette peine. La vie lui avait appris que tout le monde avait un jour le cœur brisé, et que ce qui lui était arrivé ne faisait pas d'elle quelqu'un d'unique. Cela la rendait seulement humaine. Après tout, les chagrins d'amour nourrissaient la trame de millions de livres. Et certains de ces livres étaient devenus une source de réconfort pour elle, car ils lui avaient fait comprendre qu'elle n'était pas seule.

Elle reglissa les pages dans l'enveloppe et referma le rabat.

À la librairie, plus rien ne pouvait arrêter Mick et Marlowe. L'acteur avait sorti une bouteille de whisky de nulle part et s'amusait à remplir les verres des clients en prenant bien soin de ne pas oublier le sien à chaque nouvelle tournée. Les ballades folk s'enchaînaient : *The Irish River*, *Molly Malone*, *The Rising of the Moon*... Emilia songea avec angoisse qu'ils étaient à la limite du tapage nocturne.

Au bout d'un moment, elle décida de mettre un terme aux festivités. Mick lui semblait de plus en plus incontrôlable, et elle doutait que saouler ses clients soit tout à fait légal. Elle signala discrètement à Marlowe de tout remballer, et malgré les protestations de Mick – il aurait poussé jusqu'au bout de la nuit si on l'avait laissé faire –, la boutique se vida peu à peu. Enfin, après de longues embrassades dignes de vieilles connaissances, Mick prit la direction du Peasebrook Arms. Emilia ne doutait pas un seul instant qu'il irait chercher de la compagnie au bar de l'hôtel, mais elle ne se sentait pas le courage de le chaperonner.

Elle se fâcha quand Marlowe refusa qu'elle le paie.

– Ça faisait des semaines que je ne m'étais pas amusé comme ça. Jouer pour Mick Gillespie ? J'aurais donné mon bras droit pour ça. Il est hors de question que tu me donnes quoi que ce soit.

– Peut-être, mais je ne t'aurais jamais demandé de jouer si j'avais su.

Emilia ne supportait pas l'idée d'exploiter les autres.

– Je le sais. Et ça me fait d'autant plus plaisir.

– Je ne te redemanderai plus de jouer pour moi.

– Le prochain coup, tu pourras me payer, mais cette fois, c'est offert par la maison. C'était chouette, comme soirée. Et j'ai fait ça pour ton père, ajouta-t-il avec un sourire tendre. Tu as le même pouvoir que lui, c'est dingue. Les gens ont envie de te faire plaisir, comme c'était le cas avec lui. Je ne doute pas un instant que tu finiras par sortir la tête de l'eau.

– Merci, ça me touche beaucoup.

Emilia était sincèrement émue par ses paroles. Et Marlowe avait grandement participé à la réussite de cette soirée.

– On n'a pas fini d'en entendre parler, rit-elle. Je ne te cache pas que j'ai vraiment cru que ça allait dérapier à certains moments... Il est sacrément intenable, pour son âge !

– Qu'est-ce que tu veux, ma grande ? lança Marlowe avec un accent

irlandais à couper au couteau tandis qu'il boutonnait son manteau. C'est ça, les légendes...

Bea rentra chez elle la tête encore dans les nuages. Tout le monde l'avait complimentée pour son travail, et elle avait même été prise en photo devant les vitrines, bras dessus bras dessous avec la star de la soirée. L'ancienne Bea était de retour, celle qui semblait l'avoir abandonnée dès l'instant où elle avait quitté son travail. « Maman Bea » était à ses yeux une espèce de créature alien avec laquelle elle avait encore beaucoup de mal à cohabiter.

Dès qu'elle eut passé la porte, elle se mit à raconter sa soirée en détail à son mari, qui était exceptionnellement rentré plus tôt afin de garder Maud. Mais Bill ne semblait clairement pas d'humeur à supporter son babillage.

– Pour l'amour du ciel, Bea ! finit-il par s'emporter. Tu veux bien arrêter d'épiloguer sur cette foutue librairie, oui ?

– Pardon ? hoqueta Bea, sous le choc. Excuse-moi d'avoir quelque chose d'intéressant à te raconter pour une fois !

– Écoute... Tu n'es même pas payée pour faire ça. Et franchement, je ne pense pas pouvoir supporter d'en entendre parler plus longtemps.

– Dans ce cas, je peux épiloguer sur ce que Maud a mangé ce midi, si tu veux. Ou sur le contenu de ses couches, peut-être ? Parce que tu sais quoi ? C'est de ça que parlent la plupart des jeunes mamans. Je n'ai pas ta chance, Bill. Je ne passe pas mes journées entourée de tout un tas de gens à qui raconter des choses passionnantes. Alors pardonne-moi si j'ai l'air de ne vouloir parler que de ça, mais travailler pour cette librairie est bien la chose la plus exaltante qui me soit arrivée depuis qu'on est ici, et...

Sans qu'elle s'en rende compte, sa voix était montée dangereusement dans les aigus. Bill leva une main pour la couper dans sa lancée.

– Je vais me coucher. Il est presque minuit, et je me lève à six heures. Désolé.

Puis il quitta la pièce.

Bea n'en croyait pas ses yeux. Elle croisa les bras, furieuse. Il était hors de question qu'elle se laisse traiter de cette manière. Il allait falloir qu'ils discutent sérieusement, tous les deux. Pas ce soir, évidemment, mais dès le lendemain, elle appellerait Thomasina pour réserver chez À Deux. Ce serait plus simple de mettre les choses à plat en terrain neutre, et en privé. Ce qui était certain, c'est qu'elle n'était pas prête à laisser son mariage s'effondrer sans rien faire.

Mia et Jackson prirent le chemin du retour sous la lueur des réverbères.

Mia avait bu deux cocktails, ce qui expliquait la volubilité inhabituelle dont elle faisait preuve à l'heure actuelle. Jackson imaginait qu'ils lui étaient très vite montés à la tête, vu le peu de choses solides dont elle se nourrissait en ce moment. Mia avait la démarche chancelante, et lorsqu'ils gagnèrent son quartier, Jackson la prit par le bras. Cela ne sembla pas la déranger, car elle se laissa tranquillement guider jusque chez elle, appuyée contre lui. Jackson avait l'impression de revivre leurs débuts, quand ils revenaient d'une soirée

bien arrosée entre amis.

Mais dès l'instant où ils franchirent la porte de la maison, Mia se transforma en statue de pierre.

– Merci pour la soirée, dit-elle d'une voix froide qui semblait tout sauf sincère. Je vais me coucher. Merci d'être venue, Cilla.

Puis elle disparut.

Jackson dévisagea sa mère, penaud.

– Il y a dix minutes à peine, elle me sortait que c'était la plus belle soirée de sa vie, et tout d'un coup, c'est un vrai glaçon...

– Elle a peur, répondit Cilla d'un air sûr d'elle.

– Hein ? Pas de moi, quand même ?

– Elle se sent mal. Elle sait qu'elle a eu tort de te mettre dehors, et maintenant, elle ne sait plus quoi faire.

– Pourquoi ne pas simplement assumer ? commenta Jackson, toujours aussi perdu.

Cilla poussa un soupir amusé.

– Tu n'y comprends rien aux femmes, n'est-ce pas ?

– Je te confirme. Mais si c'est vraiment ce qu'elle ressent, qu'est-ce que je suis censé faire ?

– La reconquérir.

– C'est pourtant ce que je croyais faire, dit-il en secouant la tête. Il y a des fois où je ne cracherais pas sur le manuel d'instruction, je te jure...

– Tu y arriveras.

– Comment tu peux le savoir ?

– Je le sais, c'est tout.

Jackson prit sa mère dans ses bras, puis :

– Allez, je vais faire un dernier bisou à Finn et on rentre.

Dix minutes plus tard, il installa sa mère dans sa Jeep, fit monter Wolfie dans le coffre et contourna la voiture pour s'installer au volant. Alors qu'il s'apprêtait à entrer, il tourna la tête et vit Mia derrière la fenêtre de sa chambre. Mais quelques secondes plus tard, elle avait tiré le rideau et disparu.

Dans le calme apaisant du magasin vide, Emilia rassembla les derniers verres à cocktail et les monta pour les laver et les ranger ensuite dans les cartons destinés à être rendus au caviste.

La soirée n'aurait pas pu mieux se passer. Les gens étaient venus en masse rencontrer Mick Gillespie, clients fidèles ou inconnus. Cela avait été une véritable réussite.

Évidemment, elle savait que faire venir d'autres célébrités de la même trempe ne serait pas facile, et que l'effet de nouveauté finirait par s'essouffler. Mais cela lui avait donné une idée de la nouvelle marche à suivre, et ils avaient encaissé plus en une soirée que toute la semaine cumulée, car les gens avaient acheté d'autres choses en plus de l'autobiographie de Mick. Dave et Mel avaient travaillé dur pour rendre les tables de présentation alléchantes, et cela semblait avoir parfaitement fonctionné.

Il avait bien sûr manqué une pièce au tableau pour que celui-ci soit parfait... Son père aurait adoré vivre ce moment. Mais Emilia était déterminée à ne plus penser ainsi. Julius était parti, et elle s'était glissée dans ses chaussures, s'efforçant de se faire à leur taille, parfois trop grande, parfois trop petite...

Mais une soirée comme celle-ci lui donnait le sentiment qu'elles lui allaient comme un gant.

Tout juste avant minuit, June entendit le vent se mettre à souffler rageusement. Une pluie diluvienne ne tarda pas à tomber. Elle ferma les rideaux, contente d'avoir opté pour le double vitrage lors de son arrivée définitive. Elle alla dans la cuisine se préparer une camomille et entendit soudain un coup sourd à la porte. Elle se figea sur place, se demandant qui cela pouvait bien être à une heure pareille. Une seconde lui suffit à décider de l'ignorer.

C'est alors qu'elle entendit crier. Un cri indigné amplifié par la tempête. Un cri qu'elle aurait reconnu entre mille.

– Pour l'amour du ciel, vas-tu m'ouvrir, oui ?

Elle s'élança vers la porte, glissa les loquets et tourna la poignée. Elle ouvrit d'abord la partie du haut, au cas où. Et là, devant elle, trempé jusqu'aux os, elle découvrit Mick Gillespie.

– Dieu merci. Tu me laisses entrer ?

– Tu peux me donner une seule bonne raison de le faire ? rétorqua-t-elle, les mains sur les hanches.

– Parce qu'il pleut des cordes et que si je reste là-dessous, je vais à coup sûr attraper une pneumonie. Je suis vieux, maintenant.

Elle ne put s'empêcher de sourire à son inébranlable bagou. Elle s'écarta et le laissa se ruer à l'intérieur. Les effluves lui frappèrent aussitôt les narines : une odeur de laine mouillée et... lui. Elle prit son manteau – une veste en cachemire complètement détrempée – et le suspendit devant sa cuisinière.

– « Dix minutes de marche à peine », qu'ils m'ont dit à l'hôtel, grommela-t-il.

– Comment est-ce que tu m'as retrouvée ?

– Pas besoin d'être Sherlock Holmes. Et les habitants de cette ville sont loin d'être discrets, tu sais.

– Alors tu m'as reconnue ?

– Évidemment. Mais je ne savais pas vraiment quoi dire... Et vu que tu n'as rien dit toi non plus, j'ai pensé que c'était peut-être mieux comme ça. Puis à bien y réfléchir, je me suis dit que tu ne serais pas venue si tu n'avais pas eu envie de me voir.

– Tu es meilleur acteur que ce que je m'imaginais. J'ai vraiment cru que tu n'avais rien vu.

– C'est mon métier, je te rappelle..., lança-t-il en souriant.

Ce sourire, si séduisant... Et ce regard rieur... June sourit une nouvelle fois et lui tendit une serviette pour ses cheveux avant de leur servir un verre de vin rouge. Ils s'assirent à la table de la cuisine, se dévisageant l'un l'autre.

Mick balaya la pièce des yeux d'un air approbateur. June savait que sa maison était jolie. Elle avait dépensé beaucoup d'argent pour en faire un petit nid à la fois douillet et élégant, et elle adorait autant fréquenter les antiquaires que les galeries d'art. Elle avait poussé le style rustique chic à son paroxysme, que ce soit dans sa cuisinière rose thé immaculée, son chauffage au sol sous les tomettes, sa table de cuisine française ou encore ses verres à vin massifs marqués d'une abeille.

– Tu t'en es bien sortie, commenta-t-il.

– En effet, répondit-elle, ne ressentant aucune honte à être fière de sa réussite.

– Je me suis comporté comme un abruti, admit-il. Mais c'était ce qui pouvait t'arriver de mieux, en définitive. Je t'aurais rendue folle, et tu aurais fini par me détester. Ou carrément vouloir me tuer. On ne peut pas dire que j'étais quelqu'un de bien, à l'époque.

– Et tu l'es, désormais ?

Il inclina la tête pour mieux réfléchir à la question.

– Je pense en tout cas m'être amélioré.

– Voilà qui fait plaisir à entendre.

– Tu es quelqu'un de bien ; tu l'as toujours été. Les gens comme toi ne changent pas, sauf quand ils sont blessés par des individus tels que moi. J'espère que ça n'a pas été ton cas.

– Oh, rassure-toi, je n'ai jamais rencontré pire ensuite, rétorqua-t-elle avec un sourire auquel il répondit.

Mick leva alors son verre.

– Buvons à notre jeunesse. Ça me fait sacrément plaisir de te revoir.

– J'imagine que tu t'ennuyais dans ta chambre, c'est ça ?

– Non, riposta-t-il, visiblement vexé. Je voulais te voir. J'ai de très bons souvenirs de nous, figure-toi.

– J'ai écrit un pavé plutôt virulent sur la cruauté dont tu as su faire preuve avec moi, lui confia June.

– C'est vrai ? Eh bien, ce serait le moment idéal pour le faire publier. Tout le monde semble être obsédé par mon passé...

– Alors là, sûrement pas. Il restera là où il est, bien au chaud dans sa boîte. Son écriture était purement thérapeutique.

– C'est clair qu'écrire est une sacrée thérapie. Tu n'imagines pas tout ce qui a pu remonter pendant que j'écrivais ce bouquin...

– Donc tu as décidé de réparer tes torts, c'est ça ?

– Houlà, il ne me reste certainement pas assez de temps sur terre pour faire une chose pareille !

Il laissa éclater un rire franc, puis s'arrêta et planta les yeux dans les siens.

– Un seul me suffira, murmura-t-il.

Elle soutint son regard, luttant contre l'envie de rire qui lui venait. Il était décidément incorrigible, quel que soit son âge. Il ne pouvait pas s'en empêcher. Elle réalisa alors que le charme sous lequel elle était depuis tant

d'années était aujourd'hui brisé. Il n'avait plus aucune emprise sur elle. Combien de fois avait-elle rêvé de ce moment, durant tout ce temps ?

Le repousser serait toutefois dommage. Elle ne se souvenait même plus de la dernière fois qu'on lui avait fait des avances. Après tout, elle méritait bien de prendre un peu de plaisir, non ? Et leurs moments d'intimité restaient d'excellents souvenirs pour elle. Elle sentit ses joues rosir et saisit son verre avec une expression taquine au visage. Elle se laisserait faire, mais pas avant de jouer un peu.

– Puis-je savoir ce que vous avez en tête, monsieur Gillespie ?

Deux semaines plus tard, Thomasina s'affairait dans la cuisine de À Deux, aux côtés de Lauren qui était en train de hacher amandes et coriandre afin d'apporter la touche finale à son tajine de poulet à la poire.

– Si vous voulez mon avis, chuchota Lauren, c'est le dîner de la dernière chance pour ces deux-là. C'est marqué sur leur front.

Thomasina, qui était en train de détailler des biscuits à la lavande pour accompagner la panna cotta, lui donna un petit coup de coude pour lui intimer le silence. La discrétion était le mot d'ordre chez À Deux. C'était là tout le concept de son affaire.

À Deux officiait plusieurs soirs par semaine désormais, et Thomasina avait beaucoup gagné en confiance. Lauren et elle formaient une équipe de choc, et elles s'étaient même mises à opérer en tant que traiteuses pour des événements extérieurs. Thomasina croulait sous les demandes, depuis la soirée *Lune d'argent* à la librairie, au point qu'elle pouvait envisager de mettre un terme à sa carrière de professeure, même si c'était une chose qu'elle ne ferait probablement jamais.

Voir Lauren s'épanouir sous son enseignement était tout aussi gratifiant que sa propre réussite. C'était pour cela qu'elle faisait ce métier : pour saisir l'essence de ces jeunes, les inspirer, les tirer vers le haut. Lauren était différente des autres. C'était une jeune fille sérieuse, consciencieuse et pleine d'initiative. Si Thomasina n'avait pas deviné son potentiel, elle serait aujourd'hui exclue de l'école et probablement sur un très mauvais chemin.

*

Dans le salon, les nombreuses bougies éparpillées ici et là offraient une lueur rosée aux deux clients assis à table. Le cottage de Thomasina ne comportait qu'une pièce principale, qui donnait directement sur la porte, et qui servait donc de salle à manger. Elle avait acheté la plus belle argenterie et la plus belle vaisselle qui lui avait été possible de s'offrir : des couverts aux manches nacrés, et des assiettes de porcelaine couleur crème ornées de délicates arabesques. La nappe et les serviettes d'un blanc immaculé conféraient un air de formalité aux lieux, heureusement contrebalancé par la chaleur qui se dégagait de la pièce, avec ses murs rouge sombre et son épaisse moquette aux accents méditerranéens.

Bill poussa un soupir en plantant les yeux sur sa soupe de topinambours, comme si la réponse se trouvait dans le tourbillon de crème disposée sur le dessus.

– Je ne sais pas. Je... C'est juste que...

– Que quoi, Bill ?

– J'ai l'impression de devenir fou, voilà.

Il leva la tête, et la morosité qu'elle lut dans son regard glaça le sang de Bea.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? souffla-t-elle en émiettant un morceau de pain aux noix entre ses doigts.

– Je sais que ça n'a pas été facile pour toi de tirer un trait sur ton ancienne vie et de tout reprendre à zéro. Mais je serais prêt à donner n'importe quoi pour être à ta place.

– Quoi ?

– Je ne peux plus continuer comme ça.

– Comment ça ? se mit-elle à paniquer. Tu parles de nous, là ?

Mon Dieu, il allait lui annoncer qu'il voulait divorcer... Voilà, à trop se réjouir, elle avait fini par le perdre pour de bon.

– Bien sûr que non ! Je parle de cette vie.

Bea prit une gorgée de vin. Puis une autre. Ils rentreraient à pied ; cela évitait de savoir lequel des deux devait se restreindre.

– Je la déteste. Je ne supporte plus de vous quitter, Maud et toi. Je n'en peux plus de me lever à pas d'heure pour prendre ce satané train. Et le soir, je suis tellement fatigué que je n'ai même pas l'énergie de discuter un peu ou d'apprécier ce que je mange. Quant aux week-ends, je ne les vois pas passer. J'ai l'impression d'avoir à peine récupéré qu'on est déjà dimanche. Et dès le midi, j'ai un nœud à l'estomac à l'idée de reprendre le travail le lendemain.

– Je n'aurais jamais pensé que tu ressentais ça...

– J'imaginai que ça s'arrangerait. Mais j'ai juste envie d'une vie normale, Bea. J'aime cette ville, et j'ai envie d'en faire pleinement partie. De jouer aux fléchettes au pub, de glander dans le jardin... De profiter de ma famille. Il y a des fois où Maud me regarde d'un air curieux, comme si elle savait qu'elle était censée me reconnaître sans pour autant y parvenir...

Il frotta son visage des deux mains, et Bea se rendit soudain compte qu'il avait l'air véritablement exténué. Entre ses traits tirés et ses yeux rouges, elle avait été persuadée qu'il s'agissait là seulement de l'effet de l'alcool.

– Je n'ai plus envie de courir après le succès. D'être le genre de père et de mari absent qui passe sa vie dans les transports...

Bea jouait avec ses couverts, devant sa soupe presque intacte. Elle n'avait soudainement plus grand appétit.

– Qu'est-ce que tu comptes faire, alors ? murmura-t-elle d'une toute petite voix. Je suis désolée, je ne m'étais vraiment rendu compte de rien...

– Je l'ignore, Bea. Ce qui est sûr, c'est que je ne peux pas continuer comme ça. Mais si je ne prends pas garde, je vais finir par me faire virer. Je suis tellement fatigué et nerveux que j'enchaîne les erreurs. Je commence à être un vrai fardeau pour mes collègues...

Bea tendit le bras et posa la main sur celle de Bill.

– Pardonne-moi. J'étais aveugle à tout ça, plongée dans mon petit univers, à m'efforcer de jouer la mère et l'épouse modèle. Et si tu veux tout savoir, je ne suis pas plus épanouie que toi. C'est comme si on s'était imposé ce mode de vie par pur fantasme, sans chercher à savoir s'il était vraiment fait pour nous.

– Exactement. Je sais que tu en as marre. Tu as beau adorer Maud, je vois bien que tu te forces à trouver d'autres moyens de passer le temps.

– Je t'avoue que laver des pulls de bébé à la main à longueur de journée n'est pas l'idée que je me faisais de ma vie, commenta Bea en s'arrachant un petit rire. Même si j'adore mes pincés à linge artisanales...

Elle s'imagea aussitôt la scène, l'illustration parfaite pour son ancien magazine. Il était hors de question qu'elle se laisse abattre si facilement. Bea avait la stratégie dans le sang : quand quelque chose n'allait pas, il y avait toujours un moyen de s'en sortir.

– Et si on échangeait ? lança-t-elle.

– Hein ? Comment ça ?

– Je pourrais reprendre le travail. Je reçois constamment des propositions de job, et tu ne peux pas savoir comme ça m'arrache le cœur de les refuser... J'adorerais retourner travailler à Londres, comme une grande. Tu pourrais t'occuper de Maud pendant ce temps ?

– Et être un homme au foyer ? Hum... Je ne sais pas, Bea.

– Pas seulement ! Tu pourrais travailler en free-lance pendant qu'elle est à la crèche, par exemple. Mais c'est sûr qu'il y aurait des choses à faire à la maison... Les courses, la lessive... Rien de bien compliqué, je t'assure. Pourquoi je m'ennuie à ce point d'après toi ? Je suis convaincue que la vie à la campagne t'irait beaucoup mieux qu'à moi. Je n'arrive pas à m'imaginer faire des confitures le restant de mes jours... Mais toi, je te vois très bien t'occuper du jardin, couper du bois, retrouver tes amis au pub...

– Tu penses vraiment que ça pourrait fonctionner ? demanda Bill, sceptique. Je connais tout un tas de gens qui aimeraient avoir mon expertise.

– Oh que oui !

– Ce serait à toi de soutenir la famille, dans ce cas. Ça te serait égal de faire les allers-retours avec la capitale ?

– Complètement ! Tu ne peux pas savoir comme je t'envie, chaque fois que je te vois partir prendre ce train.

– C'est vrai ? Alors, je t'en prie, prends ma place.

– Il va me falloir un peu de temps pour trouver le job idéal, mais d'après moi, c'est la meilleure solution pour nous deux. Ne va surtout pas t'imaginer que j'ai envie de retourner vivre là-bas, hein ! J'adore cette ville, et je suis convaincue qu'elle est parfaite pour Maud.

Bill donnait l'air d'être brusquement débarrassé de tout le poids du monde.

– J'adorerais ça, Bea. J'ai l'impression que la vie défile si vite... J'ai envie de prendre le temps de l'apprécier pleinement, avant que Maud ne soit déjà grande. J'ai envie de ralentir. Je sais que je n'ai que quarante ans, mais je ne veux pas passer ces dix prochaines années à travailler comme un acharné. Et

tant pis si on ne peut plus se permettre des folies...

– Du genre... des bougies hors de prix ?

– Exactement !

– Marché conclu, dans ce cas, déclara Bea en serrant la main de son mari par-dessus la table.

Lauren apporta le tajine et Bea s'enfonça dans sa chaise en poussant un soupir de soulagement. Elle avait été terrifiée à l'idée que Bill lui pose un ultimatum. Ou lui apprenne qu'il avait rencontré quelqu'un d'autre. La vérité, c'est que même si elle jouait au rat des champs, Bea était une fille de la ville, une pure et dure. En revanche, le week-end, elle saurait apprécier à leur juste valeur les carottes encore terreuses et les œufs couverts de fiente.

Et cette fois, lorsqu'ils rentrèrent chez eux, après les deux bouteilles hors de prix qu'ils s'étaient offertes pour fêter leur décision, Bill était réveillé quand elle sortit de la salle de bains vêtue de son Coco de Mer. Tout à fait réveillé.

Le dimanche suivant, Emilia s'accorda une journée de congé. Cela faisait des semaines qu'elle ne s'était pas arrêtée, et Dave était ravi d'avoir les rênes exclusives de la boutique.

Marlowe lui avait proposé un cours de violoncelle afin qu'ils puissent travailler ce qu'elle ne maîtrisait pas encore ainsi que le Haendel. S'il y avait bien une œuvre à connaître sur le bout des doigts, c'était celle qui marquerait l'entrée dans l'église d'Alice.

« C'est la bête noire des violoncellistes », lui avait-il confié. « Mais ne t'inquiète pas, on va y arriver. »

C'était l'une de ces journées d'automne qui vous prenaient par surprise. Malgré la fraîcheur de l'air, le ciel bleu offrait un doux soleil qui trahissait la saison. Emilia enfila une robe jaune poussin rehaussée d'un gilet vert pâle et roula jusqu'à la petite maison victorienne de Marlowe, à la périphérie de Peasebrook. Avec ses fenêtres en ogive, son toit à pignons et sa porte d'entrée voûtée, on l'aurait crue tout droit sortie d'un conte de fées.

À l'intérieur, le chaos régnait en maître. Chaque surface était envahie de livres, de partitions et de verres à vin vides, parmi lesquels vagabondaient deux chats couleur gris cendre. John Coltrane jouait en fond sonore, et une odeur de café frais lui chatouillait les narines. Le cœur serré, elle revit son propre appartement, quand son père était encore en vie : il était toujours lancé dans mille choses à la fois, et il y avait inmanquablement de la musique et quelque chose sur le feu.

– Excuse-moi, lui dit Marlowe en venant l'embrasser. Je voulais ranger un peu... Je te présente Noire et Croche.

Il souleva alors l'un de ses compagnons d'une chaise et lui fit signe de s'asseoir.

– Installe-toi. Je vais chercher le café en attendant.

Emilia sortit son violoncelle et en profita pour mieux examiner les lieux. L'ombre de Delphine planait partout : une écharpe Hermès jetée sur le canapé, une trace de rouge à lèvres sur un verre, une paire de ballerines Chanel...

– Delph est à Paris pour le week-end. Une espèce de réunion familiale... Quoi qu'il en soit, on a toute la journée pour travailler, s'il le faut !

Delph... *Message reçu cinq sur cinq*, commenta Emilia pour elle-même. Si ça ce n'était pas de la familiarité, elle ne s'appelait plus Nightingale.

Au bout de deux heures, elle était épuisée. Marlowe était un professeur tout aussi brillant que patient, et pas une seule fois il lui donna le sentiment d'être mauvaise. Il lui fit améliorer sa posture ainsi que sa tenue d'archet. À un

certain moment, il posa une main sur son épaule. Ses doigts s'enfoncèrent dans sa chair jusqu'à trouver un muscle.

– Il faut que tu détendes ce muscle. Laisse tomber ton épaule.

Emilia s'efforçait désespérément d'obéir, mais cela lui était particulièrement difficile, avec toutes les images défendues que sa main posée sur elle lui inspirait. Elle finit tout de même par se détendre, au prix d'un effort surhumain.

– Voilà ! s'enthousiasma Marlowe d'un air triomphant. Si tu arrives à rester comme ça, tu pourras jouer plus longtemps, et mieux.

Lorsque midi et demi sonna, elle n'en pouvait plus.

– On va aller déjeuner au pub, proposa Marlowe. Tu l'as bien mérité.

Ils marchèrent jusqu'au White Horse, commandèrent deux sandwiches porc caramélisé-sauce aux pommes et allèrent s'installer sur une table en terrasse, à côté d'un parasol chauffant. Emilia n'avait aucune envie de quitter le soleil, la compagnie de cet homme, ou encore la pinte de cidre qui alourdissait ses paupières et lui donnait envie d'aller se glisser sous les draps...

– Ça te dit de rentrer par les bois ? suggéra Marlowe. C'est un peu plus long que par la route, mais ça nous permettra de digérer.

Le sentier qui traversait les bois sinuait le long du ruisseau. Emilia sentit son cœur s'emballer, sur ce fond de soleil et de chants d'oiseaux ; elle avait définitivement passé trop de temps enfermée dans son magasin, ces derniers jours. Il fallait qu'elle s'efforce de sortir un peu plus, de profiter du cadre privilégié que lui offrait la campagne de Peasebrook. Le tableau était magique : les arbres oscillant entre le rouge feu, le corail et l'ocre, les effluves de feuilles mortes qui s'élevaient lorsqu'elles craquaient sous les pieds...

Ils parvinrent à une section du ruisseau où l'eau était plus profonde qu'ailleurs, et les rives s'écartaient pour former une espèce de bassin oblongue. L'eau était limpide : Emilia distinguait parfaitement les cailloux polis, sur son lit, couverts de mousse. Sur l'autre rive, un immense saule pleureur plongeait ses branches dans l'eau.

– On s'offre un petit bain ? lui proposa Marlowe. Il n'y a pas un chat, autant en profiter.

– Tu rigoles ? L'eau doit être gelée !

– Non... Je nage tout le temps, ici. Même à Noël. C'est revigorant.

– Revigorant ?

Emilia était clairement sceptique. D'un autre côté, quelque chose la poussait à relever le défi.

– Delphine t'accompagne, en général ? voulut-elle savoir, incapable de l'imaginer faire une chose pareille.

– Sûrement pas. Elle n'a pas le cran...

C'était tout l'encouragement dont Emilia avait besoin. Elle prouverait à Marlowe qu'elle n'avait rien d'une mauviette. Une seule chose l'empêcha de se jeter aussitôt à l'eau.

– Je n'ai pas de maillot, dit-elle tout en ayant le sentiment que ce n'était pas

cela qui allait arrêter son ami.

– On peut se baigner en sous-vêtements. Ce n'est pas bien différent d'un maillot de bain ou d'un bikini...

Emilia éclata de rire.

– O.K. !

Elle se débarrassa de ses chaussures et commença à déboutonner sa robe. Marlowe n'eut pas besoin d'en voir plus. Il arracha sa chemise, défit son jean et plongea dans l'eau, laissant à peine le temps à Emilia d'apercevoir une peau étonnamment hâlée et de délicieuses tablettes de chocolat.

Il réapparut à la surface en criant et en battant des bras, un nuage de vapeur s'échappant de sa bouche.

– Waouh ! Allez, viens ! Ne te pose pas de questions, sinon tu ne le feras jamais !

Elle laissa tomber sa robe sur le tas de vêtements de Marlowe et plongea à son tour, avant qu'il n'ait trop le temps de l'étudier en sous-vêtements.

L'eau glacée lui coupa le souffle. Mais c'était euphorisant.

– La vache ! cria-t-elle. J'ai déjà mal à la tête !

Ils firent du surplace un petit moment, s'efforçant de se faire à la température.

– J'adore cet endroit, commenta Marlowe. C'est là que je viens quand j'ai foiré quelque chose. Ça me remet les idées en place.

Emilia opina du chef, mais elle commençait à sérieusement claquer des dents.

– Tu ne me donnes pas l'impression d'être quelqu'un qui foire souvent.

Il éclata d'un rire creux et répondit d'une voix sombre :

– Tu sais, le genre de situations dans lesquelles tu te fourres sans savoir comment t'en sortir...

Emilia se demanda à quoi il faisait allusion. Voulait-il parler de Delphine ?

– Allez, on y va, lança-t-il en décidant de changer de sujet. Tu vas finir par attraper froid.

Ils retournèrent sur la rive, et Marlowe ramassa sa chemise avant de la lui tendre.

– Tiens, sèche-toi avec. Je peux faire sans ; on est presque arrivés.

Elle ne put réprimer un sentiment de gêne en s'exécutant, mais cela eut le mérite d'éponger un maximum d'eau, et elle put remettre sa robe, le regard captivé par le tatouage que Marlowe arborait sur sa poitrine : une suite de notes tatouées sur sa peau ferme.

Elle se pencha pour mieux l'examiner. Même si la lecture de notes n'était pas son point fort, elle reconnut très vite de quoi il s'agissait.

– La symphonie n° 5 de Beethoven ! s'écria-t-elle.

– Bien joué. Tu as réussi le test.

– Le test ?

Il ne la quitta pas des yeux, le regard plus taquin que jamais.

– Je ne couche qu'avec celles qui parviennent à le déchiffrer.

Emilia le dévisagea, penaude.

– Non pas que..., se reprit-il d'un air gêné.

– Non ! Bien sûr que non.

Elle poursuivit son chemin, désarçonnée. Pourquoi avait-il dit une chose pareille ? Ce n'était pas particulièrement respectueux vis-à-vis de Delphine... Elle ne pouvait le nier : il avait flirté avec elle, même un court instant.

Une fois de retour chez lui, elle était toujours transie de froid. Marlowe lui prépara un chocolat chaud et lui prêta un pull en cachemire gris à lui. Lorsqu'elle l'enfila, elle fut enivrée par son odeur. Elle se sentit aussitôt beaucoup mieux, comme si elle était blottie dans des bras réconfortants.

– Tiens, mets-en un peu dedans, dit-il en lui tendant la bouteille de whisky qu'elle lui avait apportée en guise de remerciement.

Elle en versa une généreuse dose dans sa tasse qu'elle sirota tranquillement, pelotonnée sur le canapé. Très vite, elle sentit ses paupières s'alourdir. Le violoncelle, la marche, le déjeuner, la baignade, la chaleur du feu, le whisky...

– Eh bien, on ne s'en fait pas, à ce que je vois...

Elle se réveilla en sursaut pour découvrir Delphine sur le seuil.

Marlowe se leva du canapé en un mouvement fluide. Emilia ne s'était pas rendu compte qu'il était assis juste à côté d'elle.

– Hé, Delph.

Delphine balaya la pièce des yeux. Par chance, le violoncelle de Julius était encore sorti, posé devant un pupitre. Leur excuse était toute trouvée.

Une excuse ? Pourquoi une excuse ? se reprit Emilia. Ils n'avaient rien fait de mal, après tout. Même si Emilia était tout à fait consciente de porter le pull de Marlowe.

– Tu rentres tôt, dis-moi ! s'étonna celui-ci. Je vais te servir un whisky, ajouta-t-il en allant chercher un verre supplémentaire.

– Je ferais mieux d'y aller, intervint Emilia.

– Ce n'est pas moi qui te fais fuir, j'espère, commenta Delphine en prenant son verre avant de se laisser tomber sur le canapé.

Elle portait une robe chasuble rouge et un béret assorti. Son expression suffisante déclencha aussitôt une bouffée de haine chez Emilia.

– Ça te dérange si je garde ton pull ? demanda celle-ci à Marlowe en jouant volontairement la provocation.

Elle ne se serait jamais permis de faire cela s'ils avaient eu quelque chose à cacher. Là, elle avait bonne conscience.

Delphine ne cilla pas.

– Pas de souci. Tu me le rendras à la prochaine répét, répondit Marlowe.

Emilia rentra alors chez elle en s'efforçant de chasser de sa tête la présence hostile de Delphine. Elle décida de se concentrer plutôt sur ses progrès de la journée. Marlowe lui avait redonné confiance, c'était certain. Peut-être parviendrait-elle à relever le défi, finalement...

Ce dimanche-là, Jackson était particulièrement agité.

Ian Mendip venait de lui passer une soufflante au téléphone, au sujet de la librairie.

« D'habitude, tu perds moins de temps pour aller voir leur petite culotte ! » avait-il craché, et Jackson lui avait raccroché au nez – il prétendrait ne plus avoir eu de réseau, tout simplement.

Il ne voulait plus rien avoir à faire avec le plan tordu de Mendip. Il admirait sincèrement Emilia pour tout le mal qu'elle se donnait, et l'idée qu'Ian puisse mettre ses sales pattes sur la boutique lui levait le cœur. Nightingale Books était une force bienfaitrice, à Peasebrook, et Mendip n'était rien d'autre qu'un monstre cupide. Et tant pis s'il devait le virer.

Il prit le chemin de la maison. Il s'était proposé de garder Finn pendant que Mia irait faire ses trente kilomètres de vélo, en préparation du triathlon. Pour lui, c'était évidemment tout sauf une corvée.

– Joli vélo, commenta-t-il tandis qu'elle rassemblait tout le matériel nécessaire – poches de gel, bouteilles d'eau, kits de dépannage.

– C'est tout ce que j'ai, répondit-elle en le regardant fixement. Je ne m'achète jamais de vêtements.

– Je ne sous-entendais rien ! rétorqua Jackson.

Pourquoi était-elle tellement sur la défensive ? Pourquoi n'acceptait-elle pas qu'il soit simplement gentil ?

Il l'observa, dans son legging noir moulant ridicule et son casque qui lui donnait l'air d'un alien, et son cœur se serra tandis qu'il songeait à quel point elle avait l'air fragile.

– Bonne chance. Appelle-moi si tu es trop fatiguée pour rentrer. Je viendrai te chercher.

– Ça ira, répondit-elle, cherchant de toute évidence à lui montrer qu'elle ne dépendait plus de lui.

Il retourna à l'intérieur.

Il avait l'impression d'être dans le flou quant à son identité. Était-il quelqu'un d'honnête ? Un bon à rien ? C'était comme s'il se tenait au fond d'un puits sombre et qu'il voyait de la lumière tout en haut, sans vraiment savoir comment l'atteindre. Ce qui était sûr, c'est que tout s'arrangerait, s'il y parvenait.

Il se mit à feuilleter le livre que lui avait suggéré Emilia. *Le Petit Prince* était un ouvrage décidément très curieux qui semblait détenir toute la sagesse du monde entre ses pages...

Elle m'embaumait et m'éclairait. Je n'aurais jamais dû m'enfuir ! J'aurais dû deviner sa tendresse derrière ses pauvres ruses. Les fleurs sont si contradictoires ! Mais j'étais trop jeune pour savoir l'aimer...

C'était vrai. Il avait été trop jeune pour aimer convenablement Mia. Et son attitude avait fini par la faire fuir. Il le comprenait, désormais. Elle se méfiait de lui. Comment lui en vouloir ? Il s'était montré immature, inutile, et égoïste.

Il se prit à fixer le mur du salon, perdu dans ses pensées. Il avait fini par

baissier les bras. Il avait tout oublié : ses espoirs, ses rêves, ses amis... Tout cela pour s'engager dans un business qui l'avait poussé à se détester plus que jamais.

Il referma le livre. Voilà donc pourquoi les gens lisaient. Les livres expliquaient les choses : votre façon de penser, de réagir ; et ils vous faisaient comprendre que vous n'étiez pas seul à faire ce que vous faisiez ou à ressentir ce que vous ressentiez.

Jackson emmena Finn au skatepark, mille pensées tourbillonnant sous son crâne. Il ignorait ce qu'il devait en tirer tout en sachant qu'il n'avait d'autre choix que de chercher, et que la réponse n'était pas loin. Ce qui était certain, c'est qu'il fallait qu'il arrête de commettre des erreurs, de faire des choses qu'il n'assumait pas, tout cela pour satisfaire les autres.

Soudain, tout prit forme dans sa tête, et il sut ce qu'il attendait de la vie. Il voulait avoir la chance d'être un bon époux auprès de la femme qu'il aimait et qu'il n'avait jamais cessé d'aimer. C'était un bon père, il le savait, mais il voulait l'être dans une vraie famille, et non taper dans un ballon de temps en temps avec son fils avant de retourner à sa solitude.

Qu'en penserait-elle ? Comment la convaincre qu'il avait changé ? Il ne disposait d'aucune preuve, en dehors du fait qu'il se sentait un autre homme. Que quelqu'un – Emilia – lui avait, sans le vouloir, montré la voie. Mia lui rirait au nez s'il essayait de lui expliquer une chose pareille. Elle s'imaginerait qu'il tentait simplement de se raccrocher aux branches par pure facilité.

Mais il fallait qu'il lui en parle. Il devait prendre son courage à deux mains et se battre pour ce qu'il voulait vraiment : vivre de nouveau auprès de sa femme et de son enfant. Il avait su tirer les leçons de ses erreurs. Et désormais, les responsabilités et la sécurité d'une vraie vie de famille ne l'effrayaient plus.

Sur le chemin du retour, il leur acheta deux pizzas qu'ils engloutirent dans la cuisine dès qu'ils furent rentrés, à même le carton.

Jackson était en train de nettoyer la cuisine quand Mia revint de sa course. Elle paraissait vidée.

– Ça va ?

– Oui, oui, répondit-elle d'un ton jovial tout en prenant bien soin de jeter un regard désapprobateur aux restes de pizza sur la table.

Jackson inspira un bon coup et se lança. C'était maintenant ou jamais.

– Tu me manques.

– Hein ?! hoqueta Mia.

– Tu me manques. Notre vie me manque. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi je me retrouve coincé dans une caravane avec ma mère, que j'aime tendrement, pendant que tu t'acharnes à te faire mourir de faim. On aurait mieux fait de faire quelque chose en famille aujourd'hui.

Elle croisa les bras et détourna vivement les yeux. Jackson avait le sentiment qu'elle était à deux doigts de pleurer.

– Mais nous ne sommes plus une famille, Jackson, répondit-elle enfin en le

regardant de nouveau.

Elle lui tourna alors le dos pour allumer la bouilloire, indiquant clairement que le sujet était clos. Jackson eut l'impression de recevoir une gifle en pleine figure. Voilà tout ce qu'il gagnait à prendre son courage à deux mains.

– Bon, soupira-t-il. Il y a... quelqu'un d'autre, peut-être ?

Il s'imagina aussitôt son remplaçant : une espèce d'aficionado de la petite reine bourré de saloperies vitaminées. Mais Mia coupa court à son délire en lâchant un rire sonore.

– Oh non, sûrement pas ! Je n'ai envie d'être avec personne, Jackson. Je m'efforce de trouver qui je suis, après tout ce que tu m'as fait subir. De me construire une nouvelle vie.

Et de toute évidence, il n'était pas prévu qu'il en fasse partie.

– O.K...

Il quitta la cuisine et rejoignit Finn dans le salon, qui jouait sur sa Wii.

– À bientôt, mon grand, murmura-t-il en le serrant contre lui.

Tant qu'il avait Finn dans sa vie, tout irait bien. Si Mia n'avait ni la force ni l'envie de lui pardonner ses erreurs, alors tant pis. Mais il était le père de Finn. Et cela, elle ne pouvait pas le lui retirer.

Il retourna alors dans la cuisine pour la saluer. Mia leva les yeux, prise en flagrant délit en train de dévorer un morceau de pizza froide comme s'il s'agissait de la dernière sur terre.

– Salut, dit-il en se retenant de lancer une pique.

Mais il n'avait pas envie d'être acerbe, ce soir. Il était tout simplement triste. Ce qu'il venait de voir avait toutefois le pouvoir de le réconforter : tout n'était peut-être pas perdu.

Bea décida d'offrir le petit-déjeuner à Emilia pour lui faire part de la grande décision que Bill et elle avaient prise.

Emilia était au plus mal depuis son bain glacé avec Marlowe. Elle luttait contre un rhume atroce, en vain, et elle se commanda un plat bien consistant histoire de se remonter un peu. Bea donnait des rondelles de banane à sa fille. Emilia plongea sa petite cuillère dans la mousse onctueuse de son cappuccino. Ici, le café était torréfié sur place, et chaque fois qu'elle y venait, Emilia se jurait de ne plus jamais boire d'instantané de sa vie.

– J'ai quelque chose à t'annoncer, se lança Bea tout en terminant son muesli. J'ai préféré ne pas t'en parler avant que les choses soient officielles, mais ça l'est depuis ce matin. Je retourne travailler. À Londres.

– Oh ! souffla Emilia en s'efforçant de paraître ravie pour elle. C'est un sacré changement, dis donc !

– Bill s'occupera de Maud et travaillera de la maison quand elle sera à la crèche. Nous nous sommes simplement rendu compte que nous avions échangé les rôles.

– Mais j'ai besoin de toi, moi !

Emilia avait dit cela sur le ton de la plaisanterie, mais elle réalisa alors qu'elle était devenue totalement dépendante de la vision et des conseils de Bea. Leur amitié comptait beaucoup pour elle.

– Je peux continuer à t'aider, tu sais. C'est justement le fait de m'être impliquée dans cette boutique qui m'a permis de réaliser à quel point j'avais envie de retravailler.

– Si je ne ferme pas.

– Comment ça ?

– Je t'avoue que tout me paraît bien compliqué en ce moment...

– Hé ! Je ne veux pas de cette attitude, mademoiselle, la gronda Bea avec une petite tape sur le bras. Tu as des projets, ne l'oublie pas !

Emilia n'avait pas la force d'argumenter. Sa gorge était en feu et son crâne dans un état. Elle se contenta donc de sourire et de s'efforcer d'être heureuse pour son amie.

Le dimanche venu, elle avait l'impression d'être un vrai zombie. Emilia aurait tout donné pour rester au lit, mais le quatuor avait prévu de répéter une grande partie de la journée. Le mariage approchait dangereusement. Elle resta donc sous sa couette jusqu'au dernier moment, s'habilla à la hâte sans prendre de douche au préalable et fonça vers la mairie.

Elle avait conscience de n'avoir l'air de rien, dans son pantalon de jogging et son sweat à capuche. Pour ajouter à son malaise, Delphine était le sex-

appel incarné, avec son chemisier de soie bleu électrique au col lavallière et sa minijupe en cuir.

Marlowe voulut la serrer dans ses bras, mais elle s'écarta aussitôt.

– Ne t'approche pas si tu ne veux pas tomber malade, le prévint-elle en lui plaquant son pull propre dans les bras.

Habituellement, jouer du violoncelle avait le pouvoir de la transcender. La musique apaisait son âme, et pratiquer l'apaisait plus encore. Ils commencèrent par *Salut d'Amour*, d'Elgar, l'une des œuvres qu'ils joueraient devant les invités en attendant que la cérémonie démarre. Elle rappelait à Emilia l'autre œuvre d'Elgar qu'ils avaient interprétée pour son père, *Chanson de Nuit*.

Emilia était incapable de jouer correctement. Ses doigts s'emmêlaient, son archet ne cessait de glisser, et elle finit par perdre le rythme.

Marlowe fit signe aux autres de s'arrêter et la regarda d'un air interdit.

– Est-ce que tout va bien ? Tu savais qu'on jouait ça, non ?

Il avait parlé d'un ton calme, mais elle sentait bien qu'il prenait sur lui pour masquer son impatience. Elle savait ce qu'il sous-entendait : qu'elle n'avait pas travaillé le morceau ! Ce qu'elle avait pourtant fait. Mais c'était un être humain. Pas un foutu robot.

Elle posa son archet sur son pupitre.

– Désolée. C'est un peu la folie en ce moment. Et je ne me sens pas très bien...

Tout le monde la regardait. Seule Petra semblait véritablement peinée pour elle. Delphine était impénétrable.

Quant à Marlowe, son agacement était nettement visible, désormais.

– Si tu te sentais aussi mal, tu aurais dû nous prévenir et annuler. On perd du temps, là !

Emilia quitta sa chaise et fonça droit vers la sortie. Quelques secondes plus tard, Marlowe l'avait rejointe.

– Excuse-moi. Je suis toujours nerveux à l'approche d'une date. Je veux seulement que tout se passe bien... et je sais que tu peux y arriver. Tu t'es super bien débrouillée chez moi. Qu'est-ce qui se passe, hein ?

– C'est l'anniversaire de mon père aujourd'hui, murmura Emilia en fixant le sol.

– Mince, je suis désolé, balbutia Marlowe en s'adoucissant aussitôt. Quel débile... Excuse-moi, tu veux ? Allez, viens.

Il s'apprêtait à la prendre dans ses bras quand Delphine apparut à la porte.

– On doit rendre les clefs à quatre heures, rappela-t-elle à Marlowe, qui s'écarta d'Emilia comme si elle avait soudain la peste.

– Je ne peux plus, je suis désolée, marmonna-t-elle. Je pensais avoir le niveau, mais j'ai eu tort. Il va vous falloir rappeler Felicity.

– Arrête tes bêtises, protesta Marlowe.

– Je suis sérieuse. Mieux vaut partir maintenant plutôt que tout gâcher le jour venu. Felicity connaît toutes les œuvres sur le bout des doigts. Je suis

désolée.

Elle se rua à l'intérieur et rangea son violoncelle. Elle n'avait pas envie d'en parler. Les autres non plus, visiblement, ce qui ne faisait que confirmer ses craintes. Cela devait faire des semaines qu'ils attendaient ce moment, sans jamais oser mettre le sujet sur le tapis. Elle quitta la salle au pas de course afin de les laisser reprendre la répétition en paix, sans personne pour saboter leur travail.

En passant devant Delphine, elle la vit s'arracher un semblant de sourire gêné, mais elle n'était pas aussi bonne actrice qu'elle se l'imaginait.

Lorsqu'elle rentra, elle ne prit même pas la peine de passer par le magasin pour voir si Dave s'en sortait. Elle ne se sentait pas la force de faire comme si tout allait bien. Encore quelques heures et il fermerait la boutique de toute façon – la librairie fermait à quatre heures, le dimanche.

Une fois là-haut, l'atmosphère lui parut tellement sinistre qu'elle décida d'appeler Sarah Basildon. Peut-être pourraient-elles échanger quelques souvenirs de Julius autour d'un verre de vin ?

– Je suis vraiment navrée, répondit Sarah. Ça aurait été avec plaisir, mais Alice rentre de l'hôpital aujourd'hui. Ralph et moi nous apprêtons à partir la chercher. Vous êtes la bienvenue, si vous voulez : nous organisons une petite fête pour son retour.

Emilia s'écroula sur son lit, dépitée. Même Sarah semblait avoir tourné la page : elle n'avait fait aucune allusion à son anniversaire. Elle se mit à fixer le plafond. Son père lui manquait plus que jamais.

Peut-être rester à Peasebrook était-il une erreur ? Un choix certes dicté par le cœur, mais totalement déraisonnable ? Pourquoi chercher à tout prix à vivre la vie de son père ? Qu'advenait-il de la sienne, en attendant ?

Elle décida de se faire couler un bain, de se réchauffer un peu, de changer les draps de son lit et d'aller se coucher tôt. Elle versa la moitié d'une bouteille de gel moussant dans la baignoire et ouvrit les robinets puis partit à la cuisine se préparer un Lemsip additionné de deux cuillerées de miel pour apaiser sa gorge. Elle s'installa sur le canapé et sirota le breuvage brûlant ; elle avait au moins besoin de ça pour récupérer. Lorsqu'elle atteignit la couche de miel au fond de la tasse, ses yeux commençaient à se fermer. Elle se pelotonna alors dans le coin du canapé et se laissa tranquillement gagner par le sommeil.

Alice était en train de rassembler ses dernières affaires pour pouvoir enfin rentrer chez elle. Elle piaffait d'impatience – elle commençait à devenir folle, dans cette chambre d'hôpital. L'équipe avait été aux petits soins avec elle, mais elle n'en pouvait plus de rester ici. La dernière opération sur sa jambe avait apparemment été un succès, et son rétablissement ne dépendait désormais plus que d'elle. Elle avait encore affreusement mal et se sentait extrêmement fatiguée, mais elle était convaincue qu'elle se remettrait beaucoup plus vite dans la chaleur de son foyer.

Elle ferma sa valise et balaya la chambre des yeux pour s'assurer qu'elle

n'avait rien oublié. Son livre. Elle le ramassa sur sa table de chevet et songea aussitôt à Dillon. Elle avait chéri toutes ces fois où il lui avait fait la lecture, et même s'il lui était arrivé de sombrer dans le sommeil, cela n'était pas bien grave car elle connaissait l'histoire par cœur, et le simple fait d'entendre sa voix la rassurait. Il n'était pas revenu ces derniers jours, sans qu'elle sache pourquoi, même si elle imaginait qu'il avait été retenu par tout le travail à effectuer avant les premières gelées.

Hugh avait refusé de lui faire la lecture. Ce n'était pas « son truc ». Il était toujours sur les nerfs quand il venait lui rendre visite. Il détestait les hôpitaux, disait-il. Alice doutait sincèrement que de tels lieux aient été appréciés par beaucoup de gens, mais elle garda cela pour elle. Elle lui parlait de tout et de rien et il faisait mine de l'écouter, vissé sur son BlackBerry. Il voulait boucler certaines opérations avant le mariage, alors elle comprenait qu'il soit un peu sous pression.

« Tu n'es pas obligé de venir me voir tous les soirs si tu n'en as pas envie », lui disait-elle, mais il n'en démordait pas, même s'il ne restait jamais bien longtemps.

Elle glissa le livre dans sa valise et la referma. Elle avait tellement hâte de rentrer... et il y avait tellement de choses à faire ! Pas seulement pour le mariage, mais pour Noël, aussi. Sans oublier la couronne de fleurs à confectionner avec la récolte que Dillon avait pris soin de faire sécher tout au long de l'année dans la remise. Vingt mètres de fleurs de toutes variétés ayant poussé sur les terres du manoir au cours de l'année. Cela allait être un sacré travail, mais elle brûlait de s'y mettre.

La porte s'ouvrit soudain sur Ralph et Sarah, un sourire radieux au visage. Alice fut aussitôt submergée d'une bouffée d'amour pour ses parents. Ils avaient tellement fait pour elle ces dernières semaines...

– C'est parti ! déclara Ralph en s'emparant de sa valise. La voiture attend.

Lorsqu'ils franchirent le portail du manoir, Alice repéra aussitôt toute l'équipe rassemblée devant l'entrée de la bâtisse – pas seulement ceux qui travaillaient là le dimanche, mais également les filles du bureau.

– Tout le monde est là..., souffla-t-elle.

– Évidemment, ma chérie, répondit Sarah. Tu leur as manqué, à eux aussi.

Elle sortit de la voiture et monta doucement les marches qui menaient vers la porte. Autour d'elle, les gens l'acclamaient. Dans son cœur, la joie jouait des coudes avec la gêne. Méritait-elle vraiment toute cette attention ?

Dans le vestibule, Ralph déboucha le champagne, et tout le monde eut droit à une coupe.

– À ton rétablissement, Alice ! lança-t-il, aussitôt imité par toute l'assemblée.

Alice gagna l'escalier principal et monta trois marches afin que chacun puisse la voir.

– J'aimerais tous vous remercier d'avoir si bien gardé la boutique pendant

mon absence, déclara-t-elle. Je sais que vous vous êtes démenés pour ça, et j'espère que vous avez bien profité de ne pas m'avoir sur le dos, pour une fois !

Tout le monde éclata de rire. Alice était tout sauf invivable au travail.

– Mais maintenant que je suis là, j'aimerais vraiment que ce Noël soit le plus beau qu'on ait jamais organisé. Alors si qui que ce soit a de nouvelles idées, surtout qu'il n'hésite pas à venir m'en parler ! Et si vous avez le moindre souci, c'est la même chose. Ce manoir est ce qu'il est parce que nous travaillons tous main dans la main. Alors, merci à vous tous de former une équipe formidable.

Elle leva son verre avec un sourire, et tout le monde l'imita.

Tandis que les bulles lui titillaient le palais, Alice scanna le vestibule en songeant à la chance qu'elle avait d'être autant entourée. Ce n'est qu'à cet instant qu'elle se rendit compte qu'il manquait quelqu'un. Dillon. Où pouvait-il donc bien être ? Son absence lui fit réaliser que c'était lui, plus que quiconque ici, qu'elle avait vraiment envie de voir. La porte d'entrée s'ouvrit et elle leva la tête pour voir si c'était lui.

Mais ce n'était pas Dillon. C'était Hugh.

– Bienvenue à la maison, chérie, dit-il en la prenant dans ses bras.

– Merci, souffla Alice.

Et c'est alors qu'elle comprit qu'elle n'avait même pas remarqué l'absence de son futur mari.

Emilia se réveilla soudain en sursaut. Elle ignorait combien de temps elle avait dormi, ni pourquoi elle avait cet atroce sentiment de malaise, la sensation que quelque chose n'allait pas. Elle s'efforça d'y voir clair, malgré l'état encore brumeux de son cerveau.

C'est alors qu'elle se souvint. Elle s'était fait couler un bain. Elle pressa les paupières et espéra de toutes ses forces avoir pensé à fermer les robinets avant de s'assoupir. Elle n'en avait pas le souvenir, mais peut-être l'avait-elle oublié ? Elle bondit du canapé et gagna la salle de bains, le ventre noué par la panique. Elle fut accueillie par la vision terrifiante de sa baignoire submergée par une eau mousseuse qui se déversait sur le plancher.

Elle se jeta sur les robinets, les ferma d'un geste rapide, puis elle s'empara des clefs dans la poche de son manteau et descendit l'escalier au pas de course. Une fois en bas, elle ouvrit la porte de la boutique d'une main tremblante. Un excès inattendu de bon sens lui souffla de ne pas allumer, mais la lueur du réverbère dehors lui suffit à se rendre compte de l'ampleur du désastre.

Au niveau de la mezzanine, l'eau giclait par-dessus le luminaire, inondant tous les livres qui se trouvaient sur son passage. Et sous son regard horrifié, le plafond commença à s'effondrer, lentement, pour au final ne plus rien former qu'un trou béant et édenté.

C'en était trop. Elle ne pouvait pas en encaisser davantage. Quelque part, elle se sentait presque soulagée que les choses se passent ainsi – au moins cela

lui évitait-il de tergiverser plus longtemps. Elle pouvait décider de jeter l'éponge sans que personne la juge trop durement.

Elle gagna la caisse et récupéra la carte qu'Ian Mendip lui avait donnée afin de voir son adresse. Puis elle prit ses clefs de voiture et sortit sans un regard en arrière. Si elle prenait le temps de réfléchir un tant soit peu ou s'arrêtait pour parler à qui que ce soit, cela ne ferait que l'embrouiller. À cet instant précis, les choses étaient limpides dans sa tête.

Elle parcourut les trois kilomètres de routes de campagne qui la séparaient de la maison de Mendip avant de franchir l'impressionnant portail qui menait à la bâtisse ultramoderne que des interrupteurs automatiques éclairèrent à son approche.

Elle cogna à la porte, et Mendip ne tarda pas à apparaître. Il ne la reconnut pas tout de suite, avec son allure dépenaillée et son air abattu.

– Emilia Nightingale, annonça-t-elle. On peut discuter ?

– Emilia. Bien sûr... Entre, je t'en prie.

Il s'écarta pour la laisser passer. Elle pénétra dans un vaste vestibule surmonté d'un lustre invraisemblable et où trônait un immense escalier aux motifs écossais violets. En temps normal, elle aurait pris plaisir à examiner le manque de goût évident du type, mais elle était là pour affaire.

– Je suis venue te faire part de ma décision de vendre, déclara-t-elle. La boutique est à toi si tu la veux toujours.

Un sourire illumina le visage de Mendip.

– En voilà une bonne nouvelle...

– J'aimerais régler ça au plus vite.

Maintenant qu'elle avait pris sa décision, elle voulait avoir quitté Peasebrook d'ici à Noël, et être retournée à l'autre bout du monde.

– Je ferai le nécessaire, répondit-il en lui désignant la cuisine. Je t'invite à boire un verre pour fêter ça. J'ai toujours une bouteille de Bollinger au frais pour ce genre d'occasions.

– Non merci, répliqua Emilia, à qui cette simple idée donnait la nausée.

– Bien. Serrons-nous au moins la main.

Ce type était du style conformiste : un marché n'en était pas un tant que l'on ne s'était pas serré la main.

Emilia hésita l'espace de quelques secondes. Elle n'avait aucune envie de le toucher ; elle avait suffisamment l'impression de pactiser avec le diable comme cela. Mais elle devait penser à elle, cette fois, et pour le prix qu'il lui proposait, elle décida de prendre sur elle et lui serra la main.

Elle s'efforçait de chasser l'idée qu'elle était en train de trahir la mémoire de son père. Que dirait-il s'il savait qu'elle s'apprêtait à vendre à Mendip ? Elle avait fait tout son possible pour maintenir la barque à flot. Mais le destin en avait décidé autrement. Il n'y avait aucun intérêt à ce qu'elle s'y accroche par simple hommage si la situation était ingérable. Nightingale Books avait été la prunelle des yeux de son père, mais il était aujourd'hui temps pour Emilia d'aller de l'avant. Et cela aurait été ridicule de ne pas profiter d'une

offre pareille.

– Fais-moi parvenir le numéro de ton notaire, et je contacterai le mien pour qu’ils puissent préparer les papiers, dit-elle.

Il la raccompagna et elle regagna sa voiture, où elle resta assise sans bouger de longues secondes. Elle aurait eu envie de se sentir triomphante, comme si elle avait réussi quelque chose en décidant une fois pour toutes de tourner la page, mais en vérité, elle était immensément triste.

Et seule. Elle enfonça la clef dans le contact, ne sachant pas vraiment où aller.

Elle n’avait pas de travail, pas d’engagements, pas de liens avec qui ou quoi que ce soit, et elle venait de conclure un marché qui lui rapporterait une coquette somme. Elle tourna la clef.

Cuba, songea-t-elle. Elle se réserverait un mois de vacances là-bas et tenterait d’y découvrir qui elle était. Elle se noierait dans les daiquiris et danserait jusqu’à l’aube, laisserait le soleil chauffer sa peau et la musique pénétrer son âme. La Havane serait une vraie scène de débauche : l’opposé parfait de Peasebrook. Et elle serait au plus loin d’elle-même. Elle pourrait même laisser Emilia Nightingale ici et revenir sous une autre identité. Elle s’imagina une jeune femme à la peau hâlée, avec une jolie robe rouge à froufrous et une fleur dans les cheveux. Oui, c’était exactement cette fille qu’elle voulait être.

Le téléphone de Jackson se mit à sonner. C’était Mendip. Son ventre se noua.

À tous les coups, c’était pour lui remonter les bretelles à propos de la librairie. Dans ce cas, Jackson mettrait très vite les choses au clair : il ne voulait plus tremper dans cette sale histoire. Et s’il perdait son job, alors tant pis.

– Allô ? répondit-il, sur ses gardes.

– Bien joué, mon grand.

– Hein ?

– Tu pourrais te faire un max de pognon avec tes talents de persuasion, tu sais, commenta Mendip en lâchant un rire terrifiant.

– De quoi tu parles, au juste ?

– La fille Nightingale me vend sa boutique. Les papiers sont en train d’être préparés à l’heure où je te parle. Dès qu’on a signé, tu es en charge de l’usine de gants, Jackson ! On devrait y être installés d’ici le Nouvel An. Bien joué !

Puis il raccrocha.

– Qu’est-ce qui se passe ? voulut savoir Cilla.

– Oh, rien de bien important, répondit Jackson. Mendip et ses bêtises habituelles, tu vois le genre...

Étonnamment, son ventre était encore plus noué qu’avant. Il aurait dû se réjouir qu’Emilia ait décidé de vendre sans qu’il ait eu un rôle à y jouer. Après tout, il avait droit à une sacrée promotion grâce à elle. Responsable du projet de l’usine... voilà qui s’annonçait alléchant. Pourtant, Jackson n’était pas le

moins du monde euphorique à cette idée.

Parce que la dernière chose qu'il souhaitait, c'était bien qu'Emilia vende la boutique.

Alice était installée dans la longue serre, emmitouflée dans sa doudoune et ses bottes fourrées, une paire de mitaines aux mains pour pouvoir travailler. Les deux filles qui l'aidaient habituellement à préparer les fleurs pour le mariage l'entouraient.

Une longue corde était disposée sur plusieurs tables de fortune, et elles étaient en train d'y accrocher des bouquets de verdure à l'aide de fil de fer. Une fois la corde entièrement recouverte, elles la pendraient sur un échafaudage afin de pouvoir y ajouter les fleurs, une par une, chacune méticuleusement débarrassée de la moindre feuille afin de pouvoir faciliter l'insertion dans la composition. Toutes les nuances viendraient se mêler à la guirlande – jaune, rose, bleu, violet –, jusqu'à ce que celle-ci soit achevée et apportée dans la chapelle. C'était un véritable travail de titan, mais la guirlande de Noël tenait aujourd'hui lieu de tradition, à Peasebrook.

Alice balaya des yeux toutes les fleurs séchées qui attendaient patiemment dans leurs boîtes. Dillon les avait coupées une par une en prenant soin de sélectionner les plus belles d'entre elles, avant de les faire soigneusement sécher. Elle n'avait pas encore eu l'occasion de lui parler, depuis son retour. Elle l'avait aperçu une ou deux fois dans les jardins, mais le temps qu'elle se lève et l'appelle, il avait disparu.

Elle était convaincue qu'il l'évitait délibérément, sauf qu'elle ignorait pourquoi. L'avait-elle blessé sans le vouloir ? Il fallait qu'elle en ait le cœur net, et tout de suite. Elle se leva, décidée à partir à sa recherche.

– Je peux vous laisser seules un petit moment, les filles ? demanda-t-elle à ses collègues.

Puis elle partit.

Dillon s'était volontairement tenu à l'écart le jour où Alice était rentrée de l'hôpital. Il n'avait pu s'empêcher de sourire à la vue de tous les employés du manoir sagement alignés devant l'entrée, quand la Range Rover était apparue au portail. À l'abri des regards, il l'avait vue passer de bras en bras, acclamée par tout le monde. Mais tout le monde aimait Alice. Ils avaient bu le champagne dans le vestibule, et Hugh avait été là, évidemment, à la dévorer du regard. Alice semblait tellement heureuse, même si elle se servait encore d'une béquille lorsqu'elle fatiguait.

Il était décidé à faire tout son possible pour se tenir éloigné d'elle. Au moins jusqu'à ce que le mariage ait eu lieu. S'il avait eu le cran, il aurait même cherché un autre travail, mais sa loyauté vis-à-vis de Sarah était plus forte que sa gêne en face de la situation. Même s'il y avait sérieusement songé. Et puis, son côté têtu était résolu à montrer à Hugh qu'il n'était pas intimidé.

Il fut donc surpris de découvrir Alice au pied de l'escabeau sur lequel il était monté pour tailler les arbustes au niveau du portail, afin qu'ils puissent être ensuite décorés pour le mariage.

– Salut, dit-il en s'arrachant un sourire.

– Enfin ! Tu m'évitais ou quoi ?

– Je suis pas mal occupé en ce moment. Il y a beaucoup à faire.

– Au point de ne même pas avoir le temps de prendre un café ?

Il était incapable de la regarder dans les yeux.

– Bref, poursuivit-elle. Il faudrait que j'aille choisir le sapin pour le vestibule, et j'aimerais que tu m'accompagnes, histoire d'être sûre de prendre le plus beau avant que les gens ne le repèrent.

Un peu à l'écart des jardins, il y avait en effet un champ où ils faisaient pousser des sapins qu'ils vendaient à l'approche de Noël. Les gens passaient début décembre et choisissaient celui qu'ils préféraient. On y apposait alors une étiquette avec la date à laquelle ils souhaitent le récupérer, et Dillon le sortait de terre au dernier moment. La vente de sapins suffisait en général à payer les décorations de Noël ainsi qu'un repas avec toute l'équipe.

– Tu es sûre de pouvoir marcher jusque là-bas ? s'enquit Dillon d'un air soucieux.

– Ne t'inquiète pas pour ça, répondit-elle en dressant sa béquille.

Il lui prit le bras, et ils s'engagèrent sur le terrain sablonneux qui délimitait le domaine.

– Pourquoi est-ce que tu n'es pas repassé me voir à l'hôpital ? voulut savoir Alice. Tu m'avais pourtant promis.

– Ce n'était pas... approprié, répondit-il après quelques secondes d'hésitation.

– Approprié ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Je ne comprends pas...

Je n'en doute pas un seul instant, songea-t-il. Et c'est précisément pour cela que je t'aime.

– Je ne pense pas que Hugh aurait été ravi, finit-il par expliquer.

– C'est complètement ridicule, répliqua-t-elle avant de s'immobiliser. Dillon, j'ai besoin que tu sois honnête avec moi : tu n'apprécies pas vraiment Hugh, n'est-ce pas ?

Dillon avait la désagréable impression d'être piégé. C'était maintenant ou jamais, s'il voulait lui dire ce qu'il avait sur le cœur.

– Je dirais que c'est plus lui qui ne m'apprécie pas...

– Mais pourquoi ? Pourquoi ne t'apprécierait-il pas, au juste ?

– Parce que... parce qu'il pense que je connais la vérité à son sujet.

– Quelle vérité ?

Dillon hésita à nouveau. Il fallait qu'il fasse preuve d'une extrême prudence s'il ne voulait pas que les choses se retournent contre lui. D'un autre côté, Alice méritait de connaître les soupçons qu'il nourrissait à l'égard de son futur époux. Il ne pouvait évidemment pas lui dire qu'à ses yeux ce n'était rien de moins qu'un abruti doublé d'un prétentieux, mais il pouvait lui faire part de ce

qu'il avait entendu. Cela pourrait suffire à la faire douter.

– Ce ne sont sûrement que des rumeurs... Mais j'ai entendu dire qu'il ne crachait pas sur la coke.

– Hugh ? rétorqua Alice en riant. Alors là, ça me surprendrait ! Je serais la première au courant, quand même !

– Je ne fais que te répéter ce que j'ai entendu, marmonna Dillon avec un petit haussement d'épaules.

Alice resta songeuse quelques instants avant de se tourner vers lui en arborant un sourire amusé.

– Bah, rien que des ragots colportés par des assoiffés en mal d'action... Les gens ont toujours tendance à s'imaginer les pires choses quand ils ne savent pas. Et Hugh n'ayant pas grandi ici, ils sont obligés de combler les trous. Tout ça parce qu'il bosse à la City et qu'il a une grosse voiture. C'est tellement... stéréotypé.

Sa voix s'était faite plus faible, sur la fin. Dillon voyait bien qu'elle cherchait à se rassurer. Malheureusement, il ne disposait pas des preuves nécessaires pour la contredire.

– Sûrement, oui.

– Ça compte vraiment beaucoup pour moi que vous vous entendiez bien tous les deux, Dillon. Je sais que tu ne veux que mon bien, mais je t'assure que Hugh est un chic type. Vous êtes juste très différents l'un de l'autre, c'est tout. Mais il fera un bon mari. Il aime ce manoir, et il nous aidera à le porter plus haut encore. Et tu feras partie de l'aventure, toi aussi.

Dillon préféra ne rien répondre. Il comprenait tout à fait de quoi il s'agissait. Encore une histoire d'argent et de pouvoir... Hugh avait tout : le portefeuille, l'influence, les contacts. Évidemment qu'il allait les tirer vers le haut. Cet escroc n'avait qu'une seule hâte : tenir les rênes du domaine. C'était ainsi que ça fonctionnait. Dillon ne pouvait pas forcer Alice à voir la vérité, parce que c'était la sienne. Et il n'avait aucun pouvoir pour changer cela.

– Je voulais juste que tu saches ce qui se disait. Et tu as raison : je ne veux que ton bien.

– Merci, souffla-t-elle en le serrant dans ses bras.

Elle repoussa alors une mèche de cheveux et lui montra sa cicatrice.

– Tu as remarqué ? On la voit à peine, maintenant !

Je ne l'ai jamais vue, aurait voulu lui dire Dillon.

– Et j'ai trouvé du maquillage spécial. On ne devrait même pas la voir au mariage...

Elle s'interrompit et le regarda. Dillon ne savait pas vraiment ce qu'il était censé dire.

Alice s'arrêta alors au niveau de la barrière qu'il avait disposée pour barrer l'accès à la folie et s'y appuya. Le ciel commençait à cracher une pluie fine et froide qui punissait ceux qui croyaient que les douces éclaircies automnales étaient faites pour durer.

Dillon la regarda d'un air curieux. Alice était livide.

– Aïe, gémit-elle. C’est ma satanée jambe... Je pensais pouvoir y arriver, mais je me suis trompée, visiblement. Je n’en ai pas la force...

Dillon prit le temps de réfléchir à la situation. Il pouvait toujours la ramener au manoir en la prenant sur son dos ou dans ses bras, mais il y avait presque un kilomètre à parcourir, et le sol était glissant.

– Tu sais quoi ? Je vais aller chercher le quad, d’accord ?

– Oh, tu serais un ange. Je suis vraiment désolée d’être un tel fardeau..., marmonna-t-elle en frissonnant. Je t’attends ici.

– Non. Laisse-moi t’amener à la folie. Tu vas tomber malade si tu restes sous cette pluie. Viens.

Il glissa un bras sous ses épaules et l’autre sous ses genoux et la souleva sans aucune difficulté.

– Je dois peser une tonne, avec tout ce chocolat que tu m’as apporté...

– Arrête tes bêtises, tu veux ?

Il poussa la barrière et enjamba les herbes hautes jusqu’à la folie. Lorsqu’ils furent devant la tour, Alice laissa échapper un hoquet de surprise.

– Mais... Que... ?

Dillon se sentit sourire malgré lui. C’était son petit secret. Il n’en avait parlé à personne, jusqu’ici. Cela lui prenait beaucoup de temps, car il ne s’y attelait qu’une demi-heure par-ci par-là, dès qu’il avait un moment, mais il s’était donné comme mission de rendre leur ancienne splendeur aux lieux. Il avait déjà arraché les ronces et le lierre des murs de pierre dorée, nettoyé les briques, décapé les fenêtres et la porte, qu’il avait repeintes du même bleu canard utilisé sur toutes les boiseries du manoir. À l’intérieur, il avait également poncé le sol.

– C’est une surprise, dit-il. Pour ta mère.

– C’est trop adorable, Dillon...

Il la posa alors sur le canapé usé. Il avait évidemment prévu de s’en débarrasser : il était vieux, humide et sentait la moisissure. Il retira son écharpe pour en envelopper le cou d’Alice. Elle protesta, en vain.

– Je n’ai pas envie que tu attrapes froid. Attends ici, je fais vite.

Alice s’allongea sur le vieux canapé. Elle avait envie de hurler de colère. Elle avait tout fait pour ne pas se laisser contrarier par sa jambe, mais ses os lui faisaient souffrir le martyre. Ses antidouleurs commençaient à ne plus faire effet, et elle était transie de froid. *Ce cher Dillon...*, songea-t-elle. Il était si bon. Elle n’arrivait pas à croire à ce qu’il avait fait à la folie. Sa mère serait tellement touchée...

Elle s’efforça de trouver une position confortable et s’attarda sur ce que Dillon lui avait dit, le ventre noué malgré elle par l’angoisse. Elle savait que certains des amis de Hugh étaient du genre tête brûlée, et cela ne l’aurait pas surprise outre mesure qu’ils touchent à la drogue – elle n’était pas entièrement naïve. Mais Hugh n’avait jamais laissé entendre quoi que ce soit, et elle n’avait rien vu de louche. Même si au fond, elle aurait été bien incapable de savoir ce qu’il fallait voir dans ce genre de situation...

Pourquoi Hugh l'épouserait-il s'il était vraiment ce que l'on disait ? Il aurait choisi quelqu'un de plus excentrique, de plus « jet-set »... Après tout, il connaissait tout un tas de filles issues de ce milieu, et pourtant, c'était elle qu'il avait choisie. Il l'aimait, elle en était certaine.

Elle ferma les yeux et laissa son esprit vagabonder. *Ce cher Dillon*, se prit-elle à penser de nouveau. Il tenait tellement à prendre soin d'elle... Elle se rappela ce fameux moment, à l'hôpital, où elle avait cru qu'il allait l'embrasser. Elle ne pouvait nier l'avoir espéré, mais cela n'aurait fait que tout compliquer. Elle avait toujours eu un faible pour lui, mais il n'avait jamais rien laissé transparaître de son côté, jusqu'à ce jour-là. Non, il n'était sûrement pas intéressé par elle, se reprit-elle en secouant la tête. Ses antidouleurs avaient dû la faire divaguer, voilà tout. Par chance, Hugh était arrivé à point nommé. Elle se sentit rougir à l'idée de ce qui aurait pu se passer et s'en voulut aussitôt d'avoir ce genre de pensées. Pauvre Dillon... Il ne savait plus où se mettre, depuis cette histoire. Voilà pourquoi il avait cherché à l'éviter jusqu'ici. Quelle idiote elle faisait...

Elle éclata de rire à sa propre crédulité et coinça les mains derrière sa tête en remuant sur le canapé. Elle sentit alors le coin d'un livre tombé derrière le coussin.

Elle le sortit de sa cachette et découvrit un gros roman de poche tout corné. *Anna Karénine*. Les pages étaient humides et jaunies.

Sur la page de garde, un mot était écrit au stylo plume.

Tu es mille fois plus courageuse et plus belle qu'Anna, et j'espère être un homme meilleur que Vronski.

Le message s'arrêtait là. Rien n'indiquait de qui il provenait ou à qui il était destiné. Il n'y avait aucune date. Alice tourna la page et commença à lire.

Toutes les familles heureuses se ressemblent, mais chaque famille malheureuse l'est à sa façon.

Eh bien, ce qui est sûr, c'est que la mienne est heureuse, songea Alice. Elle ignorait ce qu'elle serait devenue sans ses proches. Elle entama alors le roman.

Dillon était en train de faire marche arrière avec le quad quand il vit Sarah venir vers lui, les pans de son imperméable fouettés par le vent dans son dos. C'était précisément la situation qu'il avait souhaité ne pas vivre. Mais il ne pouvait pas ignorer Sarah. D'autant qu'elle avait l'air inquiète.

– Tu sais où est Alice ? Elle était en train de travailler sur la guirlande quand elle a annoncé qu'elle allait faire autre chose, mais elle n'est toujours pas revenue. Avec toute cette pluie, je commençais à me faire du souci...

– Oui, je l'ai croisée là-haut, répondit Dillon en restant délibérément vague dans ses propos. J'allais justement la chercher avec le quad.

– Est-ce qu'elle va bien ?

– Elle est juste un peu mouillée. Et fatiguée, j'ai l'impression.

– Tu l'as laissée seule sous la pluie ?

Dillon hésita un instant.

– Elle est dans la folie. Au sec.

Sarah observa le quad avant de déclarer :

– Je viens avec toi.

Il ne pouvait pas vraiment dire quoi que ce soit, mais il aurait préféré lui garder la surprise jusqu'à ce qu'il ait fini de tout retaper. L'effet ne serait forcément pas le même... Mais son secret se devait décidément d'être révélé aujourd'hui.

– Montez, dans ce cas.

Il traversa les jardins à pleine vitesse et coupa par le haut des bois. Il avait été le seul à arpenter ces chemins, ces dernières semaines. Il approcha enfin de la folie et coupa le moteur.

Sarah descendit à terre et contempla la tour, pantoise.

– C'est toi qui as fait ça ? lança-t-elle, et l'espace d'un instant, Dillon crut qu'elle était furieuse, qu'il avait outrepassé ses droits.

– Je n'avais pas envie qu'elle s'écroule... Elle était vraiment en piteux état. Je me suis dit que je pourrais la retaper...

Il vit alors les larmes qui brillaient dans ses yeux. La folie avait l'air de nouveau aimée et entretenue. Elle n'avait fait que se détériorer, ces derniers temps, à la manière d'une jolie femme qui, la cinquantaine venue, décide de se laisser aller. Mais aujourd'hui, la tour se dressait fièrement et resplendissait sous sa nouvelle couche de peinture, tout aussi intrigante que séduisante.

– C'est magnifique..., murmura-t-elle. Merci.

– Allons nous assurer qu'Alice va bien, se hâta-t-il de répondre, pas vraiment à l'aise.

Sarah prit une longue inspiration et poussa la porte. Elle n'y était pas retournée depuis la mort de Julius. À l'intérieur aussi, Dillon avait opéré sa magie. Les murs étaient repeints, le sol poncé et la menuiserie retapée.

Sur le canapé, Alice était plongée dans *Anna Karénine*.

– Ma chérie ! s'écria Sarah en se ruant vers sa fille. Ma pauvre, tu as les mains gelées... Qu'est-ce qui t'est passé par la tête, hein ? Allez, on rentre à la maison.

Alice brandit le livre.

– Regarde ce que j'ai trouvé coincé dans le canapé.

Sarah se figea, raide comme une statue, puis lui prit le roman des mains.

– Oh, ça... Je l'ai acheté chez un bouquiniste et n'en ai lu que la moitié. Je me demandais où il était passé, justement.

– Allez, viens, intervint Dillon en reprenant Alice dans ses bras. J'ai bien peur qu'il n'y ait pas de place pour trois sur le quad, malheureusement...

– Ne vous inquiétez pas pour moi, je vais marcher, répondit Sarah. Emmène-la dans la cuisine et prépare-lui un bon chocolat chaud. Je vous rejoins.

Dillon passa la porte, Alice dans les bras. On aurait dit qu'elle ne pesait pas plus lourd qu'un vulgaire sac de farine.

Sarah resta plantée quelques instants au milieu de la folie. Une vague

d'humidité lui frappa les narines, et il ne lui en fallut pas plus pour la ramener en arrière. Elle posa les yeux sur le canapé, gris de poussière, et se rappela toutes ces fois où ils s'y étaient nichés, blottis l'un contre l'autre, pendant que la pluie, ou parfois même la neige, tombait dehors. Ils avaient été si bien, ici, dans leur petit nid d'amour. Leur refuge.

Si elle se retournait, elle le verrait enjamber les herbes hautes, dehors, le visage barré d'un sourire dès l'instant où il l'apercevrait.

Elle plaqua le livre contre sa poitrine. Elle ne le reverrait plus jamais. Cela serait-il un jour plus facile ? Le trou béant qu'avait laissé Julius dans son cœur finirait-il par se combler ?

Elle tourna sur elle-même et considéra tout le travail qu'avait fait Dillon, émue aux larmes par son geste. Cela avait dû lui prendre des heures... Elle ferait poser un poêle, décida-t-elle, et des meubles dignes de ce nom. Et elle pourrait venir y lire dès que la vie se ferait trop lourde. La folie pourrait redevenir son petit refuge, rien qu'à elle, cette fois.

Cela lui fit prendre conscience d'autre chose. Quoi qu'ait dit Hugh au sujet de Dillon, vis-à-vis de l'accident, ça ne pouvait être vrai. Il tenait à Alice, cela sautait aux yeux. C'était un jeune homme fidèle et assurément digne de confiance. Comment avait-elle pu, ne serait-ce qu'un instant, douter de lui ?

*

Ce soir-là, Alice prit son courage à deux mains et décida de parler à Hugh. Elle ne pouvait pas faire comme si de rien n'était. Les propos rapportés par Dillon ne cessaient de la ronger ; il fallait qu'elle en ait le cœur net. Ils attendaient tranquillement de dîner, dans le petit salon du manoir. Hugh venait d'allumer un feu et était en train de se servir un gin tonic. Pour sa part, Alice se contenterait d'un tonic seul – elle était incapable d'avaler de l'alcool, dans son état.

– Il faut que je te demande quelque chose, Hugh.

– Je t'écoute, répondit-il en faisant tomber quelques glaçons dans son verre.

– Est-ce qu'il t'arrive de prendre... de la coke ?

Elle se sentait ridicule rien qu'à prononcer ce mot.

– De la cocaïne, je veux dire.

Hugh la dévisagea d'un air ahuri.

– Pourquoi tu me poses une question pareille ?

– C'est juste que j'ai... entendu des rumeurs. Et je t'avoue que ça me travaille un peu.

– Des rumeurs ? Où ça ? Qui ?

– Juste... Au pub. Quelqu'un a dit que tu te droguais, c'est tout.

Hugh garda le silence un instant, le nez plongé dans son verre. Lorsqu'il redressa la tête, son expression était grave.

– Tu veux la vérité ?

– Évidemment, souffla Alice, le ventre soudain noué par la peur.

– Ça a été le cas, soupira Hugh. J'ai eu de mauvaises fréquentations et,

pendant un ou deux ans, j'ai pris quelques trucs peu recommandables, voilà tout. Je suivais le troupeau, rien de plus.

– Oh...

– Mais quel jeune n'a jamais fait de conneries, hein ? C'est derrière moi, tout ça, maintenant. Je préférerais me couper un bras plutôt que d'y retoucher, déclara-t-il en souriant. Je suis content qu'on ait pu en parler. Je n'ai pas envie qu'il y ait de secret entre nous. Mais je ne me voyais pas te balancer ça comme ça, en pleine conversation... Je suis content que tu m'aies posé la question.

– Merci d'être aussi honnête avec moi. Si tu savais comme j'ai eu peur !

– Tu pensais que j'allais me sniffer toutes les recettes de Peasebrook ? fit-il en gloussant bêtement.

– Non. Je voulais juste connaître la vérité.

– Eh bien, tu connais mon passé trouble, maintenant. Mais je me suis repenti, alors tu peux dire à tes colporteurs de rumeurs de trouver autre chose, lança-t-il avec un sourire confiant. Et toi ? Tu as des choses à m'avouer, peut-être ? Un vilain petit secret qu'il vaudrait mieux que je sache maintenant ?

Alice sentit aussitôt ses joues rougir et tenta de se convaincre que c'était seulement là l'effet du feu dans la cheminée.

– Pour tout te dire, je ne crois pas avoir quoi que ce soit à te cacher, non.

– Tu es sûre ? la taquina Hugh. Tu as un air coupable au visage, ma belle. Tu n'aurais pas triché au poney club, par hasard ?

– Alors là, sûrement pas ! J'ai obtenu chacun de mes trophées de la manière la plus loyale qui soit.

– Ravi de l'entendre, commenta Hugh.

Alice prit une gorgée de son tonic.

Elle n'allait certainement pas lui avouer qu'elle avait eu envie d'embrasser Dillon. Quelque chose lui disait que ce genre de révélation ne passerait pas très bien...

Le lundi matin, Emilia appela tous ses employés pour leur parler de l'inondation. Elle leur demanda toutefois de rester chez eux, en prétextant un rendez-vous pénible avec les assureurs, car elle savait qu'ils auraient tous appliqué pour l'aider à nettoyer le plus gros, et elle ne se sentait pas encore prête à les affronter. Elle avait conscience que vendre revenait à les trahir, et même si elle ne pouvait pas garder la librairie juste pour eux, elle ne se sentait pas particulièrement à l'aise depuis qu'elle avait pris cette décision.

Debout au milieu de la boutique, elle observa le chaos ambiant qui régnait sur les lieux. Le simple fait de trier les livres qui n'avaient pas été endommagés lui prendrait un temps fou, et elle n'avait aucune idée de ce qu'elle pouvait faire des autres. Organiser une braderie ? Les donner à une bibliothèque ? Laisser les gens venir choisir ce qu'ils voulaient ?

Cela avait été une erreur de vouloir faire perdurer le rêve de Julius. Ce n'était pas le sien. Ni son univers. Nightingale Books n'avait de commun avec elle que son nom. Au final, vouloir à tout prix garder la librairie ouverte lui avait causé plus de problèmes qu'autre chose. Elle l'avait fait par pur sens du devoir. Par sentimentalisme. Il fallait qu'elle tourne la page.

Il allait également falloir trouver le courage d'annoncer la nouvelle à Sarah Basildon. Emilia savait qu'elle serait déçue, d'autant que la pauvre femme était prête à se donner corps et âme pour son fameux festival... Se montrait-elle égoïste ? Non, tenta-t-elle de se rassurer. Elle ne pouvait pas garder la boutique ouverte simplement pour ne pas contrarier Sarah. Si Sarah tenait vraiment à organiser cet événement, elle trouverait d'autres personnes pour l'aider. Emilia ne doutait pas un seul instant que Peasebrook fourmillait de gens prêts à s'investir dans un tel projet.

Elle se sentait étrangement ramollie, sans plus aucune énergie pour rien. Comme si son enthousiasme s'était soudain évaporé dans la nature. Elle n'était pas sûre de mériter de ressentir une chose pareille, mais elle imaginait que ce n'était que la conséquence du stress, du chagrin, et du fait de ne pas savoir quoi faire de sa vie.

Elle voulait vivre un nouveau chapitre, songea-t-elle en souriant à la métaphore. *Si seulement on pouvait réécrire le cours de notre existence...* Où reprendrait-elle la sienne si elle avait le pouvoir de changer les choses ?

Il y avait quelqu'un sur le pas de la porte. Elle espérait sincèrement qu'il ne s'agissait pas de Dave, Mel ou June. Elle n'avait vraiment pas le cœur à discuter de l'avenir de la librairie.

Mais c'était Jackson.

– Purée..., siffla-t-il en avisant l'état de la boutique.

– J’ai oublié de fermer les robinets, expliqua-t-elle avec une moue penaude. La baignoire a débordé.

– Je peux vous trouver des déshumidificateurs, si vous voulez. Ça pourra toujours aider.

Il leva alors les yeux au plafond.

– Et je peux vous réparer ça. De manière temporaire, du moins.

– Merci, c’est gentil, mais je ne pense pas que ce soit nécessaire. Pour le moment, j’essaie de sauver le plus de livres possible. Je laisse les travaux au prochain propriétaire. J’ai décidé de vendre, ajouta-t-elle en le regardant dans les yeux.

Jackson ne lui avoua pas qu’il était déjà au courant.

– Vous ne pouvez pas vendre. Vous le savez, n’est-ce pas ?

– Je n’ai pas vraiment le choix.

– Mais... cet endroit est magique. Vous avez le pouvoir de changer la vie des gens, vous vous rendez compte ?

– Oh, n’exagérez pas non plus.

– Je suis sérieux. Vous avez changé la mienne, avec vos livres. Vous m’avez ouvert les yeux sur ma situation, sur ce que je devais être... Il est malheureusement trop tard pour Mia et moi, mais... grâce à vous, j’ai compris pourquoi ça n’avait pas marché. Et je sais les erreurs que je ne devrai pas commettre la prochaine fois.

– Je suis contente pour vous, marmonna Emilia en s’arrachant un sourire.

– Mais si vous fermez, vous ne pourrez plus jamais changer la vie de qui que ce soit.

– Si, mais d’une autre façon, c’est tout.

– Je pense que vous le regretterez, insista Jackson, le regard brûlant intensément. La première fois que je suis venu, j’ai vraiment eu l’impression que ce que vous faisiez vous rendait heureuse. Vous avez tout fait pour me trouver le livre parfait, et quand je suis revenu, votre joie ne pouvait tromper personne. Quel autre métier peut vous donner pareille satisfaction, hein ?

– Je ne le sais pas encore ! répliqua Emilia en haussant les épaules.

– Ne vendez pas. Cette librairie fait partie de vous.

– Jackson..., soupira Emilia, perdue. C’est vraiment très gentil de votre part, mais je suis couverte de dettes. Je ne peux pas investir le moindre centime dans des travaux. Vous avez vu l’état du plafond ? Il y a... Il y a mille raisons pour lesquelles ce n’est pas une bonne idée. Quoi qu’il en soit, nous nous sommes mis d’accord avec l’acheteur. Je ne peux pas revenir en arrière.

– Si, répliqua Jackson. J’ai quelque chose à vous avouer.

– Comment ça ?

– Je ne suis pas venu pour acheter un quelconque livre, à la base. C’était un prétexte.

Emilia le dévisagea, perplexe. De quoi parlait-il ?

– Vous n’étiez pas celui que vous prétendiez être ?

– Non, dit-il avant de prendre une longue inspiration. Je travaille pour Ian Mendip. J'étais censé vous convaincre de lui vendre votre boutique.

Emilia écarquilla les yeux, soufflée.

– Enflure !

– Hein ? Qui ça ? Moi, ou lui ?

– Je ne sais pas. Tous les deux ! Alors toutes ces belles paroles... À vouloir être un bon père, patati patata, ce n'était rien que du bluff ! Je n'y crois pas...

– Non ! Ça l'était au début, mais...

– Sortez d'ici, lâcha-t-elle en désignant la porte.

– Écoutez..., répondit Jackson sans bouger. Je regrette, d'accord ? Dès l'instant où je vous ai vue, j'ai su que je ne pouvais pas faire ce qu'il me demandait. Je ne pensais pas que vous finiriez par abdiquer.

– Eh bien, c'est trop tard. Je n'ai pas les moyens de rester ouverte. Vous pouvez constater par vous-même l'ampleur des travaux à faire... Ça me coûterait une fortune.

Ils considérèrent une nouvelle fois le désastre.

– J'ai une proposition à vous faire.

Emilia leva les yeux au ciel d'un air excédé. Allait-elle sérieusement devoir lui faire un dessin ?

– Merci pour votre intérêt, Jackson, mais s'il vous plaît... Vous pouvez me laisser seule ? Je n'ai vraiment pas le cœur à vous écouter, là...

– Accordez-moi juste une minute, d'accord ? dit-il en la suppliant du regard.

– Une minute, soupira-t-elle.

– J'ai vu les plans de l'usine de gants, se lança-t-il. J'ai pas mal étudié cette histoire de parking et... en détruisant l'extension, à l'arrière, qui vous sert de bureau, et en vendant un tiers du parking à Mendip, cela lui donnera l'espace suffisant pour faire construire quatre appartements supplémentaires, ce qui lui fera deux cent mille livres de plus.

– Deux cent mille ? hoqueta Emilia.

– Oui. Il pourrait donc vous en donner la moitié.

– Cent mille livres ? Pour un petit bout de parking ?

– J'ai conscience que vous perdriez votre bureau, mais il est tout à fait possible d'en faire un au niveau de la cave. Il faudrait évidemment la réhabiliter histoire qu'elle soit sèche, mais ce n'est pas grand-chose à faire.

– Vous avez vraiment réfléchi à tout, on dirait...

– Oui. Parce que je n'ai pas envie de voir disparaître cette librairie. Et si par la même occasion, vous pouvez soutirer un peu d'argent à cet escroc de Mendip, je ne vous cache pas que ça me fait plaisir.

– Vous pensez vraiment qu'il accepterait ? Il risque d'être fou de rage en apprenant que je ne veux plus vendre... Il ne voudra jamais refaire affaire avec moi !

Un grand sourire barra alors le visage de Jackson.

– S'il n'arrive pas à obtenir ces quelques places de parking supplémentaires, il finira par perdre de l'argent. Il acceptera. Je le connais : il est plus cupide

que fier.

– Il risque de vous en vouloir, vous ne pensez pas ?

– Pour tout vous dire, ça m'est bien égal, car je n'ai plus du tout envie de travailler pour lui. Je compte lui donner ma démission et lancer ma propre affaire. D'ailleurs, ajouta-t-il d'un air triomphant, vous pourriez me faire l'honneur d'être ma première cliente.

– Ah ! Je me disais bien que vous aviez forcément quelque chose à y gagner !

– Je plaisantais, voyons... Enfin...

Emilia croisa les bras et balaya une nouvelle fois la boutique des yeux. C'était un véritable désastre. L'odeur de moisi était à la limite du supportable, et elle devrait très probablement arracher la plus grande partie de la moquette. Elle était incapable, à cet instant précis, d'imaginer la librairie de nouveau sur pied.

– De toute façon, il va falloir tout vider. Alors autant en profiter pour rénover un maximum. Je peux vous faire l'isolation, l'électricité... Les finitions, aussi.

– Pourquoi je devrais vous faire confiance ? répliqua Emilia en le regardant droit dans les yeux. Vous venez à l'instant de m'avouer que vous m'avez déjà menti.

Jackson leva les deux mains d'un air vaincu.

– Je comprends...

Il y eut un long silence.

– Combien de temps ça prendrait ? finit par lâcher Emilia.

– Vous ne voulez pas un devis avant ? Et tout dépend aussi de ce que vous voulez comme résultat final...

Emilia gagna le comptoir de la caisse et lui tendit les plans de Bea.

– Voilà exactement ce que je veux.

– C'est chouette, commenta Jackson en parcourant les dessins un à un. Je ne vois pas de souci majeur... Je dirais trois bonnes semaines.

– Donnez-moi un prix et on y va.

– Vous êtes sérieuse ?

Emilia sortit alors son téléphone de sa poche.

– Vous voulez assister à sa raclée ?

Mendip était fou de rage, mais comme l'avait prédit Jackson, il finit par capituler. Emilia se méfiant de l'individu comme de la peste, elle lui réclama d'emblée un gros pourcentage de la somme en liquide afin de pouvoir financer les travaux de rénovation au plus vite.

Andrea n'en revenait pas d'une telle audace. Mendip avait beau être son client, elle jubilait.

– Surtout, ne culpabilise jamais de lui avoir mis la pression, confia-t-elle à son amie. Il s'en sortira très bien avec son usine, ne t'inquiète pas. Tout le monde est gagnant dans l'histoire.

Mendip fut étonnamment calme quand il apprit que Jackson le quittait.

Évidemment, il ignorait la part qu'il avait tenue dans cette histoire de revente.

– Je savais que tu finirais par partir, lui dit-il. Il fallait juste que tu aies le cran de prendre la décision.

– Je vais sûrement retaper la librairie, révéla Jackson en espérant que Mendip ne ferait pas le rapprochement.

Mendip hocha la tête et lui tendit la main.

– Tu es un chic type. Je suis sûr que tout va rouler pour toi. Tu vas me manquer, dit-il en s'éclaircissant la gorge. Mais il est fort possible que je fasse appel à toi pour de la sous-traitance...

Ce soir-là, Jackson rentra le cœur léger. Les choses s'étaient encore mieux passées que ce qu'il avait espéré. Il avait non seulement décroché son premier chantier, mais aussi la promesse d'autres encore. Et tout cela pour son propre compte.

– Tu voudrais bien garder Finn demain soir ? demanda-t-il à sa mère en rentrant. J'aimerais inviter Mia à dîner.

– Bien sûr, mon chéri, répondit Cilla, qui perçut aussitôt le changement chez son fils.

Il lui était arrivé de craindre sa déchéance totale, mais rien ne pouvait plus la ravir que de le voir prendre enfin les choses en main.

Le lendemain, Jackson déclara à Mia qu'il voulait lui parler de quelque chose.

– Je nous ai réservé une table au Peasebrook Arms. On discutera de tout ça autour d'un bon dîner.

Mia fut d'abord réticente, mais elle finit par accepter.

– Bon alors, qu'est-ce que c'est cette grande nouvelle ? lança-t-elle d'une voix débordant de méfiance.

– Je monte ma propre affaire. J'ai quitté Mendip. Enfin. Ça ne va pas être tous les jours facile, mais je suis convaincu de pouvoir mieux gagner ma vie, à long terme.

– Oh. C'était donc ça ?

– Bah... C'est une sacrée étape. Pour moi, du moins..., marmonna Jackson, déçu par sa réaction.

Mia laissa échapper un soupir. Jackson l'observa, décontenancé. Il avait cru voir des larmes briller dans ses yeux.

– Il n'y a pas de quoi te mettre dans un état pareil, tu sais. Je continuerai à te donner de l'argent, si c'est ça qui t'inquiète...

Les choses ne se déroulaient décidément pas du tout comme il s'était imaginé. Il avait prévu de lui demander de lui donner une nouvelle chance. Mais de toute évidence, il n'y avait qu'une seule chose qui l'intéressait : sa pension mensuelle.

Elle se mit alors à sangloter devant lui.

– Mia ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Rien... C'est juste que... Je croyais que tu allais m'annoncer que tu avais rencontré quelqu'un d'autre.

– Quelqu'un d'autre ? Non, pas du tout !
– Tant mieux, souffla Mia. Parce que je ne pense pas que je pourrais le supporter.

– Mais... En quoi ça te dérangerait, si c'était le cas ?

Mia baissa les yeux sur la nappe, penaude.

– Tu... Tu me manques.

– Je te manque ?

Elle hocha la tête. Une grosse larme se mit à rouler sur sa joue.

– Je suis désolée de t'avoir mis à la porte. Je n'aurais jamais dû faire ça.

– Quoi ?

Elle avait bu un verre de vin et n'avait encore rien mangé... Était-elle vraiment lucide ?

– J'ai été trop dure avec toi, Jackson. Mais j'étais terrorisée. Le fait de devenir mère... Ça m'a complètement fait paniquer. J'ai conscience d'avoir été difficile. Impossible, même. Voire névrosée...

– Arrête... Tu n'étais pas si terrible que ça !

Pourquoi mentir ? Elle lui avait donné l'impression d'être le type le plus médiocre de la terre...

Il mentait parce qu'à ses yeux, retrouver Mia était plus important que sa fierté. Il mentait parce que la vie était trop courte et qu'il s'était montré totalement irresponsable, certaines fois. Mais il avait appris la leçon, et il aimait son fils plus que tout au monde. Et son seul souhait était que Finn ait une famille. La famille qu'il avait déjà.

– Je pensais que tu me détestais, balbutia Mia.

– Quoi ? Mais non, pas du tout !

– Je pensais que tu n'attendais que ça, d'être débarrassé de moi.

– C'est moi qui pensais que tu me détestais, répondit-il en plantant ses yeux dans les siens.

Mia secoua la tête.

– Non, je me détestais *moi*.

– Moi aussi.

Il se souvenait très bien de ce sentiment de mépris vis-à-vis de lui-même, sentiment qui ne faisait que s'exacerber après une ou deux bières de trop. Ils se dévisagèrent un long moment.

– Reviens à la maison, murmura Mia.

Merde alors, tu ne vas tout de même pas te mettre à chialer, se sermonna Jackson, au bord des larmes.

Ils rentrèrent à la maison, main dans la main.

Mia ouvrit la porte et le laissa entrer. Chez lui. Chez *eux*.

– Viens là, souffla-t-il en l'attirant dans ses bras.

Il observa alors le salon, par-dessus son crâne. Il vit les grosses photos en noir et blanc qu'ils avaient prises de Finn quand il était encore tout petit. Le portemanteau, avec la veste blanche qu'il lui avait offerte pour Noël juste avant son départ. Il entendit Finn dévaler les marches et le vit sauter la

dernière avant de s'immobiliser devant le spectacle qui s'offrait à lui.

– Maman ?

Il s'avança dans un élan protecteur, et Jackson se sentit à cet instant empli de fierté.

– Viens, bonhomme, dit-il en lui tendant la main, et la petite famille demeura un long moment ainsi blottie.

Cilla apparut alors sur le seuil de la porte, tout aussi fière de son fils que lui-même quelques instants plus tôt. C'était un entêté de première, mais il avait un sacré courage.

– Allez, ramène-moi à la maison, dit-elle en lui souriant. Et n'oublie pas de récupérer ta brosse à dents.

Une semaine plus tard, Thomasina était en pleine préparation du dîner : un jeune couple qui venait d'avoir un bébé souhaitait fêter un anniversaire.

À huit heures et demie tapantes, elle était en ville pour récupérer sa viande chez le boucher, sélectionner les meilleurs légumes du marché et terminer par une visite chez le fromager, où elle acheta un trio de fromages français : un à pâte molle, un à pâte dure, et un bleu. Elle fut déçue de ne pas être servie par Jem, qui était occupé avec un client. Il lui fit toutefois un grand signe de l'autre côté du comptoir, mais elle partit avant qu'il ne se soit libéré.

Elle retourna à son cottage, où Lauren l'attendait, sur le pied de guerre. Elle avait en effet récuré la cuisine de fond en comble et préparé tous les ustensiles nécessaires à la confection du repas. Les deux filles se divisèrent alors le travail. Lauren s'occupa de la soupe de céleri, qu'elle agrémenta d'un richissime bouillon de poule confectionné plus tôt dans la semaine, et qu'elle filtra jusqu'à ce qu'elle soit onctueuse à souhait. Puis elle s'attela à la cuisson de fines tranches de pancetta qui seraient disposées sur la soupe au moment du service.

Le plat principal consisterait en un rôti de chevreuil, recouvert d'une duxelles de champignons et d'une croûte de pâte feuilletée. Il serait accompagné d'une cassolette de gratin de pommes de terre aussi fines que du papier à cigarette et d'une mousseline de chou-fleur.

En dessert, elle avait prévu une délicate mousse de poire, légère à souhait, avec un cœur de riche sauce au chocolat.

À quatre heures et demie, tout ce qui pouvait être préparé en avance l'était, la cuisine était nettoyée, et Thomasina s'attela à apporter les touches finales à la table du dîner.

À cinq heures moins le quart, le téléphone sonna. C'était le mari du couple qui avait réservé. Leur bébé venait de tomber malade ; ils ne pouvaient pas le confier à une baby-sitter dans cet état. Ils paieraient, évidemment, mais ils ne viendraient pas.

Thomasina reposa le téléphone. Elle regarda la table dressée puis prit la direction de la cuisine, où son rôti refroidissait tranquillement dans son manteau de pâte feuilletée. Elle comprit alors que cet instant était un test. Que si elle ne faisait pas ce qu'elle avait en tête, elle passerait le restant de sa vie seule, à préparer des repas d'anniversaire de mariage pour les autres. Qu'elle les regarderait se dévorer des yeux tout en sachant qu'elle n'aurait elle-même jamais personne à regarder de l'autre côté de cette table.

Elle le méritait, pourtant. Elle en était convaincue.

– Qu'est-ce que vous comptez faire du coup ? s'enquit Lauren. Ce serait

dommage de perdre tout ça.

– Ne bouge pas.

Thomasina alla se servir un verre du vin qu'elle utilisait pour cuisiner et le vida d'une traite. Puis elle composa le numéro du fromager. Il y avait des chances qu'il soit fermé ; elle ne connaissait pas les horaires. Il était cinq heures dix. À tous les coups, il fermait à cinq heures... Le téléphone sonna, encore et encore. Elle s'apprêtait à raccrocher quand on répondit enfin.

– Peasebrook Cheese.

– Bonsoir. Est-ce que je pourrais parler à Jem, s'il vous plaît ?

– Désolé, mais j'ai bien peur qu'il soit déjà parti... On ferme à cinq heures.

– Oh...

Elle ne pouvait tout de même pas demander son numéro de portable...

– Bon, eh bien... tant pis.

La déception pesait lourd sur son estomac. Elle était âpre et froide, un peu comme un reste de tapioca que l'on se serait forcé à avaler.

– Ah, attendez ! Il vient de sortir de la réserve... Jem ! Téléphone pour toi.

Il y eut le bruit du combiné que l'on pose, puis des voix et des pas qui se rapprochaient. Elle pouvait encore raccrocher. Jem ne saurait jamais rien. Cela lui éviterait l'humiliation qu'elle n'allait pas manquer de subir. Elle l'imaginait aussi brûlante que la déception avait été glaciale.

– Allô ? lança la voix gaie de Jem.

Thomasina se sentit aussitôt envahie par sa chaleur, et cela suffit à lui donner le courage qui lui manquait. Elle voulait sentir de nouveau cette chaleur, en chair et en os. Elle en mourait d'envie.

– C'est Thomasina. De la librairie. De chez À Deux.

– Oui ! s'écria Jem, visiblement ravi. Bonjour !

Thomasina inspira un bon coup et se lança.

– Voilà, en fait je viens d'avoir une... une annulation de dernière minute pour le dîner de ce soir. Tout est prêt, il n'y a plus qu'à mettre au four... Et il n'y a rien que je puisse congeler. Je me demandais donc si...

– Vous voulez rapporter le fromage ?

– Non, non, ce n'est pas ça !

– Ah, vous voulez que je vienne vous aider à manger tout ça ?

– Oui.

– Oh, lâcha Jem, penaud. Je... Je plaisantais, hein.

– Il y a de la soupe de céleri, du rôti de chevreuil et de la mousse de poire.

– Pas besoin de savoir ce qu'il y a au menu pour avoir envie de venir ! répliqua-t-il. On se dit quelle heure ?

Thomasina en avait presque perdu la voix. Il allait venir dîner avec elle. Et par-dessus le marché, cela semblait l'enchanter. Qu'avait-elle donc fait ?

– Sept heures et demie ? On passera à table pour huit heures, parvint-elle à répondre.

– Avec plaisir ! J'apporte le vin. À tout à l'heure !

Il raccrocha, et Thomasina se mit à fixer le mur devant elle, le téléphone

toujours à la main.

Lauren l'observait du seuil de la porte, un grand sourire aux lèvres.

– Alors, vous comptez porter quoi ?

– Oh, je n'ai pas l'intention de me changer.

– Alors là, excusez-moi, mais si ! Ne bougez pas, je reviens.

Vingt minutes plus tard, Lauren réapparut avec une énorme trousse à maquillage, un miroir grossissant, une brosse à lisser et un sac rempli de bijoux.

– Allez, on monte, lui ordonna-t-elle.

Thomasina la suivit docilement jusqu'à sa chambre, et Lauren l'installa devant son miroir.

– Bon, déjà, enfilez ça, déclara-t-elle en lui tendant un bandeau en tissu éponge.

– Mais je ne veux pas ressembler à un pot de peinture..., commença à protester Thomasina.

Lauren décida de l'ignorer. Elle versa une noisette de fond de teint sur le dos de sa main gauche et se mit à en recouvrir le visage de Thomasina jusqu'à être satisfaite du résultat.

– Voilà. Pas une seule imperfection en vue. Même si vous n'en avez pas beaucoup, à la base, se reprit-elle aussitôt. Vous avez une très belle peau.

Thomasina avait l'impression de porter un masque, mais elle préféra ne rien dire. Muette comme une tombe, elle regarda Lauren sortir tout un tas de palettes de couleurs ainsi que des brosses à n'en plus savoir que faire. Elle appliqua une épaisse couche d'eye-liner sur ses paupières puis dessina une ligne scintillante couleur charbon à l'intérieur de son œil. Vint le tour des cils, qu'elle peignit de noir tout en les recourbant joliment avant de les agrémenter d'une rangée de faux cils. Elle souligna ses joues d'une teinte corail et dessina le contour de sa bouche en rose pâle. Elle termina par les lèvres, qu'elle fit couleur chair en prenant soin de mettre en valeur les zones les plus charnues par le biais d'un gloss pailleté.

Elle s'empara ensuite de la brosse à lisser et travailla la crinière de Thomasina jusqu'à ce qu'elle soit soyeuse à souhait. Elle tira alors ses cheveux en arrière et forma un chignon séparé en deux au niveau du centre. En guise de touche finale, elle accrocha deux grosses créoles argentées à ses oreilles.

– Qu'est-ce que vous allez porter ?

– Je ne sais pas. Mon jean noir et un tee-shirt, comme d'habitude...

– Non et non, répliqua Lauren en secouant vivement la tête.

Elle alla se planter devant son armoire et passa en revue chaque élément de sa garde-robe à coups de petits bruits désapprobateurs. Quand elle trouvait quelque chose d'un minimum satisfaisant, elle le sortait et le mettait de côté.

– Bon, on va essayer d'improviser avec ça, commenta-t-elle lorsqu'elle eut terminé.

Elle roula une jupe noire jusqu'à ce qu'elle lui arrive au-dessus du genou,

l'agrémenta d'un gilet rouge dont elle prit soin de laisser les deux premiers boutons ouverts, et lia le tout d'une ceinture en cuir verni noir qu'elle avait dénichée sur une vieille robe. Elle coupa ensuite les pieds d'un collant et le lui fit enfiler avec une paire de ballerines noires.

Enfin, elle la poussa devant le miroir.

Thomasina plaqua une main sur sa bouche.

– Vous êtes superbe, commenta Lauren.

– Ce n'est pas moi..., souffla Thomasina.

Par pur réflexe, elle voulut reboutonner son gilet, mais Lauren arrêta son geste d'une tape sur la main.

– Non ! Vous êtes hyper sexy, comme ça. On dirait une...

– Prostituée ? suggéra Thomasina, qui s'observait sous toutes les coutures.

– N'importe quoi ! Non, on dirait une star.

– Je risque de ne vraiment pas être à l'aise, à cuisiner dans cette tenue.

– Ah, mais personne n'a dit que vous cuisineriez.

– Quoi ?

– C'est moi qui cuisine, ce soir. Je vous ai suffisamment observée pour le faire à votre place.

– Mais... J'allais te proposer de rentrer chez toi.

– Dommage, mais c'est vous la cliente, ce soir. Je m'occupe de tout. Si jamais j'ai un souci, vous pourrez toujours me dire ce qu'il faudra faire, mais je refuse que vous leviez le petit doigt, c'est compris ? Vous passez votre temps à courir pour les autres, à vous assurer que tout est parfait pour eux... Ce soir, c'est votre tour.

– Mais je ne saurai pas quoi faire... Je..., balbutia Thomasina en désignant l'étrangère aux grands yeux qui lui faisait face dans le miroir.

– Soyez vous-même, c'est tout.

– Mais je suis tellement... barbante.

– C'est faux, répliqua Lauren. Vous êtes quelqu'un de génial. Vous êtes un exemple. D'accord, vous n'avez peut-être pas une grande bouche comme la mienne, mais au moins, ce que vous dites est intéressant, vous...

– Intéressant ?

– Sans vous, j'aurais déjà depuis longtemps arrêté les cours. J'adore ce que vous faites, et grâce à vous, j'ai l'impression de savoir ce que je veux faire de ma vie. Vous racontez des histoires lorsque vous cuisinez. Vous donnez envie aux autres de vous écouter. Et d'apprendre. Encore et encore.

– Oh...

– Je ne suis pas la seule à penser ça, vous savez. Vous êtes la prof préférée de beaucoup d'élèves !

– Bah, tu cherches à me flatter, là, balbutia Thomasina, qui ne savait pas quoi faire de tant d'éloges.

– Mais oui, bien sûr ! lança Lauren en levant les yeux au ciel. Arrêtez un peu de raconter n'importe quoi et allez avaler un verre de prosecco avant qu'il n'arrive. Juste un, par contre !

En bas, la petite table était dressée, les couverts scintillaient et les verres étincelaient.

Parsemés ici et là, de minuscules vases offraient à la vue de jolies roses crémeuses et des gerberas orange cuivré.

Le soir, quand Thomasina alluma les bougies et baissa les lumières, ce fut pour elle.

Quand elle lança un prélude de Chopin sur sa chaîne, ce fut pour elle.

Pour elle et Jem.

Pour leur dîner à deux.

Lorsqu'elle lui ouvrit la porte une demi-heure plus tard, Jem arborait un sourire radieux.

– Vous êtes ravissante, souffla-t-il, estomaqué. Et ça sent rudement bon ! J'ai apporté deux bouteilles : une de rouge et une de blanc. Et...

Il produisit un bouquet de roses rouges d'un air timide.

– Elles sont fraîches, c'est promis, dit-il en les lui tendant.

Lauren ouvrit les bouteilles.

– Je mets le blanc au frais et je laisse le rouge s'aérer un peu ?

Thomasina dut se retenir de rire en voyant son élève se plier en quatre pour eux.

– Je suis vraiment contente que vous ayez pu venir, dit-elle à Jem. Ça aurait été tellement dommage de perdre toute cette nourriture...

Lauren apparut alors avec un plat sur lequel étaient perchées deux flûtes de prosecco, les bulles dorées pétillant en tourbillons dans les verres.

– Ce soir, c'est Lauren qui nous servira, expliqua Thomasina. Cela lui fera une bonne expérience, et je pourrai la recommander.

– Génial, lança Jem en levant son verre.

Thomasina l'imita. Elle se sentait confiante. Euphorique. Heureuse.

– Aux annulations de dernière minute ! déclara-t-elle alors, tout sourire.

THOMASINA MATTHEWS

Livres tournant autour de la cuisine

Chocolat, Joanne Harris

Heartburn, Nora Ephron

En dînant chez Quentin, Maeve Binchy

Julie et Julia, Julie Powell

Cuisine et confidences, Anthony Bourdain

French Country Cooking, Elizabeth David

Toast, Nigel Slater

Charlie et la chocolaterie, Roald Dahl

How to Eat, Nigella Lawson

C'était incroyable, le nombre de choses que l'on pouvait faire en un laps de temps si court, avec une équipe présente et plus motivée que jamais. Deux jours après l'inondation, Nightingale Books était entièrement vidé, tous les livres épargnés par les dégâts précieusement stockés dans le garage de June. Emilia et Bea firent le tour du comté pour dénicher la nouvelle décoration. Jackson engagea trois hommes afin de l'aider pour tout ce qui était maçonnerie et charpenterie et fit appel au meilleur électricien qu'il connaissait. Tout le monde travaillait jusque tard dans la nuit.

Le matin du mariage d'Alice Basildon, la porte de la boutique s'ouvrit à la volée. Emilia, qui était en train d'aider les garçons à poncer les anciennes étagères, leva les yeux en sursautant.

C'était Marlowe.

Ils ne s'étaient pas revus depuis ce fameux jour où elle avait pris la fuite. Elle s'était imaginé qu'il chercherait à prendre des nouvelles, mais il n'en avait rien fait.

– J'ai besoin de toi, souffla-t-il.

Ses cheveux étaient ébouriffés, comme s'il sortait tout juste du lit. À cette heure, il aurait déjà dû être en costume et coiffé – le mariage commençait à midi.

– Pour quoi faire ? soupira Emilia.

– Delphine a pris ses cliques et ses claques et est repartie sur Paris. Il faut que tu viennes jouer avec nous.

– Quoi ? Pourquoi ?

Marlowe remuait sur ses pieds, visiblement mal à l'aise.

– Pourquoi, Marlowe ? Qu'est-ce que tu as fait ?

– Écoute, je n'ai pas le temps de discuter de ça, d'accord ? Le mariage commence dans à peine plus d'une heure, et *L'Arrivée de la reine de Saba* se joue à quatre, pas à trois.

– Ça sonnera tout aussi bien...

– Emilia. Il s'agit du mariage d'Alice Basildon. Tu la connais, c'est une fille géniale. On ne peut pas lui faire ça.

– Elle ne s'en rendra pas compte, s'il manque un violoncelle.

– Sarah Basildon le verra, elle.

Emilia détourna le regard. Elle n'avait aucune envie d'accepter, mais elle imagina alors Alice marcher vers l'autel, après tout ce qui lui était arrivé, et décida que ce mariage se devait d'être parfait.

– Même si je ne sais pas enchaîner deux notes ?

– Tu sais très bien le faire, quand tu te forces un peu.

Il jeta un œil à sa montre, le stress incarné.

– Il nous reste cinquante minutes pour nous préparer. Je t'en prie, viens... Fais-le pour cette pauvre Alice.

Elle posa ses outils, monta les marches quatre à quatre, ouvrit son armoire en grand, s'empara d'une longue robe noire et de son violoncelle et redescendit l'escalier. Puis elle traversa la boutique à la vitesse de l'éclair et se rua à l'arrière de la voiture de Marlowe. Il démarra sur les chapeaux de roue tandis qu'elle se débarrassait de sa tenue de travaux.

Le sourire amusé de Marlowe ne lui échappa pas, dans le rétroviseur.

– Je t'interdis de te moquer !

Elle se tortilla dans sa robe, priant le ciel pour que le tissu du corset ne craque pas sous ses gestes brusques. Lorsqu'elle eut terminé, elle baissa les yeux sur ses pieds et s'écria :

– J'ai oublié de prendre des chaussures !

– Pas le temps d'y retourner, désolé.

– Je ne peux tout de même pas garder mes baskets !

– Alors tu joueras pieds nus. Comme Dusty Springfield.

– Qui ça ?

Marlowe leva les yeux au ciel d'un air dépité.

– Fais-toi appeler « La violoncelliste aux pieds nus ». C'est pas mal, pour ta notoriété...

– Mais il fait un froid de canard, dehors !

Ils se trouvaient déjà au portail du manoir, que l'on avait décoré de houx, de lierre, de roses rouges, de rubans blancs ainsi que de délicates guirlandes lumineuses.

– C'est magnifique..., souffla-t-elle, émerveillée par cette vision de conte de fées. Tu as vu ça ?

– Ouais, ouais, lança-t-il en gratifiant un regard expéditif à la décoration avant de foncer en direction de la bâtisse.

Les invités étaient dirigés vers une zone du jardin délimitée par des cordons, mais Marlowe alla se garer au niveau du parking officiel, à côté de la chapelle.

Tandis qu'il enfilait son nœud papillon en s'aidant du minuscule rétroviseur, Emilia passa la tête entre les deux sièges avant et lança :

– Comment ça se fait que Delphine soit partie comme ça ? C'est franchement égoïste de se faire la malle le matin même d'un mariage, non ?

– Eh oui ! C'est tout Delphine, ça, cracha-t-il, les lèvres pincées. Mais c'est sûrement une bonne chose. On ne peut pas dire qu'on baignait dans le bonheur, ces derniers temps...

– On ne peut pas compter sur quelqu'un qui est prêt à vous lâcher comme ça du jour au lendemain.

Leurs regards se croisèrent l'espace de quelques secondes. Puis Marlowe finit par détourner les yeux.

– Oui, tu as raison...

Emilia se mordit la lèvre, se reprochant aussitôt sa remarque. De toute

évidence, il était plus affecté que ce qu'il voulait bien laisser paraître.

– Felicity et Petra ont tout préparé, lui expliqua Marlowe. Je leur avais dit que tu viendrais.

– Comment tu as su que j'allais dire oui ?

Il haussa les épaules, un grand sourire illuminant son visage.

Emilia récupéra son violoncelle et releva sa robe.

Dix minutes plus tard, elle s'installait devant son pupitre, face à une chapelle pleine à craquer. Elle s'efforça de cacher ses pieds nus avec sa robe, espérant que personne ne les remarquerait. Par chance, elle avait mis du vernis la semaine précédente – ce serait toujours plus élégant.

Les membres du quatuor s'accordèrent.

Une étonnante vague de calme s'abattit sur Emilia lorsqu'ils commencèrent à jouer pour l'assemblée. Elle était concentrée sur sa partition, les notes prenant tout leur sens sous ses yeux, et ses doigts jouant plus docilement que jamais. Gagnée par la confiance, elle ne put réprimer un sourire fier, et un doux frisson la parcourut lorsque Marlowe la gratifia d'un petit coup de menton approuvateur. Elle avait l'impression de voler, portée par la mélodie.

Alors, au signal qu'elles seules purent lire sur le visage de Marlowe, ils entamèrent *L'Arrivée de la reine de Saba*.

L'allée de la chapelle lui paraissait soudainement interminable.

Alice était debout depuis l'aurore, incapable de dormir plus longtemps sous l'effet des milliers de papillons qui virevoltaient dans son ventre. Mais il ne s'agissait pas de ces papillons qui vous tiennent compagnie juste avant votre anniversaire, ou encore Noël. Non, ces papillons-ci semblaient avoir au préalable trempé leurs ailes dans de l'acide. Ils lui nouaient le ventre d'angoisse et lui évoquaient un sinistre pressentiment.

Quand Sarah avait achevé de boutonner sa robe, elle avait eu l'impression de suffoquer. Et pas parce que le vêtement était trop serré.

Elle portait un ravissant corset en crêpe fermé au niveau du dos, agrémenté de manches trois quarts et d'une robe en tulle sur laquelle était brodé un chemin de lierre et de roses entremêlés. Tout le monde n'avait cessé de la taquiner en disant qu'elle porterait très probablement des bottes en caoutchouc sous tout cela, mais elle avait déniché les plus adorables ballerines de satin qui soient, avec des boutons de rose cousus à l'avant. Sa béquille l'attendait au premier rang, au cas où elle se sentirait flancher, mais elle était déterminée à gagner l'autel sur ses deux jambes.

– Ma chérie..., s'était émerveillée sa mère d'une voix émue. Tu es ravissante. Hugh est bien l'homme le plus chanceux de cette terre.

Alice avait laissé son regard errer à l'extérieur. L'allée était envahie de voitures qui roulaient au pas, chacune chargée d'invités plus élégants les uns que les autres, leurs cadeaux de mariage soigneusement emballés attendant patiemment sur les banquettes arrière. Elle distinguait les chapeaux, et pouvait presque sentir les parfums. Presque tous ceux qu'elle avait croisés dans sa vie seraient là aujourd'hui.

Elle vit Dillon détacher une corde afin de laisser passer une nouvelle file de véhicules. Il portait son pantalon de jardinage kaki et un gilet jaune. Pourquoi, lorsqu'elle le voyait, son cœur s'échauffait-il tandis qu'il semblait froid comme la glace quand elle songeait à Hugh ?

Parce que tu ne l'épouses pas, voilà tout, idiot. Elle se sentait bien quand elle voyait Dillon parce qu'elle savait qu'il ne représentait ni risque ni changement. C'était simplement quelqu'un de fiable qui serait, elle le savait, toujours là pour elle.

– J'ai mal au ventre..., confia-t-elle à sa mère.

– J'étais dans le même état le jour où j'ai épousé ton père, admit Sarah. C'est parce que ta vie s'apprête à changer du tout au tout. Mais ce n'est pas forcément une mauvaise chose.

– Tu as toujours été heureuse, avec papa ? Il t'est déjà arrivé de penser que c'était une erreur ?

Sa mère la dévisagea, songeuse.

– J'imagine que ce serait mentir si je te disais qu'il ne m'était jamais arrivé de rêver d'une autre vie. Mais je ne suis sûrement pas la seule à avoir ressenti cela. Toutes les routes sont semées d'embûches, ma chérie. Il y a toujours des fois où l'on ne partage pas le même avis, mais au final, je suis tout de même heureuse d'avoir épousé ton père. C'est quelqu'un de bien, un bon mari, et un merveilleux père de famille.

Si Sarah décida de ne pas préciser que c'était elle qui était fautive, qui était une mauvaise femme et une piètre épouse – bien qu'elle se considère toujours comme une bonne mère –, c'était parce qu'elle voulait que sa fille profite de ce jour si précieux, et qu'elle entame son union avec Hugh le cœur léger et sûre d'elle, non pas pleine de doutes.

Elle la prit dans ses bras.

– Tu as su surmonter les épreuves la tête haute, ma chérie. Tu mérites de passer une journée merveilleuse et d'avoir une vie comblée de bonheur. Je suis très fière de toi. Mais je veux également que tu saches que quoi qu'il arrive, ton père et moi serons toujours là pour toi. Quoi qu'il arrive, d'accord ?

Alice avait été profondément touchée par les paroles de sa mère. Sarah était la seule personne au monde qui lui inspirait ce respect. Et cette confiance. Et c'était désormais à Alice d'aller de l'avant, d'endosser une nouvelle responsabilité et de faire du manoir son existence, avec Hugh à ses côtés. Le cottage les attendait, peint et meublé de frais.

Elle se retrouva donc à l'entrée de la chapelle, sous la mélodie harmonieuse jouée par le quatuor. Elle prit le bras de son père et se dressa de toute sa hauteur. Tout au bout, elle distinguait le dos droit de Hugh, dans son costume et ses cheveux gominés. Il se tourna vers elle et murmura quelque chose à son témoin. Son sourire si familier se dessina sur ses lèvres.

Le quatuor entamait déjà la moitié de l'œuvre. Encore un peu et cela n'aurait plus rien d'une entrée. Dans l'assemblée, les gens se retournaient

pour voir ce qu'il se passait.

Alice se mit alors à marcher. Personne ne pouvait voir son visage, derrière la voile crème qui avait recouvert des générations de mariées chez les Basildon. Personne ne pouvait donc voir sa cicatrice.

La seule chose visible était son sourire.

Mais Alice souriait constamment.

Les notes de musique se turent à l'instant où elle s'arrêta aux côtés de Hugh. Elle s'accrochait au bras de son père, incapable de le lâcher. Il s'agissait là de ses derniers moments de fille. Dans quelques instants, elle deviendrait une épouse.

Dillon avait prévenu Sarah qu'il n'assisterait pas à la cérémonie.

– Je n'ai pas envie de me sentir mal à l'aise, lui avait-il confié. Je préfère gérer les à-côtés, histoire d'être sûr que tout se déroule bien.

– Mais je ne veux pas que tu aies l'impression de ne pas être le bienvenu, avait protesté Sarah.

– Ce n'est pas le cas, ne vous inquiétez pas. Je préfère garder mes distances, si ça ne vous dérange pas, c'est tout. Je peux vous laisser le dire à Alice ?

– Bien sûr, avait murmuré Sarah, le cœur lourd à l'idée que Dillon se sente ainsi.

Elle s'était toujours targuée de la bonne relation qu'elle entretenait avec son équipe. Mais elle comprenait désormais que la gêne n'était pas la seule raison de sa décision : Hugh et Dillon ne s'appréciaient pas, voilà tout.

Dillon fut là aux aurores afin de vérifier que les jardins étaient impeccables, que la logistique de parking était bien rodée et que l'équipe engagée pour l'occasion connaissait son rôle sur le bout des doigts. Les invités étaient censés passer directement à la salle de réception, après la cérémonie, où le déjeuner les attendrait, et il s'était assuré que pas un seul copeau de bois ne traîne au milieu du chemin. Dehors, le chapiteau accolé au manoir avait été monté avec une précision militaire, et les toilettes mobiles discrètement placées derrière une rangée d'arbres.

Lorsque tous les invités eurent rejoint la chapelle, il décida de ne pas s'attarder. Il n'avait aucune envie d'assister au genre de beuverie qui avait précédé l'accident d'Alice. Il savait que ce serait inévitable. Et il n'avait pas plus envie de voir l'air suffisant de cet abruti de Hugh.

Dillon gagna sa voiture d'un pas vif, sans se retourner une seule fois vers la chapelle. Il distinguait les airs triomphaux des hymnes processionnels qui s'échappaient de la bâtisse. Il s'efforça de tuer l'image d'Alice dans sa robe de mariée, tourna la clef dans le contact et prit la direction du White Horse, où il se commanda une pinte de cidre et un scotch egg.

– Tu as fait une sacrée performance, commenta Marlowe en souriant tandis qu'Emilia rangeait son violoncelle.

– Ce n'était pas non plus un match de foot, répliqua-t-elle en souriant malgré elle.

Il était vrai qu'elle avait magnifiquement joué. Pour une raison qu'elle

ignorait, tout avait coulé entre ses doigts. Son archet avait dansé sur les notes, œuvre après œuvre. Même celles qu'elle n'avait pas travaillées et qu'elle dut déchiffrer sur place, car ils les avaient choisies après son départ.

– Tu es un petit génie...

– Non, une amatrice pas trop mauvaise, le corrigea Emilia.

Elle était à des années-lumière de son niveau, ou encore de celui de Delphine, même si cela la peinait de se l'avouer. Mais ils avaient rempli leur mission, et maintenant que les invités se dirigeaient vers la salle de réception, ils pouvaient partir le cœur léger.

Un silence gêné s'installa entre eux.

– Je ferais mieux de retourner à la boutique. On est tous sur le pied de guerre en ce moment...

– Oh, souffla Marlowe, qui lui parut légèrement déçu.

Peut-être aurait-il souhaité un peu de compagnie pour aller noyer sa peine ? Malheureusement, Emilia ne pouvait pas se permettre de lâcher les autres. Elle s'en voulait déjà assez d'avoir quitté le chantier de but en blanc.

– Je te redépose, dans ce cas, proposa Marlowe.

– Merci, c'est gentil.

Elle rangea son violoncelle dans le coffre et monta à l'avant. Puis elle enfila ses baskets et s'enfonça sur le repose-tête tandis qu'il s'élançait sur la route de campagne.

– Ça va aller pour Delphine ?

– Pas le choix, marmonna-t-il avec un petit haussement d'épaules.

– Tu veux en parler ?

Marlowe garda le silence un moment.

– En toute sincérité... pas vraiment, non.

– Tu sais où me trouver si tu as besoin de moi.

– Merci, murmura Marlowe.

Évidemment qu'il n'avait pas envie de lui parler d'elle. Il rentrerait probablement chez lui et viderait la bouteille de whisky qu'elle lui avait offerte. C'était ce que faisaient les hommes, quand on venait de leur briser le cœur. Elle n'avait aucun droit d'intervenir.

Elle était *mariée*, songea Alice quelques heures plus tard. À force de sourire, son visage lui faisait autant souffrir le martyre que sa jambe. Il fallait qu'elle s'assoie. Et qu'elle passe aux toilettes. Elle s'éclipsa alors discrètement. Dehors, un groupe de filles qu'elle ne connaissait pas étaient en train de fumer. Probablement des amies de Hugh. Avec leurs jambes interminables, leurs longues crinières, leurs vêtements et leurs parfums hors de prix, à se cracher la fumée de leurs cigarettes mentholées à la figure, elles dégageaient un air BCBG qu'aucun de ses vieux copains d'ici n'aurait pu égaler.

– Bonjour ! lança-t-elle, et aussitôt le petit groupe se pressa autour d'elle à coups de cris admiratifs – « Quelle robe somptueuse ! » « Quelle chance tu as ! »...

– Tu es splendide, commenta l’une d’elles, prénommée Lulu. Hugh a vraiment noirci le tableau...

– Oui, ça va, répondit Alice. Mais j’avoue que je commence à avoir mal. Je vais aller m’asseoir un petit peu.

– Oh, je ne parlais pas de ta jambe, mais de ta cicatrice. Il nous a dit que c’était vraiment horrible. Tu peux franchement féliciter ta maquilleuse.

Alice la dévisagea, mortifiée. Avait-elle bien entendu ? Ou se pouvait-il que quelqu’un soit aussi stupide et indélicat ? Ou encore que son propre mari ait pu tenir des propos aussi blessants dans son dos ? À ces filles superficielles et idiotes, qui plus est.

– Excusez-moi, dit-elle avant de partir en direction des toilettes.

Elle s’enferma dans une cabine et s’efforça de ne pas pleurer. Hugh n’avait sûrement jamais rien dit de si bas. Cette fille devait être éméchée et avait simplement manqué de tact. Elle était trop sensible. Il fallait à tout prix qu’elle s’endurcisse un peu.

Elle entendit soudain des claquements de talons tandis que les filles arrivaient à leur tour aux toilettes. La voix de Lulu dominait toutes les autres.

– D’après Hugh, un mariage n’en est pas un sans une petite friandise...

Sa remarque fut suivie de nouveaux cris excités.

– Oh, génial ! lança une autre fille. Cet homme sait décidément comment faire la fête !

– Attendez un peu de voir celles qu’il va organiser ici. Il m’a promis des soirées mémorables !

– Fais les lignes ici, sur le rebord du lavabo. Je n’ai pas particulièrement envie de sniffer sur une cuvette, suggéra une autre.

Alice se leva, rajusta sa robe et sortit de la cabine. Lulu l’accueillit avec un sourire rayonnant.

– Tu en veux ? proposa-t-elle en désignant un petit sachet de poudre blanche.

Alice songea qu’elles étaient trop stupides ou trop saoules pour se rendre compte qu’elle n’était pas comme elles. Elles s’imaginaient qu’elle partageait leur style de vie, tout cela parce qu’elle venait d’épouser Hugh. Elle tendit alors le bras.

– Je peux ?

Lulu cligna des yeux d’un air hébété.

– Euh... Oui, si tu veux commencer, à toi l’honneur.

– Merci.

Alice s’empara du sachet et l’examina.

– Il y a de quoi satisfaire tout le monde, commenta Lulu en gloussant bêtement. Hugh dit que ce n’est pas parce qu’il emménage à la campagne qu’il compte devenir un cul-terreux !

Alice ferma le poing sur le sachet et releva les yeux.

– Désolée, les filles, mais ceci est à moi.

– Quoi ? s’écria Lulu. Tu plaisantes ? Tu ne peux pas nous faire ça !

– Ah oui ? Essaie de m'en empêcher pour voir, rétorqua Alice en tournant les talons.

Elle traversa la pelouse d'un air étonnamment calme. Aucune des filles n'osa la suivre. Elle voyait Hugh, à leur table, parler avec de grands gestes. Il l'avait regardée dans les yeux et lui avait menti ouvertement. La drogue, elle aurait *peut-être* pu envisager de pardonner. Mais le mensonge, jamais. Vous ne pouviez pas être marié à quelqu'un qui était prêt à vous cacher ce genre de chose.

Elle rejoignit leur table. Dès qu'il la vit, Hugh se leva en souriant.

– Ah ! Ma ravissante épouse !

Alice ne comptait même pas lui parler de ce qu'il avait dit sur sa cicatrice. C'était insignifiant, désormais.

Elle se contenta donc de brandir le petit sachet et de le remuer sous son nez. Le visage de Hugh devint aussi blanc que son contenu.

– Voilà ce qu'on va faire, déclara-t-elle. Je veux que tu partes d'ici sur-le-champ. Lundi matin, tu appelles ton avocat et tu t'arranges pour annuler notre mariage. Évidemment, je te laisse le soin de régler les frais, les miens comme les tiens. Et je ne veux plus jamais te revoir.

Hugh ouvrit la bouche pour protester et leva la main pour saisir le sachet, mais elle l'écarta vivement.

– C'est soit ça, soit j'appelle la police. Dans ce cas, il va falloir s'attendre à en entendre parler dans tous les journaux. À toi de voir si tu te sens de gérer un tel scandale...

Du coin de l'œil, elle vit ses parents la rejoindre au petit trot.

– Qu'est-ce qui se passe, ma chérie ? souffla Sarah.

– Hugh peut très bien expliquer lui-même. N'est-ce pas ?

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Hugh ? gronda Ralph en dominant son gendre de toute sa hauteur.

– Ce n'est pas ce que vous pensez. Je crois qu'Alice est...

– Alice est quoi ? rétorqua celle-ci. Écoute, je n'ai aucune envie de gâcher la fête, d'accord ? Tous ces gens ne méritent pas de rentrer chez eux maintenant. Papa, tu pourrais lui appeler un taxi ? Je ne pense pas qu'il soit en état de conduire. Et, maman... je dois absolument aller voir quelqu'un. Tu veux bien jouer le rôle d'hôtesse pour moi, en attendant mon retour ?

Sarah se sentait totalement perdue. Quoi qu'il se soit passé, c'était clairement sérieux. Et de toute évidence irrévocable. Mais elle avait confiance en sa fille, et elle lui avait fait une promesse le matin même. Ralph et elle seraient là pour elle, quoi qu'il arrive. Et son petit doigt lui disait qu'elle connaissait celui qu'Alice voulait rejoindre.

– Bien sûr, ma chérie.

Alice serra sa mère dans ses bras et quitta la fête, laissant Hugh se débrouiller tout seul pour s'expliquer. Elle ne put réprimer un sourire en l'imaginant ramer avec des excuses plus minables les unes que les autres... Mais elle savait que ses parents gèreraient la situation dignement. Ils n'avaient

pas plus envie d'elle d'un scandale.

Elle rejoignit la petite cour, à l'arrière du manoir, où était garée sa vieille voiture. Elle récupéra la clef en haut du mur – c'était là qu'elle la laissait, faute de toujours la perdre –, démarra et actionna la marche arrière. Par chance, elle n'avait bu qu'une seule coupe de champagne, à cause de ses antidouleurs. Elle fit alors demi-tour et s'élança vers la sortie du domaine.

Dillon en était à sa deuxième pinte de cidre. Mieux valait s'arrêter là, ou alors avaler quelque chose de solide. Ou tout simplement rentrer à la maison. Le problème avec l'alcool, c'est que l'on s'imaginait toujours que les choses iraient mieux après, mais ce n'était jamais le cas.

Brian passa à côté de lui et lui tapota le dos.

– Alors, tu n'es pas au mariage de l'année ?

– Sûrement pas, rétorqua Dillon.

Elle était mariée, à cette heure-ci. Il prit une nouvelle gorgée puis posa sa chope. Un goût amer lui envahit la bouche. C'était le signal pour s'arrêter là.

Soudain, dans un concert de hoquets de surprise, tout le monde se tourna vers la porte. Dillon se tourna à son tour en plissant les yeux. Il faisait nuit, dehors, si bien que l'on avait du mal à distinguer quoi que ce soit. Mais la silhouette qui se tenait sur le seuil portait une robe blanche. Une robe de mariée. Le voile, sur sa tête, s'était détaché, et l'ourlet du vêtement était maculé de boue.

– Alice ?

Elle le rejoignit et s'écroula sur le banc branlant qui faisait office de siège.

– Je vais prendre un sirop de fleur de sureau, déclara-t-elle. Et un paquet de chips, aussi.

– Mais... Qu'est-ce que tu fais là ? Tu ne devrais pas... ?

– Disons que j'ai légèrement changé mes plans. Mais j'imagine qu'avec un bon avocat, je m'en sortirai. J'aurais dû m'en rendre compte plus tôt, c'est tout.

– Te rendre compte de quoi ?

Il la buvait du regard, avec son mascara qui coulait, sa coiffure en pétard et son rouge à lèvres étalé.

– C'est avec toi que je veux être, souffla-t-elle.

– Moi ?

– Tu es toujours là pour moi. On passe toujours de bons moments ensemble. Tu aimes ce manoir autant que moi. Et plus que tout encore, j'ai très envie que tu m'embrasses.

L'espace d'un instant, il se demanda si ce n'était pas une blague. Si Hugh ne s'appropriait pas à bondir avec un fusil, s'il décidait de faire ce qui le hantait depuis son dernier passage à l'hôpital.

Embrasser Alice valait sûrement tous les coups de fusil du monde.

Son voile était retombé sur son visage. Il le souleva délicatement afin de mieux la voir : ses yeux magnifiques, sa bouche à tomber...

Alors, il l'embrassa. Et tout en l'embrassant, il se jura de la protéger et de

veiller sur elle jusqu'à son dernier souffle, quoi qu'il arrive.

Deux semaines plus tard, la rénovation de la librairie était officiellement terminée.

On reconnaissait encore l'ancienne boutique, mais celle-ci débordait d'une nouvelle fraîcheur. Les murs étaient gris pâle et les étagères blanches, toutes agrémentées de petits panonceaux rédigés à la main.

Bea avait habillé chaque section en fonction de son thème. Pour la fiction, elle avait disposé un petit canapé moelleux flanqué de deux tables basses sur lesquelles trônaient des bouquets de roses. Les romans policiers étaient rangés près de la cheminée, devant laquelle elle avait placé un vieux fauteuil aux motifs écossais et un tapis persan – on pouvait presque y imaginer Sherlock Holmes en train de s'y reposer avec sa pipe. Les livres de cuisine étaient disposés autour d'un billot de boucher sur lequel elle avait mis les ingrédients d'une recette. Elle avait ainsi accessoirisé chaque section : un chevalet pour l'art, une mappemonde pour les voyages...

Ils rouvrirent la première semaine de décembre, à temps pour Noël. Emilia n'avait pas le temps de faire une fête digne de ce nom, mais elle organisa toutefois une petite cérémonie d'ouverture pour tous ceux qui lui étaient venus en aide : June, Mel et Dave, Jackson et ses collègues, Bea, Andrea...

– Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi, déclara-t-elle d'une voix émue. Merci à tous. Du fond du cœur. Et je sais que mon père se joint à moi en cet instant.

Alors, elle fit tourner le panonceau sur Ouvert.

Sur le trottoir, les gens attendaient patiemment de pouvoir entrer, et la boutique ne désemplit pas de la journée. Il y avait constamment la queue à la caisse, et Emilia se félicita d'avoir pensé à engager trois personnes supplémentaires pour couvrir les fêtes.

Ce soir-là, elle venait de saluer son équipe, en oubliant de refermer la porte derrière elle, quand elle entendit la clochette retentir. Elle n'aimait pas cela, mais elle allait devoir demander à ce client tardif de revenir le lendemain...

Elle se tourna et découvrit Marlowe, debout sur le seuil, un grand sourire aux lèvres et une bouteille de Perrier-Jouët à la main.

– Vous êtes fermés ?

– Je peux faire une exception pour toi, va.

– Je voulais t'acheter un livre pour ta réouverture. Histoire de marquer le coup.

– Je t'en prie, entre.

Il alla poser la bouteille sur le comptoir et balaya la boutique d'un regard admiratif.

– C’est magnifique...

Emilia l’imita et vit la librairie avec ses yeux à lui. Oui, c’était vraiment magnifique. Une vague de nostalgie la frappa alors brusquement, car la seule personne à qui elle aurait aimé montrer ce résultat n’était pas là. Ses yeux se mirent à la piquer.

– Hé..., souffla Marlowe en bondissant vers elle.

– Désolée... C’est juste que j’aurais aimé qu’il soit là pour voir ça.

– C’est normal.

Marlowe la prit dans ses bras et essuya ses larmes du bout du doigt.

– Il serait extrêmement fier de toi, tu sais...

Emilia opina du chef. Il fallait à tout prix qu’elle se ressaisisse. Qu’elle aille ouvrir le champagne par exemple, n’importe quoi pour s’occuper. Mais elle n’avait pas envie de quitter la chaleur de ses bras. Au contraire, elle n’avait qu’un seul désir : s’y enfoncer. Elle ferma doucement les yeux.

Ils demeurèrent ainsi de longues secondes, plus intimes que jamais, leurs souffles à l’unisson.

– Qu’est-ce que tu voulais comme livre ? finit-elle par murmurer d’une voix à peine audible.

– Tu aurais l’histoire d’un type qui met un temps fou à réaliser que celle qu’il aime se trouve juste sous son nez ?

– Il y en a des tas. Tu peux être plus précis ?

– Bien sûr. Alors... Lui est violoniste. Et elle, elle tient une librairie.

Emilia rouvrit les yeux en saisissant enfin ce qu’il voulait dire.

– Oh... Je... Je ne crois pas qu’il y en ait, non...

– Alors quelqu’un devrait l’écrire, commenta Marlowe en lui adressant un doux sourire.

Emilia se sentit déglutir, incapable de croire à ce qui était en train de se passer.

– C’est vrai ? demanda-t-elle.

– Oui. Depuis le jour où je t’ai vue jouer *Le Cygne* en hommage à ton père. Tu étais terrorisée, mais en même temps, tu as fait preuve de tellement de courage, et joué avec tellement d’amour... Je n’avais jamais entendu cette œuvre jouée ainsi.

– Oh...

Emilia ne savait pas quoi dire. Elle se sentait submergée par l’émotion, à la fois sous le coup de sa confession et de tous ses éloges.

– Delphine l’a compris avant moi, poursuivit-il. C’est pour ça qu’elle est partie. Elle a plutôt bien réagi, au final. Elle ne voulait pas se mettre sur le chemin.

C’était le coup de grâce... Emilia posa la tête sur son épaule et sentit ses bras lui enserrer doucement la taille.

– Comment ce livre va-t-il finir, alors ?

– Oh, merveilleusement bien ! répondit Marlowe. Comme tous les meilleurs bouquins du monde. Et il s’appellerait... *La Petite Librairie des gens heureux*.

– Ce sera sûrement le meilleur livre jamais écrit, souffla Emilia en s'enivrant de son étreinte. Je vais en commander cinquante exemplaires d'un coup.

C'était la veille de Noël, à Peasebrook. Dès leur ouverture, les magasins furent pris d'assaut. Devant chez le boucher, les gens faisaient la queue jusqu'au trottoir pour venir chercher leur dinde, et chez le fromager, les tommes de cheddar, les quartiers de Stilton et les boîtes de vacherin circulaient à tout-va. Sur la place du marché, une chorale chantait avec vigueur devant le sapin de Noël de la ville. Il faisait un froid sec, ce matin-là, et le ciel était chargé de gros nuages blancs.

– Il va neiger d'ici ce soir, c'est sûr, commenta le père de Jem en pointant le nez vers le ciel avec un regard de connaisseur.

Ce présage ne faisait que conférer un caractère d'urgence à l'activité ambiante. Les yeux brillaient, les nez étaient roses, les sourires radieux tandis que les gens se hâtaient de finir leurs emplettes avant de rentrer préparer le festin tant attendu.

Chez Nightingale Books, Emilia n'avait pas eu une minute pour souffler depuis qu'elle avait ouvert ses portes à neuf heures ce matin-là, et c'était à peine si elle ne s'était pas fait piétiner par la foule. Elle ignorait comment les gens pouvaient attendre jusqu'au dernier moment pour faire leurs achats de Noël, mais elle ne pouvait pas s'en plaindre. Ils dépensaient leur argent sans compter. Thomasina avait préparé des litres et des litres de vin chaud pour les clients, et une douce odeur de clous de girofle et de cannelle flottait dans la boutique. Lauren et elle avaient également confectionné des petits bonshommes en pain d'épice pour les enfants qui accompagnaient leurs parents.

Bea était en charge du papier cadeau. Les livres étaient un tel plaisir à emballer, avec leurs lignes droites et leurs angles bien nets, mais la perfectionniste qu'était Bea plaçait l'exercice à un autre niveau encore. Les livres étaient recouverts du papier brun tout simple dont Julius s'était toujours servi, noués d'un ruban rouge puis tamponnés du message *Joyeux Noël de la part de Nightingale Books* dans un coin.

June et Emilia passèrent la journée à conseiller les clients – elles étaient facilement identifiables grâce aux chapeaux de lutin en velours rouge que Bea leur avait confectionnés. Emilia vendit *Le Chat chapeauté*, Enid Blyton, *Thomas et ses amis*, des coffrets Flower Fairies ; des recueils de Sherlock Holmes, des précis de jardinage et des coffrets Agatha Christie ; des livres de cuisine à n'en plus finir, tout comme les biographies et les guides de voyage.

Un homme plein de prestance à l'élégant pardessus bleu marine vint demander conseil pour offrir un livre à son épouse. Emilia imagina une femme sublime dans une tout aussi magnifique maison géorgienne et lui

vendit *The Cazalet Chronicles*, se basant sur le fait que tous ceux qui les avaient lues avaient aimé.

Lorsque quatre heures sonnèrent, cet après-midi-là, la librairie se vida comme par enchantement. Emilia enfila son manteau, ferma la porte et tourna la clef. Elle songea à tous les livres qu'ils avaient vendus et imagina leurs nouveaux propriétaires les déballer le lendemain, se laissant aussitôt transporter dans leur univers, encore cernés de papier cadeau, ou un peu plus tard, dans le confort douillet de leur canapé, une flûte de champagne à la main, ou encore devant la cheminée, bercés par le bruit des châtaignes en train de cuire.

Elle se tourna vers la rue et se retrouva face à Marlowe, un grand sourire aux lèvres.

– Tu es prête ?

Elle hocha la tête et glissa son bras sous le sien.

Ils remontèrent la rue en direction de l'église, longeant les autres boutiques qui fermaient leurs portes tour à tour. Sous la fraîcheur glacée du soir tombant, Emilia crut alors voir une étoile briller dans le ciel de velours, au-dessus de leurs têtes. Elle avait beau avoir conscience que c'était de la folie, elle ne put s'empêcher de penser qu'il s'agissait de Julius. Et qu'il les observait en souriant, heureux et empli de fierté. Oui, elle était décidée à y croire. Et lorsqu'elle leva la tête vers le ciel pour lui rendre son sourire, elle fut envahie d'un délicieux sentiment de chaleur, de joie et de sûreté.

– Pourquoi tu souris comme ça ? souffla Marlowe.

– Je me sens heureuse. Je ne pensais pas que ce serait le cas, parce que c'est mon premier Noël sans lui. Évidemment, je donnerais tout pour qu'il soit là, mais... je me sens heureuse malgré tout.

Marlowe passa son bras sur ses épaules et la serra contre lui. Elle n'avait pas besoin de lui dire qu'il était l'une des raisons qui la rendaient heureuse, car il le savait déjà. C'était entre autres pour cela qu'elle l'aimait : Marlowe savait toujours ce qu'elle ressentait.

L'église était déjà pleine à craquer, mais Emilia aperçut les gants rouges de June qui leur faisait signe, et ils se frayèrent un chemin jusqu'au premier rang, murmurant des excuses ou des bonjours à tous ceux qu'ils croisaient. Les Basildon étaient évidemment au premier rang, eux aussi. Sarah, avec sa chapka en fourrure, assise aux côtés de Ralph, puis Alice, blottie contre Dillon, que l'idée d'être ainsi exposé à la vue de tous semblait mettre mal à l'aise.

L'assemblée observa un silence respectueux lorsque Mick Gillespie prit place derrière le lutrin et entama la lecture de *Ring Out, Wild Bells*, de Tennyson. Son timbre si caractéristique teinté de touches irlandaises avait le pouvoir de captiver le plus dissipé des spectateurs.

À côté d'elle, Emilia vit le regard de June s'emplir de fierté et de tendresse. Avec ses cheveux blancs et ses lunettes qui lui tombaient sur le bout du nez, Mick était à des années-lumière du jeune premier dont elle était tombée

amoureuse toutes ces années plus tôt, mais il était encore capable de tenir toute une assemblée en haleine.

Les paroles de Tennyson résonnaient à travers l'église, invoquant les cloches de balayer le chagrin pour ceux que l'on ne reverra plus. Emilia sentit Marlowe lui presser doucement le bras, et son cœur se gonfla une fois de plus d'amour. Elle observa Sarah du coin de l'œil et se demanda ce qu'elle pouvait bien ressentir, à cet instant. Dans sa poche attendait le petit paquet qu'elle lui donnerait plus tard dans la soirée. Elle l'avait trouvé dans un tiroir du bureau, lorsqu'elle l'avait vidé. Elle avait tout de suite compris que Sarah en était la destinataire, et elle voyait cela comme son devoir de le lui remettre, même si elle se doutait que le présent déclencherait un mélange doux-amer d'émotions.

Elle regarda Mick quitter le lutrin et rejoindre June, qui lui murmura un doux bravo à l'oreille, et elle adora le sourire heureux dont il la gratifia, comme si, malgré les multiples récompenses qu'il avait reçues dans sa vie, l'appréciation de sa moitié comptait plus que tout. Emilia était fière d'avoir joué un rôle, même infime, dans le fait d'avoir réuni ces deux êtres à un moment de leur vie où ils s'imaginaient sûrement finir leur existence seuls.

Un peu plus loin, elle aperçut Jackson, Mia et Finn, et elle sourit en sachant que le lendemain, parmi ses ballons de football, ses skates et ses pistolets, le garçon recevrait aussi son premier *Harry Potter*. Et elle espérait de tout son cœur que plus tard dans la journée, nichés au creux de leur canapé, Jackson et lui entameraient sans tarder le voyage en direction de Poudlard.

Où qu'elle regarde, des visages familiers lui apparaissaient.

Lorsque la cérémonie fut terminée, Marlowe et elle se rendirent au manoir pour la traditionnelle réception de Noël. Le plus grand sapin qu'elle ait jamais vu dominait le vestibule, aux côtés de l'escalier, montant au moins jusqu'au deuxième étage. Le feu flamboyait dans la cheminée, et Ralph courait de toutes parts, une bouteille de vin dans chaque main, afin de s'assurer que tout le monde était servi.

Emilia s'éclipsa une petite minute pour aller retrouver Sarah dans sa cuisine. L'hôtesse de la maison était en train de disposer des petits fours encore chauds sur un plateau d'argent.

– J'ai trouvé quelque chose. Dans le bureau, à la librairie. Je suis sûre que c'est pour vous. Et je sais que mon père aurait aimé que je vous le donne.

Sarah se redressa, le plateau serré entre ses poings, le regard rempli d'angoisse.

– Oh, hoqueta-t-elle avant de reposer le plateau et de s'essuyer les mains sur un torchon.

– Je peux vous le laisser là, si vous voulez...

– Non, je vous en prie. Restez. Je veux que vous soyez là.

Sarah balaya rapidement la cuisine des yeux pour s'assurer qu'elles étaient seules. Puis elle s'empara du petit paquet. Emilia avait remis un morceau de ruban adhésif à la va-vite après avoir découvert ce que c'était, mais Sarah défit l'emballage avec un soin méticuleux et sortit son écharpe. La longue

étoffe était couleur bleu nuit et gris argent, terminée par des pompons doux comme de la soie.

Elle hocha la tête, comme pour confirmer que c'était exactement ce que Julius aurait choisi pour elle. Puis elle porta l'écharpe à son visage et s'enivra de sa douceur.

Lorsqu'elle reprit la parole, ce fut d'une voix nouée par l'émotion.

– J'ai l'impression qu'il pourrait entrer dans cette pièce d'un moment à l'autre. Et me dire qu'il a choisi cette teinte à cause de mes yeux...

Emilia imaginait tout à fait son père dans la boutique, comparant les couleurs et les tissus, levant chaque écharpe à la lumière jusqu'à dénicher la bonne.

– Je n'ai jamais connu personne qui savait aussi bien choisir ses cadeaux.

– Merci de l'avoir trouvée, Emilia. Et de me l'avoir apportée.

– C'est ce que papa aurait aimé que je fasse.

Sarah replia l'écharpe et la rangea dans son paquet juste à l'instant où Ralph apparaissait sur le seuil.

– Tu as les petits fours, ma chérie ? Tout le monde meurt de faim. Il va falloir leur mettre quelque chose dans le ventre pour éponger tout cet alcool.

Emilia se tourna vers lui, un sourire aux lèvres, et Sarah récupéra son plateau.

– J'arrive tout de suite.

Les deux femmes se mêlèrent alors à la foule et chacune prit son chemin. Elles savaient toutes les deux qu'elles seraient liées à vie, de par leur secret, mais ce lien n'avait pas besoin d'être traduit par des mots. Elles savaient qu'elles seraient toujours là l'une pour l'autre, si jamais l'envie de partager un moment nostalgique les prenait, et qu'elles sauraient se réconforter.

Emilia songea à quel point cette situation était curieuse. Mais n'était-ce pas simplement la vie ? Après tout, qui savait de quoi demain serait fait ? Parfois, la vie était bonne, tantôt moins, mais elle était toujours pleine de surprises. Emilia scanna la pièce et ne put s'empêcher de sourire en découvrant Marlowe, acculé devant la cheminée par deux septuagénaires pleines d'entrain qui l'examinaient goulûment à la manière de deux renardes avec une poule qui se serait égarée.

– Oh, regardez ! cria quelqu'un alors. Il commence à neiger !

Tout le monde se rua vers les fenêtres pour contempler les flocons presque luminescents qui tourbillonnaient dans la lueur dorée des lampes illuminant les jardins. Ils se faisaient de plus en plus pressés, minuscules ballerines sous le feu des projecteurs.

– On ferait peut-être mieux d'y aller si on ne veut pas être coincés par la neige, suggéra Emilia.

– Avec plaisir, répondit Marlowe. J'aimerais bien éviter de me faire manger tout cru...

Ils s'éclipsèrent discrètement, préférant éviter au revoir et meilleurs vœux qui n'auraient fait que les retenir des heures encore. Marlowe démarra la

voiture et lança le chauffage avant de s'éloigner sous la neige, les essuie-glaces à fond. La radio diffusait les chants de Noël du King's College de Cambridge. Ils avaient l'impression d'être dans une douce bulle, seuls dans leur petit monde.

– Un Noël blanc, soupira Emilia tandis que le paysage, autour d'eux, se transformait peu à peu en vision féérique.

Leur premier, songea-t-elle en souriant. Le lendemain, elle se réveillerait à ses côtés, chez lui, et Marlowe découvrirait toutes les surprises qu'elle avait glissées dans sa chaussette, près de la cheminée.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la ville, Marlowe s'arrêta au niveau du pont et Emilia observa sa librairie, la lumière des décorations scintillant à travers les vitrines, et le toit déjà maculé de neige. En silence, elle souhaita un joyeux Noël à son père, puis la voiture passa de l'autre côté du pont et s'engagea sur le boulevard, embrassant la neige floconneuse.

Discussion avec Veronica Henry

Quelle librairie a inspiré celle de votre roman ? Existe-t-elle réellement, ou Nightingale Books sort-il totalement de votre imagination ?

C'est un mélange de toutes celles que j'ai pu visiter, avec une pincée d'imagination. Bien sûr, il fallait qu'architecturalement parlant, elle colle aux grandes rues que l'on trouve dans les Cotswolds. La vitrine était l'élément principal, pour moi. Qui est capable de passer devant une librairie sans coller son nez à la vitrine ? Goldsboro Books, sur Cecil Court, à Londres, a été l'une de mes principales influences.

Comment travaillez-vous ? Vous levez-vous aux aurores et écrivez-vous jusqu'au déjeuner ? Quel est le meilleur moment de la journée pour écrire ? Avez-vous un endroit préféré, ou certaines choses dont vous devez être entourée avant de vous lancer ?

Je suis définitivement du matin ; je n'ai jamais été capable de travailler correctement le soir. Avant de commencer, je m'assure de m'être occupée de la paperasse et de mes mails, histoire d'avoir les idées claires. Avant, j'avais besoin du silence complet pour travailler, mais aujourd'hui, j'écris avec la radio en fond sonore, car les chansons sont souvent une source d'inspiration, pour moi – susciter des émotions est tout autant la raison d'être de la musique que de la littérature, après tout. Avant d'entamer l'écriture d'un nouveau roman, je me prépare un carnet rempli d'idées, de portraits de personnages et d'intrigues. Je dispose également d'un *moodboard*. Je m'efforce d'écrire de manière visuelle afin que mes lecteurs puissent se figurer le plus clairement possible ce qu'il se passe.

Certaines de vos intrigues se déroulent dans des lieux spécifiques et parfois même inhabituels : l'Orient Express, un cabanon de plage, un hôtel de luxe, et maintenant une librairie. Avez-vous déjà votre prochain scénario en tête ? Est-ce important pour vous de savoir où l'intrigue se déroulera avant d'entamer l'écriture ?

Je commence toujours par le lieu, en effet. Une fois que je sais où mes personnages se situent, je peux envisager pourquoi ils sont ici et ce qu'ils y font. Je choisis toujours des endroits dans lesquels j'aime ou j'aimerais être ; tous mes livres ont un côté « évasion ». Mon prochain roman s'appellera *The Forever House*. Une « maison pour toujours » est la maison de vos rêves, celle dans laquelle vous voulez passer le restant de votre vie. Je pense que c'est un concept qui parlera à beaucoup de gens. Qui n'a jamais passé des heures à éplucher les annonces immobilières... ?

Bea, l'ancienne directrice artistique d'un grand magazine londonien, est un personnage qui déborde de vie. Elle semble littéralement sortir de la page et

agir sous vos yeux dès l'instant où vous faites sa connaissance. Est-elle basée sur quelqu'un de votre entourage ? Y a-t-il d'autres personnages empruntés à la vie réelle ?

En général, mes personnages évoluent à partir d'un postulat de base. En ce qui concerne Bea, j'avais l'idée d'une femme qui ignore à quel point elle va mal jusqu'à ce qu'elle se surprenne à voler. Toute sa personnalité est basée sur le moment où elle dérobe le livre. Parfois, les idées sont de simples bribes ; parfois, elles sont précises. Pour Emilia, le postulat était le suivant : qu'arrive-t-il à une femme qui hérite de la librairie de son père ? Pour Sarah Basildon : comment gérer un chagrin secret ? Ce sont en général des idées assez simples mais qui doivent être suffisamment intéressantes pour qu'un personnage complexe puisse en émerger.

Les descriptions culinaires que l'on trouve dans ce livre mais également dans vos autres romans donnent littéralement l'eau à la bouche. Aimez-vous cuisiner, ou préférez-vous que l'on cuisine pour vous ? Quels sont vos plats préférés ?

J'adore cuisiner, manger, que l'on cuisine pour moi, mais aussi écrire à ce sujet, dénicher de nouveaux ingrédients, éplucher des livres de recettes, découvrir de nouveaux restaurants... ! Pour moi, quitte à manger trois fois par jour, autant que cela soit le plus plaisant possible. Mes plats signatures sont les *linguini* au crabe, la tarte Tatin et les pommes dauphines. Je ne m'estime pas particulièrement brillante, mais je sais reconnaître une bonne recette lorsque j'en vois une. Je suis extrêmement attirée par les gens qui aiment cuisiner. C'est le genre de personnes avec qui je pourrais discuter des heures ! C'est le cas avec mon frère, d'ailleurs.

Avez-vous des gens, dans votre entourage, qui ont trouvé l'amour dans une librairie ? Est-ce leur histoire qui vous a inspirée ?

Pour moi, le titre du livre est plus thématique que spécifique¹¹. Il s'agit davantage de l'idée que vous trouverez toujours quelque chose que vous aimerez dans une librairie. Je veux autant parler de l'amour des livres que de la romance en tant que telle. Les livres sont de véritables rocs sur lesquels s'appuyer : ils vous distraient, vous rassurent, vous inspirent... Comment ne pas les aimer ?

¹¹ Le titre original, *How to Find Love in a Bookshop*, se traduit littéralement par : « Comment trouver l'amour dans une librairie. »

Sommaire

1. [Prologue](#)
2. [I](#)
3. [2](#)
4. [3](#)
5. [4](#)
6. [5](#)
7. [6](#)
8. [7](#)
9. [8](#)
10. [9](#)
11. [10](#)
12. [11](#)
13. [12](#)
14. [13](#)
15. [14](#)
16. [15](#)
17. [16](#)
18. [17](#)
19. [18](#)
20. [19](#)
21. [20](#)
22. [21](#)
23. [22](#)
24. [23](#)
25. [24](#)
26. [25](#)
27. [26](#)
28. [Discussion avec Veronica Henry](#)

Landmarks

1. Cover